Ad usum P. Lini Kierschke

LETTRES

Conventus Cibinienois

DE

MONSIEUR

ARNAULD D'ANDILLY.

NOUVELLE EDITION.

A 54.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE GRAS, au troisiéme Pillier de la Grand' Salle du Palais, à l'L couronnée.

M. DC. XCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROT.

728

BIBLIOTECA
ASTRA
SIBIU

1750

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES EN CE LIVRE.

A Madame d'Orleans, Religieuſe Benedictine, & mere de M. le Duc de Rets. *pag.* 1.
A M. le Cardinal de Rets. 3
A un Prince. 4. 38
A M. l'Evêque de Lizieux. 4. 193. 198
Au même ſur la mort de M. l'Evêque de ſaint Brieu. 216
A M. le Cardinal Bentivoglio. 5. 11. 45
Au même ſur le ſujet de la mort de M. le Marquis Bentivoglio ſon frere. 174
Au même ſur le ſujet de ſes memoires. 324
A Madame la Marquiſe de Senecey, ſur la mort de M. ſon mari. 6
A M. de Montrave, premier Preſident au Parlement de Toulouſe. 9. 133
Au même ſur le ſujet de l'Hiſtoire de M. le Preſident de Gramond. 309
Au même ſur le même ſujet. 316
A M. de Sponde, depuis Evêque de Pamiers. 9
A Monſieur l'Evêque de Graſſe. 143

Au même sur la mort de Monsieur l'Evêque de S. Brieu. 218
A M. le Maréchal d'Ornane. 10
A M le Maréchal de Schomberg, lorsqu'il fut éloigné de la Cour. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18 19 29. 30. 31. 32. 89.
Au même sur la défaite des Anglois en l'Isle de Ré. 51
Au même sur la blessure de M. le Duc d'Haluin à Rouvroy. 86
A Madame la Marquise de Lyancourt. 14. 45 145. 294.
A M. le Comte de *** 20
A M. le Duc de Montmorency. 22. 36
Au même, sur le sujet de la bataille Navale qu'il gagna contre les Rochellois. 44
A M de Vinazel Evêque de S. Brieu. 22. 199.
Au Pere Gregoire Capucin, & Provincial de la Province de Guienne. 23
A M. Bouthilier, Evêque d'Aire. 24. 39
A M l'Abbé de S. Cyran. 25. 26. 27. 75
Au même, sur la mort de sa Niéce. 237
A M. de Saint Pierre. 28 217. 234
Au même, sur la mort de M. le Marquis de Senecey. 29
A M. le Marquis de Valencé. 28. 94
Au même, sur les blessures de M. son fils à Fontarabie. 118
A M. le Marquis de *** sur la prison de M. le Colonel d'Ornane. 33
A M. le Comte de *** sur le même sujet. 36
Au même sur la liberté de M. le Colonel d'Ornane, & sur le retour de M. le Maréchal de Schomberg à la Cour. 41
A M. le Marquis de *** 37

A Monſieur *** 40
A M. le Marquis de Poyanne. 40. 269
A M. le Cardinal de Richelieu. 42. 189
A Madame de la Trimoüille, Abeſſe du Lys. 43
A M. le Cardinal de Marquemont, ſur ſa promotion au Cardinalat. 46
A un premier Preſident dune compagnie Souveraine, ſur ſa promotion en cette Charge. 47
Au Seigneur Jean de Gleffetti, Maître d'Hôtel ordinaire du Pape Urbain VIII. 48
A la Mere Marie Magdeleine, lors Superieure du grand Convent des Carmelites. 49
A la même, ſur la mort de M. le Cardinal de Berulle. 68
A M. le Preſident Marion, Controlleur general des Finances. 50
A M. le Marquis de Fontenay. 52. 83.
Au même, ſur la mort de Madame de Mareil ſa mere. 88
Inſcription pour le cœur de Madame de Mareil. 89
Au même, ſur le ſujet de ſa maladie à Nancy, lorſqu'il étoit Gouverneur de Lorraine. 115
A M. le Duc de Mantouë, auparavent Duc de Nevers. 53. 55
A M. des Noyers. 54
Au même, ſur la mort de M. le premier Preſident de Champigny ſon oncle. 70
A Madame la Marquiſe de Magnelay, ſur la mort de M. le Marquis de Ragny ſon beau-frere. 57.
A la même, 156
A la même, ſur la mort de Madame la Ducheſſe d'Haluïn ſa fille. 235
A Madame de *** ſur la mort de la Mere Souſ.

prieure du Convent des Carmelites de la Mere de Dieu à Paris. 59
A la Mere Marguerite, Prieure dudit Convent, & sur le même sujet. 61
A M. le Marquis de Portes, sur la mort de M. le Marquis de Portes, son frere, tué au siege de Privas. 62
Au même, sur la mort de M. l'Evêque d'Agde son second frere. 66
A M. de Bignon, Avocat General au Parlement. 65
A Monsieur *** 68
A un premier Président d'un Parlement. 69
A M. le Comte de Brassac, lors Ambassadeur à Rome. 71. 77. 84. 85
A Madame la Marquise de Ramboüillet, sur la perte de son second fils, mort de peste 75
A Mademoiselle de Ramboüillet 76. 92
A la même sur la liberté de M. l'Abbé de S. Cyran. 271
A Madame la Marquise de Ramboüillet en lui envoyant une Traduction. 231
A M. le Président Barillon. 81. 122. 152. 140. 163. 169. 176. 184. 202. 206. 210. 238. 252. 274. 308
A Madame la Comtesse de Brienne, sur la mort de deux de ses filles, mortes en même jour. 82
A la même, sur la guerison de Monseigneur le Duc d'Anguien. 209
A la même sur la mort de M. de Virazel, Evêque de S. Brieu. 215. 220
A la même. 220
A M. le Duc d'Haluin, sur le sujet de sa blessure à Rouvroy. 87
Au même, sur le sujet de la survivance que le Roi lui accorda des Charges de M. le Maréchal

de Schomberg ſon pere. 90
A M. le Maréchal de Brezé, ſur ſa promotion à la Charge de Maréchal de France. 91
Au même ſur le ſecours de Heidelberg. 96
Au même, ſur le ſujet de la bataille d'Avein. 97
Au même ſur le ſujet de ſa harangue à Meſſieurs les Etats, pour les diſſuader de faire la Tréve avec l'Eſpagne. 98
Au même. 99. 100. 101. 102. 105. 107. 108
Au même, ſur le ſujet de la bataille de Thionville. 147. 161. 170
Au même, ſur la mort de M. de Feuquiere. 177
Au même. 229
Au même, ſur ce que s'en allant Vice-Roi en Catalogne, il s'étoit arrêté pour faire la guerre dans le Comté de Rouſſillon. 148. 242
Au même, ſur ſon combat contre les Eſpagnols, dans le Comté de Rouſſillon.
A Monſieur *** 93
A un jeune Gentilhomme qui avoit l'eſprit admirable. 95
A M. de Benjamin. 103
A Monſieur *** 104
A M. le Cardinal de la Valette. 109. 133. 136
Au même, ſur la priſe de Landrecy 111
Au même, ſur la mort de M. le Duc de Candale ſon frere. 139
Au même, ſur la conſervation de la Citadelle de Turin. 142
Au même, ſur le ſujet de la bataille de Thionville. 150
A M. Servien. 110. 240. 256. 268. 272. 275. 291. 344
A M. de Feuquiere, ſur le combat de Poligny. 213.

Au même, prisonnier de guerre à Thionville. 152
A Madame la Comtesse de Guebriand. 114
A la même, sur la mort de M. son mari. 300. 305.
A Monsieur *** 114
A Monsieur *** 116
A M. le Marquis de Gévres, ensuite du malheur de Fontarabie. 117
Au même, prisonnier de guerre en Flandres. 192
A M le President Ardier, sur la mort de M. son pere. 119
A la Mere Angelique, Prieure du Convent des Carmelites de S. Denis. 120
A M. le Marquis de Lyancourt. 121. 157
A M le Duc de Vveymar. 126
A M. le Vicomte de Turenne. 127
Au même, sur sa promotion à la charge de Maréchal de France. 299
A M. le Comte de Guebriand. 128
A M. le Marquis de Montausier. 129
Au même, sur la mort de M. de Feuquiere. 177
Au même, lors prisonnier de guerre en Allemagne. 340
A M. le Comte de Pas, fils de M. de Feuquiere, sur sa blessure à l'assaut de Luneville. 130. 195
A M. de saint Ange, premier Maître d'Hôtel de la Reine. 131
A M. le Marquis de la Tourlandry, sur la mort de Madame sa femme. 131
A un Religieux. 134
A M. Arnauld, Docteur de Sorbonne. 135
A M. Arnauld, ensuite de la bataille de Thionville. 146
A M. le Duc de Longueville, sur le sujet de la Bataille de Thionville. 148

Au même, sur sa grande maladie en Allemagne. 180.
Au même, sur son passage en Allemagne. 185
A la Mere Catherine Felicité, Religieuse à Port-Royal, sur la mort de son troisiéme Fils, tué en un combat auprés de Verdun. 153
A M. de Chaudebonne. 155. 342
A Madame de la Grange le Roi. 159
A la même, sur la mort de son dernier fils. 223. 232
A la même, sur la mort de Madame la Marquise d'Inteville sa fille 244
A la même sur la mort de Mademoiselle d'Inteville sa petite fille. 295
A Monsieur *** 160
A Monsieur *** 162
A M. de Thou, sur la mort de M. le Cardinal de la Vallette. 164
A Madame la Duchesse d'Eguillon, sur la mort de M. le Cardinal de la Vallette. 166
A Monsieur *** 168
A M. le Prince de Guimené. 172. 181. 255
A Madame la Marquise de Sablé. 173
A Monsieur *** 175
A M. *** sur la mort de M. de Feuquiere. 178
A Monsieur *** 182
A Monsieur *** 187
A Monsieur *** sur la mort de son fils unique tué à un siege. 191
A Madame la Duchesse de Guise, sur la mort de M. son mari. 197
A M. l'Evêque d'Aleth. 200
A M. le Comte de Montauban, 203. 251. 262
A Monsieur *** 205
A Monsieur *** 207

A Monſieur *** 208
A une Religieuſe. 213
A Monſieur *** 219
A Monſieur *** 224
A M. le Chancelier Seguier, ſur la mort de M. le Marquis de Coëſlin ſon beau fils, tué au ſiege d'Aire. 222
A Monſieur *** 221
A Monſieur *** 226
A M. *** ſur la mort de ſon frere. 227
A M. de Bernay, Conſeiller en la Grand'Chambre du Parlement. *Ibid.*
A Monſieur *** 228
A M. le Comte de Guiche, ſur ſa promotion à la charge de Maréchal de France. 230
A Monſieur *** *Ibid.*
Au même. 231
A M. le premier Preſident Molé, ſur ſa promotion à cette charge. 236
A la Mere-Marguerite de la Miſericorde, Carmelite. 241
Au Pere le Jeune Jeſuite, & Superieur des Miſſions de Canada. 245
A M. d'Aiguebonne, Ambaſſadeur du Roi en Piedmont. 249
A M. de Convonge Gouverneur de Cazal. 250. 279. 298. 323. 337.
A M. Goulas, Secretaire des Commandemens de Monſeigneur le Duc d'Orleans. 254
A Meſſieurs les Officiers du Bailliage de Mortain en Normandie. 257
A Monſieur Bouthilier, Sur-Intendant des Finances. 259
A M. de Fabert, Gouverneur de Sedan. 260
A Madame de Blerancour. 261. 329

A M. de Pontac, Preſident au Parlement de Bordeaux, ſur la mort de M. de Thou ſon beau-frere. 263. 276. 292. 299
A Mademoiſelle Arnauld, ſur ſa profeſſion en l'Abbaye du Port Royal. 264
A M. le Marquis de Humiere, ſur la mort de Madame ſa femme. 266
A Mademoiſelle de Rohan. 272
Au Pere des Mares, Pere de l'Oratoire. 275
A M. d'Avaux, Sur-Intendant des Finances 278
A M. le Comte de Treſmes, ſur la mort de M. le Marquis de Gévres ſon fils, tué au ſiege de Thionville. 280
A Monſieur *** 289
A M. *** ſur la mort de M. l'Abbé de S. Cyran. 293
A M. le Marquis de la Rocheposé, ſur le même ſujet. 296
A Monſieur *** 301
A Madame de Saint Ange. 302
A la même, ſur la mort de Mademoiſelle Arnauld, Religieuſe à Port-Royal. 304
A M. le Baron de Renty. 303. 315
A Monſieur *** 317
A Monſieur le Preſident de Bailleul, Sur-Intendant des Finances, ſur la mort de M. le Marquis de Nangis ſon beau-fils, tué au ſiege de Gravelines. 319
A Monſeigneur le Duc d'Orleans, ſur le ſujet de la priſe de Gravelines. 321
A M. l'Evêque de Bazas. 327
A M. le Comte de Reviglias. 331
A Madame la Princeſſe, ſur le ſujet de la bataille de Fribourg. 332
A M. de Chalain, Preſident au Parlement de

Bretagne. 334
A M. le Comte du Pleſſis-Praſlin, ſur la mort de M. de Choiſeul ſon Pere, tué au ſiege de Santia. 335
A Monſieur *** 336
A Monſieur *** 338
A M. l'Abbé Bentivoglio, ſur la mort de M. le Cardinal Bentivoglio ſon oncle. 342

Fin de la Table.

LETTRES
DE
MONSIEUR
ARNAULD
D'ANDILLY.

A Madame d'Orleans, Religieuse Benedictine, & Mere de Monsieur le Duc de Rets.

MADAME,

Si vous jugez des effets par la volonté, j'avoüe vous avoir rendu service, puisqu'il n'y a rien que je souhaite avec plus d'ardeur que de vous témoigner par mes actions, l'honneur que je porte à vôtre éminente vertu. Mais comme je n'ai pû être si heureux que d'accomplir en cela mon desir, aussi n'ai-je pas la présomption de m'estimer digne de la faveur que vous me faites par vôtre Lettre. Je la reçois, Madame, comme une obligation que

vous voulez acquerir sur moi par un excez de charité, afin que le bonheur d'avoir part au souvenir d'une Princesse qui oublie ses grandeurs & ses qualitez, pour s'humilier devant Dieu, & s'élever autant vers le Ciel par sa propre vertu, qu'elle l'étoit dans le monde par sa naissance, m'engage à une si grande admiration de vôtre pieté, que je quitte desormais tous autres soins, pour m'efforcer de me rendre tel que vôtre bonté s'est laissé persuader de me croire. Et puisque je ne sçaurois, Madame, me ressentir de la grace que vous me faites, que par des vœux & des souhaits pour l'accroissement des benedictions que Dieu verse sur vous avec une si grande abondance, & que vous me témoignez d'honorer ma Sœur de Port-Royal de vôtre affection, j'aurai recours à elle, afin qu'elle offre pour vous ses prieres à celui duquel seul vous attendez des récompenses, & qui semble vous avoir choisie pour une des plus éclatantes lumiéres de vôtre siecle, afin que vôtre vie étant comme une image vivante de la parfaite devotion, vous fassiez connoître que les femmes peuvent aussi-bien servir à l'Eglise par leur exemple, que les hommes par leur doctrine. & pource que l'accomplissement de vos saintes intentions pourroit être retardé par les soins que vous seriez obligée d'apporter en des affaires qui troubleroient la tranquillité de vôtre retraite, si vous continüiez d'être traversée en la derniere résolution que vous avez prise, il faudroit avoir bien peu de sentiment de pieté, pour ne désirer pas avec ardeur de vous témoigner en cette occasion combien je suis.

A Monſieur le Cardinal de Re[illegible].

MONSEIGNEUR,

Je ſuis contraint de faire par cette Lettre, ce que Mr. *** m'a empêché de faire moi-même ; & j'aurois regret de m'acquiter en cette ſorte d'un ſi grand devoir, ſi la faveur que j'ai reçûë de vous en l'affaire de Port-Royal, ne ſurpaſſoit de beaucoup tous les remerciemens que je vous en ſçaurois rendre : Mais puiſqu'il faut que mon impuiſſance paroiſſe, je n'ai pas ſujet de déſirer qu'elle ſe voye plûtôt en mes paroles qu'en mes Lettres. Les perſonnes que vous avez principalement obligées en cette occaſion, ſuppléeront à mon deffaut, & en rendant graces à Dieu de celle qu'il leur a faite par vôtre moyen, elles ne lui demanderont pas moins de benedictions pour vous, que pour elles-mêmes. Cette récompenſe, Monſeigneur, ne vous ſçauroit être deſagréable, puiſque vous n'en cherchez point d'autre dans le zele qui vous porte à employer pour le ſervice & pour la gloire de Dieu, toute l'autorité qu'il vous a commiſe : Et cela même m'ôteroit la liberté de vous en parler, ſi mon reſſentiment ne me contraignoit de dire l'honneur que vous méritez, d'uſer ſi dignement du pouvoir que vous avez de bien faire ; & ſi cette conſideration jointe à tant d'autres, qui m'attachoient déja à vôtre ſervice, ne m'obligeoit encore plus étroitement à demeurer toute ma vie.

A un Prince.

MONSEIGNEUR,

Je laisse à Mr. *** à vous mander particulierement les sentimens de vos Amis, & de vos serviteurs sur ce qui vous touche, dont je l'ay entretenu à loisir. Si le Comte de Mansfeld n'entreprend rien contre la France, ce discours est du tout inutile; mais s'il assiege quelque place, & que vous puissiez vous jetter dedans avec moyen de la deffendre, il n'y aura que ceux qui envieront vôtre valeur, qui manqueront à loüer vôtre action. Je sçai bien que quand vous ne le feriez pas, vous n'en sçauriez être blâmé, puisque vous n'avez point d'employ qui vous y oblige. Mais si vôtre generosité demeuroit dans les bornes des devoirs ordinaires, elle ne meriteroit ni des loüanges extraordinaires, ni la gloire que vous avez, d'être en plus grande estime dans l'esprit des gens de mérite, par la consideration de vôtre vertu, que par celle de vôtre naissance, qui n'auroit pas seule le pouvoir de me rendre aussi veritablement que je le suis.

A Monsieur l'Evêque d'Aire, depuis Evêque de Lizieux.

MOn Tres-cher Pere,

Si je ne sçavois que la Charité est la plus grande & la plus liberale de toutes les vertus Chrétiennes, & qu'elle regne dans vôtre cœur, j'aurois peine à recevoir, comme s'adressant à moi, les témoignages si extraordinaires que vous me donnez de vôtre affection, dont pour être digne à un

ſi haut point, il faudroit être un autre vous-même: Mais puiſque vous avez voulu me donner la qualité de vôtre Fils, & que toutes les autres obligations ne ſont que des ruiſſeaux dont cette premiere eſt la ſource: je n'offenſerois pas moins vôtre bonté en m'étonnant de la continuation de vos faveurs, que vôtre humeur ſi ennemie des ceremonies, en vous rendant de nouveaux remerciemens. Ainſi pour n'être point ingrat par mon ſilence, & ne vous pas déplaire par mes paroles, il ne me reſte qu'à rendre graces à Dieu de celle que vous m'avez faite, & qui m'a acquis en un inſtant par le mouvement ſi puiſſant qu'il vous donna de m'aimer, ce que je ne pouvois mériter en toute ma vie: Mais ſi mon reſpect & mon affection ſont capables de me conſerver à juſte titre cette ſainte adoption dont vous m'honorez, j'oſe vous aſſurer que vous n'aurez jamais ſujet de me deſavoüer pour,

A Monſieur le Cardinal Bentivoglio.

MONSEIGNEUR,

Je croi vous dire beaucoup plus par mon ſilence que je ne pourrois faire par mes Lettres, puiſqu'il témoigne que les obligations que je vous ai, ſont au-deſſus de toutes mes paroles. Et ainſi c'eſt ſeulement pour me contenter moi-même que je vous renouvelle les proteſtations de mon tres-humble ſervice, duquel vous ne ſçauriez douter, quand vous penſerez aux faveurs dont vous honorez continuellement mon frere: Mais vôtre generoſité étant capable de vous les faire oublier, cette Lettre ne ſera pas poſſible inutile pour vous faire ſouvenir de la ſeule choſe en quoi vous manquez de mémoire. Je vous ſupplie

tres-humblement, Monſeigneur, de vouloir bien l'avoir meilleure en cela à l'avenir, afin que vous me croyez autant que je le ſuis.

A Madame la Marquiſe de Senecey, ſur la mort de Monſieur ſon Mary.

MADAME,

C'eût été à mon avis une ſi grande inhumanité que de vouloir arrêter vos larmes dans les premiers mouvemens de la plus juſte & plus violente douleur qui ſe puiſſe éprouver dans le monde, qu'au lieu de m'excuſer d'avoir differé quelques jours à vous écrire, j'aurois plûtôt ſujet de craindre de m'acquiter trop-tôt de ce devoir : Mais la grace étant incomparablement plus puiſſante que la raiſon, j'oſe eſperer qu'elle commence à produire en vous des effets que l'on ne pourroit de long-temps attendre de l'autre ; n'y ayant qu'une force ſurnaturelle qui ſoit capable d'élever ſi-tôt une ame au-deſſus des ſentimens de la nature, & lui faire voir le jour à travers de tant de troubles & de nuages, qui rempliſſent nos ſens, & offuſquent nôtre eſprit, lorſque la vie nous devient ennuyeuſe par la perte d'une perſonne que nôtre affection auſſi bien que nôtre devoir, nous rendoit plus chere que nous-mêmes. Ainſi, Madame, ſans l'obligation que vous avez à Dieu, d'avoir pris un pouvoir ſi abſolu ſur vôtre cœur, que par une heureuſe ſervitude, vous avez comme perdu la liberté de reſiſter à ſes volontez, il faudroit vous parler d'une autre ſorte, & pour tâcher d'adoucir vôtre douleur incapable des vrais remedes, demeurer dans les termes des conſolations ordinaires : Mais puiſque vous êtes ſi éloignée de l'erreur de ceux qui cherchent tout leur bonheur ſur la terre,

& que les ſentimens des Chrétiens, ſi contraires à ceux du ſiecle, ſont que depuis tant d'années, le Ciel a toûjours été le principal objet de vos déſirs & de vos eſperances, je vous dois tenir un autre langage. Juſqu'ici, Madame, vos affections étoient partagées: Vous aviez dans le monde un Mary que vous aimiez plus que vôtre vie, & dans le Ciel un Dieu que vous aimez plus que vôtre ame. Vôtre paſſion vers le premier vous portoit à mille ſoins pour lui ſur la terre; & l'amour du ſecond vous faiſoit mépriſer toute la terre, oublier les creatures & vous-même, pour n'être qu'à lui. Ainſi, tantôt la nature, & tantôt la grace occupoient vos penſées; & bien que l'un & l'autre pûſſent compatir avec une éminente vertu, ce ne pouvoit être ſans violence, ſans trembler ſouvent à la vûë de tant de malheurs qui peuvent arriver aux hommes. Combien de fois l'apprehenſion de ces épouventables combats, qui joignent à la perte du corps celle de l'ame, vous a-t-elle fait tranſir de frayeur, & ſouhaitter de voir vôtre vie avec celle de Monſieur vôtre Mary, dans cet heureux port où l'on eſt pour jamais en aſſurance. Maintenant qu'il y eſt arrivé, toutes vos affections & vos penſées ſont réünies, puiſque vous le trouvez dans ce même ſéjour de gloire où vôtre eſprit va ſi ſouvent chercher vôtre Dieu. Ainſi vos vœux pour ſon ſalut étant éxaucez, dequoi vous pouvez vous plaindre, ſinon de ce que cette bonté infinie en le tirant du monde, lui donne plûtôt qu'à vous l'eternelle felicité, qui un jour vous ſera commune. C'étoit une preuve d'affection parmi les Payens, que de pleurer avec excés la mort de ſes amis, pource que tout leur bonheur ne paſſant pas cette vie, ils ne pouvoient leur déſirer rien de meilleur: Mais parmi nous qui ſommes inſtruits en l'école d'un Dieu mourant par amour ſur une Croix, & duquel la mort rend la noſtre, lorſque nous ſommes en grace, une vie de gloire &

d'immortalité, ce ne seroit pas aimer un Mary plus que soi-même, mais au contraire s'aimer plus que lui, que de s'affliger de le voir quitter les miseres de la terre pour posseder éternellement les felicitez du Ciel : C'est pourquoi, Madame, étant tres-assuré que vous aimiez incomparablement davantage Monsieur vôtre Mary que vous ne vous aimez, je ne doute point que cette consideration ne soit encore plus puissante sur vôtre esprit que toutes vos douleurs dans vôtre cœur, & qu'ainsi vôtre ame ne reprenne bien-tôt l'empire qu'elle doit avoir sur vos sentimens. Que sçavez-vous, Madame, si le zele avec lequel Monsieur vôtre Mary a sacrifié sa vie pour le service de son Roi dans une guerre si sainte, ne lui a point obtenu la récompense dont il joüit à cette heure ? Cela étant, comme il y a si grand sujet de le croire, voudriez-vous en luy rendant la vie, s'il étoit en vôtre puissance, lui arracher une couronne qu'il a si justement méritée : si vôtre bouche le dit, vôtre foi & vôtre charité la desavoüent, & plus puissantes que vôtre affliction, elles ne permettront jamais que vous vous plaigniez d'avoir dans le Ciel la plus chere partie de vous-même. Vous voyez, Madame, que je vous parle selon la verité, & non pas selon mon ressentiment, qui au lieu de me permettre de vous consoler, m'engage à pleurer avec vous la perte d'un homme dont j'admirois la vertu, & qui m'honoroit d'une amitié toute extraordinaire. J'espere, Madame, de trouver desormais en vous, l'affection dont vous m'obligiez l'un & l'autre ; puisque tous mes devoirs se rassemblent maintenant en vous seule, personne ne sçauroit être tant que moi.

A Monſieur de Monrave, Premier Preſident au Parlement de Toloſe.

MONSIEUR,

Je veux commencer à douter de vôtre affection, puiſqu'il ſemble que vous doutiez de la mienne, en la voulant augmenter par tant de nouvelles proteſtations d'amitié, qui ſeroient inutiles ſi vous vous teniez aux premieres que nous avons faites ſi ſolemnellement, y ayant appellé pour témoins les Vertus & les Muſes, qui ont été cauſe de nôtre union, mais avec tout l'avantage de vôtre côté, n'y ayant apporté de ma part que le deſir de les honnorer en vous, au lieu que déja vous les poſſediez. Vous voyez, Monſieur, par mes reproches, le gré que je vous ſçai de vos complimens, que je tiens à offenſe, parce qu'ils ſont indignes de nôtre amitié, & que je déſire que la voſtre ſoit parfaite, & parfaite pour moi, de qui vous ſerez toûjours auſſi parfaitement honoré que d'homme du monde.

A Monſieur de Sponde, depuis Evêque de Pamiers.

MONSIEUR,

Les faveurs que vous me faites, témoignent combien vous êtes juſte : car puiſque mon Frere ne ſçauroit avoir plus d'affection que moi à vous honorer & à vous ſervir, il ne ſeroit pas raiſonnable que vous nous traitaſſiez differemment. Ainſi les preuves qu'il reçoit de vôtre amitié vous engagent à celles dont vous m'obligez : Mais je ne

ſçai comment je pourrai m'acquitter de ce que je vous dois, & de ce qui eſt dû à vôtre vertu, ſi ce n'eſt qu'en m'employant pour vôtre ſervice, vous me donniez moyen de vous faire connoître avec quelle verité je ſuis.

A Monſieur le Colonel d'Ornane, depuis Maréchal de France ſur le ſujet d'une tres-grande maladie qu'eut Monſieur de Mazargues ſon Frere.

MONSIEUR,

Je n'ay point de paroles quand je penſe à l'affliction que vous reſſentez du peril où eſt Monſieur vôtre Frere, dont j'avoüe être en telle peine, que je n'ay un ſeul moment de repos; ma douleur étant ſi fort accrûë par la part que je prens à le vôtre, que je ne pourrois ſupporter ce déplaiſir, ſi je ne ſçavois que c'eſt maintenant que nous devons pratiquer les réſolutions que nous avons tant de fois priſes, de nous réſigner abſolument entre les mains de Dieu, de la ſeule volonté duquel nous ſommes obligez de dépendre, & de ne conſiderer nôtre affection pour nos plus proches, & pour nos Amis, que comme une étincelle de l'amour que nous devons avoir pour lui. Repreſentez-vous donc, s'il vous plaît, Monſieur, à vous-même, ce que vous me diriez en pareille occaſion; & ayez ſans ceſſe devant les yeux que les Ames fidelles à JESUS-CHRIST, ne ſçauroient rien perdre, puiſqu'elles retrouvent en lui toutes choſes avec un accroiſſement infini de grace. Si c'eſt un Frere que vous regrettez, il ne refuſe point d'être le voſtre: ſi c'eſt un Frere & un Ami tout enſemble, il prend plaiſir à vous ſervir de l'un & de l'autre: Vous ne ſçauriez lui tant demander,

pourvû que vos demandes ſoient accompagnées d'amour & de foi, qu'il ne vous donne encore davantage. Ainſi vous trouverez grace devant un Dieu, en ſupportant patiemment pour l'amour de lui la perte d'un homme, qu'il vous rendra dans l'Eternité aprés l'avoir mis au nombre des Anges.

A Monſieur le Cardinal Bentivoglio.

MONSEIGNEUR,

Encore que la gratification accordée à mon Frere m'apporte une grande joye, dautant que c'étoit une affaire d'honneur, & que celles-là ſeules me touchent, le contentement que je reſſens de vous en avoir toute l'obligation, ſurpaſſe de beaucoup celui que je reçois de cette faveur, pource que vos éminentes qualitez me font autant déſirer de me voir de plus en plus vôtre redevable, comme je craindrois de l'être à un autre. Et puiſque vous prenez tant de plaiſir de nous attacher pour jamais mon Frere & moi à vôtre ſervice, vous ne pouviez, Monſeigneur, rencontrer une occaſion plus propre à nous le faire paroître, vû les difficultez qu'il y a maintenant d'obtenir de ſemblables graces: Mais ſi nul autre que vous n'étoit capable de les ſurmonter, nul autre ne pouvoit auſſi en avoir un plus grand reſſentiment que celui que mon Frere me témoigne, puiſqu'il égale le mien, & que perſonne ne ſçauroit être davantage que je ſuis.

A Monsieur le Marêchal de Schomberg, lorsqu'il fut éloigné de la Cour.

MONSEIGNEUR,

Si je vous pouvois témoigner avec quel ressentiment d'obligation j'ai reçû la Lettre qu'il vous a plû de m'écrire par Mr. de la Jaille, vous connoîtriez que toutes les bonnes fortunes de la terre ne me sçauroient apporter un pareil contentement, n'ayant jamais rien tant souhaité que l'honneur de vôtre affection au point que j'ai sujet de me la promettre ensuite des assurances que vous m'en donnez. Tout ce que je possede au monde, & ma vie que je vous offre, sont de trop foibles preuves à mon gré, du désir que j'ai de me rendre digne de cette faveur. Mais je renoncerai tous mes Amis s'ils ne sont les vostres; & penserai par ce moyen m'acquiter en quelque sorte de ce que je vous dois, puisque le moindre d'eux vaut beaucoup mieux que moi, & ne se donneroit jamais à un moins vertueux que vous. Jusqu'ici, Monseigneur, la gloire de vos actions étoit obscurcie par des complaisances & des flateries qui lui ôtoient une partie de son lustre: Maintenant qu'elle paroît en sa pureté, vous avez cet avantage, que jamais homme dans une semblable rencontre n'a été plus hautement ni plus universellement loüé de tous les gens de bien. C'est veritablement triompher de la fortune que de tirer ainsi de l'avantage de ses défaveurs: Mais Dieu qui est juste n'avoit gardé de manquer à recompenser tant de travaux que vous avez supportez, & tant de perils que vous avez courus & recherchez pour son service. Possible qu'il a voulu par un effet de sa providence, dont les causes sont incomprehensibles aux hom-

mes, vous procurer le repos dont vous allez joüir desormais afin de vous réserver à des actions encore plus illustres que les premieres: Et puisque vous sçavez mieux que moi la soumission qu'il faut rendre à la conduite d'un si grand Maître, je n'ai qu'à vous demander pardon, Monseigneur, de m'être laissé emporter par mon affection à vous dire ce que j'ai si souvent appris de vous.

A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Je parlai hier au Roi fort à loisir durant son souper, & rendis les témoignages que je dois à vôtre vertu & à vôtre probité. Cela se passa tres-bien, ainsi que Monsieur de la Jaille vous le pourra dire: Mais je vous supplie tres-humblement de me pardonner si je vous ai désobéï en ne parlant point du tout de moi à sa Majesté, puisque vous sçavez que je ne vous l'ai nullement promis; ni même d'accepter les offres que mes Amis m'ont faites sur ce sujet. Je me confirme de plus en plus, Monseigneur, en la creance que la meilleure fortune qui me sçauroit arriver, c'est de participer à vôtre mauvaise fortune: Et nul contentement ne peut égaler celui que je reçois de publier si hautement vôtre merite, que l'envie même est contrainte d'écouter vos loüanges sans y oser répondre. Je vois tous les jours tellement croître le nombre des personnes qui parlent de vous avec toute sorte d'honneur & d'estime, que je pense qu'à la fin vous serez un de ceux qui s'étonneront le moins de voir vos services si mal recompensez; & je m'estimerois trop heureux si je pouvois par de plus grand devoirs me rendre digne de l'honneur de vos bonnes graces, que je m'efforce-

rai de mériter par une telle passion à vous servir, que nul ne se pourra dire plus veritablement que moi.

A Monsieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Je m'estime heureux de voir que mes Lettres vous sont si agreables : Et je le serai beaucoup davantage lorsque mes actions me rendront plus digne que mes paroles, de l'honneur de vos bonnes graces. J'ai une si forte passion de vous plaire, que je me haïrois moi-même, si je ne vous donnois sujet de m'aimer. Et plus je vais avant, plus j'ai sujet de loüer Dieu de ce qu'il m'offre des occasions de faire voir combien je mépriſe les faveurs de la fortune. Je n'en souhaite point de meilleure que de posseder avec ma liberté, le bonheur de passer doucement avec vous une partie de ma vie, qui est un contentement auquel je ne mets point de prix, lorsque je pense à la faveur que vous me faites de le tant désirer.

A Madame la Marquise de Liancourt.

MADAME,

S'il y avoit quelque chose dans le monde au-dessus de l'excellence de l'amitié, j'aurois honte que vous eussiez pris pour moi la peine d'écrire une si excellente Lettre. Mais une plus noble cause ne pouvoit produire ce rare effet de vôtre esprit, dont j'ai fait part à tant de vos Amis, qu'au moins ne m'accusera-t-on pas de vouloir posseder seul un si grand trésor. Je n'ose vous dire combien on

l'eſtime, tant je crains que vôtre modeſtie vous faſſe offenſer la verité en l'accuſant de flaterie. Et d'autre côté l'apprehenſion de l'offenſer moi-même m'oblige à vous témoigner que jamais Lettre n'a été plus admirée. Jugez donc je vous ſupplie, ſi je ne dois pas être en grande peine puiſque ne pouvant vous loüer ſans vous déplaire, je ne ſçaurois y manquer ſans deſagréer à Madame la Marquiſe de Ramboüillet, qui ne peut cacher la joye de voir que vôtre eſprit auſſi-bien que vôtre vertu, égale l'eſtime qu'elle fait de vous. Je penſe que je ferai mieux de vous laiſſer terminer entre vous ce different, où chacune a pareil avantage, puiſque l'une combat pour la modeſtie, & l'autre pour la verité; & que vous honorant également je ne ſçaurois quel parti prendre : Mais de quelque côté que la victoire tourne, vous y gagnerez toutes deux : Car comment pourriez-vous vous plaindre d'être contrainte par la verité à reconnoître les graces que Dieu vous a faites ? Et comment Madame la Marquiſe de Ramboüillet, qui vous aime ſi parfaitement, ſeroit-elle fâchée de voir que vous en rehauſſez le luſtre par la qualité de toutes la plus eſtimable aux femmes, qui eſt la modeſtie ?

A Monſieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Je n'ay point maintenant un plus grand plaiſir que de voir quelqu'un qui vienne de Nanteüil ; pource que tous m'aſſurent que vous ne vous portâtes jamais mieux : Mais je ſerai encore plus content lorſque j'aurai le bonheur d'y paſſer quelques journées auprés de vous, ainſi qu'il vous plaît de me le mander, pouvant dire avec verité qu'il n'y a rien au monde que j'eſtime davantage que

la part qu'il vous plaît de me promettre en l'honneur de vôtre amitié, qui eſt un terme dont je n'uſerois pas, ſi vous ne l'aviez voulu. Mais puiſque vous me l'ordonnez, & que je reconnois combien les tres-humbles ſervices & les devoirs auſquels il m'oblige, vont au-delà des reſpects qui s'expliquent par d'autres paroles plus ordinaires & moins veritables, je vous ſupplie tres-humblement, Monſeigneur, de croire que je ne trouverai jamais rien de difficile pour mériter cette faveur, qui me rend beaucoup plus que je ne le ſçaurois dire.

A Monſieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Vous apprendrez par les Lettres de Monſieur de Liancourt, comme ſon diſcours avec le Roi s'eſt beaucoup mieux paſſé que vous ne vouliez vous le promettre. Ce qui me donne ſujet de croire, que ſi la fortune vous trompe encore, ce ſera en vous faiſant des faveurs que vous dédaignez maintenant de recevoir d'elle. Car quelque aveugle qu'elle puiſſe eſtre, enfin elle ſera contrainte de voir l'éclat de vôtre vertu, & de reconnoître ſon injuſtice.

A Monſieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Mon principal ſouhait eſt accompli, puiſque mes actions vous ſont ſi agreables. Aprés ce contentement je ne ſçaurois être malheureux : Et ſi vôtre bonté plûtôt que mon merite ne me l'avoit acquis, toutes les bonnes fortunes de la terre

ne seroient pas capables de me satisfaire, pource que rien ne touche mon esprit à l'égal de mon devoir ; & que connoissant plus particulierement que nul autre vôtre vertu, & les services ausquels m'oblige l'entiere confiance dont vous m'avez toûjours honoré, je n'aurai jamais une plus forte passion que de vous témoigner par mon ressentiment, que je ne suis point ingrat de vos faveurs ; & par mon obéïssance combien je désire me rendre digne de l'honneur de vos bonnes graces.

A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

J'estime qu'il ne se peut rien ajoûter à la résolution que je vois que vous avez prise par le Mémoire que Mr. de la Jaille m'a apporté, tant elle est prudente & genereuse, qui sont deux manieres d'agir si excellentes, & que vous avez si constamment tenuës jusqu'ici, que rien ne vous sçauroit être plus avantageux, selon mon avis, que de ne vous en départir jamais. Il n'est pas croyable combien cela vous réüssit dans l'esprit de tous les gens de bien, dont je sçai que l'estime est seule capable de vous contenter : Et je n'ai point vû d'action plus loüée en choses semblables, que ce que vous n'avez ni recherché, ni désiré de voir le Roi lorsqu'il a été si prés de Nanteüil. Vos raisons pour ne point demander à prendre congé de lui avant que de partir, sont aussi extrêmement approuvées de tous vos Amis, & le seront un jour, s'il plaît à Dieu, de sa Majesté même, quand elle sera mieux conseillée. Vôtre vie est une suite continuelle de grandes actions : Vôtre seule passion a toûjours été de mériter les plus importans emplois, sans vous soucier des avantages que les

autres recherchent en les poſſedant : Et Dieu vous a fait la grace de réüſſir encore au-delà de ce que vous oſiez vous promettre. Il ne faut pas, Monſeigneur, demeurer au milieu de la carriere : Je ſçai auſſi que vous choiſiriez plûtôt la mort que de l'avoir fait, & vous demande pardon de ce que ma paſſion à vous honorer & à vous ſervir, m'emporte ſi facilement à vous dire ce que vous ſçavez mieux que moi ; En quoi je ſuis, ce me ſemble excuſable, puiſque cela même eſt une preuve de la verité qui me fait être.

A Monſieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

J'eſtimerois inutile de vous dire de quelles differentes affections j'ai été touché en la maladie & en la gueriſon de Monſieur de Liancourt ; & combien vôtre conſideration a encore augmenté mes reſſentimens. L'honneur que j'ai d'être aimé de vous, & les devoirs qui m'y obligent, vous en donnent aſſez de connoiſſance : Mais je vous ſupplie tres-humblement de me permettre de loüer Dieu avec vous de la grace qu'il vous a faite de vous conſerver une perſonne ſi chere, lorſque ſelon le monde il n'y avoit plus ſujet de l'eſperer. Je veux croire que cette maladie ſera la criſe des traverſes qu'il lui a plû de vous envoyer pour éprouver vôtre vertu, qui ne le pouvoit aſſez être dans les ſeules proſperitez. Les grandes ames comme la vôtre témoignent leur fermeté dans les plus violentes agitations : Il falloit que cette derniere traverſât les contentemens que vous vous propoſiez de recevoir cet Eſté à Duretal, auſquels, puiſque vous les remettez à Paris & à Nanteüil, j'eſpere de prendre la part qu'il vous plaît de m'y

offrir, & de vous y renouveller les assurances de la verité avec laquelle je suis.

A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

N'ayant rien plus cher que l'honneur de vos bonnes graces, je m'estimerois obligé à de grands remerciemens des nouvelles assurances qu'il vous plaît de m'en donner par vos Lettres, si mes paroles n'étoient de trop foibles témoignages de mes devoirs, dont je reconnois ne me pouvoir acquitter que par des services, & ne me tiendrai jamais plus heureux que lorsque je rencontrerai des occasions de vous en rendre. Les résolutions que vous continuez à prendre sont si dignes de vous, que je ne sçaurois assez vous dire combien elles confirment la créance que tous les gens de bien ont de vôtre vertu: Et la sorte dont vous vivez, donne plus de sujet d'envier la grandeur de vôtre courage, que de plaindre l'injustice que vous recevez de la fortune; dont les changemens presens de la Cour fournissent tant de sujet de parler, qu'il ne se passe jour maintenant que vôtre mérite ne reçoive une partie des loüanges qui lui sont dûës. Dieu veüille qu'elles soient bien-tôt converties en des recompenses telles que vos signalez services les ont méritées. Il est difficile de souhaiter davantage, & impossible d'être plus que moi.

A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR.

Aussi-tôt aprés vous avoir écrit, j'appris le

commandement que vous avez reçû à Duretal; & depuis, Monsieur vôtre fils me fit l'honneur de me montrer la coppie de la Lettre du Roi, & de vôtre réponse, qui ne peut être jugée que tres-digne de vous. Je reconnois dans l'esprit des gens de bien que l'estime de vôtre vertu s'augmente par les oppositions qu'elle rencontre; & la sorte dont vous êtes allé en vôtre Gouvernement, y avez été reçû, & y êtes demeuré jusqu'ici, nonobstant les desseins que l'on avoit au contraire, fait paroître clairement que la Providence de Dieu veille pour vous. Il n'appartient qu'à lui de tirer la lumiére des tenebres; & j'espere que ces nuages étant passez, la France vous reverra avec plus d'éclat qu'auparavant, continuer les signalez services qui lui ont été si utiles & si necessaires. Je m'estimerois tres-heureux si je pouvois par les miens vous témoigner mon obéïssance, puisqu'elle tient rang entre les preuves de la verité qui me fait être.

*A Monsieur le Comte de ****

MONSIEUR,

Vos reproches sont si obligeans qu'ils m'ôteroient le regret d'avoir failli, si vôtre contentement ne m'étoit plus cher que le mien: Mais quelque effet que mon silence produise à mon avantage je ne laisse pas de le condamner & de vous en demander pardon, puisqu'il vous a été si desagréable. Vous ne me trouverez pas neanmoins, comme je l'espere, si coupable que vous pensez, lorsque vous sçaurez les raisons qu'il m'est permis de vous alleguer ensuite de la satisfaction que je vous ai faite. Vous vous plaignez, Monsieur, de ma negligence à vous écrire, & de ce que je ne vous mande rien de mes interests. Je répons au

premier que c'eſt une grande preuve de ma confiance en l'honneur de vôtre amitié, que de juger ces petits devoirs indignes d'elle ; & ſi cela vous ſemble une faute, preparez-vous, s'il vous plaît, à m'en remettre ſouvent de pareilles, puiſque je ne ſçaurois m'empêcher de tomber en celles que mon eſtime pour vous me fait commettre. Quant à ce qui touche mes interêts, je n'avois garde, Monſieur, de vous en écrire, vous pouvant jurer avec verité que c'eſt l'une des choſes du monde à laquelle je ſonge le moins. Et afin de vous parler à cœur ouvert, les penſées de mon ſalut, mes Amis, & mes Livres, ſont les ſeules choſes qui occupent maintenant mon eſprit. J'aime parfaitement la campagne parce que j'y paſſe une vie toute contraire à celle de la Cour ; j'éprouve des douceurs nompareilles dans ma famille ; je goûte le contentement d'un repos ſans oiſiveté, precedé par des travaux inutiles ; & ce que la pluſpart recherchent avec tant d'ardeur ne me ſemblant pas digne de l'ambition d'un homme de courage, il m'eſt fort facile de le mépriſer. Voilà, Monſieur, en peu de mots ma confeſſion de foi. Trente Lettres de complimens ne vous ſeroient pas à mon avis ſi agreable que celle-ci. Souffrez donc, s'il vous plaît, qu'elle ſatisfaſſe pour le paſſé, & m'impoſez pour l'avenir telle loi qu'il vous plaira, elle ſera religieuſement obſervée. J'en dis autant à Madame vôtre Femme. Et ſi vous ne voulez tous deux entreprendre une choſe impoſſible, ne penſez jamais à trouver une perſonne qui ſoit davantage que moi.

A Monsieur le Duc de Montmorency.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a que mes actions, si mon bonheur les pouvoit égaler à ma passion pour vôtre service, qui soient capables de vous témoigner mon ressentiment, de la faveur d'une Lettre aussi obligeante qu'est celle qu'il vous a plû de m'écrire : Car quand je pense qu'outre mes devoirs hereditaires, mon inclination à vous honorer s'est rencontrée si particulierement favorisée de la vôtre, que vous avez toûjours pris plaisir à me donner des marques d'une bienveillance non commune ; j'avoüe que je ne sçaurois sans une joye toute extraordinaire, recevoir par de nouvelles preuves de l'honneur de vos bonnes graces, la confirmation des premieres, dont je n'ose dire, Monseigneur, que je sois indigne, si elles se peuvent meriter par la plus parfaite fidelité qui soit au monde ; puisqu'ayant la même passion pour mon devoir, que tant d'autres ont pour leur fortune, ceux qui me font l'honneur de m'aimer ne sçauroient craindre avec raison d'y avoir regret: Et vous, Monseigneur, moins que nul autre, pouvant dire veritablement que l'on ne sçauroit être plus que je suis.

A Monsieur de Virazel, depuis Evêque de Saint Brieux.

PUisque le silence se peut en quelque sorte comparer au dormir, je n'aurai pas tort de dire que nous nous sommes tous deux en même tems comme réveillez d'un profond sommeil ; vôtre billet m'ayant été donné lorsque vous receviez le mien.

Ainſi je ne crains pas que vous m'accuſiez juſtement d'une faute en laquelle j'ai eu l'honneur de vous imiter, ne pouvant faillir à vôtre exemple, ſi ce n'étoit en me faiſant tirer neuf palettes de ſang, au lieu de fortifier ma ſanté dans mon deſert, comme vous deviez faire dans le voſtre, & non pas vous tuer de peur de profiter au public, qui eſt un double manquement de charité vers vous, & vers le prochain.

Au Pere Gregoire Capucin, & Provincial de la Province de Guyenne.

MOn Reverend Pere,

Je ne ſçaurois aſſez vous témoigner avec quelle joye j'ai reçû vôtre Lettre, y ayant ſi long-temps que je n'avois eu de vos nouvelles, & eſtimant au point que je fais le bonheur de vôtre amitié. Je loüe Dieu pour vous de ce que vous vous portez bien, & pour toute vôtre Province, de ce que vous voila de nouveau en charge: Car la charité étant d'autant plus eſtimable qu'elle eſt plus étenduë, je ſuis obligé de preferer à vôtre repos particulier l'avancement de tant d'ames ſous vôtre ſage conduite. Il n'eſt pas raiſonnable qu'un tel Capitaine que vous dans la vie Religieuſe, où il faut continuellement combattre de ſi puiſſans ennemis, ſe contente de faire le ſoldat: Vôtre vertu, & vôtre expérience vous engagent à mener les autres à la guerre, & à mourir les armes en la main, à la tête de cette petite Armée d'hommes Angeliques, qui ne font autre uſage de leur vie, que de la ſacrifier continuellement au ſervice de celui, qui étant Dieu, n'a pas dédaigné de ſe rendre homme, afin de perdre la ſienne pour eux. Quant à moi qui ſuis inutile à tout, je demeure à l'ombre tandis que

vous êtes dans le travail, couvert de sueur & de poussiere & joüis ici d'un si grand repos, que si dans cette douce vie j'avois autant de vertu que de contentement, je serois sans doute trop heureux. Je vous supplie de tout mon cœur de le demander à Dieu pour moi, afin que vos prieres suppléant au defaut des miennes, je devienne digne de l'affection si particuliere dont vous m'obligez.

A Monsieur Bouthillier Evêque d'Aire.

MONSEIGNEUR,

Vous ne pouviez tirer une plus forte preuve du pouvoir absolu que vous avez sur moi, qu'en m'obligeant d'ecrire à Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, pour lui conseiller de differer son retour d'avec vous jusques à la fin de l'Hyver. J'avoüe que cette demande m'a fort surpris : Mais toutes mes volontez cedant aux vostres, je n'ai pû contredire à la seule chose que je vous aurois refusée si j'étois capable de vous desobéïr. Je me trahis donc afin de vous être fidele, si l'on peut nommer trahison ce que l'on fait contre soi pour un autre soi-même, qui est le seul nom que je vous puis donner, digne de vôtre amitié, laquelle je ressens tous les jours produire des effets dans nôtre éloignement & nôtre silence, que peu de personnes pourroient esperer dans la presence & la conversation continuelle. C'est être au-dessus des ordres de la nature, que de tirer ainsi de nouvelles unions de nôtre separation, & faire contribuer à l'affermissement de nôtre amitié ce qui affoiblit celle des autres : Mais puisqu'elle ne regarde que le Ciel, pourquoi seroit-elle assujettie aux loix de la terre, dont nous avons protesté tant de fois de mépriser les grandeurs & les vanitez ? je loüe Dieu de tout

mon

mon cœur de ce que vous avez déja réduit ces resolutions en pratique, en vous acquittant si dignement d'une des premieres charges de l'Eglise. Quant à moi, puisqu'il ne me reste que les desirs de bien faire, je m'efforcerai avec la grace de Dieu de les conserver si entiers, que vous ne puissiez trouver à redire que mon impuissance, dont vous êtes trop juste pour m'accuser, & nôtre parfait ami trop équitable pour y consentir.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

JE vous laisse à juger quelle est ma peine, de me voir contraint à vous conseiller de laisser passer la rigueur de l'Hiver auparavant que de revenir ici: Mais bien que d'un côté je ressente un extrême déplaisir de vôtre absence, en un tems où j'esperois vous dérober quelques journées, & que rien ne me sçauroit être plus cher ni plus avantageux tout ensemble: Neanmoins quand je considere de l'autre les incommoditez de la saison pour entreprendre un si long voyage, & la passion si juste & si violente qu'a Monsieur l'Evêque d'Aire de profiter de cette rencontre pour vous retenir encore, je suis contraint de parler contre moi-même, & de combattre mes propres sentimens, qui me faisoient déja trouver l'Automne trop long, sans y ajoûter encore l'Hiver: lequel je craindrai plus que jamais, me souvenant qu'il m'aura ramené à Paris, où je passe une vie si éloignée de la tranquillité de la Campagne, que le seul moyen de joüir du repos que j'ai quitté, seroit de vous voir, puisque je le trouverois avec vous au milieu de tous les orages du monde.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

L'Affaire de *** vient presentement d'être terminée. J'amais rien ne s'est mieux passé : Et je suis trompé si Dieu n'a permis ces nuages pour en tirer une nouvelle lumiere. Je desirerois de tout mon cœur que M. *** eut entendu ce qui s'est dit de lui sur ce sujet, & jusqu'à quel point chacun ressent lui être obligé. Ainsi en voulant seulement procurer le bien des autres, on en reçoit pour soi même, que l'on ne trouveroit pas si on le recherçhoit ; & la charité obtient par de bonnes voyes, ce que l'ambition ne peut acquerir par de mauvaises.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

IL me semble que je serai bien coupable si je ne fais mon profit de l'instruction que Dieu me donne dans l'exemple de *** pour m'empêcher de tomber en semblables fautes : Car ceci est à mon avis une leçon vivante & animée par des actions veritables qui se sont passées devant mes yeux, au lieu que ces discours ordinaires de vertu qui combattent des vices qui ne sont que dans l'imagination, ressemblent aux peintures lesquelles n'ont autre rapport à la verité, que celui que leur donnent les ombres & les couleurs : Ce qui sans doute ne sçauroit agir si puissamment sur nos esprits, parce qu'ils ne sont touchez que par nos sens ; Au lieu que dans cette autre maniere d'instruction, ils le sont non-seulement par tous nos sens, mais par toutes nos pensions, qui ayant en part à ce qui s'est passé, nous font connoître par autrui & par nous-mêmes, jusques où peut aller le transport de

nos imperfections naturelles, si la grace qui est la raison des Chrétiens ne les arrête, & ne les domine. Mais voyez, je vous supplie, de quoi je me mêle d'oser ainsi parler devant vous, j'espere que vous excuserez cette faute, puisque dans la liberté que nôtre amitié me donne de vous dire mes premieres pensées, il n'y a que les secondes qui soient coupables quand elles sont mauvaises.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

COmme je pensois vous écrire, M. de *** m'a montré sa Lettre qui m'a fait tomber la plume des mains, non par le déplaisir de ne le pouvoir surpasser, mais par honte de ne le pouvoir imiter. Le premier seroit une vanité dont vous me blâmeriez; le second est une honnête émulation que vous ne condamnerez pas. Si vous n'aviez un esprit aussi penetrant que judicieux, je dirois que vous ne sçaviez pas jusqu'à quel point vous m'obligiez lorsque vous nous donnâtes l'un à l'autre: Mais tant s'en faut que je veüille diminuer par cette pensée le prix de la faveur que vous m'avez faite par un si rare present, que j'estime au contraire que vous connoissez encore mieux que moi les avantages que j'en reçois, lesquels je conterai toûjours entre les principaux de ma vie. Et puisque l'excellence de nôtre amitié me défend de vous en remercier, parce que nous ne sommes qu'un, & qu'ainsi ce seroit me remercier moi-même, j'emprunterai les paroles de Monsieur l'Evêque d'Aire pour m'acquiter de cet office: Mais en cela je me trompe aussi; car puisqu'il entre entier dans cette parfaite amitié, il n'y est pas plus propre que moi. Dieu soit loüé de ce deffaut, & nous fasse la grace d'en voir toûjours augmenter le nombre.

A Monſieur de Saint Pierre.

QUand vous ſeriez non-ſeulement à Lorette mais au bout du monde, cette Lettre ira vous y trouver, & je ſuis aſſuré qu'elle ſera la tres-bien venuë, puiſqu'elle vous dira, &c. Certes ma joye s'augmente quand je penſe à celle que vous en recevrez, connoiſſant tellement vôtre cœur, que j'y puis lire comme dans le mien : Aprés cela je vous laiſſe à juger ſi vous avez quelque avantage ſur moi en amitié, & ſi je conſerve religieuſement l'union inviolable de nos volontez, faite par cette ame heroïque qui nous a ſi fraternellement aimez, & qui joüit maintenant dans l'éternité de la recompenſe dûë aux actions qui rendent ſa mémoire immortelle parmi les hommes.

A Monſieur le Marquis de Valence, lorſqu'il commandoit à Montpellier.

MONSIEUR,

J'avouë que j'ai trop attendu à vous témoigner l'extrême contentement que je reſſens des ſignalez ſervices que vous rendez au Roi dans l'un des plus importans emplois qui ſoient aujourd'hui en ſon Eſtat ; mais la connoiſſance que chacun en a, doit ce me ſemble me ſervir d'excuſe, puiſque ce n'eût été que vous dire ce que toute la France publie, & qu'étant auſſi particulierement que je le ſuis vôtre tres-humble ſerviteur, j'ai ſujet de deſirer des occaſions particulieres pour vous faire connoître combien je ſuis.

A Monſieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Toutes mes Lettres ne ſeroient que des remercimens, ſi la crainte de vous ennuyer en vous rediſant toûjours une même choſe, ne m'empêchoit de m'acquiter de ce que je dois à tant de témoignages de vôtre affection, & particulierement à ceux que Monſieur vôtre Fils m'a fait l'honneur de m'en donner avec vôtre derniere Lettre. Il a vû en arrivant ici la chûte de ceux qui ont trouvé leur ruine en l'éloignement qu'ils vous avoient procuré, & qui vous donne l'avantage ſans pareil de triompher par vôtre ſeule vertu de l'injuſtice de la fortune. Tant de perſonnes vous auront écrit les particularitez de ce qui s'eſt paſſé en ce dernier changement que j'eſtimerois inutile de vous les mander : Et bien qu'il ne le ſoit pas moins de vous aſſurer de ma paſſion à vôtre ſervice, je vous ſupplie tres-humblement de me permettre de vous dire, puiſqu'il eſt veritable, que j'aimerois mieux mourir que de ceſſer d'être.

A Monſieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR.

Si la connoiſſance que j'ai de vôtre mérite & de vôtre eſprit, ne m'avoit accoûtumé à n'attendre de vous que des choſes excellentes, j'aurois encore plus admiré la Lettre que vous écrivez au Roi ſur le ſujet de l'éloignement de vos ennemis. Mais vos paroles répondant à vos actions, je ne dois non plus m'étonner des unes que des autres: Et puiſqu'il

vous plaît me tant honorer, que de vouloir que je vous mande ce qu'il me semble de cette réponse, je suis obligé de vous dire que le juste ressentiment que vous témoignez, sans néanmoins vous y laisser trop emporter, & la confiance que vous faites paroître d'avoir en la sincerité de vos intentions, & en la fidelité de vos services, font tout ensemble reluire si clairement vôtre prudence & vôtre generosité; que cette Lettre merite à mon avis la plus grande loüange que je lui sçaurois donner, qui est de l'estimer digne de vous. Il n'appartiendroit pas à un moins vertueux que vous êtes de parler de la sorte, & un aussi vertueux que vous auroit mauvaise grace de parler autrement: Car tant de bonnes actions doivent preceder ce langage, qu'il ne faut pas s'étonner s'il est si rare en ce siecle; & les vôtres sont telles que le principal de mes souhaits pour vous, est qu'elles soient recompensées selon leur merite, comme le plus grand de mes souhaits pour moy est de vous obliger par mes tres-humbles services à me croire aussi veritablement que je suis.

A Monsieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Puisque vôtre modestie vous fait trouver excessives les justes loüanges que l'on vous donne, je n'oserois plus vous dire ce que je pense de vos actions, de crainte de vous déplaire, ou de parler contre ma conscience: Mais au moins me sera-t-il permis de vous rendre les tres-humbles remerciemens que je vous dois de l'affection qu'il vous plaît continuer à me témoigner par vos Lettres, dont j'aurai toute ma vie un tel desir de me rendre digne, que si manque d'occasions mes services ne me peuvent faire meriter ce bonheur, j'espere que mes autres devoirs vous feront con-

noître que perſonne ne ſçauroit être plus veritablement que moi.

A Monſieur le Marêchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Il n'étoit pas raiſonnable que Monſieur le Colonel d'Ornane fût plus favoriſé que vous de la fortune, puiſque vous l'êtes tous deux également de la vertu. Les proſperitez ſont de trop foibles épreuves pour des ames ſemblables aux voſtres : Il les faut voir dans l'orage, & non dans le calme, afin de convertir leur eſtime en admiration. Les moindres vaiſſeaux endurent la mer durant la bonace, mais les ſeuls rochers ſont capables de réſiſter à ſes tourmentes. Il n'y en a guere de plus grandes que celle qu'a ſouffert Monſieur le Colonel : Et toutefois la verité m'oblige à vous témoigner qu'elle eſt ſi diſproportionnée à ſon courage, qu'il en ſoûtiendroit aiſément de plus violentes. Il faut avoüer neanmoins que ſa gloire eſt beaucoup diminuée par l'affection nompareille dont Monſieur lui a rendu tant de preuves en cette rencontre, puiſque ſes actions & ſes ſervices ſont trop dignement recompenſez par une telle reconnoiſſance. Vous verrez, Monſeigneur, par la Lettre que je vous envoye, combien il ſe tient heureux en ſon malheur, d'avoir été traité comme vous, qui êtes le premier auquel il écrit, ainſi que je le ſerai toûjours à rechercher par toutes ſortes de devoirs de meriter l'honneur que vous me faites de me croire.

A Monſieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Vous aurez ſçû comme depuis la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Duretal, M. le Colonel d'Ornane a été mené à Caën, où l'on le traite avec toute ſorte de rigueur, & où on l'a même mis dans le Donjon, & beaucoup plus mal logé qu'à la Baſtille. On lui a auſſi ôté un Page & un Laquais qu'il avoit auparavant, & laiſſé ſeulement un valet de Chambre, ſans oublier aucune de toutes les autres circonſtances qui peuvent accompagner une priſon tres-étroite. Je doute neanmoins s'il eſt à plaindre dans un ſi mauvais traitement, puiſque ceux qui l'ont conduit par commandement du Roi, rendent de ſi grands témoignages de ſa conſtance, qu'il ſemble que ſa mauvaiſe fortune ne ſerve qu'à relever davantage ſa vertu. Le jour qu'il partit un Exemt des Gardes fit commandement à Madame ſa femme de ſortir de Paris dans 24. heures : Ce que ne pouvant executer à cauſe qu'elle ſe trouvoit fort mal, le Roi lui permit d'y demeurer encore quelque temps pour ſe guerir. Voila, Monſeigneur, en quel état ſont ceux que vous avez laiſſez dans la Cour, dont ils goûtent maintenant les amertumes, tandis que vous joüiſſez à la Campagne des douceurs & des contentemens que vous donne la fermeté de vôtre eſprit, & la ſatisfaction d'avoir ſi dignement ſervi le Roi & l'Etat, que moins les hommes le reconnoîtront, & plus Dieu prendra plaiſir d'être lui-même vôtre récompenſe. Quant à moi, puiſque l'honneur que vous me faites de m'aimer me rend excuſable, ſi je parle de mes ſentimens enſuite des voſtres, dont ils ont dépen-

dance, j'avouë que Duretal & Caën partagent tellement mon eſprit, qu'à peine ſçai-je quelle opinion je dois avoir de ma condition preſente : Car ſi d'un côté je m'eſtime heureux lorſque je penſe à vôtre repos & à celui que j'ai choiſi, & dont je joüis ici pour voûs imiter, je m'afflige de l'autre quand je me repreſente ce que ſouffre Monſieur le Colonel. Toutefois aprés avoir bien conſideré que le veritable bonheur des gens de bien ſe rencontre ordinairement dans leurs infortunes apparentes, je trouve tant de ſujet d'eſperer pour lui, qu'au lieu de m'attriſter je me réjoüis en la créance de vous voir un jour l'un & l'autre arriver par vôtre ſeule vertu dans les honneurs éminens auſquels le bien de l'Etat & vôtre réputation vous appellent. Il faut uſer du nom de Charges pour ceux dont les forces ſont ſi diſproportionnées aux grandes dignitez qu'ils poſſedent, qu'elles ſervent de fardeaux pour les accabler : Mais à des hommes tels que vous & Monſieur le Colonel, ces mêmes dignitez ſont veritablement des honneurs, puiſqu'ainſi que les enfans portent le nom des peres, elles doivent prendre celui de l'honneur que vous avez acquis, dont elles ſont le fruit & la récompenſe. Dieu veuille que nôtre ſiecle ſoit aſſez heureux pour joüir de l'effet de mes eſperances ; & que je le ſois auſſi aſſez pour vous temoigner par mes tres-humbles ſervices, que nul ne ſçauroit être davantage que moi.

*A Monſieur le Marquis de *** ſur la priſon de Monſieur le Colonel d'Ornane.*

MONSIEUR,

Lorſque j'aurai le bonheur de vous voir, & de vous dire le ſujet de Monſieur le Colonel

d'Ornane, mille choſes dont le papier eſt incapable, ſa vertu vous donnera tant d'admiration, qu'elle vous confirmera celle que vous aviez des jugemens de feu M. le Marquis de Senecey, qui eſtimoit peu d'hommes en France à l'égal de lui, & envieroit maintenant ſa défaveur plûtôt que de la plaindre, ſi la felicité dont il joüit dans le Ciel ne l'avoit affranchi des paſſions de la terre. J'ai reçû un contentement extrême, de voir ſur ce ſujet par la derniere Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, que vous ſçavez tirer profit des afflictions d'autrui auſſi bien que des voſtres, en vous ſoûmettant abſolument aux volontez de Dieu, & en raportant toutes choſes à ſa Providence. Puiſque vous êtes, Monſieur, dans cette diſpoſition, vous n'avez plus rien à craindre: Quelques périls qui vous environnent vous ſerez toûjours en ſureté; & quelques orages qui s'élevent pour agiter vôtre eſprit, il demeurera toûjours dans le calme. Si je diſois à un autre que j'eſpere avec l'aſſiſtance de Dieu de mettre le mien en cette aſſiette, je pourrois être accuſé de préſomption; & ſi je vous le taiſois, j'offenſerois l'amitié dont vous m'honorez, qui m'oblige à une entiere franchiſe, principalement en une choſe auſſi importante que celle où il s'agit de mépriſer toutes les vaines felicitez du monde; ſe donner parfaitement au Createur en ſe détachant des creatures; ne plus vivre que pour bien mourir, & pour trouver même dans la mort une heureuſe immortalité. Tout autre deſſein eſt indigne de l'ambition des Chrétiens, qui ne peuvent meriter ce nom ſi glorieux & ſi auguſte, qu'en preferant, à l'exemple de leur Redempteur, les couronnes des Martyrs à celles des Rois, les promeſſes de Dieu à celles des hommes, & les moindres effets de la grace aux plus riches dons de la nature. Laiſſons donc, Monſieur, ceux qui ſont charmez par les vanitez du ſiecle, courir

aprés ces ombres & ces fantômes qui s'évanoüiſſent quand ils les penſent embraſſer ; & attachons-nous plus fortement que jamais à la recherche de ces ſeuls biens veritables, qui ne tromperont nos eſperances qu'en ce qu'ils les ſurpaſſeront infiniment, lorſque dans la plenitude des felicitez éternelles, nos deſirs ſeront abîmez dans la joüiſſance d'un bonheur que nos Eſprits ne pourront comprendre. Il nous reſte ſi peu de temps pour un ſi grand ouvrage, qu'il y auroit trop d'imprudence à le perdre : Je ſçai que vous l'emploïez beaucoup mieux que moi : Auſſi ce que je dis n'eſt pas tant pour vous donner courage, que c'eſt pour m'engager à vous imiter. Je ſerai bien-aiſe neanmoins qu'il ſerve également à l'un & à l'autre, nôtre amitié étant trop pure pour paſſer de l'émulation à l'envie, & trop charitable, pour vous permettre de ne vouloir pas tirer aprés vous lorſque vous me précederez dans le chemin que nous voulons ſuivre. Nous n'aurons garde d'y rencontrer ces eſclaves de la fortune, qui nous eſtiment auſſi ſimples de quitter le preſent pour l'avenir, comme nous les jugeons miſerables de preferer un moment incertain à une éternité aſſûrée. Ils n'auroient pas moins de honte de marcher ſur nos pas, que nous de déplaiſir à les ſuivre : Et ce mépris qu'ils font de nôtre conduite doit augmenter la pitié que nous avons d'eux ; ainſi que la vaine ſageſſe dont ils ſe vantent nous doit faire connoître davantage leur folie, dont il ne faut point de meilleur preuve que ce que ceux-mêmes qui ont mis entre les Divinitez cette Fortune qu'ils adorent, ont été contraints d'avoüer qu'elle étoit aveugle : Mais ce ſujet mérite un plus long entretien que celui d'une Lettre. Il faut donc Monſieur le remettre avec tant d'autres dont nous avons à parler, & qui rendent excuſable le déſir extrême que j'ai de vous voir, lequel j'exprimerois bien par des termes plus civils en ap-

parence, si je ne sçavois qu'en effet les complimens feroient tort au véritable respect que je vous porte, puisqu'étant comme le fard des affections ordinaires, ils sont indignes de la nostre.

*A Monsieur le Comte de *** sur la prison de Monsieur le Colonel d'Ornane.*

MONSEIGNEUR,

Vous avez eu raison de vous étonner de demeurer si long-tems sans recevoir de mes Lettres depuis la nouvelle que vous avez apprise touchant Monsieur le Colonel d'Ornane : Mais mon retardement est excusable en une occasion, où plus il y a sujet de parler, & moins il y en a d'écrire. Encore ne sçai-je maintenant que vous mander, dautant que le respect que je dois au bras que l'on a poussé à frapper le coup, m'ôte la liberté de vous representer combien les effets en sont dommageables : Et la seule chose que je ne puis refuser à la verité, c'est de vous dire que la grandeur de la disgrace de nôtre Ami est si petite en comparaison de sa vertu, qu'il n'y a point d'homme de courage, qui ne doive plûtôt souhaitter d'être malheureux comme lui, que favorisé de la fortune comme beaucoup d'autres. Vous auriez peine à croire ce que j'en ai vû lorsque je vous le conterai un jour, si vous n'aviez une entiere confiance en moi : Mais sçachant combien vous me tenez veritable, jaurai soin de me souvenir de tout ce que j'ai remarqué en cette rencontre ; en quoi je n'aurai pas grande peine, puisqu'il n'est pas moins gravé dans mon cœur que dans ma memoire. La seule chose que je crains, est de vous faire manquer au devoir de l'amitié, par l'envie que vous porterez sans doute à celui qu'un moins genereux

que vous penſeroit avoir grand ſujet de plaindre. J'aurai toutefois beaucoup de plaiſir à vous voir faillir de la ſorte, & j'en recevrois encore davantage, ſi mes ſervices pouvoient égaler le déſir que j'ai de vous témoigner combien je ſuis.

*A Monſieur le Marquis de ****

MONSIEUR,

Je me plains de demeurer ſi long-tems ſans recevoir de vos nouvelles, qui ne m'ont jamais été ſi cheres que maintenant; Le peu de reconnoiſſance que l'on a de vôtre vertu, m'en augmente l'eſtime: la proſperité eſt comme un voile qui m'empêche de bien diſcerner les perfections de mes Amis: Dans les diſgraces, au contraire, il me ſemble que je les vois clairement, & les admire. Les mauvais ſuccés qui leur arrivent ne m'étonnent point: La fortune ne ſeroit pas aveugle ſi elle ſçavoit choiſir les hommes pour leur mérite; ou ſi les ayant une fois choiſis, elle ſçavoit les conſerver. Il faut être bien lâche pour vouloir être eſclave d'une ſi inconſtante Maîtreſſe, & bien genereux pour pouvoir en ce ſiecle triompher d'elle. C'eſt ce qui doit convertir en admiration l'eſtime que nous avions de Monſieur le Colonel d'Ornane: Il ſurmonte avec mépris les traverſes qui feroient trembler les autres, & ſon courage ſe fortifie de telle ſorte, qu'il n'y a plus de proportion entre ce qu'il ſouffre & ſa conſtance. Je vous laiſſe à penſer, Monſieur, quel jugement je fais de vous, puiſque j'ai même opinion de la vôtre; & quel pouvoir vous avez ſur moi, puiſque je ne m'y en reſerve pas davantage que je vous y en donne.

A un Prince.

MONSEIGNEUR,

Vos faveurs tiennent de vôtre vertu, elles ſont toutes extraordinaires; & il ſemble que vous preniez plaiſir à me combler de joie auſſi-bien que d'honneur, en ajoûtant aux témoignages que vos Lettres me rendent de vôtre affection, tant de bonnes nouvelles enſemble, qu'elles me font croire que vous avez perdu pour quelque temps, tout autre ſoin que celui de m'obliger. Et bien que les évenemens qu'il vous plaît me mander donnent lieu à mille diverſes penſées; j'avouë, Monſeigneur, que rien ne m'a plus touché que la conſideration du contentement que doit recevoir Monſieur de *** de n'être pas deſormais inutile à vôtre ſervice. Ce que j'eſtime l'une des meilleures fortunes qui lui ſçauroit arriver, puiſque ſans celle-là, il auroit ſujet de mépriſer toutes les autres. Mais comme je ſuis jaloux de vôtre gloire, je n'ai pas reçû moins de plaiſir, voïant que l'experience auſſi-bien que la raiſon, fait connoître à tout le monde combien les diſgraces des perſonnes que vous honorez de vôtre bienveillance, ſont preferables à la faveur de ceux que vous ne jugez pas dignes d'être aimé de vous. Et parce que je ſçai, Monſeigneur que vôtre generoſité n'a point de bornes, je n'ai garde de douter qu'elle ne s'étende tres-avant ſur celui dont vous me faites l'honneur de m'écrire, puiſque nul n'a plus de paſſion que lui de vous imiter, & de conſerver par toutes ſortes de devoirs la part que vous lui avez promiſe en vos bonnes graces, qui ſont aujourd'hui comme un prix que tous les gens de merite recherchent, & que vous feriez autant

de conſcience de leur refuſer, que vous auriez de honte de les accorder à d'autres. Dieu veüille que nôtre ſiecle ſoit aſſez heureux pour recevoir de vous tous les avantages que vous êtes capable de lui donner, s'il ſçait proportionner vos emplois à vôtre eſprit & à vôtre courage. Mais je crains, Monſeigneur, de vous ennuyer d'une trop longue Lettre; en quoi ſi je parois indiſcret, au moins je me témoigne veritable, rien ne faiſant mieux juger de mon extrême joye, que ce qu'elle m'emporte à abuſer de vôtre loiſir, & de l'honneur que vous me faites de me croire.

A Monſieur Bouthillier Evêque d'Aire.

MONSEIGNEUR,

Si Dieu vous a retiré comme je l'eſpere, d'entre les bras de la mort pour vous redonner à l'Egliſe & à vos Amis, je ſuis obligé de lui rendre des graces infinies de cette nouvelle vie, qui garantit la mienne d'une affliction que le temps ne pourroit guerir. Ce n'eſt pas dans une amitié telle que la nôtre qu'il eſt capable d'effacer les ſentimens de la douleur, & ſi les premiers ſont plus violens, les autres en recompenſe ſont plus raiſonnables: Mais je n'oſe vous en dire davantage; & il me ſuffit de vous témoigner par ce peu de paroles, que ſçachant quelle eût été ma perte, je connois auſſi l'eſtime que je dois faire du bien que Dieu m'aura conſervé en vous conſervant. Vous n'êtes pas maintenant en état de lire de longues Lettres; & j'eſpere de n'y être jamais de faire rien qui vous puiſſe nuire.

*A Monsieur ****

IL semble que la fortune prenne plaisir à traverser la Vertu. Vous devez neanmoins vous en consoler, puisqu'il vaut incomparablement mieux avoir de la vertu sans fortune, que de la fortune sans vertu. J'espere que vôtre tour viendra : Mais quand cela ne seroit pas, vous auriez tort de vous en plaindre, sçachant qu'il y a une autre vie, non seulement meilleure, mais incomparablement plus excellente ; non seulement plus longue, mais éternelle ; non-seulement plus honorable, mais la gloire même. Il ne faut pas envier le bonheur du monde à ceux qui n'en désirent point d'autre, c'est le moindre partage qu'ils puissent avoir, & la moindre chose dont nous puissions être privez pour acquerir ce que nous souhaitons, & ce que nous devons esperer de la misericorde de Dieu. Vous sçavez que ce ne sont point ici des paroles prononcées seulement des lévres ; aussi est-il raisonnable que je parle de cœur lorsque je parle à un autre moi-même.

A Monsieur le Marquis de Poyane.

MONSIEUR,

Vos Lettres peuvent bien me donner de nouveaux témoignages de l'honneur de vôtre amitié, mais non pas m'en augmenter la créance, puisqu'il y a long-tems que je possede ce bonheur à un tel point, que je ne voudrois changer contre personne la part que je prétens en vos bonnes graces ; si ce n'est contre Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, dont j'avouë que la vertu merite toutes sortes d'avantages

vantages ſur moi, & les lui cede avec l'humilité que je dois. Il ſçait mieux que nul autre combien je vous honore, & prend tant de plaiſir à m'obliger, que je ſuis aſſuré qu'il n'a pas manqué de vous le dire : Mais il n'eſt pas juſte, Monſieur, que vous continuiez plus long-tems à nous le ravir, & veüilliez convertir en acquiſition le prêt que nous vous en avons fait quelque mois. Ce que je ne dis pas moins pour nôtre autre excellent Ami que pour lui. La Gaſcogne n'eſt pas toute la France pour poſſeder ſeule deux ſi grands tréſors : Il eſt raiſonnable que Paris en joüiſſe à ſon tour ; & vous auriez tort de les lui envier, puiſque vous y avez en Meſſieurs vos enfans deux autres vous-mêmes, tels en verité que vous ne ſçauriez les ſouhaiter plus dignes du nom qu'ils portent : Ce qui eſt tout dire. Monſieur de Benjamin en témoigne tant de ſatisfaction, que vous auriez peine je m'aſſure, à cacher vôtre joye ſi vous l'entendiez parler d'eux ; comme moi à diſſimuler la mienne, ſi j'étois aſſez heureux pour égaler mes ſervices à la paſſion que j'ai de vous en rendre.

*A Monſieur le Comte de *** ſur la liberté de Monſieur le Colonel d'Ornane, & le retour de Monſieur le Maréchal de Schomberg.*

MONSIEUR,

Vous aurez reçû la nouvelle de la glorieuſe liberté de Monſieur le Colonel, en même tems que vôtre Lettre m'a confirmé les aſſûrances que j'avois de vos ſentimens pour ce qui le touche. Jamais homme n'eſt rentré dans la Cour avec une plus grande & plus generale eſtime de vertu ; & jamais Prince n'a témoigné une affection plus forte & plus genereuſe que celle que Monſieur lui a

fait paroître. Ajoutez, s'il vous plaît à cela, l'extrême honneur avec lequel M. le Comte de Schomberg a été rappellé dans les affaires : & puis faites tel jugement que vous voudrez de ma joie, pourvû que vous n'oubliez pas l'accroissement qu'elle reçoit d'être compagne de la vôtre.

A Monsieur le Cardinal de Richelieu.

MONSEIGNEUR,

Vous aurez sçû par Monsieur Bouthillier ce que la crainte de vous importuner m'empêcha Jeudi au soir de vous dire : Et maintenant je prens la hardiesse de vous renouveller ma tres-humble supplication, afin qu'il vous plaise d'empêcher par vôtre autorité que mon Oncle en demeurant compris en la taxe de la Chambre de Justice, ne reçoive une injustice qui lui feroit plûtôt choisir une prison que de souffrir d'être traité de la sorte, aprés avoir vécu dans une telle probité, que si chacun lui ressembloit, le nom de malversation seroit encore inconnu dans les Finances. Il me semble, Monseigneur, que l'on se devroit contenter, de ce qu'au lieu de s'enrichir avec le Roi, comme font tant d'autres, quatre de mes Oncles ont perdu la vie, & la plus grande partie de leur bien, en le servant tres-dignement, sans vouloir encore faire payer au seul qui reste de tant de Freres, une partie de ce qu'on offre pour une abolition à laquelle il renonce. J'avouë, Monseigneur, que je ne serois pas assez sage pour supporter avec patience un traitement si injuste en une chose qui feroit brêche à l'honneur du nom que je porte, & que j'ose dire être en quelque estime parmi ceux qui aiment la vertu. Ce qui vous oblige, Monseigneur à vous rendre protecteur, & moi à tenir

cette faveur pour la plus grande de celles qui me ſont être.

A Madame de la Trimoüille, Abbeſſe du Lys.

MADAME,

Il paroit bien que Dieu veut verſer ſur vous ſes graces en abondance, vû qu'enſuite de l'heureux commencement de l'affaire qui regarde le general de vôtre Ordre, il a fait réüſſir ſi avantageuſement celle qui vous touche en particulier. Auſſi eſt-ce regner que de ſervir à un ſi bon Maître; & puiſque vous lui donnez un ſi abſolu pouvoir ſur vôtre cœur, vous ne devez point douter, Madame, que vous n'en ayez dans vôtre Maiſon autant que vous en aurez beſoin pour vôtre ſalut & pour ſa gloire. Vous verrez par ce que m'écrit M. le Preſident Marion, comme vous avez plus obtenu que vous n'euſſiez oſé eſperer: Mais que ne doivent point ſe promettre celles qui ont un Dieu pour Epoux, lorſqu'elles demeurent dans l'inviolable fidelité qu'elles lui ont promiſe? Entre tant de choſes admirables que nôtre excellent Ami, pouſſé d'un eſprit plus fort que le ſien, vous dit dernierement; ſouvenez-vous, s'il vous plaît, de la perfection à laquelle vous oblige cette action ſi heroïque que Dieu vous a donné le courage & la force d'entreprendre & d'executer, en renonçant à toutes choſes & à vous-même, pour être uniquement à lui. Dans cette ſainte penſée, vous ne trouverez rien de difficile que de ne ſouffrir pas aſſez pour ſon ſervice; & admirez vôtre bonheur d'avoir été appellée de ſi bonne heure à une ſi haute vocation, que vous n'avez pas ſujet de regretter, comme beaucoup d'autres, qu'une

grande partie de vôtre vie ſe ſoit paſſée dans les vanitez du monde.

A Monſieur le Duc de Montmorency, ſur le ſujet de la bataille Navale qu'il gagna contre les Rochellois.

MONSEIGNEUR,

Puiſque mes déſirs ont precedé de pluſieurs années l'extrême honneur dont vous joüiſſez maintenant, il n'eſt pas juſte que je ſois des derniers à vous donner les loüanges que merite une action ſi glorieuſe : Et je ne ſçaurois mieux prendre mon tems que dans l'ardeur de vôtre victoire, pour vous faire ſouvenir que j'avois raiſon de ne vous ſouhaiter autre Maîtreſſe qu'une Charge dont les fonctions ſont de gagner des batailles, & qui ne connoît point d'autres bornes que celles qui empêchent la mer d'inonder la terre. J'avouë qu'en cette ſorte je ſerai ravi deſormais que voüs ſoïïez amoureux, & de voir qu'aprés que le Roi ſera las de triompher par vous de ſes propres Sujets, vous irez lui acquerir des trophées, & vous charger de palmes en des guerres que nulle paix n'a le pouvoir de faire ceſſer. Il faudroit que Dieu creât de nouveaux mondes pour donner un champ plus ample à vôtre valeur : Ce qui vous oblige, Monſeigneur, à une telle reconnoiſſance des graces dont il vous favoriſe, que je m'eſtimerois coupable, dans la liberté que vous m'avez toûjours donnée, de vous parler franchement, ſi au milieu de tant de flateries qui ſe pourront mêler avec les loüanges qui vous ſont dûës, je ne vous faiſois ſouvenir que vous êtes homme, & que le vrai moyen d'obtenir du Roi des Rois tout

ce que vous ſçauriez juſtement déſirer, c'eſt de rapporter à ſa ſeule bonté tout vôtre bonheur, & d'avoir autant de jalouſie pour la gloire de ſon nom, comme vous conſeilleront d'en avoir pour le vôtre, ceux qui ne ſont pas auſſi veritablement que je ſuis.

A Madame la Marquiſe de Lyancourt.

L'Etat où vous êtes, & ma joye de ce que Dieu vous a retirée d'entre les bras de la mort, s'accordent fort bien enſemble; l'un ne veut point cüir parler, & l'autre ne ſe peut exprimer par des paroles. Je demeure donc aiſément d'accord de ne point nuire à vôtre ſanté, pourvû que vous liſiez dans mon cœur ce qu'un autre s'efforceroit de vous faire voir dans une Lettre.

A Monſieur le Cardinal Bentivoglio.

MONSEIGNEUR,

S'il me reſtoit quelque choſe à vous offrir, vous devriez l'attendre de moi depuis le retour de mon Frere, avec les paroles les plus paſſionnées qu'un extréme reſſentiment ſçauroit produire. Mais il y a ſi long-tems que vos faveurs m'ont mis dans l'impuiſſance d'être davantage vôtre ſerviteur, que ce ſeroit vous ôter ce qui vous appartient déja, que de vous donner de plus grandes aſſurances de ce que je vous ſuis: Et la ſeule choſe en quoi je reconnois quelque nouvel effet de mon affection, c'eſt la jalouſie qu'il me ſemble que j'ai contre mon Frere, dans la crainte que vous eſtimiez avoir plus de pouvoir ſur lui que ſur moi. Vous êtes ſi juſte Monſeigneur, que j'eſpere qu'en

cela vous ne me trouverez pas déraiſonnable ; car puiſque je le tiens comme un autre moi-même, nous devons être également à la perſonne du monde qu'il honore le plus, & dont le merite ſi extraordinaire m'eſt en telle reverence, que je conſerverai toûjours auſſi chere que ma vie la qualité de, &c.

A Monſieur le Cardinal de Marquemont ſur ſa promotion au Cardinalat.

MONSEIGNEUR,

La dignité que vous poſſedez maintenant étoit dûë il y a ſi long-temps à vos ſervices & à vôtre vertu, que ce que pluſieurs obtiennent par faveur vous étant donné pour récompenſe, on ſe doit réjoüir de vôtre promotion, non pas de vôtre bonne fortune, mais de ce que la fortune n'y a point de part. Lorſque le Roi vous a fait juſtice en vous procurant cet honneur, il ſe l'eſt renduë à lui-même : Et ſi les remerciemens qu'il en recevra ſe meſurent à l'obligation, ceux de l'Egliſe & de la France ſurpaſſeront de beaucoup les vôtres. Ce ſeroit vous divertir inutilement, Monſeigneur, que de m'étendre davantage en mes ſentimens ſur ce ſujet, puiſque la reverence que je porte il y a tant d'années à vôtre merite, & les faveurs dont mon Frere vous eſt redevable, vous aſſurent plus que toutes les paroles du monde avec combien de verité je ſuis.

A un Premier Preſident d'une Cour ſouveraine, ſur ſa promotion à cette Charge.

MONSIEUR,

L'amitié dont vous m'honorez, portant mon reſſentiment au-delà des devoirs ordinaires, je n'ai pû me réſoudre plûtôt à vous témoigner mon extrême joye, de vous voir appellé par le Roi à une Charge où vôtre mérite vous appelloit il y a ſi long-tems, de crainte que mes Lettres ſe rencontrant avec les complimens que vous receviez lors de tous côtez, il ſemblât que je donnaſſe ſeulement à la coûtume ce que je dois à vôtre vertu : Mais maintenant, Monſieur, que chacun s'eſt acquitté de ces premiers reſpects que reçoivent indifferemment tous ceux qui entrent dans les grandes Charges, & que ce n'eſt plus qu'à vous-même que je les puis rendre : je vous ſupplie me permettre de vous aſſurer que perſonne n'a plus reſſenti que moi le bonheur que reçoit le public, de vous voir remplir l'une des premieres places de vôtre Province : & ſon avantage en cela, me ſemble ſi fort ſurpaſſer le vôtre, que ce n'eſt pas moins avec tous les gens de bien qu'avec vous, que je penſe qu'il ſe faut réjoüir d'un choix ſi digne du Roi, ſi digne de vous, & ſi digne d'une telle Charge ; ou dans le combat continuel de vôtre prudence, de vôtre courage, de vôtre ſçavoir & de vôtre probité, à qui vous fera mariter le plus d'honneur ; je prendrois grand plaiſir d'entendre les benedictions que reçoivent les Princes, lorſque par une ſeule action, en élevant une perſonne de grand mérite à une grande dignité, ils produiſent infinies autres actions pour le bien de leurs peuples, & pour eux-mêmes ; toutes

celles de ces grands personnages leur devant à bon droit être attribuées, puisqu'ils ne sont que les organes de leur puissance, & n'agissent qu'autant qu'elle leur est communiquée. Mais où m'emporte, Monsieur, ma passion, pour vôtre vertu, & la reconnoissance des obligations que je vous ai: Il n'est pas juste que m'ayant empêché de vous rendre au commencement, des devoirs qu'on eût pû attribuer aussi-tôt à l'usage ordinaire qu'à l'affection, j'oublie aujourd'hui que vos heures sont trop cheres, & trop peu à vous pour les dérober au public. Je me contenterai donc, Monsieur, de vous supplier de ne vous lasser point de me continuer l'affection si particuliere que vous aviez pour feu mon Pere, puisqu'il ne m'a rien laissé qui me soit plus cher que la qualité de, &c.

Au Seigneur Iean Gleffetti, Maître d'Hôtel ordinaire du Pape Vrbain VIII.

MONSIEUR,

Un silence de tant d'années étant, ce me semble, aussi bien que le sommeil, une image de la mort; & ne voulant nullement mourir en vôtre memoire, il faut que je le rompe, & vous renouvelle le souvenir d'une des personnes du monde qui vous honore davantage. Nous sommes coupables tous deux d'une trop longue negligence: & comme elle n'est pas du tout criminelle, étant fondée sur la certitude de nôtre amitié, elle n'est pas aussi du tout innocente lorsqu'elle passe au-delà des bornes. Il y a cinq ans que je n'apprens de vos nouvelles que par ceux qui viennent de Rome: Il est tems de vous en demander à vous-même, & vous n'avez eu que trop de loisir pour vous preparer à me répondre. Mandez-moi donc, je vous supplie,

ſupplie, ce que vous jugez neceſſaire pour contenter ma juſte curioſité en un ſujet qui m'eſt ſi ſenſible ; & quelque amour que vous ayez pour le plus beau ſéjour de la terre, ne craignez point d'en perdre le ſouvenir durant quelques momens, pour revenir voir en eſprit au-delà des Alpes, un Amy que vous eûtes tant de regret de quitter en quittant la France. Je vous envoye un petit Ouvrage dont je vous demande vôtre jugement tres-exact, accompagné de vôtre ſincerité ordinaire, afin de le donner à l'un de mes Amis, au lieu du mien qu'il me preſſe de lui dire. Si toutes les tromperies reſſembloient à celle dont j'uſe en cela, elles ne ſeroient pas moins avantageuſes pour ceux à qui on les fait, que je ſuis veritable quand je vous proteſte d'être parfaitement.

A la Mere Marie Madelaine, lors Superieure du grand Convent des Carmelites.

MA REVERENDE MERE,

Auriez-vous bien pû croire que pour n'avoir jamais vû de vôtre écriture, je pûſſe méconnoître vôtre Lettre, & que la charité portant lumiere, celle dont elle eſt pleine ne m'en eût pas aſſez donné pour juger qu'elle vient de vous. Dieu me garde d'être ſi indigne du bonheur de cette journée, qui en m'acquerant vôtre amitié, nous unit en celui qui pour s'unir parfaitement à nous, n'a pas dédaigné de joindre les foibleſſes d'une humanité miſerable à la force d'une Divinité toute-puiſſante, & de faire deſcendre ſon ſaint Eſprit du Ciel en la terre, pour lier par le nœud d'un amour divin, les ames qui ne s'aiment qu'en lui, & qui embraſſent enſemble

ſa Croix, afin de le poſſeder un jour en ſa gloire. Ceci ne ſont que des paroles, ma Mere, mais vous en produiſez les effets. Et puiſque cette même charité ne nous permet pas de penſer moins aux autres qu'à vous, & principalement à ceux à qui elle vous a ſi fort engagée; priez pour moi, s'il vous plaît, afin que je m'efforce de vous imiter & de vous ſuivre.

A Monſieur le Preſident Marion, Contrôleur general des Finances.

MONSIEUR MON ONCLE,

Je vous remercie tres-humblement de vôtre Lettre, qui ne me permet plus de douter des bonnes nouvelles que nous avons ſçûës, & qui ont encore depuis été confirmées par d'autres Courriers. Il paroît bien que Dieu ne ſe laſſe point de faire des miracles en faveur de la France, & qu'il en fait auſſi de plus grands que jamais en faveur du Roi, dont le zele & la vertu meritent une aſſiſtance du Ciel toute particuliere, principalement en cette occaſion, où tous ſes ennemis ſont ceux de l'Egliſe. Je ne doute point que la fin ne réponde à des commencemens ſi glorieux, puiſque ſa Majeſté ſe réſout de paſſer l'Hyver dans ſon Armée, & d'acheter au prix de ce travail, le repos de tout le reſte de ſon regne. Sans la perte de mon couſin de Saldagne, j'aurois eu peine à moderer ma joye; mais diverſes conſiderations me la rendent ſi ſenſible, que je n'oſe vous dire juſqu'à quel point elle me touche, de crainte d'augmenter le regret que vous en avez. Paris ne fut jamais ſi gai qu'il eſt maintenant, parce qu'il n'arrive un ſeul Courrier qui ne donne de nouveaux ſujets aux ré-

jouïſſances publiques : & le deſir de voir le Roi Maître de la Rochelle, eſt ſi grand, & ſi univerſel, que par un changement étrange, on appréhende autant aujourd'hui le prompt retour de ſa Majeſté, comme on le déſiroit autrefois. Le ſimple peuple même ſemble être devenu raiſonnable en cette occaſion, & reconnoître les obligations nompareilles que nous avons au Roi, de preferer le bien general de ſes ſujets, à ſes plaiſirs, & à ſes contentemens particuliers. Il faloit encore ce long voyage pour être moins obligé d'en faire à l'avenir : Mais quand il n'y aura plus de ville en France qui oſent refuſer les portes à leur Maître, il ſera permis alors d'appréhender l'éloignement de ſa Majeſté, & à moi de me plaindre d'être ſi long-tems ſans vous voir & vous aſſurer de vive voix combien je ſuis.

A Monſieur le Maréchal de Schomberg, ſur la défaite des Anglois en l'Iſle de Ré.

MONSEIGNEUR,

Puiſque le bonheur de l'Etat ſe rencontre avec le vôtre, & que la gloire qui vous eſt dûë, en a tant acquis à la France, il faudroit être du parti de ſes ennemis, pour ne pas ſe réjoüir avec vous d'une action ſi illuſtre & ſi importante. Mais outre cette raiſon generale, mon affection particuliere à vôtre ſervice m'y oblige ſi étroitement, que dans la multitude de vos occupations, vous ne vous tiendrez je m'aſſûre point importuné, de voir que je m'acquitte d'un devoir ſi juſte. Par ce qu'il vous a plu me dire autrefois, je puis témoigner, Monſeigneur, que le plus grand de vos ſouhaits eſt maintenant accompli. Vous avez commandé une Armée pour

le ſervice du Roi ; vous l'avez menée au combat, & ramenée victorieuſe : Mais permettez moi, je vous ſupplie, de vous demander ſi vos eſperances avoient été juſques-là, que de voir la plus grande partie des Seigneurs & de la Nobleſſe de France, marcher comme ſimples Soldats ſous vos commandemens ? d'avoir à combattre les principales forces d'un des plus puiſſans Royaumes de l'Europe, & de les vaincre à la vûë de vôtre Maître, aprés avoir vaincu la mer, qui pour augmenter vôtre gloire, s'étoit ſi violemment oppoſée à vôtre paſſage ? Certes connoiſſant comme je fais vôtre modeſtie, j'eſtime que vous avoüerez ne vous être jamais propoſé dans un emploi tant de circonſtances admirables. Dieu veüille que les effets ſurpaſſent toûjours ainſi vos penſées, & que je rencontre de nouvelles occaſions de vous faire paroître combien je ſuis.

A Monſieur le Marêchal de Fontenay.

MONSIEUR,

Vous répondez ſi ſerieuſement à mes railleries, que je n'oſerai plus vous faire la guerre, ni vous témoigner combien je me tiens obligé de vos Lettres, de crainte de vous donner trop de peine en continuant à m'écrire. Je n'avois rien ſçû de vôtre indiſpoſition, & je ſouhaite maintenant plus que jamais vôtre ſanté, puiſque vous avez à paſſer l'Hiver dans le travail & les incommoditez d'une Armée. Les Rochellois pourroient une fois en leur vie faire une choſe excellente, en ouvrant les portes au Roi, & aboliſſant par ce moyen ces fâcheux noms d'aſſiegeans & d'aſſiegez, qui donnent aujourd'hui tant de

ſujet à leurs craintes, & à nos eſperances. S'ils ne ſont pas aſſez ſages pour cela ; j'eſtime avec vous que le ſuccés d'une ſi grande entrepriſe, dépend de celle de fermer leur port, & que l'on ne ſçauroit trop loüer les ſoins qui la pourroient faire réüſſir. Je ne vous mande point de nouvelles, puiſqu'elles naiſſent ſeulement en vos quartiers : mais ne pouvant vous payer en cette monnoye, vous en recevrez ſans doute une autre meilleure, qui eſt la veritable affection avec laquelle je ſuis.

A Monſieur le Duc de Mantouë, auparavant Duc de Nevers.

MONSEIGNEUR,

C'eſt une choſe ſi rare & ſi excellente, de voir la vertu jointe à la Souveraineté, que tous les gens de bien ſont obligez a ſe réjoüir, de ce que ces deux qualitez ſe rencontrent maintenant en vous, & que pour vôtre regard la fortune n'eſt point injuſte. Mais ceux qui meritent autant par leur affection que par leur naiſſance, le nom de François, ont double ſujet de joye dans cet évenement, qui augmente à Vôtre Alteſſe le pouvoir de témoigner ſa paſſion pour la France. Et j'oſe dire qu'entre les autres j'ai droit d'en reſſentir un contentement extrême, puiſque la profeſſion ſi particuliere que je fais d'être vôtre tres-humble ſerviteur, & la bienveillance dont il plaît à V. A. de m'honorer, m'engage d'une façon non commune à prendre part en vos intereſts. Des raiſons moins puiſſantes ſur mon eſprit ne m'auroient pas fait prendre la liberté de vous donner la peine de lire cette Lettre, dans le peu de loiſir que vous laiſſent tant de grandes &

importantes occupations ; Mais j'eſpere que V. A. n'aura pas mon zele deſagreable : Et pour ne point abuſer de cette faveur, je ne vous demande plus, Monſeigneur, que le tems de vous proteſter, qu'entre tous ceux qui honorent encore davantage vôtre merite que vôtre condition, nul ne ſera jamais plus veritablement que moi.

A Monſieur de Noyers.

MONSIEUR,

J'ai reçû vôtre Lettre avec la joye que vous vous pouvez imaginer, & que ne ſçauroient comprendre ceux qui n'ont point de paſſion pour le public. Vôtre zele augmente le mien pour le ſuccés de la plus juſte, plus importante, & plus glorieuſe entrepriſe que Roi de France fera jamais : & vos eſperances m'en donnent une ſi grande, que je commence ce me ſemble à reſſentir par avance le contentement qui doit naître de ſes travaux & de ſes peines. Dieu eſt trop bon pour ne les avoir pas agreables ; & les Rochellois trop méchans pour n'éprouver pas enfin les effets de ſa fureur, aprés s'être ſi long-tems ſervi d'eux pour le châtiment de nos pechez. Rien n'eſt impoſſible ſur la terre à un grand Roi qui ſe rend digne des benedictions du Ciel. C'eſt pourquoi vos eſperances fondées ſur les vertus du nôtre, ne ſçauroient être vaines ; ni la vie de tant de Nobleſſe plus heureuſement employée, qu'à contribuer à la gloire d'un Prince, du ſervice duquel celui de Dieu eſt inſeparable.

A Monſieur le Duc de Mantouë.

MONSEIGNEUR,

Encore que la Lettre ſi obligeante dont il a plû à Vôtre Alteſſe de m'honorer, ſemblât me donner la liberté d'y répondre; neanmoins la crainte de vous divertir dans les plus importantes occupations que puiſſe avoir un Prince, m'a empêché de vous écrire depuis que mon couſin & mon frere ſont auprés de vous: Mais Vôtre Alteſſe pardonnera, s'il lui plaît, à mon extrême affection, ſi je ne puis differer davantage à lui témoigner ma joye du du bonheur qu'ils ont d'employer leurs vies pour ſon ſervice: car ſi les guerres les plus juſtes ſont les plus honorables, & ſi c'eſt un avantage ſans pareil que d'être commandé par celui même pour l'amour duquel on ſe ſacrifie, quelle gloire peut égaler celle qu'ils ont de courir la même fortune que Vôtre Alteſſe pour s'oppoſer à la plus tyrannique uſurpation que l'Eſpagne ait jamais entrepriſe? Il ne faloit pas, Monſeigneur, une conſtance moindre que la vôtre pour ſoûtenir ce puiſſant orage, & il ne faloit pas de moindres efforts que ceux de la maiſon d'Auſtriche jointe enſemble, pour faire voir à toute l'Europe ce que peut le courage d'un Prince, qui joignant heureuſement la pieté aux plus éminentes qualitez de ceux de ſa condition, ne connoît que Dieu ſeul qui ſoit capable de le faire craindre: mais puiſque vôtre cauſe eſt la ſienne, qu'en défendant vos Etats contre des uſurpateurs, vous défendez les Autels contre des ſacrileges; & que la France, n'ayant point de plus ſenſibles interêts que les vôtres, ne ſera jamais en repos que vous

ne soyez paisible, je ne sçaurois croire, Monseigneur, que toutes ces traverses ayent autre succés que le rehaussement de vôtre grandeur, & de vôtre vertu, qui s'étendant beaucoup plus loing que vôtre Souveraineté, me rend autant que vos propres Sujets le sçauroient estre.

A Monsieur le Duc de Montmorency.

MONSEIGNEUR,

Puisque je serois indigne de l'honneur de vos bonnes graces, si je manquois aux devoirs qui me les peuvent conserver, je vous supplie tres-humblement de trouver bon qu'au défaut de mes services, je vous renouvelle au moins les protestations du desir extrême que j'ai de vous en rendre. Il ne dépend que de moi de n'estre pas ingrat des obligations dont je vous suis redevable, mais il dépend de la fortune de m'offrir des sujets de vous en donner des preuves. Et comme vous estes trop juste, Monseigneur, pour ne vous contenter pas de ce qui est en ma puissance, vous estes aussi trop genereux pour n'aimer que ceux de vos serviteurs qui vous sont utiles. J'ose esperer au contraire que la connoissance que vous avez de ma passion hereditaire pour vôtre service, tient quelque rang parmi les choses, qui bien qu'elles ne vous soient maintenant de nul usage, ne laissent pas neanmoins de vous estre agreables. Encore prenez vous quelquefois plaisir à voir dans vos cabinets & dans vos maisons des tableaux & des statuës, qui quelque prix que l'art leur puisse donner, ne sçauroient jamais vous rendre aucun service : & ce seroit vous faire tort de croire que l'affection d'un homme, qui n'a besoin que d'occasions pour en produire des effets,

vous ſoit en moindre conſideration que ces ornemens muets, & ces marques inanimées de la magnificence des Grands. Ainſi, Monſeigneur, vous pouvez ce me ſemble avec juſtice me conſerver part en l'honneur de vôtre ſouvenir: mais cela n'empêchera pas que je ne le reçoive à beaucoup de grace; & que le reſſentiment de cette faveur n'augmente l'impatience que j'ai de vous faire voir par mes actions combien je ſuis.

A Madame la Marquiſe de Magnelai, ſur la mort de Monſieur le Marquis de Ragny ſon beau-frere.

MADAME,

Dieu vous ayant miſe par une grace particuliere dans la pratique de la maxime que ſon Fils eſt venu lui-même enſeigner aux hommes par ſes paroles & par ſes actions, ces maximes étant entierement contraires à celles du monde, je penſerois vous faire tort de vous tenir un langage ordinaire ſur le ſujet de la nouvelle perte qui vous eſt arrivée. En la regardant du côté de la terre, elle eſt ſi ſenſible, qu'elle ne reçoit point de conſolation. Un homme de grande reputation, de grand merite, dans un grand emploi, & dans le chemin d'une grande fortune, eſtre enlevé en un moment, & emporter avec lui tant d'avantages pour ſes enfans, & tout le bonheur d'une femme, que la vertu & la proximité du ſang rendent un autre vous-même: ce ſont des raiſons de s'affliger ſi juſtes & ſi fortes, qu'il n'y a dans la nature que le temps qui ſoit capable d'y apporter du remede: mais la grace ayant détruit l'ordre d'une conduite ſi baſſe que celle qui ſe renferme dans les ſeuls intereſts de cette vie,

je trouve du côté du Ciel les mêmes ſujets de vous réjoüir, que vous auriez autrement de vous plaindre, & vos afflictions par un heureux échange eſtre devenuës vos conſolations : car aimant parfaitement comme vous faiſiez, Monſieur vôtre beaufrere ; & ces lâches affections qui ne nous font pleurer nos amis que pour l'amour de nous-mêmes, n'étant pas celles qui vous font jetter des larmes, quelle occaſion vous peut-il reſter de vous affliger, puiſque ſelon Dieu & ſelon les hommes, Monſieur le Marquis de Ragny ne pouvoit plus chrétiennement, ni plus glorieuſement finir ſa vie ? C'eſt un extrême bonheur que de l'emploïer pour le ſervice du Roi ; c'eſt un bonheur qui n'a point de nom que de la perdre pour le ſervice de Dieu : mais par une rencontre admirable, il a donné la ſienne pour un intereſt commun entre le Roi & le Roi des Rois, & dans lequel le Ciel eſt tellement joint avec la terre, que l'un ne ſçauroit vaincre ſans que l'autre triomphe. Il y a pluſieurs années qu'il cherchoit continuellement une mort ſi avantageuſe : il trouvoit dans le travail de la guerre le plaiſir que les autres poſſedent dans le repos de la paix ; & cette guerre étant toute ſainte, Dieu l'a recompenſé d'une paix dont il joüit maintenant pour l'éternité. Faut-il lui envier des couronnes qu'il a ſi juſtement meritées ; & s'affliger de ſa felicité ſous pretexte de plaindre ſa perte ? Je n'apprehende nullement, Madame, une telle action de vous : il n'appartient qu'aux vices à produire des monſtres, vôtre vertu toûjours ſemblable à elle-même, n'a pour regle de ſes volontez que la volonté de ſon maître, qui bien que Dieu, s'étant ſoûmis aux hommes, oblige les hommes, aprés cet exemple adorable, à ſe ſoûmettre au moins à un Dieu. Mais je devrois avoir honte de vous dire, Madame, ce

que j'ai ſi ſouvent appris de vous, & d'interrompre par une Lettre l'excellent uſage que vous en faites. Cette même raiſon m'empêche d'écrire à Monſieur vôtre frere, qui par une action qui eſt au-deſſus de toutes paroles, ayant ſacrifié toutes les affections du monde aux pieds de la Croix de Jeſus-Chriſt, n'eſt plus animé que de ſon eſprit, & ne vit plus que de ſa vie. Je vous ſupplie tres-humblement, Madame, de me conſerver en l'honneur de ſes bonnes graces, & de croire que perſonne ne ſçauroit eſtre plus veritablement que moi.

*A Madame *** ſur la mort de la Mere Soûprieure du Convent des Carmelites de la Mere de Dieu à Paris.*

MADAME,

S'il vous plaît de meſurer plûtôt par mon devoir que par vôtre bonté l'obligation que je vous ai, vous jugerez comme moi, qu'étant au deſſus de tous remerciemens, j'entreprendrois en vain de vous en rendre; & qu'il vaut mieux en laiſſant les complimens pour ceux qui n'ont pas tant de ſincerité, permettre à ma douleur de ſe ſoulager en ſe joignant à la vôtre, puis qu'en ſemblables rencontres il arrive par un renverſement étrange, que nôtre mal pour diminuer, doit auparavant s'accroître, en s'uniſſant à celui d'un autre qui le reſſente autant que nous; & qu'ainſi le contentement que nous donne cette conformité d'affections, adouciſſe & conſole nôtre perte. Je reçûs dés hier cette nouvelle, & me trouvai pour la recevoir dans une merveil-

leuſe preparation. Car en même temps que je l'appris, le dernier de mes enfans venoit de rendre l'eſprit à Dieu; qui voulut ce me ſemble me faire connoître par experience, combien les liens de la nature ſont au-deſſous de ceux de la grace, & me faire ſentir par une autre douleur la grandeur de celle-ci. Ainſi vous n'avez pas été la premiere à me donner un avis ſi triſte : mais vous avez été la premiere à me faire part d'infinies choſes que je deſirois extrêmement de ſçavoir, & dont je n'avois pas neanmoins le courage de m'enquerir, mon eſprit étant trop attaché à la penſée de cette ſainte ame pour la quitter, en m'arrêtant à demander de ſes nouvelles aux lieux où elle n'eſt plus. Et puiſque nous ſerions indignes d'avoir reçû tant d'effets de ſa charité, ſi nous n'en profitions dans un ſi grand beſoin, laiſſons, s'il vous plaît, le langage ordinaire du monde, pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur de lui parler : Et aprés avoir permis à nôtre foibleſſe ce que nous ne pouvions lui refuſer dans la violence des premiers ſentimens, ſortons de la penſée de nos intereſts pour entrer dans la conſideration de l'éternelle felicité d'une perſonne qui nous étoit ſi chere, afin que ſi nous n'avons pû durant ſa vie lui témoigner aſſez combien nous l'aimions, nous nous acquitions au moins de ce devoir aprés ſa mort, en ne nous aimant pas davantage qu'elle, comme il arriveroit ſi nous plaignions plus nôtre perte, que nous n'aurions de joye de ſon bonheur.

A la Mere Marguerite Prieure du Convent des Carmelites de la Mere de Dieu à Paris, ſur la mort de la Mere Soûprieure de ce Monaſtere.

MA REVERENDE MERE,

Je ne reçûs qu'hier vôtre Lettre, laquelle m'eût appris la premiere nouvelle que vous me mandez, ſi on me l'eût apportée avec autant de ſoin que vous en avez eu de me l'écrire. La maladie de ma ſœur de Port-Roïal aura ſans doute été cauſe de ce retardement, qui ne me rend pas moins vôtre obligé de vous être ſi particulierement ſouvenuë de moi : mais comment vôtre bonté eût-elle pû m'oublier dans une telle rencontre, & ne me faire point de part des dernieres actions ſur la terre d'une des perſonnes du monde que j'y ai la plus honorée, & à qui j'étois auſſi redevable ? Vous ſçavez, ma Mere, de quelle ſorte je vous en ai toûjours parlé. Et puis qu'il y a des ſilences criminels, le mien ſeroit coupable d'ingratitude ſi je ne vous témoignois le reſſentiment que je conſerverai toute ma vie de tant d'effets de ſa bonté pour moi, dont mon unique conſolation eſt qu'elle en reçoit maintenant la recompenſe ; & que ſi le ſoin de mon ſalut a fait ici-bas une partie de ſes travaux, il fait aujourd'hui dans le Ciel une partie de ſa couronne. Car comment celui qui pour la moindre choſe donnée en ſon nom, promet le Paradis, laiſſeroit-il ſans reconnoiſſance l'ardeur de tant de prieres que ſa charité lui a fait faire pour une ame ? J'avouë que ſi j'avois aſſez de vertu, je gagnerois beaucoup en cette perte, qui en mettant le corps dans le tombeau, affranchit l'eſprit de ſes liens, & l'éleve dans un

état de gloire, où je puis desormais lui parler à toute heure, lui demander assistance dans mes besoins, & la recevoir plus puissamment mille fois que dans le monde, dont je dois avoir appris par tant de divers exemples à mépriser le neant, & à ne faire cas que des personnes qui vous ressemblent.

A Monsieur le Marquis de Portes, sur la mort de Monsieur le Marquis de Portes son frere, tué au siege de Privas.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais mieux éprouvé quel est le bonheur des Chrétiens qu'en vous écrivant cette Lettre, dont le sujet m'eût fait tomber la plume des mains, si dans la consideration des accidens du monde, nous étions contraints de demeurer dans les sentimens de la nature, & de la raison : mais la grace faisant franchir ces bornes aux enfans de l'Eglise; & par un vol inconnu à toute la sagesse payenne, nous élevant au-delà des Cieux, où la foi nous fait voir des veritez dont ils n'apperçoivent pas seulement les ombres, nous sommes obligez, puis que nos connoissances & nos pensées sont si differentes, de parler un autre langage. Laissons-donc ceux qui ne lisent pas dans vôtre cœur vous donner des consolations ordinaires, pour une douleur qu'ils mesurent selon l'ordinaire. Il n'importe qu'ils se trompent en vous voulant guerir, puis que c'est d'un mal que vous n'avez pas : mais pour moi qui sçai que les sujets de vos déplaisirs & de vos joies regardent un autre temps, un autre monde, une autre vie, comment vous consolerai-je, Monsieur, d'une perte qui a fait,

comme je l'eſpere, gagner le Ciel à une perſonne que vous aimiez à l'égal de vous même ? Ce n'eſt pas à vos premiers ſentimens que je parle; il faut ceder à leur violence : mais cet orage étant paſſé entrons dans le calme, je vous ſupplie, & voïons ſi vous devriez deſirer que ce cher frere vécût encore. Si c'étoit ſon honneur que vous aimiez; lui en pouviez-vous ſouhaiter un plus grand, que de mourir dans les fonctions d'une des plus importantes charges de la guerre, à la vûë de toute ſa Province, aux yeux de toute la Cour, en preſence de ſon maître ? de voir ſon tombeau trempé des larmes de tout ce qu'il y a de plus genereux & de plus élevé dans le Roïaume ; ſa memoire honorée des regrets & des loüanges du plus grand Monarque de la terre ; & cette Ville rebelle, qui lui a donné la mort, expier ſon crime par ſon ſang, par ſon embraſement, & par le comble de toutes ſortes de miſeres ? Si c'étoit ſa vie qui vous étoit chere ; réjoüiſſez vous, Monſieur, au lieu de vous affliger ; il n'a jamais été veritablement vivant que depuis ſa mort : car eſt-ce vivre que d'aller continuellement au cercueil, & d'être agité par tant de paſſions qui s'élevent à toute heure dans nôtre cœur, & combattent ſans ceſſe le repos de nôtre vie ? Eſt-ce vivre que d'être toûjours ſous la tyrannie de ce monſtre d'un faux honneur, qui tient dans le peril d'une éternelle mort ceux qui ont le coutage de feu Monſieur vôtre frere, qui a ſi ſouvent été preſt de ſacrifier aux démons ce même ſang qu'il a ſi heureuſement répandu pour la querelle de Dieu, le bien de l'Etat, & le ſervice de ſon Prince ? Mais c'eſt vivre veritablement & dans le Ciel, & dans la Terre, que d'être mort en cette ſorte : car comme ſon ame joüit éternellement dans le Ciel d'une immortelle vie, par la poſſeſ-

sion du Dieu vivant qui lui-même devient sa vie, & une vie de gloire; ainsi sa reputation demeure à jamais vivante dans la memoire des hommes, par une vie de gloire qui est comme une image de cette autre, fort imparfaite à la verité, mais qui telle qu'elle est, aïant le pouvoir de se faire acheter au prix de la vie, doit élever nos esprits en l'admiration de cette veritable vie de gloire, qui vous rendroit coupable, si sous pretexte de plaindre Monsieur vôtre frere, vous vous affligiez de ce qu'il en jouït, par un injuste regret de ne le plus voir ici-bas, d'où il faloit necessairement partir pour la posseder. Ainsi ni son honneur, ni sa vie, ne pouvant avec raison vous faire desirer qu'il fût encore au monde, il n'y auroit que la douleur de vôtre séparation presente qui fût capable de vous abatre: mais le bon-heur éternel d'un frere vous étant sans doute plus cher que le contentement de le voir encore quelque temps, je vous ferois tort de vous croire touché de ce sentiment indigne de vôtre vertu, qui est instruite en une trop bonne école pour séparer l'Eglise triomphante d'avec la militante, & juger selon les yeux plûtôt que selon l'esprit, de la presence & de l'absence de ceux qui étant unis avec nous par un même Chef JESUS-CHRIST, nous sont plus étroitement conjoints quand ils sont dans le Ciel, que lors qu'ils étoient sur la terre, parce que leur union avec lui rend ce nœud beaucoup plus fort & plus durable. Vôtre unique ambition pour Monsieur vôtre Frere & pour vous, étoit de posseder ensemble dans le Paradis une même gloire: Courage donc, Monsieur, la moitié de vos souhaits est accomplie: les soins que vous aviez de son salut se doivent changer maintenant en des Cantiques de loüanges. Il a combattu; il a vaincu; il est couronné: & parce qu'il

qu'il a trouvé la mort dans le rétabliſſement des Autels du Dieu vivant, elle eſt devenuë feconde pour lui, & ſource éternelle de vie. Seroit-il bien poſſible que vous fuſſiez marri d'être déja en partie dans le Ciel; & que les ſentimens de Frere ne pûſſent ceder à ceux de Chrétien, dont la qualité eſt ſi éminente & ſi auguſte, qu'elle nous rend Freres non-ſeulement d'un Prince, d'un Roi, d'un Monarque, mais du Roi des Rois, du Dieu des Armées, du Souverain du Ciel & de la terre, duquel ce ſeroit mépriſer, & non pas adorer la grandeur, ſi par une ingratitude ſacrilege, au lieu de nous réjoüir, nous nous affligions des faveurs qu'il nous fait en la perſonne de ceux qui nous aiment? Voilà, Monſieur, ce que vous diriez à un autre qui ſeroit en vôtre place. Recevez donc, s'il vous plaît, cette Lettre comme un miroir que je vous preſente pour vous y voir vous-même: Reconnoiſſez-y vos penſées & vos ſentimens; & dans le combat de vôtre bon naturel & de vôtre raiſon, ne doutez point que Dieu ne vous aſſiſte, puis que c'eſt pour l'amour de lui que vous prendrez les armes contre vous-même.

A Monſieur de Bignon, Avocat General au Parlement.

MONSIEUR,

Vous ſçavez par experience quel eſt le deſir de plaider une premiere cauſe; à ceux qui n'entreprennent une profeſſion ſi difficile que pour acquerir de l'honneur. Mon neveu le Maître eſt preſentement dans cette paſſion; mais ſon travail ſera inutile, s'il ne vous plaît de lui mettre

les armes en la main, ce que je tiens pour une rencontre tres-avantageuſe : car ſe trouvant ſi obligé à celui qu'il s'eſt propoſé pour exemple, l'envie de ſe rendre digne de cette faveur étant jointe à celle de vous imiter, augmentera ſans doute ſon courage pour faire des actions qui méritent d'être honorées de vôtre eſtime. Il vous repreſentera, Monſieur, plus particulierement que je ne ſçaurois vous l'écrire, le beſoin qu'il a de vôtre aſſiſtance. Que ſi je ne craignois de vous déplaire, en uſant, pour vous demander cette grace, de conjurations plus fortes que celle de l'honneur de vôtre amitié, j'auroisrecours à la memoire de feu Monſieur Marion, & de mon pere, afin d'obtenir de vous pour leur petit-Fils, le moïen de faire revivre dans le Parlement, la reputation que leur a coûté tant de travaux & tant de veilles ; & je ſuis aſſuré qûe vous ne refuſeriez pas cette faveur au ſouvenir de celui dont vous rempliſſez ſi dignement la place, & à l'affection ſi particuliere que vous avez toûjours euë pour l'autre. Mais puis que nôtre amitié eſt vivante, il n'eſt point beſoin d'alleguer les morts pour vous perſuader d'ajoûter cette nouvelle obligation à tant d'autres qui me font être.

A Monſieur le Marquis de Portes, ſur la mort de Monſieur l'Evêque d'Agde ſon ſecond Frere.

MONSIEUR,

Je ne ſçaurois aſſez loüer Dieu de la conſtance qu'il vous donne pour ſoûtenir tant d'accidens enſemble, dont un ſeul ſeroit capable d'abatre une vertu moindre que la vôtre. Mais rien n'eſt impoſſible à ceux qui ſont ſoûtenus de ſa gra-

ce, laquelle ne triomphe jamais avec plus d'éclat que lorsque la nature est vaincuë, & que du milieu de nos infirmitez, on voit naître une force qui ne nous pouvant être attribuée, éleve nos pensées jusqu'à Dieu, pour en rechercher la source. J'estimois n'avoir à vous consoler que de la perte d'un Frere; & vôtre Lettre m'apprend que Dieu les a voulu prendre tous deux, & vous ôter aussi un Ami que vôtre affection & sa vertu vous faisoit mettre en même rang. Que ferois-je, Monsieur en cette rencontre, si vous n'aviez déja tout fait? Comment entreprendrois-je de vous consoler en même tems de trois afflictions si extraordinaires, si Dieu en vous les donnant d'une main, n'avoit voulu les soulager de l'autre, & faire ceder la grandeur du mal à celle de son assistance? Que vous êtes heureux de commencer ainsi à vivre dans la terre comme on vit dans le Ciel; & même avec quelque sorte d'avantage, puisque dans l'union à la volonté de Dieu, on voit avec joye dans le Paradis, sa justice exercée contre ceux que nous avons aimez sur terre, lorsqu'ils se sont rendus indignes de ses misericordes: mais cela sans peine & sans souffrance de nôtre part, la gloire en étant incapable; au lieu que maintenant par cette même union aux volontez de Dieu, vous considerez avec contentement les effets de sa rigueur contre vous même, & souffrez sans contradiction de la partie la plus éminente de vôtre ame, qu'il vous arrache le cœur en vous separant des personnes auſquelles vous l'aviez donné, & que l'on pouvoit dire n'être avec vous qu'une même chose.

A la Mere Magdelaine, Prieure eu grand Convent des Carmelites, sur la mort de Monsieur le Cardinal de Berule.

MA Reverende Mere,

Considerant dans l'une des plus grandes pertes que l'Eglise & vôtre Ordre pouvoient faire, la mienne particuliere; & entrant dans vos sentimens, ausquels je porte une si extrême reverence; je vous laisse à juger des miens en cette rencontre, & de quelle sorte ma douleur me conduit au mépris de la terre; où ce qu'il y a de plus excellent passe comme un éclair, & nous ôte en un moment ce que tout un siecle ne sçauroit nous redonner. Dieu veüille que je fasse un bon usage de ses pensées, & que vôtre charité ne m'ait point rendu plus coupable en me rendant plus clair-voyant dans mes devoirs, dont je reconnois qu'un des plus grands est de vous honorer parfaitement toute ma vie.

A Monsieur ***

MONSIEUR,

Vous devant des remerciemens de la faveur de vos soins pour ce qui me touche, j'ai été surpris de voir que vous me faites des excuses, & que vous me parlez comme d'une importunité, de ce que je reçois comme une faveur. Je desirois il y a si long-tems d'avoir le bien de voir Monsieur vôtre Fils, qu'il n'est pas besoin de vous dire de quelle sorte j'ai reçû cette joye; & encore moins l'estime que je fais de luy, puis-

qu'elle eſt ſi generale, que ce ſeroit vanité d'ajoûter mon ſentiment à celui de toute la Cour; où il a été reçû de telle ſorte, que Paris auroit été capable de lui faire oublier le lieu de ſa naiſſance, s'il n'y avoit point un pere tel que vous, à qui devant une ſeconde naiſſance plus importante que la premiere, je ne m'étonne pas que cette obligation joint à ſon bon naturel, le rende l'un des meilleurs Fils du monde; & que vôtre éducation jointe à ſon eſprit, lui donne rang entre les plus honnêtes gens de ſon ſiecle.

A un Premier Preſident d'un Parlement.

MONSIEUR,

Vous honorant au point que je fais, je prens tant de plaiſir à vous être obligé, que la honte d'avoir failli par ignorance dans la petite plainte que je vous ai faite, cede à la joye d'avoir reçû de vous en cette occaſion une ſi grande preuve de vôtre amitié. Mais aprés m'être condamné moi-même, comme je fais de tres-bon cœur, j'eſpere que vous me pardonnerez, ſi ne ſçachant pas que l'on vouloit porter cette affaire au Parlement, j'eſtimois préjudiciable pour mon Ami d'en avoir parlé à *** Il eſt vrai que ce n'eſt pas aſſez de m'être condamné une fois, il faut que je me condamne une ſeconde, & avouë franchement que je ne ſuis point excuſable, d'avoir douté qu'un Ami ſi juſte, ſi capable, & ſi officieux que vous, pût manquer à rien de ce que je pouvois raiſonnablement eſperer de lui. Ordonnez-moi donc, Monſieur, telle peine qu'il vous plaira, je n'en refuſe aucune, ſi ce n'eſt que vous continuiez à vous mocquer de moi, en diſant de mes Let-

tres ce que je dois dire des vôtres, dont pour n'être pas si indiscret que de desirer la continuation en cette rencontre dans les affaires publiques qui vous occupent, je vous declare que si vous vous donnez encore la peine de me répondre, je n'oserai plus vous écrire, & qu'ainsi vous m'ôterez le seul moyen qui me reste maintenant de vous témoigner que je suis.

A Monsieur de Noyers, sur la mort de Monsieur le premier Président de Champigny son Oncle.

MONSIEUR,

Si vous jugiez du bonheur des hommes selon les honneurs qu'ils possedent en la terre, plûtôt que selon les felicitez qui les attendent dans le Ciel, j'aurois à pleurer avec vous la perte de feu Monsieur le Premier Président vôtre Oncle; Mais sçachant que les mouvemens de la grace sont plus puissans en vous que les sentimens de la nature, je penserois faire tort à vôtre Vertu de lui parler dans un langage si foible que celui des consolations ordinaires. Il n'appartient qu'à ceux qui manquent de foi, de n'être touchez que des choses presentes: La vôtre au contraire portant vos desirs dans l'avenir; comment seriez-vous fâché qu'après tant de travaux soûtenus pour la gloire de Dieu, le service du Roi, & le bien du public, celui qui vous tenoit lieu d'un second Pere, reçoive aujourd'hui dans l'Eternité la recompense qu'il merite.

A Monſieur le Comte de Braſſac, lors Ambaſſadeur à Rome.

MONSIEUR,

Puiſque vous ſçavez que je n'eſtime nullement l'éclat des plus grandes Charges, en comparaiſon du merite de ceux qui les poſſedent, vous ne trouverez pas étrange que laiſſant les autres ſe réjoüir de tant d'honneurs que vous avez reçûs en arrivant à Rome, j'aye differé à vous témoigner mon contentement lorſque le ſujet en ſeroit plus digne de vous. C'eſt principalement au Maître que vous repreſentez que tous ces reſpects & ces deferences ſe rendent; la puiſſance d'un ſi grand Monarque ne pouvant manquer d'être reverée en la perſonne de ſes Miniſtres: Mais l'autorité des Rois n'étant pas aſſez forte pour paſſer avec empire juſques dans l'ame des hommes, qui ſont tous autant de Souverains en ce qui regarde la liberté d'eſprit que Dieu leur a donnée; c'eſt la ſeule eſtime que l'on fait de vôtre vertu, dont je penſe me devoir réjoüir avec vous, & il faut que comme un grand feu elle jette beaucoup de lumiere, puiſqu'à peine êtes vous arrivé que déja l'on commence fort à la connoître. Pluſieurs Amis de mon Frere lui en écrivent, & Monſieur le Cardinal Bentivoglio lui en parle de telle ſorte, que ſi je vous connoiſſois, ou l'honorois moins, j'aurois peine à croire tout ce qu'il en dit. Ne le deſavoüez pas pourtant, s'il vous plaît, Monſieur, vous me feriez un extrême tort, puiſqu'il l'aſſure auſſi que vous m'aimez paſſionnement: & bien qu'en cela vôtre jugement ſe laiſſe conduire à vôtre affection, ayez agrea-

ble, je vous ſupplie, que les plus grands perſonnages ayans quelque défaut, le vôtre ſoit de me trop aimer. Mais vous me blâmeriez ſans doute ſi je m'arrêtois davantage ſur vôtre particulier, & ſur le mien, en un tems où toutes vos penſées ne regardent que le public : & je confeſſe que ce ſeroit un crime de vous dérober beaucoup de ces momens que vous employez ſans ceſſe avec tant de ſoin, dans les affaires les plus importantes que la Chrétienté ait vûës de nôtre ſiecle : car je n'oſerois dire maintenant que vos occupations n'ont pas beſoin de tout vôtre eſprit, le ſujet n'en pouvant être plus grand, puiſqu'il s'agit de guerir cette mortelle lethargie qui ſemble avoir rendu tous les Princes d'Italie inſenſibles à leur ruïne. Un peu d'eau peut éteindre en ſa naiſſance, le feu qui dans ſon accroiſſement ne trouve rien qui lui reſiſte, & cet embrazement excité par la ſeule ambition d'Eſpagne, lequel menace aujourd'hui tant de Provinces, auroit été contraint de s'arrêter dés ſon commencement, ſi tous les Princes d'Italie s'y fuſſent oppoſez avec autant de courage que le Roi a témoigné de generoſité en protegeant Monſieur de Mantouë, dont la conſervation eſt ſi fort conjointe à la leur. Eſt-il poſſible qu'ils ſoient aveugles juſqu'à ce point que de ne voir pas le deſſein des Eſpagnols, maintenant qu'ils ont levé le voile, & que ſans plus ſe ſoucier des pretextes dont ils couvroient autrefois la violence de leurs uſurpations, ils vont la tête levée à la conquête de l'Italie, avec autant de hardieſſe & de vanité, que s'il étoit queſtion d'en chaſſer le Turc, & de rétablir le ſaint Pere dans ſon Siege. Lequel d'entr'eux ſe peut perſuader de paſſer déſormais pour Innocent, & pour Prince legitime dans l'eſprit de ceux de la maiſon d'Autriche, puiſqu'ils

puis quils ont déclaré Monſieur de Mantouë criminel ; à cauſe que ſon courage & ſa conſcience ne lui pouvant permettre de ſe rendre avec ſes enfans eſclaves de leur tyrannie, il a voulu conſerver dans la ſucceſſion du monde la moins douteuſe, la dignité des Etats que tant de grands Princes & de grands Capitaines ſes ancêtres ont rendus encore plus illuſtres par la gloire de leurs actions, que par la valeur d'un ſi riche heritage ? Combien peu d'années faudroit-il encore pour joindre Naples avec Milan, & donnant un corps à ce Roïaume des Romains, qui n'eſt maintenant qu'imaginaire, reduire ſous un ſeul Etat tous ceux d'Italie, ſi Dieu pour la garentir de naufrage, n'avoit en ce même tems calmé les orages de la France, & donné à la Chrétienté un Loüis le Juſte, pour être la terreur des ambitieux, & le protecteur de l'innocence. Mais pour demeurer dans cette innocence, il faut ſortir de la lâcheté : celui qui pouvant aider a éteindre le feu qui brûle ſes voiſins, attend les bras croiſez qu'il vienne auſſi le conſumer, n'eſt pas moins coupable de ſa perte que l'auteur de l'embrazement ; & il eſt comme impoſſible de ſauver ceux qui conſpirent eux-mêmes à leur ruine. S'ils conſideroient que l'ambition eſt un monſtre qui devore ſans pitié tout ce qui ne lui reſiſte point, ils ne ſe flatteroient pas dans l'eſperance de pouvoir par leur ſoûmiſſion éviter ſa fureur. Ils ſe ſouviendroient qu'il n'y a que cent ans que les Peres de ces mêmes Allemans qui viennent de piller Mantouë, ſaccagerent Rome ; & que la dignité de ſucceſſeur de ſaint Pierre, de chef de l'Egliſe, n'ayant pû garantir Clement VII. de leurs mains ſacrileges, ceux-ci aprés avoir par le plus grand des crimes foulé ſi ſouvent aux

pieds de leurs chevaux le Corps glorieux de JESUS-CHRIST, peuvent bien traiter avec mépris, & mettre une autre fois à rançon celui qui le repreſente : & je ne comprens pas comme des exemples, & des exemples ſi peu éloignez, ſe trouvans joints à tant de raiſons, n'ont pas aſſez de force pour émouvoir ceux qui comme dans un miroir, doivent regarder leur fortune en celle de Monſieur de Mantouë, duquel encore la condition eſt beaucoup plus avantageuſe ; puis qu'ayant rendu toutes les preuves de generoſité qu'on ſçauroit attendre d'un Prince, il ne lui peut reſter aucun regret d'avoir manqué à lui-même ; & qu'au lieu des pertes qu'il a reçûës par la faute de tant de Souverains intereſſez en ſa querelle, le Roi le peut établir & le conſerver malgré toute l'Europe, dans des Etats plus grands que les ſiens, que ni la peſte, ni la ſurpriſe d'un petard, & d'une eſcalade, mais la force ouverte, a fait tomber ſous ſes armes victorieuſes. Un autre que vous s'étonneroit de voir que du milieu de mon repos, & des douceurs de la campagne, je ſuis ſi vivement touché des troubles & des miſeres d'Italie ; mais vous ſçavez, Monſieur, que me rencontrant dans vos ſentimens, je ſuis du nombre de ceux qui ſont tranſportez de cette paſſion pour le public, dont aujourd'hui la pluſpart du monde ſe mocque : & cette même raiſon m'empêche de vous faire des excuſes de la longueur de ma Lettre, qui n'a garde de vous ennuyer, puis qu'elle vous entretient de vos penſées, & vous renouvelle le ſouvenir d'une perſonne qui eſt parfaitement.

A Monſieur l'Abbé de Saint Cyran.

NE vous croyant plus à Paris, je n'avois garde de vous mander la maladie de *** ſur le ſujet de laquelle vous m'écrivez mieux tous mes ſentimens que je ne les ſçaurois dire : mais il ne faut pas s'étonner que vous ſçachiez mes penſées, puiſque vous les connoiſſez dans leur principe, & que joignant vôtre jugement à vôtre connoiſſance, vous voyez plus clair que moi-même en ce qui me touche. Vous n'avez pas moins bien jugé du mal de *** que du reſte, car il eſt beaucoup diminué ; & j'eſtime que maintenant il y a plus de ſujet d'eſperer que de craindre. Ainſi vôtre Lettre eſt arrivée lorſque Monſieur *** étoit capable d'en avoüer les veritez ; l'excés de ſon affliction ne lui ôtant pas, ainſi qu'il faiſoit quelques jours auparavant, la liberté de ſon eſprit. Il vous remercie tres-humblement de la continuation de vos ſoins pour lui : mais ſi j'oſois vous remercier, je ne m'arrêterois pas là, & quitterois les ruiſſeaux pour remonter juſques à la ſource.

A Madame la Marquiſe de Ramboüillet, ſur la perte de ſon ſecond fils mort de peſte.

MADAME,

Je penſerois faire tort à la connoiſſance que vous avez de ma paſſion à vous ſervir & à vous honorer, ſi je ne vous aſſûrois du reſſentiment que j'ai de vôtre affliction, puis qu'elle n'eſt que trop grande pour me donner une tres-gran-

de douleur, & qu'en de moindres ſujets, je ne la pourrois avoir mediocre. Mais ſi mon déplaiſir eſt extrême en cette rencontre, j'avouë que mon étonnement l'égale, lorſque je conſidere, Madame, de combien de divers mouvemens vous êtes combatuë. Car d'un côté vôtre perte vous afflige, & vôtre amour pour Mademoiſelle vôtre fille joint à l'admiration de ſon bon naturel, vous ravit de l'autre. Et cette affection en même tems vous devient un ſujet de déplaiſir, par l'apprehenſion que vous avez pour elle. Ainſi le regret, l'amour, l'admiration & la crainte vous attaquent tout à la fois. Et comment vôtre eſprit ne ſeroit-il point agité de tant de diverſes paſſions, puiſque le mien l'eſt par les ſentimens qu'elles me donnent pour vous? mais Dieu étant le Dieu des conſolations, & vôtre vertu vous rendant ſi digne d'en recevoir il n'y a rien, Madame, que vous ne deviez eſperer de ſon aſſiſtance; & aprés lui avoir demandé pour vous tout ce que vous ſçauriez ſouhaiter, je lui demande pour moi les occaſions de vous témoigner par mes ſervices, avec combien de verité je ſuis.

A Mademoiſelle de Ramboüillet, ſur le même ſujet.

MADEMOISELLE,

N'ayant pas moins d'admiration de vôtre courage & de vôtre bon naturel, que de reſſentiment de vôtre douleur; je ſuis ſi touché de l'un & de l'autre, que ſi j'étois capable de vous donner les loüanges qui vous ſont dûës, & la conſolation dont vous avez beſoin, j'avouë que je ſerois bien empêché par où commencer. Car

quelles obligations peuvent être également plus preſſantes que de rendre à une ſi grande vertu les honneurs qu'elle merite, & à une ſi grande affliction le ſoulagement qu'elle deſire ? mais j'ai tort, Mademoiſelle, de diviſer ces deux choſes, puiſque vôtre charité les a ſi parfaitement unies, que la genereuſe aſſiſtance que vous avez renduë à feu Monſieur vôtre frere, vous doit être maintenant une conſolation nompareille, & que Dieu eſt trop bon pour ne recompenſer pas une action ſi extraordinaire de bonté, comme celle qui vous a fait mépriſer vôtre vie, pour porter les devoirs de la meilleure ſœur du monde au delà de vos obligations, & par une conſtance admirable demeurer ferme au milieu d'un peril qui fait trembler les plus courageux. Cette même raiſon ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en preſerve, & qu'il ne verſe ſur vous les benedictions que vous ſouhaite.

A Monſieur le Comte de Braſſac Ambaſſadeur à Rome.

MONSIEUR,

Vôtre diligence à me répondre m'oblige, pour n'être point indiſcret, à vous écrire rarement, n'étant pas raiſonnable que vos civilitez rendent ma paſſion à vous honorer moins reſpectueuſe. Mais aprés avoir fait des vœux entre vos mains pour le ſalut de l'Italie, je ſerois coupable ſi je manquois à les rendre; & mon ſilence m'accuſeroit d'ingratitude maintenant qu'ils ſont exaucez, maintenant que la voix publique porte les loüanges du Roi juſques dans

les nations les plus éloignées, & que ceux qui ſont les plus jaloux de ſa grandeur & de ſa gloire, ne peuvent refuſer des admirations à ſon courage, & à ſa vertu. O combien je ſouhaiterois, Monſieur, d'être ſpectateur de vôtre joie, ou pour mieux dire de vôtre triomphe; puis qu'au milieu de cette Capitale de l'Univers, de cette Ville Imperatrice qui donnoit autrefois des Rois au reſte du monde, & lui donne aujourd'hui celui qui tient la place de Dieu ſur la terre, vous recevez au nom du Roi les acclamations des peuples, & les actions de graces de tant de Provinces qui lui doivent le retabliſſement & la conſervation de leur liberté. Vît-on jamais Ambaſſadeur dont le bonheur égalât le vôtre? Vous repreſentez dans le lieu le plus auguſte qui ſoit ſous le Ciel, la perſonne du plus glorieux Monarque de la Chrétienté: au fort de l'orage, & des calamitez publiques, vôtre Palais étoit l'azile des affligez: On y couroit en foule implorer le ſecours de vôtre Maître: en ſon nom vous écoutiez leurs plaintes, vous receviez leurs vœux, vous leur promettiez aſſiſtance. Maintenant que ſes armes victorieuſes ont renverſé les deſſeins des uſurpateurs, relevé les trônes abattus, & fait éclater par tout ſa juſtice, toute l'Italie vous regarde comme l'Image de ſon Liberateur, on vous adreſſe les remerciemens dont il s'eſt rendu digne par tant de biens-faits, les loüanges qui luy ſont dûës, les benedictions qu'il a meritées. Il ſemble que vous receviez le principal fruit de ſes travaux, & que ſe contentant de vaincre, il vous laiſſe triompher en ſa place: il ſemble que Rome ſoit le theatre, où pour vous rendre comblé d'honneur, il a forcé les hommes, l'Art, & la nature tout enſemble, d'avoüer, que ni leur experience & leur courage, ni leurs re-

tranchemens & leurs bastions, ni leurs hyvers & leurs montagnes, n'ont pû soûtenir l'effort de ses armes, ni arrêter le cours impetueux de son admirable prosperité. On leve tout autour de vous les yeux & les mains au Ciel par le transport du ressentiment de tant d'actions heroïques : l'un vous parle des Alpes abaissées sous la bonne fortune de sa Majesté, l'autre de la Valteline relevée par la faveur de sa protection; l'autre de Cazal deux fois garanti par son secours de l'effort des aigles Imperiales, assistées de toute la puissance des Espagnes; l'autre de Mantouë remis par son invincible suport sous la domination de son Seigneur legitime, & tous d'une commune voix protestent que les siecles passez n'ont rien produit de plus grand que le nostre, puisqu'il a vû naître Loüis le Juste. Il est vrai, Monsieur, que vôtre affection pour son service, vôtre passion pour sa personne, & vôtre zele pour le bien general de la Chrestienté, ont ajoûté à vos soins ordinaires mille travaux & mille inquietudes durant les violentes agitations qui ont desolé tant de Provinces, & qui ne viennent que de cesser par le plus heureux & le plus beau calme que pouvoit souhaiter l'Italie, mais vous en êtes si dignement recompensé & l'Image du present arrête vôtre esprit avec tant de joie, qu'elle ne vous permet plus de jetter les yeux sur le passé. La face des affaires est changée : il faut laisser ces tristes souvenirs pour ceux qui cherchent leur contentement dans la misere des Princes & des Republiques, leur grandeur dans leur abaissement, leur établissement dans leurs ruïnes. Ecoutons plûtôt tant de peuples, qui pleuroient n'agueres leurs infortunes, changer leurs imprecations contre ces insatiables usurpateurs, en des Cantiques de loüanges pour le Dieu qui les a délivrez par la valeur incompa-

rable du fils aîné de ſon Egliſe : écoutons leurs ſouhaits pour la proſperité de cet invincible protecteur de ſes alliez, qui comme un Ange deſcendu du Ciel pour le ſalut de la terre, ne travaille que pour le repos d'autrui, ne fait la guerre que pour donner la paix, ne cherche autre fruit de ſes conquêtes que la liberté commune, & par les effets ſi puiſſans de ſa vertu, regne également dans le cœur de ſes amis & de ſes ennemis, ou par l'amour, ou par la crainte. Mais comment le ſentiment de la gloire du Roi & des raviſſemens qu'elle vous donne, m'a-t-il tranſporté juſques-là, que d'oublier ceux de Monſieur le Cardinal Bentivoglio, & de diviſer dans les honneurs du triomphe, deux perſonnes qui par leurs veilles & leurs ſoins infatigables, ont continuellement travaillé enſemble pour preparer les chemins à la victoire ? Lorſqu'il s'agit des actions qui ont ſauvé l'Italie par la protection de cette Couronne, peut-on ne point parler de celui qui porte le titre glorieux d'un des Protecteurs de la France ? Et en quelle autre occaſion ſes éminentes qualitez pouvoient-elles reluire avec plus d'éclat, qu'en celle qui lui a donné le moyen de contribuer avec vous à l'avancement d'un ſi grand ouvrage ? Pleût à Dieu qu'il voulût ajoûter à ſes admirables relations, celle de l'origine & du ſuccés de cette memorable entrepriſe : il ne ſçauroit mieux employer la majeſté de ce ſtile, qui imite ſi heureuſement celle de ſa race : la plume d'un homme deſcendu de tant de Souverains, ne ſçauroit rien entreprendre plus digne d'elle, que de faire voir à la poſterité toutes les forces des plus grands Princes de l'Europe employées d'un côté pour l'oppreſſion, & de l'autre pour la défenſe de l'Italie. La naiſſance

& le progrés d'une nouvelle Republique n'a pas merité tous les efforts de ſon eſprit ; il eſt juſte qu'il en faſſe de nouveaux pour le plus grand ſujet de ce ſiecle ; & qu'il donne à l'hiſtoire de ſon païs, ce qu'il n'a pas refuſé à des peuples que ſes Ancêtres tenoient pour barbares. Ce n'eſt pas aſſez que la reputation du Roi ſe répande par toute la terre, & ſoit aujourd'hui reverée, des nations les plus ſauvages, il faut auſſi qu'elle paſſe dans tous les âges à venir : & puiſque le marbre & la bronze ſont incapables de la conſerver, en comparaiſon de ces écrits immortels qui la peuvent graver malgré le temps dans la memoire de tous les hommes ; il faut qu'il ajoûte ce dernier ornement aux trophées du liberateur de ſa patrie. Mais que diriez-vous de moi, Monſieur, ſi mon amour pour la mienne ne vous étoit connu ; & ſi l'excés ne tenoit lieu de vertu, lorſqu'il s'agit de rendre aux travaux & à la generoſité du Roi, la reconnoiſſance qu'ils meritent ? Je ne ſçaurois faillir en vous imitant, & ſi j'étois moins bon François, je n'aurois pas la part en vos bonnes graces, qui jointe à la reverence que je porte à vôtre merite, me rend par un double devoir autant que perſonne le ſçauroit être.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Quoi que mon frere vous ait pû dire de mes ſentimens pour ce qui vous touche, vous me feriez tort ſi vous n'en croïiez davantage, puiſque nulles paroles ne ſçauroient égaler l'eſtime que j'ai de vôtre vertu, & ma paſſion

d'être aimé de vous. Si elle étoit moindre, je n'aurois eu garde de manquer à vous aller rendre ces petits devoirs dont on s'aquitte par coûtume & par bienſeance. Mais vous en attendriez je m'aſſure de plus grands de moi, ſi j'étois aſſez heureux pour en rencontrer les occaſions : & vous ne ſçauriez en tirer des preuves ſans me combler tout enſemble d'obligation & de joie. J'en ai reçû une tres-grande d'apprendre par mon Frere que les ſeuls mauvais offices qu'on vous a rendus aupres du Roi, & de Meſſieurs les Miniſtres, donnent lieu à vôtre voyage : car bien que je n'en puiſſe douter, ſçachant que vous n'avez pas moins de prudence que de probité & de courage, on n'eſt jamais trop aſſuré à ſon gré des choſes que l'on deſire. J'eſpere que ces nuages étant diſſipez ; ils ne ſerviront qu'à rechauffer l'éclat de vôtre vertu, qui ne pourroit ſans être accompagnée d'une extrême modeſtie, ne vous donner point de vanité, ſi chacun la connoiſſoit comme moi, qui ſuis autant que perſonne le ſçauroit être.

A Madame la Comteſſe de Brienne, ſur la mort de deux de ſes filles, mortes en même jour.

MADAME,

Je ne ſçaurois aſſez vous témoigner mon impatience d'avoir l'honneur de vous voir, pour apprendre par les effets de vôtre vertu, ce que les ſeules paroles ne ſont pas capables d'enſeigner. Au lieu d'avoir beſoin d'eſtre conſolée, on reçoit force & conſolation de vous : & la grace étant plus puiſſante que la nature, vous changez la compaſſion en admiration, obligeant par

vôtre exemple ceux qui vous considerent en cet état, de renoncer à leurs sentimens pour adorer les ordres de Dieu, qui mettant deux de vos enfans au nombre des Anges, ajoûte à cette faveur celle de vous faire connoître combien elle est grande, & portant vos pensées vers l'objet de vôtre foi, vous fait chercher dans le Ciel celles qu'une autre mere s'amuseroit inutilement à pleurer sur la terre.

A Monsieur le Marquis de Fontenay.

MONSIEUR,

Vos interests me sont trop sensibles pour differer davantage à vous témoigner la part que je prens à vôtre joye, & je sçai trop le respect qui est dû aux Peres, pour ne vous honorer pas maintenant en cette qualité, qui jusques ici manquoit à vôtre bonheur, puisqu'à moins que de donner la vie à un autre, vous ne pouviez rendre parfaitement contente celle de qui vous la tenez; & dont l'extrême vertu jointe à toutes les obligations que l'on peut avoir à une mere, merite que ses souhaits soient toûjours les plus grands des vôtres. Vous voyez, Monsieur, comme j'entre dans vos pensées; & que sans m'arrêter à ce que les autres jugent de vôtre contentement, je vas chercher plus loin la principale cause de vôtre joie sans craindre de me tromper, sçachant l'affection que vous avez pour une si bonne mere, & sans apprehender aussi que vous trouviez étrange que je jette aussi-tôt les yeux sur elle que sur vous dans cette rencontre, puisque j'ai osé quelquefois contester avec vous-même à qui l'honoroit davantage, & que vous

ne l'avez point eu desagreable, jugeant bien que le respect que j'ai pour elle, ajoûte encore quelque chose à la passion avec laquelle je suis.

A Monsieur le Comte de Brassac, Ambassadeur à Rome.

MONSIEUR,

La mort du Seigneur Leon Strozzi donnant sujet à un procés, auquel Madame la Marquise de Ramboüillet, comme l'une de ses heritieres, a un interest tres-notable, je ne pouvois rencontrer d'occasion qui me touchât davantage pour vous demander de nouvelles preuves de l'honneur de vôtre amitié, puisque tant de devoirs m'engagent à servir Madame de Ramboüillet, que je n'y pourrois manquer sans ingratitude, & sans me rendre indigne de vos bonnes graces, aussi bien que des siennes. Permettez-moi donc s'il vous plaît, Monsieur, de vous conjurer de proteger puissamment la justice de son affaire: Et pardonnez à ma passion pour ceux que j'honore, si j'ose vous supplier d'avoir quelque égard à mes peines, parmi tant de considerations qui vous portent sans doute à obliger une personne d'aussi grand merite que Madame de Ramboüillet, entre lesquelles quand il n'y auroit que le plaisir d'assister la fille, & l'unique & digne fille de cet illustre Ambassadeur dont vous tenez la place, lequel a fait trembler au milieu de Rome les plus grands ennemis de la France, lorsque les Espagnols regnoient au milieu de Paris, je n'ai garde de douter qu'elle ne ressente des effets de vôtre pouvoir & de vôtre generosité, ni que vous n'aïïez agreable la liberté

que je prens de vous en ſupplier avec tant d'inſtance, puiſque c'eſt en qualité de la perſonne du monde qui eſt auſſi veritablement.

Au même.

MONSIEUR,

La Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire touchant l'affaire de Madame la Marquiſe de Ramboüillet, me rend ſi étroitement vôtre obligé, qu'ajoûtant ce nouveau devoir à tant d'autres qui m'engageoient déja à vôtre ſervice, je ne ſçaurois aſſez vous témoigner à mon gré le pouvoir que vous avez ſur moi; & combien c'eſt à mon avis une action digne de vôtre vertu que d'affectionner ſi fortement les intereſts de Madame de Ramboüillet, dont le merite ne pouvant être égalé que par les loüanges que vous lui donnez, il faut deſormais qu'au lieu de vous dire combien je l'eſtime, j'apprenne de vous de quelle ſorte je dois parler d'elle. Cette raiſon m'ayant obligé de lui envoyer vôtre Lettre pour lui faire connoître par vos propres paroles, dont la moindre a plus de force que toutes les miennes, le reſſentiment auquel l'engagent vos bons offices; j'ai penſé, Monſieur, que ſa réponſe, de même que la vôtre, ſurpaſſant de beaucoup tout ce que je vous en puis repreſenter, j'étois obligé de me conduire vers vous à ſon égard, ainſi que j'avois fait vers elle au vôtre. C'eſt pourquoi je vous envoye ſa Lettre, ne doutant point qu'elle ne vous confirme avec plaiſir l'opinion ſi avantageuſe que vous avez de ſon jugement & de ſon eſprit, & que ſon extrême reconnoiſſance de l'affection ſi

particuliere que vous lui témoignez, ne vous paroiſſe beaucoup plus pure & plus agreable en ſa ſource, que ſi j'en terniſſois l'éclat en vous la faiſant recevoir par mon entremiſe, que je reſerve pour les occaſions où vous me donnerez moyen de vous témoigner par mes ſervices combien je ſuis.

A Monſieur le Maréchal de Schomberg, ſur la bleſſure de Monſieur le Duc d'Haluin ſon fils à Rouvroy.

MONSEIGNEUR,

Connoiſſant comme je fais vos ſentimens pour les perſonnes qui ſont d'autres vous-mêmes, & ceux que vous avez pour le Roi; je ne ſçai ſi je dois m'affliger, ou me réjoüir avec vous de la bleſſure de Monſieur vôtre fils, puiſque comme d'un côté vôtre extrême affection pour lui vous la rend plus ſenſible que ſi vous l'aviez reçûë, je ne doute point que de l'autre vous n'ayez un merveilleux contentement de voir avec combien de courage il imite vôtre paſſion pour le ſervice de ſa Majeſté. Et dans la rencontre de ces divers mouvemens, cette haute generoſité que j'ai ſi ſouvent vûë vous faire preferer la gloire à vôtre vie, ne ſouffrira pas je m'aſſure que vous ſoyez plus touché de ſes douleurs preſentes, que de l'honneur que lui donnera pour jamais une marque ſi ſignalée de ſa valeur & de ſa fidelité. Il ne ſçauroit, Monſeigneur, porter dignement la qualité de vôtre fils, ſans eſtre à toute heure dans le peril, quand il s'en offre des occaſions ſi glorieuſes. Et il y a ce me ſemble plus de ſujet de ſe loüer que de ſe plain-

dre de la fortune, lorſqu'on ne reçoit que des bleſſures en donnant la mort aux ennemis de la France, dont la grandeur jointe à celle du Roi étant vôtre paſſion dominante, je ſupplie Dieu de tout mon cœur qu'il vous conſerve pour l'un & pour l'autre; & que ce ne ſoient plus mes paroles, mais mes actions qui vous témoignent que je ſuis.

A Monſieur le Duc d'Halüin ſur le même ſujet.

MONSEIGNEUR,

Vos douleurs ſont trop ſenſibles à ceux qui ont autant de paſſion que moi à vôtre ſervice, pour ne vous point témoigner l'extrême déplaiſir que j'en reçois : mais vôtre bleſſure eſt auſſi trop glorieuſe pour ne m'obliger pas à prendre part à la joie de l'honneur qu'elle vous apporte, & juger plûtôt par une incommodité preſente, que par l'eſtime d'une action qui ne mourra jamais, des ſentimens que vous avez en cette rencontre, où le même courage qui vous a porté dans le peril avec tant de mépris de vôtre vie, vous donnera ſans doute la force de ſouffrir des douleurs qui ne pouvoient eſtre plus dignement recompenſées que par la reputation qu'elles vous ont acquiſe; à laquelle ſçachant que vous ne mettez point de bornes, je vous en ſouhaite l'accroiſſement, ainſi que je ſouhaite pour moi celui de la connoiſſance que vous avez déja de la paſſion avec laquelle je ſuis.

A Monſieur le Marquis de Fontenay, ſur la mort de Madame de Mareil ſa mere.

MONSIEUR,

Comme perſonne ne ſçait mieux que moi ce que vous perdez en perdant une ſi bonne mere; perſonne auſſi ne ſçachant mieux que vous juſques à quel point elle me faiſoit l'honneur de m'aimer, vous ne vous étonnerez pas je m'aſſure que j'aie beſoin de conſolation, au lieu d'eſtre capable de vous en donner. Il ſe rencontre ſi peu de femmes qui ayent enſemble toutes les vertus dont Dieu l'avoit favoriſée, que j'avouë que jamais fils n'eut plus de ſujet que vous de regreter une mere: mais cette même conſideration qui augmente vôtre douleur, doit auſſi par un effet contraire, la moderer dans la vûë du bonheur dont vous avez ſujet d'eſperer qu'elle joüit maintenant, & qui eſt la recompenſe de tant de rares qualitez qui vous la faiſoient autant honorer par l'eſtime de ſon merite, que par l'obligation de vôtre naiſſance. Vous ne ſçauriez, Monſieur, employer la force de vôtre eſprit en une occaſion où vous en ayez plus de beſoin, puiſque vous avez à combattre contre vous-même, & à faire ceder vôtre intereſt à celui de la perſonne que vous pleurez. J'eſpere que Dieu ne vous refuſera pas cette grace, & je l'en ſupplie d'auſſi bon cœur que je ſuis veritablement.

Inſcription

Inſcription pour le cœur de Madame de Mareil.

PAſſant revere ce marbre : le cœur qu'il enferme n'eſt pas d'une femme ordinaire. Celle-ci ſurpaſſoit de beaucoup le commun de ſon ſexe. Son ame étoit noble, ſon eſprit élevé, ſon courage invincible. Elle portoit la Majeſté dans le viſage, la generoſité dans le cœur, l'autorité dans les paroles. Elle eut toûjours Dieu pour objet, les vertus pour étude, les bonnes œuvres pour occupation. Elle ſe fit admirer dans le mariage ; & veuve elle ſervit de pere à ſes enfans, & de mere aux pauvres. Juge par une telle vie la douleur que les ſiens ont reſſentie de ſa mort. Au lieu de larmes donne-lui des prieres ; & demande à Dieu qu'un exemple ſi parfait ſoit autant imité comme il merite de l'eſtre.

A Monſieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Vos ſignalez ſervices precedans toûjours les faveurs que vous recevez du Roi, elles ſont de ſi grandes preuves de ſa juſtice, & des marques ſi glorieuſes de vôtre vertu, qu'à moins que d'être tout enſemble mauvais François & ennemi déclaré du merite, on ne ſçauroit manquer à ſe réjoüir de voir que les recompenſes qui ſe donnent au vôtre, doivent tenir rang entre les proſperitez de l'Etat, & que vôtre courage, vôtre conduite, & vôtre fidelité ſont

les seuls degrez qui vous élevent dans les plus grandes Charges du Royaume : mais s'il vous plaît, Monseigneur, d'ajoûter à cela la connoissance que vous avez de ma passion pour vôtre service, je n'aurai pas besoin de vous dire qu'il est impossible que personne ressente plus que moi tous les succés avantageux qui vous arrivent ; & que si la fortune secondoit mes desirs, mes actions vous renouvelleroient sans cesse les témoignages que je me suis toûjours efforcé de vous en rendre.

A Monsieur le Duc d'Halüin, sur le sujet de la survivance que le Roi lui accorda des charges de Monsieur le Maréchal de Schomberg son Pere.

MONSEIGNEUR,

Le courage & la fidelité sont si inseparablement attachez à vôtre maison, que ces qualitez vous étant hereditaires, il semble que la justice du Roi ne pouvoit manquer à rendre ses bienfaits de pareille nature qu'en vôtre vertu, & à donner pour successeur aux honneurs & aux charges du Pere, un fils qui l'étoit déja de son merite & de sa generosité C'est en pareilles rencontres à mon avis qu'il est permis d'avoir une entiere joie, & de reconnoître que les graces que l'on reçoit du Roi étant precedées par les graces de celui dont il est l'image, on en peut esperer des succés aussi heureux, que sont d'ordinaire incertains ceux qui ne procedent que de la seule faveur de la fortune. J'avouë, Monseigneur, que pour cette raison, je ne pûs il y a quelque tems me trop affliger de vôtre blessure,

jugeant plûtôt par l'avenir que par le present du sentiment que j'en devois avoir, & ne trouvant point de proportion entre vos douleurs, quoi que tres-grandes, & la glorieuse marque qu'elles vous laisseroient de vôtre passion pour vôtre devoir. Que si j'ai failli, je vous le confesse en un tems que vous feriez conscience de m'en accuser, puisque de ces maux si violens, il ne vous en reste aujourd'hui que le souvenir; & que les effets que vous recevez de la bonté & de la reconnoissance du Roi, dureront autant que vôtre vie. En quoi mon affection pour vos veritables interests, qui vous rendent l'honneur plus cher que tout le reste, & ma liberté à vous la dire, vous serviront, s'il vous plaît, d'un assuré témoignage de la joie que j'ai de vôtre bonheur, & de la sincerité avec laquelle je fais profession d'estre.

A Monsieur le Marêchal de Brezé, sur sa promotion à la Charge de Marêchal de France.

MONSEIGNEUR,

Les seuls veritables honneurs étant à mon avis ceux qui sont procedez du merite; & la justice du Roi, plûtôt que sa faveur, donnant à vôtre courage & à vôtre fidelité les recompenses dont vous vous êtes rendu si digne, c'est avec un extréme contentement que dans la rencontre de vôtre bonheur & de vôtre vertu, je puis vous témoigner pleinement ma joie, sans craindre que ce que je dois à l'affection dont il vous a toûjours plû de m'honorer, me fasse entrer avec excés dans un sentiment que tous les gens de bien sont obligez d'avoir avec moi; ni

que m'ayant toûjours reconnu si mauvais flateur, vous attribuiez à autre chose qu'à un juste devoir, cette marque que je vous rends de la verité avec laquelle je suis.

A Mademoiselle de Ramboüillet.

MADEMOISELLE,

Vôtre ressentiment est une si digne recompense de l'affection de Monsieur le Comte de Brassac pour vôtre service, & de ses loüanges pour vôtre vertu, que je ne le tiens pas moins heureux que juste dans cette haute estime qu'il a de vous. Et certes c'eût été trop peu pour lui d'appuyer vos interests de tous les soins, & de tous les offices qui sont en sa puissance; il faloit passer comme il a fait, jusques dans une joye particuliere, de pouvoir vous expliquer ainsi ses pensées par ses actions, & faire voir au milieu de Rome que Monsieur le Marquis de Pizany vivant encore en la personne de sa fille, & par un rare bonheur en celle de sa petite fille, il prend plaisir à le servir & à l'honorer en ces autres lui-mêmes. Mais la reconnoissance que vous en témoignez est si extrême, que je ne doute nullement qu'il n'avouë ne vous en estre pas moins redevable que vous croyez lui estre obligée. Et puisque la modestie est l'une des plus grandes vertus des femmes, en quelle admiration aura-t-il la vôtre, lorsqu'il verra que par une Lettre que les hommes les plus habiles feroient vanité d'avoir écrite, vous voulez employer la plume d'autrui, & encore une mauvaise plume, pour lui faire sçavoir vos ressentimens. Ainsi les sujets qu'il a de vous loüer, &

de ſe loüer de vous, vont toûjours croiſſant; & je ne crains pas que les témoignages que je vous en rends vous ſoient ſuſpects, puiſque vous me connoiſſez autant ennemi de la flaterie que paſſionnement.

*A Monſieur ***.*

MONSIEUR,

Je ne ſçaurois m'empêcher de vous avoüer que je ne fus jamais plus mal ſatisfait de moi-même que la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, parce que j'avois tant de choſes à vous dire, & ſi peu de tems pour cela, que j'en oubliai les principales. Mais je ſuis, ce me ſemble, excuſable, puiſqu'il faut du loiſir pour parler aux perſonnes vers leſquelles Dieu nous donna cette liberté ſi rare, d'ouvrir nôtre cœur avec une pleine confiance. Vous faites beaucoup plus que vous ne devez en me faiſant la faveur de vous dérober quelquefois une heure pour me la donner: Mais autant que j'ai ſujet de me loüer en cela de vôtre bonté, j'ai raiſon à mon avis de me plaindre du malheur de cette vie, où il n'y a point de biens tout purs. Si vous aviez moins de bonne fortune, j'en trouverois plus facilement de loiſir. Et je voi ſi peu de remede, même dans mes ſouhaits, à la peine que cela me donne, que j'employerois ma vie pour vous acquerir l'accroiſſement de l'un, & j'aimerois mieux mourir que de vous deſirer la diminution de l'autre; bien que je vous avouë que c'eſt la choſe du monde que je conſidere le moins en vous, & que je vous eſtime incomparablement davantage en vous-même par les gra-

ces que Dieu vous a faites, que par cet éclat & ces ornemens étrangers, qui ne ſont que des faveurs de la fortune. Ne pouvant donc, que rarement parler à vous, quand bien je ſerois au lieu où vous êtes, je n'ai garde de m'ennuyer dans ma ſolitude, qui me donne le moyen d'y penſer ſouvent, & de m'acquiter ainſi en la ſorte que je puis, des devoirs auſquels m'engagent tant d'obligations dont je vous ſuis redevable.

A Monſieur le Marquis de Vallencé.

MONSIEUR,

Je ne ſçaurois aſſez vous témoigner combien je me ſens obligé de la confiance dont vous m'honorez par vôtre Lettre, & je vous ſupplie tres-humblement de croire que vous n'en aurez jamais pour perſonne qui deſire davantage de s'en rendre digne. J'ai lû & relû ce qu'il vous plaît de m'écrire, comme une admirable leçon de la vanité du monde, où un Payen diroit que la fortune prend plaiſir à ſe mocquer de nos deſirs : Mais les Chrétiens doivent reconnoître que c'eſt Dieu qui nous les refuſe pour nôtre bien, afin de nous détacher de la terre, où ils nous attachent avec trop de violence. Y en pouvoit-il avoir, Monſieur, de plus raiſonnables que les voſtres ? & neanmoins cette maiſon que vous avez ſi fort ſouhaitée, ne vous arrive qu'aprés que vous avez vû ceſſer le ſujet qui vous la faiſoit deſirer avec tant d'ardeur. Ainſi tous les contentemens d'ici bas ſont imparfaits ; & cette imperfection nous oblige à chercher ailleurs une parfaite felicité. Sans cela

nous nous voudrions arrêter comme dans un ſéjour permanent, à ce que nous ne devons conſiderer que comme un paſſage pour aller au Ciel; & nôtre bonheur imaginaire nous apporteroit une infortune veritable. Mais voyez, je vous ſupplie, Monſieur, combien m'a touché la faveur que vous m'avez faite, puiſqu'elle me porte à vous dire ce que vous ſçavez beaucoup mieux que moi. Je vous en demande pardon, & eſtimerai ma faute heureuſe, s'il vous plaît de la recevoir comme une preuve de la paſſion avec laquelle je ſuis.

A un Gentilhomme qui avoit l'eſprit admirable.

MONSIEUR,

Vôtre Ouvrage étant ſeul digne des loüanges que vous me donnez, je ne les reçois que pour vous les rendre, & confeſſe que ſans cette liberalité dont je me ſers pour m'acquiter de ce que je vous dois, il me ſeroit difficile de le faire. Ainſi en me penſant loüer, vous vous ſerez loüé vous-même, ſans pouvoir neanmoins être accuſé de vanité: ce qui juſqu'ici me ſembloit impoſſible. Mais il eſt bien raiſonnable que par une telle rencontre, l'ordre ordinaire des choſes ſe trouve changé en faveur d'une perſonne ſi ſçavante, ſi ſage, & ſi judicieuſe avant le tems, que d'avoir produit dés ſes premieres années, des fruits qui auroient été admirez dans un âge fort avancé.

A Monsieur le Marêchal de Brezé, sur le secours d'Hildeberg.

MONSEIGNEUR,

Je pense avoir éprouvé maintenant la plus grande joye que l'on sçauroit recevoir aprés celle des Victorieux, dont c'est à vous à dire quels sont les sentimens. La France triomphe au-delà du Rhin sous la conduite de deux Generaux dont vous êtes l'un ; & Dieu vous a conservé dans un peril où vous aviez besoin qu'il vous favorisât d'une assistance toute particuliere. Je ne sçaurois, Monseigneur, me plaindre avec plus de respect de ce que vous vous êtes trop hazardé. Je sçai que vôtre passion pour la gloire n'a point de bornes : mais celle que vous avez pour le Roi, vous oblige de considerer son service aussi-bien que vôtre courage, & de ne pas prodiguer une vie qui lui est si chere & si utile. C'est maintenant plus que jamais que sa Majesté aura sujet de dire que les Vendredis lui sont heureux, & que rien n'est impossible à ses armes, puis qu'elles ont fait dans l'espace d'un jour le plus court de l'année, une action qui donnera lieu de croire à l'avenir que l'Histoire se sera mescoutée en prenant le solstice d'Hyver pour celui d'Esté. Je ne sçaurois assez, Monseigneur, vous témoigner mon ressentiment, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire ce grand succés de dessus le champ de bataille, & de rassurer mon esprit dans les justes apprehensions que j'avois pour vous. L'embrazement d'Hildeberg, que je voyois d'ici, m'avoit déja fait juger que vous aviez

aviez executé vôtre dessein : Mais ce contentement étoit mêlé de la crainte qu'il ne coûtât beaucoup de sang à la France ; & il faut avoüer que c'est un miracle qu'elle ait acquis tant de gloire avec si peu de perte. Vous pourrez, Monseigneur, dire avec raison, qu'il paroît bien que la joye a peine à se taire, puisque je m'arrête si long-tems à vous entretenir de la mienne ; au lieu de vous rendre compte de ce que vous demandez, &c.

A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur le sujet de la bataille d'Avein.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la Lettre du 24. Mai dont vous m'avez honoré ; & bien que ces marques si obligeantes de la faveur de vôtre souvenir, fassent aujourd'huy l'un de mes plus grands contentemens, j'avouë que la Lettre de mon Frere, m'a donné encore plus de joye en m'apprenant ce qui est dû à vos conseils & à vôtre courage, en l'honneur de cette glorieuse journée, qui rend la France plus redoutable qu'elle ne fut jamais. Vous ne trouverez point, s'il vous plaît, étrange, que pour ne me témoigner pas indigne de vôtre affection, j'oublie ainsi mes interests, lorsqu'il s'agit des vôtres, & fasse ceder tous mes sentimens particuliers, à ceux que me donne cette haute reputation que vous vous êtes acquise. A moins que cela, je vous confesse que je supporterois impatiemment de ne voir que par les yeux d'autrui, des actions qui meriteroient d'être vûës de toute la terre, & dont je serois témoin, si par une si rude

ſéparation, je ne me trouvois point éloigné de vous, Je vous ai écrit, Monſeigneur, comme aprés avoir executé les ordres du Roi, j'ai demandé mon congé pour reprendre, ſi on me l'accorde, le chemin de Pomponne, où puiſqu'il vous plaît me faire eſperer la faveur de vous voir, je planterai des palmes & des lauriers, afin qu'enſuite de tant de victoires & de triomphes, vous puiſſiez à leur ombre y joüir d'un repos qui ne ſoit point indigne de vous. Je m'aſſure, Monſeigneur, que vous n'aurez pas deſagréable que Monſieur de Monſolins vous y tienne compagnie auſſi-bien que dans les batailles; & de voir que quelque vaillant qu'il ſoit, je ne lui cederai point, dans le deſir d'employer ma vie pour vôtre ſervice, & lui ſoûtiendrai que je ſuis plus paſſionnément que perſonne du monde.

A Monſieur le Maréchal de Brezé, ſur le ſujet de ſa harangue à Meſſieurs les Eſtats, pour les diſſuader de faire la Tréve avec l'Eſpagne.

MONSEIGNEUR,

Encore que je vous aye écrit il n'y a que deux jours, neanmoins ayant vû depuis, vôtre harangue à l'Aſſemblée de Meſſieurs les Eſtats, je ne ſçaurois m'empêcher de vous en témoigner ma joye & mon admiration tout enſemble. Il eſt vrai qu'ayant l'honneur de vous connoître au point que je fais, elle ne devoit pas me ſurprendre: Mais les choſes extraordinaires ont cela de propre, qu'elles émeuvent toûjours l'eſprit; & ainſi il me ſemble que je ſuis ex-

cuſable, puiſque l'ordre de vôtre diſcours, la force des penſées, la beauté du ſtile, & cette generoſité qui reluit également dans vos actions & dans vos paroles, ne peuvent tenir rang entre les choſes ordinaires. Et il faut avoüer, Monſeigneur, que comme vous aviez bien ſçû parler en Roi, en parlant pour un grand Roi, vous n'avez rien oublié auſſi de ce que peut un Orateur pour perſuader des peuples, vous ſouvenant que l'éloquence a toûjours regné principalement dans les Republiques : Mais vôtre modeſtie me défend de continuer de dire en cela la verité, & m'oblige à me contenter de la dire aux autres, qui apprendront avec autant d'admiration que moi, que la même bouche d'où ſon partis les ordres, qui joints à vôtre valeur, ont été l'une des principales cauſes du gain d'une des plus grandes batailles de nôtre ſiecle, a prononcé cette magnifique harangue ſi neceſſaire pour ne pas perdre le fruit de cette victoire.

A Monſieur le Marêchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

Puis qu'aprés une ſi longue abſence je me trouve encore éloigné de vous, ſans avoir eu quaſi l'honneur de vous voir, je vous ſupplie d'agréer que je m'en rapproche en quelque ſorte en vous écrivant. Je ne vous demande pas, Monſeigneur, d'ouvrir mes Lettres auſſi-tôt que vous les recevez; il ſeroit injuſte aprés tant de travaux que vous avez ſupportez pour le public, de vous détourner indiſcretement des divertiſſemens de vôtre belle Maiſon : mais lorſqu'au retour de la chaſſe ou de la promenade, il n'y

aura que vos yeux qui ne ſoient pas las ; je vous ſupplie de les jetter ſur les proteſtations les plus veritables que perſonne vous fera jamais de ſa paſſion pour vôtre ſervice, dont vous ne pouvez douter, ſi ce n'eſt que vôtre modeſtie & vôtre generoſité vous faſſent perdre la connoiſſance de vôtre merite, & le ſouvenir des obligations dont je vous ſuis redevable. J'avouë qu'il me faloit du bonheur pour m'acquerir part en vos bonnes graces, n'ayant pas toutes les qualitez qui les meritent. Mais je penſe avoir celles qui ſont neceſſaires pour les conſerver, puiſque perſonne ne me peut ſurpaſſer en ſincerité & en reconnoiſſance, qui ſont des biens dont la fortune ne ſçauroit m'empêcher d'être riche, & auſquels je ne mets point de prix, ſçachant combien vous les eſtimez, &c.

Au même.

MONSEIGNEUR,

Vos reproches ſont ſi obligeans, que je n'oſe quaſi me repentir d'une faute qui me fait recevoir une punition ſi agreable ; & il faut avoüer que perſonne ne ſçait mieux que vous, combler de faveurs ceux que vous aimez. Vous faites connoître la grandeur des veritables affections par des coleres feintes ; & cette Rethorique admirable m'engageroit encore à plus de remerciemens, ſi au lieu de ſimples reproches, vous m'aviez dit des injures. Je ne doute point Monſeigneur, que ceci ne ſoit un énigme pour ceux qui n'ignorent pas moins le langage que les effets de l'amitié. Mais j'eſpere qu'il vous en ſera plus agreable, ſçachant que vous prenez au-

tant de plaisir à vous cacher à la plûpart du monde, qu'à témoigner une franchise extraordinaire à ceux que vous honorez de vôtre confiance. Je vous puis assurer, Monseigneur, qu'il n'y en a nul entre ces derniers qui soit plus reconnoissant que M *** des extrêmes obligations que vous vous êtes acquises sur lui; & j'ose vous répondre qu'il ne vous trompera non plus que moi, qui est, ce me semble, tout ce qui se peut dire, puisque rien ne m'est plus cher que la qualité de.

Au même.

MONSEIGNEUR,

Je ne reçois point de Lettre de vous, qui ne me donne de la joye & de la confusion tout ensemble, par l'excés de vôtre bonté & de vos civilitez: mais celle du 26. d'Avril est si extraordinairement obligeante, que je ne sçaurois vous témoigner que par le silence, combien j'avouë que les paroles sont au dessous des remercimens que je vous dois. Je ne demanderois, Monseigneur, pour m'estimer fort heureux, que d'être tel que vous me croïez, & de rencontrer des occasions de me rendre digne de l'honneur de vôtre affection. J'aurois beaucoup de vertus que je n'ai pas, & vous de tres-grandes preuves que je n'ose esperer que vous ayez jamais de ma passion pour vôtre service. Mais comme vous me surpassez en toutes choses, il est raisonnable que vôtre generosité ait aussi cet avantage sur moi, d'obliger une personne qui vous est entierement inutile: ce que je vous confesse, Monseigneur, que j'aurois.

grande peine de ſouffrir, ſi je ne vous honorois parfaitement; parce que cette impuiſſance de vous ſervir, a je ne ſçai quoi qui reſſemble à l'ingratitude, dont la moindre ombre m'eſt inſupportable, & que je ne ſuis point du tout du nombre de ceux qui croyent que l'humilité ſe pratique plus aiſément dans la mauvaiſe fortune que dans la bonne. Ce m'en eſt une ſi avantageuſe, d'avoir tant de part à vos bonnes graces, qu'il n'y a point de devoirs que le deſir de les meriter ne me porte à vous rendre, pour vous donner ſujet de continuer à me croire.

A Monſieur le Maréchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

Je penſe n'avoir point beſoin de vous aſſurer, que le ſeul reſpect m'a empêché de m'acquitter plus ſouvent de mon devoir en vous écrivant: Mais l'accablement de tant d'affaires que vous avez à ſoûtenir depuis quelque tems, ne vous laiſſant aucun loiſir, je craindrois maintenant vous donner la peine de lire une de mes Lettres, ſi celle d'hier dont vous m'avez honoré, ne me faiſoit prendre cette liberté. La perte que vous avez faite de Monſieur de Monſolins, me ſemble telle, & j'y trouve ſi peu de conſolation, hors celle qu'il vous plaît de me donner, en me diſant de qu'elle ſorte il eſt mort, que je ne croi pas que le déplaiſir que j'en reſſens s'efface jamais de mon eſprit. Je puis dire avec verité qu'il n'y avoit perſonne aprés vous qui connût mieux que moi ce qu'il valoit. Et il faut avoüer, Monſeigneur, qu'il eſt tres-rare de voir des hommes dont l'ame ſoit en auſſi hau-

te assiete qu'étoit la sienne. Je l'ai souvent consideré de tous côtez sans y pouvoir rien remarquer que de bon, de ferme, & de genereux. Il sçavoit parfaitement accorder le respect avec la liberté, & on ne sçauroit voir un esprit plus agreable, & plus resolu tout ensemble. Mais il est vrai, Monseigneur, comme vous le sçavez si bien juger, qu'il est tres-heureux d'avoir fait avec tant de gloire selon le monde, & d'humilité selon Dieu, un voyage auquel tous les hommes sont obligez; & de la bonne ou mauvaise disposition duquel dépend leur bonheur ou leur malheur pour une éternité, &c.

A Monsieur de Benjamin.

MONSIEUR,

Je ne fus jamais plus empêché qu'à ce que je dois maintenant vous dire; car le sujet de ma Lettre est pour vous renouveller une tres-instante priere, & vos deffenses & nôtre amitié m'obligent à n'user d'aucuns complimens. J'aime mieux toutefois m'attacher aux choses qu'aux paroles; & je ne me soucie pas que l'on m'accuse de manquer aux loix de la civilité, pourvû que vous ne puissiez me reprocher de contrevenir à celles que nous avons établies. Je ne vous dirai donc autre chose, sinon que je vous supplie de recevoir avec cette Lettre celui qui vous la rendra: & de croire que les obligations que j'avois à feu Monsieur son pere, & l'honneur que je porte à sa memoire, me faisant affectionner son bien comme le mien propre, ce sera un effet digne de la passion que vous avez pour tout ce qui me touche, d'en prendre un

ſoin particulier pour l'amour de moi. Vous voyez, Monſieur, comme je n'employe autre recommandation envers vous que celle de vous-même, ſçachant bien que nulle n'y ſeroit ſi forte, & que vous ne doutez point du pouvoir que vous avez ſur moi, qui ſuis plus veritablement que nul de tous ceux qui vous honorent.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Si j'avois à vous accuſer de quelque choſe, ce ſeroit d'avoir oublié la parole que vous m'aviez donnée de venir à Pomponne, & non pas de manquer à m'écrire, puiſque vous ne m'aviez point promis cette faveur: Mais je n'ai garde de mêler des plaintes avec les remercimens que je vous dois, des preuves qu'il vous plaît me rendre de vôtre amitié, dont je ne ſçaurois mieux vous témoigner le cas que je fais, qu'en vous aſſurant que je l'eſtime à l'égal de vôtre merite. Toute autre proportion ſeroit, ce me ſemble, indigne de vous; & quelque modeſte que vous ſoyez, celle-là ne vous permettra jamais de douter de mon affection & de mon ſervice. Je n'ai pas moins à me loüer que vous, des extrêmes ſoins de M*** qui m'a ſouvent fait ſçavoir de vos nouvelles; & je confeſſe que je vous envie à l'un & à l'autre, le bonheur de vous eſtre aimez ſi long tems auparavant que j'euſſe le bien de vous connoître. Que ſi je peche en cela, vous ne ſerez pas à mon avis, ſi ſevere, que de m'en refuſer l'abſolution. Vôtre vertu à tous deux eſt capable de me faire commettre de plus grandes fautes. Et ſçachant de

quelle ſorte vous vivez enſemble, je ne doute point que cette grande eſtime que j'ai de lui n'augmente de beaucoup vôtre affection pour moi, qui rechercherai toûjours avec joye les occaſions de vous donner de nouveaux ſujets de me croire.

A Monſieur le Marêchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

J'ai trop d'intereſt à vôtre ſanté pour n'eſtre pas dans le deſir d'en apprendre des nouvelles, & trop de confiance en l'honneur de vos bonnes graces pour craindre que vous aïez deſagreable que je vous en demande. J'eſpere que le bon air, & les divertiſſemens de vos belles maiſons, contribuëront beaucoup à vous la rendre, ſçachant qu'elle eſt tres-ferme d'elle-même, & qu'elle n'a été ébranlée que par des travaux & des fatigues inſupportables. Encore en êtes-vous quitte à bon marché, puiſque ſelon toutes les apparences, les perils que vous avez courus vous devoient coûter la vie, dont je puis parler maintenant avec plus de certitude, m'étant rencontré chez Monſieur de Monſolins avec cinq Officiers du Regiment de Piedmont, tous bleſſez au paſſage de la Somme, qui m'ont dit des choſes ſi particulieres de l'extrême hazard où vous fûtes, & du ſignalé ſervice que vous rendîtes ce jour-là à la France, qu'elle doit remercier Dieu de vous avoir conſervé en une occaſion où il ſembloit que vous priſſiez plaiſir à mourir pour elle. En verité, Monſeigneur, c'eſt avec grande juſtice que vous avez tant d'affection pour ce brave Regiment, puiſque la ſienne pour vous eſt toute extraordinaire : & j'a-

vouë que je n'ai jamais mieux éprouvé combien je ſuis vôtre ſerviteur, que par la joye que je reſſentois de les entendre parler de vous avec tant d'eſtime & de paſſion. Monſieur de la Grange Poiſſegu étoit l'un de ceux qui eurent part à ce diſcours, dont le pauvre Chevalier étoit auſſi l'un des principaux; & ſon aîné Capitaine au Regiment de Normandie, n'oublia rien de ce qui peut témoigner le reſſentiment des obligations dont toute leur maiſon vous eſt redevable. Certes, Monſeigneur, ils ſont trop dignes de la haute opinion que vous avez de leur courage & de leur vertu: celle du Chevalier eſt à tel point, que les diſcours des plus grands Religieux égalent à peine ſes actions: il n'y a rien en cette ame de mediocre: & ſa conſtance eſt capable d'étonner ceux mêmes qui font vanité de n'admirer rien. Il ſemble que Dieu, en le privant des yeux du corps, lui a ouvert de telle ſorte ceux de l'eſprit, qu'il croit n'avoir pas fait une grande perte en ceſſant de voir tout ce qui eſt du monde: où il dit qu'il eſt bien-heureux d'eſtre aveugle, puiſqu'il n'y verroit plus ſon frere aîné. Voilà, Monſeigneur, en quel état il eſt: & pour en trouver un qui ſoit plus tranquille que je ne l'éprouve dans les tracas de Paris, je m'en vais pour quelques mois à Pomponne, où l'un de mes plus agreables divertiſſemens ſera de me ſouvenir de l'affection dont vous m'honorez, & de penſer que vous êtes trop juſte pour croire que perſonne puiſſe être avec plus de verité que moi.

Au même.

MONSEIGNEUR,

Si ce n'eſt point vanité de dire que je me rencontre dans vos ſentimens, la Lettre du premier de ce mois dont vous m'avez honoré, m'oblige à vous avoüer que je trouve la vie que je paſſe ici ſi bien repreſentée dans la deſcription que vous faites de la voſtre à la campagne, que je ne croi pas que jamais pinceau ait ſçû comme vôtre plume peindre avec les mêmes traits deux choſes differentes & ſi éloignées. Je n'ai donc garde de conteſter ce beau paradoxe, que lors que l'on a le moins d'affaires, c'eſt lors que l'on a le moins de loiſir. Si nôtre contentement n'eſt en nous-mêmes, c'eſt en vain que nous le cherchons ailleurs; Et ceux-là meritent bien de s'ennuyer, qui ne ſçavent pas ſe donner de l'occupation, & une occupation agreable. Il n'y en a gueres, Monſeigneur, qui le puiſſent être tant que les vôtres, parce qu'il ſe rencontre rarement qu'une même perſonne ait comme vous une tres-grande force de corps & d'eſprit; & qu'ainſi il y ait égalité entre les plaiſirs du cabinet & ceux de la campagne, dont les divertiſſemens me ſemblent ſi doux, que je m'y tiendrois trop heureux ſi j'étois aſſez proche de vous pour avoir le bonheur d'aller quelquefois participer aux vôtres: Et j'aurois tort de craindre que vous l'euſſiez deſagreable, puiſque les obligations que je vous ai, vont juſques à me vouloir bien faire part de ce que vous avez de plus cher au monde, en me mettant aux bon-

nes graces de vos plus intimes amis. Je vous avouë, Monseigneur, que j'ai grande impatience de voir celui que je ne connois que par sa reputation; & que je ne sçaurois avoir en trop grande estime, sçachant celle que vous en faites. Deux choses me donnent esperance qu'il prendra plaisir à m'aimer, l'affection dont vous m'honorez, & la passion avec laquelle je suis.

Au même.

MONSEIGNEUR,

Il ne faudroit point d'autre consideration que le desir d'avoir l'honneur de vous voir, pour me faire souhaiter d'aller en Anjou; puisque ce me feroit une si grande joie, que je serois incapable d'en goûter d'autres en même tems, & que tous les divertissemens de la plus agreable Province du Royaume, ne sçauroient rien ajoûter à mon contentement d'être auprés de vous; la Loire, l'Eté, & la paix, n'ayant rien de comparable au bonheur que le Rhin, l'Hyver & la guerre ne m'ont sçû empêcher de trouver dans la faveur de vos entretiens. Ce seroit donc vous seulement, Monseigneur, que j'irois chercher, & non point ces innocentes delices dont vous me parlez, & qui doivent ceder à celles qui se rencontrent en l'honneur de vos bonnes graces. J'avouë que les estimant au point que je fais, je ne sçaurois trop vous remercier de m'y vouloir donner tant de part, ni trop souhaiter des occasions de vous en témoigner ma reconnoissance, &c.

A Monſieur le Cardinal de la Valette.

MONSEIGNEUR,

Si je n'avois eu le bonheur d'être temoin de la maniere d'agir de vôtre Eminence dans une armée, le raport de mon couſin m'auroit fait admirer comme une choſe fort extraordinaire, ce que je ne regarde maintenant que comme les effets ordinaires de vôtre excellente conduite : & j'aurois appris de lui ce que j'ai tant de joie de dire aux autres: mais ce ſeroit mal connoître vôtre Eminence, que d'ignorer qu'elle ne peut ſouffrir les loüanges dûës à ſon merite, & qu'elle trouve mauvais que ſes ſerviteurs rendent à ſa vertu les témoignages que ſes ennemis mêmes auroient honte de lui refuſer. J'aime donc mieux, Monſeigneur, paſſer de ce qui vous eſt dû par tout le monde, à ce que je vous dois en particulier ; & vous proteſter que les obligations que vous a mon couſin, & la nouvelle faveur que vous m'avez faite, de vouloir qu'il me parlât avec une entiere confiance du ſujet de ſon voyage me comble d'un tel reſſentiment, que je puis, ſans crainte aſſurer vôtre Eminence, qu'elle n'aura jamais un ſerviteur plus fidelle que moi, & que j'aurai toûjours moins de ſoin de conſerver ma vie que ſes ſecrets, qui étant la plus grande preuve que je ſçaurois recevoir de l'honneur de ſes bonnes graces, me donnera une paſſion que nulles paroles ne peuvent exprimer, de témoigner à vôtre Eminence par mes tres-humbles ſervices, combien je ſuis.

A Monsieur Servien.

MONSIEUR,

Voyant par la Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, jusques à quel point vous faites l'honneur à mon frere de l'aimer, je n'ai plus garde de m'étonner de la peine qu'il avoit à se resoudre de quitter l'Anjou, & j'ai quasi regret de l'avoir engagé à se faire une si grande violence que de s'éloigner de vous : mais comme l'affection dont vous l'obligez va encore au-delà de ce qu'il eût osé se promettre, je suis excusable ce me semble de n'avoir pas eu tant de presomption pour lui, que de croire que son départ fût capable de vous affliger : & dans l'estime si extraordinaire que j'ai toûjours faite de vôtre merite, je trouve son bonheur si grand, que je cesserois d'être sincere, si je n'avoüois que je commence d'en avoir de la jalousie. Je demeure d'accord neanmoins qu'elle est injuste, l'avantage qu'il a eu durant si long-tems de vous parler avec une entiere confiance, lui en devant donner sur moi : mais la passion est aveugle, & je confesse, Monsieur, que j'en ai une tres-forte d'avoir beaucoup de part en l'honneur de vos bonnes graces : car il est vrai que je regarde depuis dix-huit mois avec plus de respect & d'estime que jamais, tant d'excellentes qualitez qui me donnerent de l'admiration dés que vous commençâtes de paroître à la Cour, & qui ont toûjours nourri dans mon cœur un desir extrême de me rendre digne de vôtre amitié. Mon frere a été plus heureux que moi, puis

qu'il joüit de l'effet de mes ſouhaits : & ſa paſſion pour l'Anjou ne ſçauroit deſormais être trop grande, puiſqu'il lui a en partie cette obligation. Je vous ſupplie tres-humblement, Monſieur, que je vous aye celle de ne me croire pas moins que lui.

A Monſieur le Cardinal de la Valette, ſur la priſe de Landrecy.

MONSEIGNEUR,

Quand je ſerois moins bon François, je ſuis trop vôtre ſerviteur pour ne reſſentir pas une joie extraordinaire de la derniere action de vôtre Eminence, qui donneroit de la jalouſie au plus grand Empereur des derniers ſiecles, s'il étoit encore au monde. Vous avez pris en peu de jours ce qu'il attaqua inutilement durant pluſieurs mois, & fait perdre aux Hollandois la vanité de ſçavoir mieux que nous emporter des places. Le ſiege de Landrecy ſera deſormais l'un des plus illuſtres exemples que ſe propoſeront les grands Capitaines, & rien ne peut manquer à la gloire de vôtre Eminence, puiſqu'elle eſt accompagnée d'une modeſtie qui en rehauſſe le luſtre & l'admiration. Mais cette vertu qui merite tant de loüanges, en étant ennemie, me défend de continuer à vous témoigner mes ſentimens, de crainte de vous déplaire en vous diſant des veritez qui vous ſont ſi avantageuſes : Il faut donc que je me contente, Monſeigneur, de vous aſſurer qu'entre tous ceux que vous honorez de vos bonnes graces, nul ne ſçauroit être plus paſſionnément.

A Monsieur le Président Barillon.

VOus verrez par ce que je vous ai mandé, comme Dieu vous fait une faveur mille fois plus avantageuse que toutes les fortunes de la terre : & si vous en usez comme je l'espere, vous serez, quoi qu'il vous arrive, l'un des plus heureux hommes du monde, & heureux de ce seul bonheur veritable, en comparaison duquel tous les autres ne sont que misere. Car quel plus grand desir devons-nous avoir que d'entrer dans le chemin de la vraie vie, & en pensant serieusement à nôtre salut, commencer d'obéïr à la voix de ce Dieu d'amour & de charité qui nous commande de le suivre. Serions-nous bien si lâches que de reculer, & de ne pas employer à son service le courage qu'il donne ? Serions-nous bien si miserables que de fermer les yeux à la lumiere des veritez éternelles qu'il nous decouvre, & de demeurer encore attachez à la terre, aprés que par une bonté si extraordinaire il nous montre le chemin du Ciel ? Il est tems de nous reveiller du sommeil dans lequel sont ensevelis la plûpart des hommes, & de reconnoître que vos traverses, & ma mauvaise fortune, qui passent pour des maux à ceux qui en jugent selon les sens, sont les plus grands biens qui nous pouvoient arriver, puis qu'en nous rendant à nous-mêmes, ils nous donnent le loisir dans cette retraite de penser serieusement à nous, & de considerer avec mépris toutes les felicitez passageres, ausquelles nous serions excusables de nous laisser encore ébloüir, aprés en avoir si bien connu le neant & la vanité.

A Monsieur

A Monſieur de Feuquiere, ſur le combat de Poligny.

LE ſuccés de vôtre combat me ſemble ſi heureux, vû les extrêmes avantages que les ennemis devoient ſe promettre de leurs retranchemens, que Monſieur le Duc de Longueville merite à mon avis plus d'honneur de cette action, que s'il les avoit entierement défaits en raze campagne. Et il a écrit ici de vous de telle ſorte, qu'il paroît bien que j'avois raiſon de vous dire que vous étiez heureux de ſervir ſous un Prince auſſi genereux & auſſi bon que lui, puiſque ſon courage joint à ſa conduite le rendra victorieux, & que ſa bonté vous donnera part à ſa gloire. Toute ma crainte eſt que ſa paſſion ſi violente d'en acquerir, ne lui faſſe entreprendre des choſes impoſſibles: car pourvû qu'elles ne le ſoient pas, il n'y a rien que je n'eſpere de lui, ſçachant ce que peut ſur l'eſprit des ſoldats la creance qu'ils ont en leur General, & avec combien de joie tous les Officiers d'une armée ſe ſacrifient pour celui qui ne leur commande rien qu'il n'execute lui-même, & qui tempere l'autorité abſoluë qu'il a ſur eux, par l'amour veritable qu'il leur porte. Tâchez donc, je vous ſupplie, de moderer en lui cette ardeur qui a plus beſoin d'être retenuë que d'être excitée, & ne donnez pas dans vos entrepriſes tant de part à ſa fortune, que la prudence n'y en ait encore davantage.

A Madame la Comtesse de Guébriant.

MADAME,

Mon estime pour vôtre vertu, & mon affection pour vôtre service, me font prendre trop de part à ce qui vous touche pour ne vous pas témoigner avec quelle joie j'ai appris le signalé service rendu à l'Etat par Monsieur vôtre mari; & l'extrême honneur qu'il s'est acquis dans l'une des plus grandes actions de cette guerre, dont chacun demeure d'accord qu'il lui est dû l'une des principales parties de la gloire. Je prie Dieu, Madame, de tout mon cœur qu'il vous le conserve & à la France, à laquelle il ne doit pas desormais être moins cher qu'à vous, puisque son merite le met au rang de ces hommes extraordinaires, nez pour le bien du public, & pour la reputation de leur Patrie. Faites-moi, s'il vous plaît, la faveur de croire que si j'étois assez heureux pour rencontrer les occasions de lui rendre & à vous, autant de service que je le desire, vous connoîtriez, Madame, autrement que par des paroles, que vous n'honorerez jamais de vos bonnes graces, personne qui soit plus que moi.

*A Monsieur ****

VOus ne sçauriez croire quel est le contentement que j'ai reçû d'apprendre l'étroite amitié que vous avez enfin contractée avec M. *** Vous sçavez combien il y a de tems que je le souhaite. Et c'est une merveille que deux

hommes auſſi lents que vous êtes tous deux à vous engager, en ſoyez venus-là ſi promptement. La difficulté n'étoit que de rompre cette double glace : car quant à la fidelité & à la conſtance, vous êtes l'un & l'autre ſi incapables d'y manquer, que je ſuis aſſuré que vôtre union ira toûjours croiſſant, juſques à ce que Dieu vous faſſe la grace de participer à la ſienne dans le bonheur éternel de ſa gloire. Dites, s'il vous plaît, à M *** que c'eſt là où nous ne ſçaurions ſouhaiter d'avoir un Palais trop magnifique; puiſque Dieu ſera lui-même ce Palais que nous habiterons aux ſiecles des ſiecles. Mais que c'eſt ſe tromper de croire qu'il ſe donne à d'autres qu'à ceux qui lui en bâtiſſent ici-bas un dans leur cœur, étant bien raiſonnable que nous le logions chez nous en cette vie le mieux qu'il nous eſt poſſible, ſi nous voulons qu'en l'autre il nous loge ſi ſuperbement, non ſeulement chez lui, mais dans lui-même. Or ce n'eſt pas luy bâtir un Palais dans nôtre cœur que de le remplir d'un amour ſi violent de ces Palais periſſables, dont les marbres les dorures, & les lambris ſeront un jour reduits en pouſſiere : car comme les hommes pour executer le deſſein d'un grand bâtiment, veulent trouver la place vuide : de même le ſaint Eſprit voulant faire ſon temple dans nôtre cœur, & un temple d'amour, veut qu'il ſoit vuide de l'amour des vanitez de la terre : je dis de l'amour, car c'eſt ſe flater de croire que l'on ne les aime pas avec excés, lorſque pour faire ici-bas de petits paradis terreſtres, on s'éloigne de celui du Ciel, en contommant pour des vanitez, les moyens que Dieu nous donne de faire mille bonnes œuvres, & d'être liberaux envers lui-même, qui ne dédaigne pas de nous

être obligé en la personne des pauvres, & de recevoir de nous par leurs mains, comme une faveur & une dette, une petite partie de ces biens que nous ne tenons que de sa bonté. Mais quelle plus grande preuve voudriez-vous de l'affection veritable que Dieu m'a donnée pour cette personne, que de voir que je vous parle ainsi sur son sujet? Je veux croire qu'il l'a permis, puisque ç'a été contre mon dessein; & je vous exhorte à lui parler plus confidemment que jamais: car il est secret & discret au dernier point. Mais il manque un peu de courage pour agir selon sa lumiere qui est fort grande; & c'est à quoi ses veritables amis peuvent, avec l'assistance de Dieu, lui être utiles. Je suis tres-assuré qu'il n'en aura jamais de plus sinceres que nous; & s'il sçavoit quel est le bonheur d'une amitié semblable à la nôtre, dont tout ce qu'il a vû jusques ici n'est qu'une peinture, il avoüeroit que les unions que Dieu fait, sont les seules veritables felicitez de cette vie aussi-bien que de l'autre, & auroit du mépris pour tout le reste.

*A Monsieur ****

SI vous m'avez tenu parole touchant le jeu, Dieu vous a fait une grande grace, & je l'en remercie de tout mon cœur avec vous: que si vous n'avez pas encore eu la force de vous dégager entierement, reconnoissez, s'il vous plaît, vôtre foiblesse, & pour n'y plus retomber, rompez genereusement par une ferme resolution, ce que vous ne pouvez dénoüer: car il ne faut point capituler, ni avec Dieu, parce qu'il est nôtre maître, ni avec le demon, par-

ce qu'il eſt non ſeulement nôtre ennemi, mais un ennemi perfide & irreconciliable : & ce ſeroit vous flatter que de ne croire pas que ce jeu ſi exceſſif & accompagné de tant de mauvaiſes ſuites, en vous éloignant de Dieu, vous approche du démon, puiſque tout ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre ; & qu'il faut eſtre aveugle pour ne pas voir que nous ne ſçaurions témoigner un plus grand mépris des graces de Dieu, que d'employer ſi mal les biens & le tems qu'il nous donne pour faire des charitez, & travailler ſoigneuſement à nôtre ſalut. Je m'arrête-là, n'étant pas beſoin de davantage de diſcours, puiſque je vous en ai aſſez dit de vive voix : & je vous ſupplie tres-humblement de recevoir la franchiſe avec laquelle je vous écris, pour une preuve que je ne deſire pas que vous me reprochiez un jour à la vûë de JESUS-CHRIST & de ſes Anges, que j'aye manqué à l'amitié que je vous ai promiſe.

A Monſieur le Marquis de Gêvres, enſuite du malheur de Fontarabie.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais mieux connu ma paſſion pour vôtre ſervice, & mon eſtime pour vôtre vertu, que par l'apprehenſion que m'ont donnée vos bleſſures, & la joye que j'ai reſſentie de la gloire que vous avez acquiſe en cette campagne ; où aprés vous être ſignalé durant nos bons ſuccés par vôtre courage & vôtre conduite, vous les avez fait paroître avec tant d'éclat dans nôtre malheur, que cette action doit tenir rang entre les actions extraordinaires, qui pour eſtre rares, même à des perſonnes de cœur & de ju-

gement, meriten; des loüanges toutes particulieres. Ne vous étonnez donc pas, Monſieur, ſi vous en recevez de moi, que vous ſçavez eſtre l'un des hommes du monde le plus ennemi de la flaterie : Et croyez, je vous ſupplie, que ſi j'étois aſſez heureux pour vous pouvoir témoigner autrement que par des paroles, ce que je vous ſuis dans le cœur, vous connoîtriez que nul ne ſçauroit eſtre davantage.

A Monſieur le Marquis de Vallencé, ſur les bleſſures de Monſieur ſon fils, à Fontarabie.

MONSIEUR,

Faiſant une profeſſion trop particuliere de vous honorer, pour ne prendre pas beaucoup de part à tout ce qui vous touche, & le merite de Monſieur vôtre fils, m'obligeant à faire une tres-grande eſtime de ſon amitié, je vous ſupplie d'avoir agreable que la peine où je ſuis de ſes bleſſures, me donne la liberté de vous en demander des nouvelles. Elles lui ſont ſi glorieuſes, que pourvû qu'il en guériſſe promptement, je ne ſçai, Monſieur, ſi je l'oſe plaindre de les avoir reçûës, quelques douleurs qu'il en ait ſouffertes : & je croi que vous ne l'en plaignez pas vous-même, vôtre extrême generoſité combattant vôtre affection, & ce courage tout extraordinaire de vôtre maiſon ſurmontant la tendreſſe paternelle. Il faloit eſtre vôtre fils pour conſerver dans un ſi grand deſordre, le même cœur & le même jugement que les autres ont dans la victoire : & lorſque tout ce que l'on pouvoit pretendre étoit de faire une retraite honorable, ſe reſoudre à peine de ſe retirer aprés ſept bleſ-

ſures. Avoüez, Monſieur, que quelque violente que ſoit vôtre paſſion pour ſa gloire, elle a pleinement été ſatisfaite en ce rencontre, & qu'à moins que de lui en avoir coûté la vie, vous trouvez qu'il ne ſçauroit avoir acheté trop cherement la reputation qu'il s'eſt acquiſe. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'il ſoit bien-tôt parfaitement gueri, afin qu'il ne manque rien à vôtre joye, & que je ſois aſſez heureux pour vous témoigner & à lui, par mes ſervices, que je n'en ſçaurois avoir de plus grande que de meriter la faveur que vous me faites de me croire.

A Monſieur le Preſident Ardier ſur la mort de Monſieur ſon pere.

MONSIEUR,

Vous ſçavez trop ce que je vous ſuis pour douter de la part que je prens à vôtre douleur; & ce que j'étois à Monſieur vôtre Pere, pour ne me pas croire ſenſiblement touché de ſa perte. C'eſt pourquoi vous devez ce me ſemble mieux recevoir de moi que d'un autre, la liberté que je prens de vous dire, que Dieu vous l'ayant ôté en un âge où il y en a ſi peu qui arrivent, vous avez plûtôt ſujet de le remercier de vous l'avoir conſervé ſi long-tems, que de vous plaindre de ne l'avoir plus. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je ſois ſi injuſte que de vouloir arrêter vos premieres larmes, la nature vous les demande, & vous les devez à l'affection d'un pere qui vous aimoit ſi paſſionnément. Mais aprés les mouvemens de vôtre bon naturel, conſiderez, je vous ſupplie, qu'il y a des afflictions incomparablement plus grandes que la vôtre. Et ſi mes pa-

roles ne ſont pas capables de vous conſoler, qu'au moins l'état où je ſuis vous ſerve de conſolation. Plaignez, Monſieur celui qui vous plaint : louez Dieu de vous avoir traité plus doucement : & ſouvenez vous toûjours, s'il vous plaît, qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoit plus que moi.

A la Mere Angelique, Prieure du Convent des Carmelites de ſaint Denis.

MA REVERENDE MERE,

Puiſque vôtre Lettre vaut mieux que tous mes plans, preparez-vous, s'il vous plaît, à ſouffrir que je ne vous envoye pas ſeulement des greffes, mais auſſi des arbres : & c'eſt parce que j'en manque qu'il faut que je vous en donne ; le preſent de la veuve de l'Evangile n'ayant été eſtimé par celui qui ſeul connoît la veritable valeur des choſes, qu'à cauſe qu'elle donnoit de ce qui lui faiſoit beſoin, & non pas de ſon abondance. Je ne prétens pas toutefois, ma Mere, que par cette raiſon vous faſſiez moins de cas de mon affection pour vous : car bien qu'elle procede d'un cœur que vous ſçavez en avoir plenitude, tant s'en faut qu'elle en vaille moins, qu'au contraire elle en eſt plus eſtimable, parce qu'au lieu que les choſes corporelles tirent leur prix de la rareté, celles de l'eſprit qui ſont faites par les mouvemens que la charité nous donne, le tirent de leur abondance : Mais il ne faut pas s'engager ſi avant dans un ſujet qui ne ſe peut bien expliquer que de vive voix, ou qui pour mieux dire, n'a point beſoin de diſcours pour s'expliquer, puiſque les ſentimens du cœur

ne

ne ſe font entendre que par eux-mêmes ; & que je vous en parlerois inutilement, ſi ce qui ſe paſſe dans le mien, ne ſe paſſoit auſſi dans le vôtre. Laiſſons donc à Dieu, ma Mere, à nous faire voir clair dans tous ces replis d'une veritable affection, & croyez, je vous ſupplie, que vous ne me reprocherez jamais de n'avoir pas répondu avec fidelité à la vôtre. J'en dirai autant s'il vous plaît, à la perſonne qui a été cauſe de nôtre amitié, puiſque ce ſeroit un crime de ſeparer d'avec vous celle qui nous a unis.

A Monſieur le Marquis de Lyancourt.

MONSIEUR,

Dans la grace que Dieu vous a faite, de vous conſerver Madame vôtre femme, s'il vous plaît de juger de ma joye par les extrêmes apprehenſions où j'ai été, & par la paſſion que j'ai pour tout ce qui vous regarde, à peine la comprendrez-vous, puiſque je ne la comprens pas moi-même. Dans les autres maladies, on conſidere principalement la perſonne que l'on craint de perdre : mais en celle-ci, j'avouë, Monſieur, que je vous conſiderois plus qu'elle, parce que je vous trouvois beaucoup plus à plaindre ; & jugeant de vos ſentimens par les miens, je tremblois pour vous, dans la crainte d'un mal que j'apprens par une cruelle experience, être ſans remede ſur la terre. Dieu ſoit loüé, Monſieur, de vous avoir garanti par ſa miſericorde, des effets que je ſouffre de ſa juſtice, & vous faſſe la grace de ſi bien reconnoître cette faveur, que vous vous rendiez digne d'en recevoir de nouvelles, en mettant

desormais autant de difference entre vôtre amour pour le Createur, & celui que vous aurez pour les creatures, comme il y a de disproportion entre ses grandeurs infinies & les miseres de nôtre neant. Pardonnez, s'il vous plaît, Monsieur, ce mot à mon extrême affection, qui ne seroit pas si hardie si elle étoit moindre.

A Monsieur le Président Barillon.

IL ne nous est pas difficile de garder le silence dans la certitude que nous avons que nos cœurs se parlent, & que ce langage si parfaitement entendu de Dieu & des Anges, est le plus éloquent de tous entre ceux qui s'aiment. Nous nous voyons tous les jours en la presence de celui dont les regards penetrent jusques dans le fond des abîmes. Sa charité nous unit d'autant plus étroitement, que les accidens du monde nous séparent; & il me semble que ce nœud divin dont il a attaché mon ame à la vôtre, se resserre de plus en plus, à mesure que le tems de nôtre éloignement s'augmente. Ainsi les ordres de la nature sont renversez par ceux de la grace; l'esprit comme étant l'Image de Dieu, qui est tout esprit, s'éleve au-dessus de la condition du corps. Vous êtes plus libre que vous n'étiez, & nous nous sommes plus presens que nous n'étions. C'est maintenant que vous commencez à devenir veritablement heureux, parce que vous l'êtes moins selon le monde; & c'est maintenant que je commence à l'être aussi, parce que ma perte & ma douleur me détachent des affections du monde. Nous sommes également dans la

ſolitude, puiſque celles qui ne ſont pas volontaires ne meritent nullement ce nom, & que comme la mienne procede ſeulement de mon election, Dieu vous fait la grace de rendre la vôtre, de neceſſaire, volontaire. Merveilleuſe grace, & qui eſt ſi rare que nous ne ſçaurions aſſez en remercier celui de qui nous la tenons! Heureuſe ſolitude, qui en nous éloignant des hommes nous approche du Createur, du Maître & du Redempteur des hommes! Souhaitable retraite, dans laquelle cet Amant celeſte nous trouvant à l'écart, prend plaiſir de parler en ſecret à nôtre cœur, & de nous entendre lui dire avec ſaint Auguſtin; *Domine ecce aures cordis mei ante te, aperi eas, & dic anime mee, ſalus tua ego ſum!* Rendons-nous dignes, je vous ſupplie, d'une faveur ſi particuliere: N'imitons pas ce mauvais ſerviteur, qui au lieu de faire profiter le talent qui lui étoit commis, l'enſevelit dans la terre. Nous n'avons plus de tems à perdre pour penſer ſerieuſement à l'éternité. Tant de morts de toutes conditions & de tous âges, qui feront mettre cette année entre les plus funeſtes qui furent jamais, parlent à nos yeux & à nos oreilles: Mais ne ſoyons pas ſi lâches que d'entrer ſeulement par la crainte dans les ſentimens que ſon amour nous doit donner; & d'autre côté n'aſpirons pas à ſa gloire, ſans embraſſer auſſi ſes ſouffrances. Allons au Tabor, mais par le Calvaire; car il n'appartient qu'au Fils de Dieu d'aller au Calvaire par le Tabor. Nous ſommes maintenant vous & moi, au regard du commun du monde, comme dans un port, d'où nous conſiderons les naufrages dont il a plû à ce divin Pilote de nous garantir: Mais au regard de nous-mêmes, nous ſommes toûjours au mi-

lieu de l'orage, puiſque les tempêtes qui s'élevent ſans ceſſe dans nôtre cœur, par le ſouffle du demon, & l'agitation de nos propres paſſions, ſeroient capables de nous faire tomber dans le plus perilleux de tous les naufrages. Nous ne ſçaurions trop être ſur nos gardes, ayant de ſi puiſſans ennemis, ni trop eſperer de nôtre bonheur, pourvû que nous combattions avec courage. Ceux de nos Amis que vous ſçavez avoir ſi genereuſement triomphé du monde, en foulant aux pieds tous ſes plaiſirs, & toutes ſes eſperances, marchent à pas de Geant dans cette ſainte carriere. Leur ſolitude eſt ſi grande, que Dieu ſeul ſçait ce qui s'y paſſe; & s'ils le pouvoient, ils ſe cacheroient eux-mêmes à eux-mêmes. Je ne vous parle point de cet autre, dont les actions ſont ſi fort au-deſſus de mes paroles que je ne ſçaurois que par mon ſilence rendre témoignage à ſa vertu. Dieu a permis par cette derniere rencontre que vous euſſiez en lui un exemple parfait de tout ce que vous avez à faire en l'état preſent où vous êtes. Et quand je conſidere ſur ce ſujet toutes les graces que vous avez receuës, j'entre dans une auſſi grande admiration des miſericordes de Dieu ſur vous que de l'aveuglement de ceux qui appellent malheur le bonheur le plus veritable de vôtre vie. Je vous demande réponſe à cette Lettre, afin de recevoir la conſolation d'apprendre par vous-même, les diſpoſitions où je ne doute point que vous ne ſoyez. Aprés cela nous recommencerons à garder le ſilence juſqu'à-ce que Dieu nous le faſſe rompre, comme il m'y a obligé maintenant: ce qui n'eſt pas difficile à juger, en voyant que je vous parle ainſi cœur à cœur, un langage qui n'eſt

intelligible qu'à ceux qui ſont unis enſemble par lui.

A Monſieur le Marquis de Fontenay ſur le ſujet de ſa maladie à Nancy, lorſqu'il étoit Gouverneur de Lorraine.

MONSIEUR,

Entre ce grand nombre de Lettres de compliment, que vous recevrez ſur le ſujet de vôtre maladie, je vous ſupplie de n'y point mettre celle-ci, puiſque ce n'eſt pas tant un devoir de civilité que je vous rends, qu'un veritable témoignage de la douleur que j'ai reſſentie de vôtre mal, & de l'extrême joye que je reçois, de ce qu'il a plû à Dieu de vous conſerver. Vous diſiez autrefois, Monſieur, que j'aimois le Meſtre de Camp du Regiment de Piedmont; mais j'ai reconnu par experience que Monſieur le Marquis de Fontenay me touche encore plus que le Gouverneur de Nancy & de Lorraine. J'avouë que j'ai été en cette rencontre meilleur ami que bon François; mais il le faut pardonner à une amitié qui a commencé quaſi dés le berceau, qui s'eſt accruë par la familiarité & la confiance, & qui va toûjours s'augmentant par l'eſtime que je fais de vôtre vertu. Tellement que ſi je ne vous ai pas aſſez conſideré comme une perſonne publique, ce n'eſt que par l'excés de mon affection pour vôtre perſonne particuliere, dont vous n'oſeriez vous plaindre, puiſque ce ſeroit me blâmer d'être trop veritablement.

A Monſieur le Duc de VVeymar.

MONSEIGNEUR,

Si l'honneur que j'ai de connoître ſi particulierement vos éminentes qualitez, ne m'avoit appris que les actions qui font admirer les plus grands Capitaines, ſont au-deſſous de ce que l'on doit attendre de vôtre Alteſſe, elle n'auroit pas gagné deux Batailles ſans que je lui euſſe témoigné ma joye de l'heureux ſuccés de ſes armes. Mais ſçachant qu'il n'y a rien de ſi extraordinaire que l'on ne puiſſe ſe promettre de la conduite & de la valeur de V. A. j'eſperois toûjours qu'une troiſiéme bataille en la même année, feroit voir que ce n'étoit point le hazard & la fortune qui vous avoient auparavant fait triompher de vos ennemis. Dieu a permis, Monſeigneur, que mes eſperances n'ont pas été vaines. La gloire que V. A. s'eſt acquiſe en cette derniere Campagne, marchera au premier rang des évenemens les plus illuſtres de nôtre ſiecle. Et ceux qui viendront aprés nous, mettront avec raiſon entre les choſes incroyables, ce que tout le monde, avant que vous l'avoir vû faire, mettroit au nombre des choſes impoſſibles. L'éclat de tant de victoires n'eſt pas neanmoins, Monſeigneur, capable de m'ébloüir, comme le doivent être ceux qui ne connoiſſent que ce qui paroît de vos immortelles actions. Je paſſe bien plus avant; car V. A. m'ayant ſouvent fait la faveur de m'ouvrir ſon cœur, je trouve que tous ces effets, quelque admirables qu'ils puiſſent être, ne le ſont point à comparaiſon de la cauſe dont ils procedent; le juge-

ment merveilleux, la conſtance invincible, & la generoſité toute heroïque de V. A. étant capables d'en produire encore de plus grands. Mais je m'apperçois, Monſeigneur, que ma paſſion pour vôtre gloire, me fait oublier mon devoir, en vous divertiſſant trop long tems de ſes importantes occupations qui arrêtent maintenant ſur vous les yeux de toute l'Europe. Je ne demande donc plus à V. A. que la permiſſion de lui dire, qu'entre tous ceux qui reverent le plus ſa vertu. & ont davantage de reſſentiment de ſes faveurs, nul ne ſera jamais plus que moi.

A Monſieur le Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

Je fais une profeſſion trop particuliere de vous honorer, & j'ai receu trop de preuves de la faveur de vos bonnes graces, pour n'être pas obligé de vous témoigner combien je me réjoüis de la nouvelle gloire que vos dernieres actions vous ont acquiſe. Il n'y a point, Monſieur, aujourd'hui de François dont le nom ſoit ſi connu que le vôtre l'eſt au-delà du Rhin. Vous l'avez tantôt paſſé autant de fois que la Meuſe. Et il ne faut pas s'étonner ſi aprés lui avoir fait ſentir tant de preuves de vôtre conduite & de vôtre valeur, vous lui êtes redoutable. Je ſouhaite, Monſieur, de tout mon cœur la continuation de vos heureux ſuccés, & que vous me faſſiez l'honneur de m'aimer toûjours autant comme je ſerai toute ma vie avec paſſion.

A Monſieur le Comte de Guebriant.

MONSIEUR,

Je m'étois contenté il y a quelque tems de témoigner à Madame vôtre femme quelle étoit mon eſtime de vôtre vertu, & des actions ſignalées qui vous avoient acquis tant de gloire : Mais puiſque vous continuez à faire des choſes ſi extraordinaires, qu'il ſemble que vous ayez reſolu de vous ſurmonter vous même, comme ſi vous étiez jaloux de vôtre propre reputation ; permettez-moi, Monſieur, de vous faire voir, que je ne m'intereſſe pas ſi peu en l'honneur de la France, que je n'aye du reſſentiment des grands ſervices que vous lui rendez. Il faut avoüer que vôtre ambition & vôtre courage ne pouvoient rencontrer une occaſion plus illuſtre pour témoigner ce que vous êtes ; & que ce que Monſieur le Duc de Vveymar a fait en cette Campagne, paſſera avec raiſon à l'avenir pour l'une des plus grandes merveilles de nôtre ſiecle. Que ſi Dieu veut, comme je l'eſpere, que le gain de trois batailles, mêlé de tant d'autres belles actions, ſoit couronné de la priſe de Briſac, je confeſſe, Monſieur qu'il faudra que vous ſoyez tous bien modeſtes pour ne devenir pas inſolens de tant de bonheur & de tant de gloire : Mais qui peut douter de vôtre modeſtie, puiſqu'elle accompagne toûjours cette haute generoſité, qui ne conſidere jamais ce qu'elle a fait, parce qu'elle aſpire continuellement à des choſes encore plus élevées ? Que ſon Alteſſe ajoûte donc, Monſieur, cette importante Place à ſes triomphes

de cette année ; & hâtez-vous d'en apporter l'heureuſe nouvelle, afin de voir les effets d'une joye, au ſujet de laquelle vous aurez tant contribué. Je penſe pouvoir dire avec verité, que perſonne ne le ſouhaite davantage que moi, non plus que de vous témoigner plûtôt par des ſervices que par des paroles, avec combien de paſſion je ſuis.

A Monſieur le Marquis de Montauſier.

MONSIEUR,

Je penſe que vous croyez bien que je ne m'intereſſe pas ſi peu en vôtre gloire, que je n'aye été ſenſiblement touché de vos dernieres actions: Et il ſuffit, ce me ſemble, à ceux qui ont l'honneur de vous connoître auſſi particulierement que je fais, de dire qu'elles ſont dignes de vous, pour vous en donner la loüange qu'elles meritent, puiſque quoi que vous puiſſiez jamais faire de grand & de genereux, je croirai toûjours que vous pouvez faire encore davantage, ſçachant que l'on ne doit point mettre de bornes à l'ambition & au courage de ceux qui ont l'eſprit auſſi ferme, & le cœur en une auſſi haute aſſiette que vous les avez. Mais avoüez la verité, Monſieur, vous n'êtes pas malheureux de ce que la fortune a bien voulu vous donner part à la plus belle & à la plus hardie entrepriſe de nôtre ſiecle ; & il y a grand plaiſir d'eſtre un ſi glorieux témoin de ces évenemens illuſtres, qui ayant été juſqu'ici le ſujet de l'admiration de toute l'Europe, le ſeront de ſon étonnement, ſi Briſac, comme je l'eſpere, tombe enfin ſous les armes victorieuſes de ce brave

Prince, à la conduite & à la constance invincible duquel, vous sçavez que nous jugeâmes il y a long-tems, que rien n'étoit impossible, aprés lui avoit vû faire dés-lors dés choses si grandes & si extraordinaires, &c.

A Monsieur le Comte de Pas, fils de Monsieur de Feuquiere, sur sa blessure à l'assaut de Luneville.

MONSIEUR MON COUSIN,

Vôtre blessure vous est si glorieuse, que pourvû qu'elle soit favorable, je pense que ce seroit offenser vôtre courage que de vous en beaucoup plaindre; & d'autre côté je ne voi pas grande apparence lorsque vous souffrez de la douleur, de vous en faire des complimens: ce qui me vient fort à propos, y ayant renoncé pour jamais avec vous, à cause que vous êtes l'une des personnes du monde pour qui j'ai autant d'estime & d'affection; j'ajoûte aussi de tendresse, ayant remarqué en vous tant de bon naturel, qu'il me semble que l'on ne vous sçauroit trop aimer: en quoi il entre possible un peu d'amour propre, puisqu'il est vrai que je me laisse persuader assez aisément, que les bonnes qualitez que vous tenez du côté maternel, n'ont point fait un desavantageux mélange pour vous rendre digne fils de Monsieur de Feuquiere: assurez-vous donc, mon cher Cousin, que si j'étois assez heureux pour vous pouvoir rendre autant de service que j'en ai de desir, les effets vous feroient connoître qu'il n'y a personne au monde qui soit plus à vous que moi.

A Monſieur de Saint-Ange, Premier Maître d'Hôtel de la Reine.

MONSIEUR,

Vôtre Lettre du 8. m'a appris la continuation des graces de Dieu ſur la Reine & ſur Monſieur le Dauphin, dont je croi que perſonne ne reſſent une plus veritable joye que moi, parce qu'il eſt vrai que je n'ai pas moins de paſſion pour ce qui touche cette grande Princeſſe, à cauſe de ſon extrême bonté, que de reſpect pour la qualité qu'elle porte maintenant de Mere de celui qui ſera un jour, comme je l'eſpere, le Pere de la Patrie, qui eſt un titre encore plus auguſte que celui de Roi de France, puiſque pour le meriter, il faut que ſa vertu le faſſe regner par amour dans le cœur de ſes ſujets; au lieu que les Souverains ne regnent d'ordinaire ſur leurs peuples que par leur ſeule puiſſance.

A Monſieur le Marquis de la Tour-landry, ſur la mort de Madame ſa femme.

MONSIEUR,

Vous n'aurez pas à mon avis, grande peine à croire que jamais nouvelle ne m'a plus ſurpris que celle de vôtre perte, & que nul de vos ſerviteurs & de vos amis, ne la reſſent plus que moi, & ne reconnoît ſi bien l'excés de vôtre juſte douleur; car ſi l'extrême vertu de Madame vôtre femme, & l'affection ſi particuliere dont elle m'honoroit, m'obligent à la regretter

toute ma vie, l'état où vous sçavez que je suis, me fait voir si clairement vôtre affliction dans la mienne, que je croi qu'il n'y a personne au monde qui la puisse comprendre comme je fais. Il faut avoüer que toutes les autres, quelque violentes qu'elles puissent estre, ne sont rien en comparaison; elles touchent le cœur, mais celle-ci l'arrache; elles nous ravissent des choses qui nous sont cheres, mais celle-ci nous divise nous mêmes d'avec nous-mêmes; elles ébranlent l'ame, mais celle-ci la mettroit dans le desespoir, si Dieu ne la soûtenoit par sa grace. C'est donc à lui seul, Monsieur, que nous devons avoir recours; car ce seroit vous flater, de vous dire que le tems est capable de vous consoler: c'est un excellent medecin pour les maux ordinaires, mais il n'en sçauroit guerir de semblables aux nôtres, qui n'en peuvent gueres avoir qui les égalent, puisqu'entre mille mariages il ne s'en rencontre pas un où l'on éprouve le bonheur dont nous joüissions. Ne cherchons plus sur la terre celles qui nous attendent dans le Ciel; témoignons-leur nôtre veritable amour, en mépriſant nos propres interests, pour nous réjoüir de leur éternelle felicité, & tâchons de vivre de telle sorte, que nous ayons sujet d'esperer de la misericorde de Dieu, qu'il nous fera la même grace qu'elles ont receuë. Un autre que vous s'étonneroit, Monsieur, de me voir tenir ce langage, mais vous ne trouverez pas étrange que vous écrivant les larmes aux yeux, je vous parle avec tant de liberté & de confiance, le ressentiment que j'ai de vôtre perte, & la compassion que me fait vôtre douleur, étant si extrême, que je connois plus que jamais, & combien j'honorois celle que nous pleurons, & avec quelle passion je suis.

A Monſieur le Cardinal de la Vallette.

MONSEIGNEUR,

Il me ſemble qu'aprés avoir demeuré ſi longtems ſans vous écrire, de crainte de vous divertir de vos importantes occupations, je ne ſçaurois plus paſſer pour indiſcret, en renouvellant à vôtre Eminence les proteſtations de mon tres-humble ſervice ; & quelque inutile que je lui ſois, je m'aſſure qu'elle n'aura pas deſagreable de voir la paſſion que j'ai, de me conſerver en l'honneur de ſes bonnes graces : car V. E. eſt trop juſte, pour conſiderer plûtôt les hommes par les occaſions que la fortune leur donne de vous témoigner leur affection, que par l'extrême deſir qu'ils en ont, & trop genereuſe pour n'aimer que ceux qui lui ſont utiles ; c'eſt pourquoi j'eſpere Monſeigneur, qu'autant à Pomponne qu'en Allemagne, & dans la ſolitude qu'à la Cour, V. E me regardera toûjours comme une perſonne qu'elle n'eſt pas fâchée qui ſoit entierement.

A Monſieur de Montrave, Premier Preſident au Parlement de Toloſe.

MONSIEUR,

Il paroît bien que j'ai une extrême confiance en l'honneur de vôtre amitié, puiſque m'étant ſi chere, je ne me ſers point des petits devoirs pour la conſerver. Il me ſemble qu'ils vous importuneroient plûtôt que de vous plaire, par-

ce qu'ils ſont trop au-deſſous des preuves que je voudrois vous pouvoir rendre de ma paſſion pour vôtre ſervice ; & que vous croiriez me faire tort, de juger par de ſi foibles marques, de ce que vous ſçavez que je vous ſuis depuis tant d'années. En quelque lieu que vous ſoyez, Monſieur, je ſuis aſſuré que j'ay le bonheur d'y avoir un ami veritable ; & que vous ne doutez point qu'en quelque part que je ſois, vous n'y en ayez un à toute épreuve. Ainſi ce n'eſt que pour ſçavoir des nouvelles de vôtre ſanté, que je vous écris, & pour vous dire que cet arbre que j'aime tant, à cauſe qu'il porte vôtre nom, m'a enfin apporté un fruit admirable : mais n'en pouvant trop avoir à mon gré, puiſqu'il vient de vous, je vous ſupplie tres-humblement de m'en envoyer quelques greffes cueillies de vôtre main, afin que cet honneur qu'elles recevront, me les faiſant priſer encore davantage, je leur donne dans mes Plans le même rang que vous tenez dans mon eſtime ; & que ce me ſoient toûjours de nouveaux ſujets de penſer à la faveur que vous me faites de m'aimer & de me croire.

A un Religieux.

MON REVEREND PERE,

J'aurois beſoin de vôtre plume pour pouvoir dignement répondre à l'obligation que je vous ai, & au merite de vôtre Preſent ; & je ne ſçai lequel le plus eſtimer, ou l'affection que vous me témoignez, ou l'excellence de vôtre ouvrage ; car l'une partant du cœur, & l'autre de l'eſprit, elles ne ſçauroient avoir deux

principes plus nobles : Mais les lumieres qui éclatent dans ces beaux vers, allant ſe répandre ſur tout le monde, il me ſemble, mon Pere, que je dois vous ſçavoir encore plus de gré, de la chaleur qu'il vous plaît d'y ajoûter pour moi par vôtre Lettre, que de la faveur que vous me faites, de me mettre au nombre des premiers qui les auront vûs. Recevez donc, je vous ſupplie, comme le plus grand des deux remerciemens que j'ai à vous rendre, celui qui m'engage à être deſormais veritablement.

A Monſieur Arnauld, Docteur de Sorbonne.

MON TRES-CHER FRERE,

Puiſque nous ne faiſons que commencer à faire une veritable connoiſſance auſſi-bien qu'une veritable amitié, toutes celles qui n'ont pas Dieu pour principe n'ayant que de vaines apparences ; il eſt raiſonnable que je vous diſe dans les rencontres, ce que lui ſeul eſt capable de découvrir dans le fond de mon cœur, afin que vous puiſſiez deſormais y voir auſſi clair que moi-même. Sçachez donc, s'il vous plaît, que plus une choſe me touche l'eſprit, & moins je ſuis capable d'en témoigner d'abord mon ſentiment, parce que l'ame s'occupant toute en elle-même dans la vûë d'un objet qui la remplit, ne penſe pas à pouſſer ſes ſentimens au dehors, & dédaigne de ſe ſervir du diſcours, parce que les paroles ſont trop foibles pour exprimer la grandeur de ſes penſées : c'eſt, mon cher frere, ce qui m'eſt arrivé avec vous ; car j'étois ſi occupé

en la consideration de la misericorde que Dieu vous a faite, qu'il m'étoit impossible de vous en rien dire, tant de circonstances admirables me mettant dans l'étonnement, & les effets visibles de sa grace, qui reluisent avec un si grand éclat en cette conduite, m'ayant ébloui l'esprit. Ne trouvez donc pas étrange, que j'aye eu besoin de tems pour revenir à moi, & qu'ayant encore vû depuis, le papier que je reçus hier je vous dise que je suis transporté de joie dans la consideration de vôtre bonheur, Dieu ne vous ayant pas seulement appellé à lui, mais vous ayant donné pour vous y conduire un guide si admirable, qu'il faut être dans les dispositions où vous entrez, pour connoître ce que j'en pense. Courage donc, mon cher Frere, tâchons toûjours d'avancer avec humilité & confiance, & mourons plûtôt mille fois que de retourner en arriere. La voye est étroite, mais il n'y en a point d'autre qui mene à la vie : elle est contraire à nos inclinations, mais nos inclinations sont contraires à nôtre salut; elle est couverte d'épines, mais il n'y a que ces épines qui produisent des fleurs pour une éternité.

A Monsieur le Cardinal de la Valette.

MONSEIGNEUR,

La Lettre dont il a plû à vôtre Eminence de m'honorer, est en tant de manieres si obligeante, que ce seroit mal le connoître que d'entreprendre de l'en remercier. On témoigne par des paroles son ressentiment des faveurs ordinaires, mais on ne repond que du cœur à celles qui partent du cœur. Et comme j'avoüe, Monseigneur,

ſeigneur, que ce ſont les ſeules que j'eſtime, il faut que je confeſſe auſſi que V. E. ne pouvoit m'attacher plus étroitement à ſon ſervice, qu'en jugeant ſi favorablement & ſi veritablement tout enſemble, de mon peu d'amour pour mes intereſts, & de ma fidelité inviolable pour mes amis. Je ſerois bien malheureux, Monſeigneur, ſi Dieu m'ayant fait la grace de mépriſer à vingt-cinq ans, & dans un temps auquel j'avois autant d'avantages qu'homme de France de ma condition, ces baſſeſſes & ces lâchetez que je voyois commettre à tant d'autres pour faire fortune, je commençois maintenant que j'en ai cinquante, & que j'ai perdu ce que j'avois de plus cher au monde, à concevoir pour les choſes de la terre, de nouveaux deſirs & de nouvelles eſperances. C'eſt pourquoi en une ſorte V. E. a ſujet de dire, que je ne ſuis pas plus intereſſé que de coûtume; mais en une autre, je lui déclare franchement que je le ſuis, car je ſouhaite avec ardeur d'avoir part à cette haute gloire qui ne nous promet rien moins que d'être Rois dans un Royaume qui eſt éternel. Je ſçai trop combien ont de mauvaiſes heures, ceux qui paroiſſent les plus heureux; & j'ai trop vû tomber de têtes couronnées, pour me laiſſer ébloüir par les fauſſes apparences des fortunes mediocres. Je n'en deſirerois point de plus grande que d'avoir quelque partie des vertus de mon ami, dont je n'oſois dire autrefois à V. E. tout le bien que je ſçavois, de crainte d'offenſer ſa modeſtie, & de paroître paſſionné en étant trop veritable: Mais maintenant que l'état où eſt Monſieur de Saint Cyran, me permet de lui donner les loüanges qui lui ſont dûës, parce qu'il n'y auroit pas moins de lâcheté que de conſcience à y manquer, j'oſe hardi-

ment assurer V. E. qu'il peut marcher au premier rang des plus gens de bien, & des plus grands personnages de sa profession & de son siecle ; & que si celui qui aprés le Roi a le pouvoir de le tirer du Bois de Vincennes, connoissoit comme je fais le fonds de son esprit & de son cœur, il se tiendroit sans doute obligé par justice, de mettre en sa place ceux dont les artifices & les calomnies ont voulu faire passer une si grande innocence pour criminelle : & il paroît bien Monseigneur, que V. E sçait lire dans mes pensées, puisqu'elle croit que j'ai perdu en perdant la conversation d'un si parfait ami, le plus grand soulagement que j'étois capable de recevoir dans ma douleur. Ce qui fera que V. E. ne s'étonnera pas, je m'assure, que je tâche autant que je puis de trouver avec Dieu la consolation qui m'est ôtée. Si j'avois oublié, Monseigneur, ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire si souvent sur les bords du Rhin, je ne vous parlerois pas avec tant de liberté de mes sentimens : Mais sçachant quels sont les vôtres au milieu même de vos plus grands emplois, je n'ai garde d'apprehender que V. E. le trouve mauvais: & quand je considere que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats, je ne m'étonne pas qu'elle pense serieusement à cette derniere heure, qui en terminant avec la vie tous ces grands desseins ausquels la vanité des hommes ne met point de bornes, les fait passer dans un autre monde, dont les loix immuables sont si contraires aux fausses maximes de celui-ci. Mais je m'apperçois, Monseigneur, que j'abuse de de vôtre loisir ; j'en demande pardon à V. E. & n'aurai pas, comme j'espere, grand peine à l'obtenir, puisqu'il n'y a point de fautes plus

excuſables que celles qui procedent d'un excés d'affection, & que cette Lettre ne ſeroit pas ſi longue, ſi j'étois moins.

A Monſieur le Cardinal de la Valette, ſur la mort de Monſieur le Duc de Candale ſon Frere.

MONSEIGNEUR,

Lorſque la Lettre ſi obligeante dont il a plû à vôtre Eminence de m'honorer, m'engagea ces jours paſſez à lui parler ſelon mes ſentimens & avec beaucoup de liberté, je ne croyois pas que V. E. fût à la veille d'éprouver par une triſte experience, que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats. Il faut avoüer, Monſeigneur, que le monde eſt bien peu de choſe, puiſqu'il ne ſçauroit nous rien donner que nous ne courions ſans ceſſe fortune de perdre, & que ce qui eſt en un tems le ſujet de nos conſolations & de nos joyes, devient en un autre la cauſe de nos regrets & de nos larmes. Si vous aviez moins aimé Monſieur vôtre frere, vous ne le pleureriez pas tant à cette heure, & ſi V. E. n'avoit eu le bonheur de lui rendre les derniers devoirs avec des ſoins & des aſſiſtances dignes de ſon bon naturel & de ſon courage, elle n'auroit pas maintenant des reſſentimens ſi vifs dans le malheur de ſa perte. Je m'aſſure que V. E. n'aura pas peine à croire, que faiſant une profeſſion ſi particuliere, d'être ſon tres-humble ſerviteur, j'en ſuis touché comme je dois, & que ſi j'étois ſi heureux que de pouvoir contribuer quelque choſe au ſoulagement de ſon affliction, il n'y a rien que je ne

fisse, pour lui témoigner combien je suis.

A Monsieur le Président Barillon.

MONSIEUR,

Vous m'avez répondu de telle sorte, lorsque je vous ai demandé de vos nouvelles, & je sçavois si bien les dispositions où vous étiez, quand même vous ne m'eussiez point rendu réponse, que j'aurois tort d'en être maintenant en doute. C'est pourquoi je n'ai pas de peine à demeurer dans le silence, encore que vous soyez l'une des personnes du monde pour qui j'ai autant de liberté de parler, j'entens de cette liberté sainte, que Dieu seul est capable de donner à ceux qui s'aiment en lui, & qui forme cet admirable langage du cœur, qui est une image dans la terre de celui des bienheureux dans le Ciel. Ainsi sans vous voir & sans vous parler, je connois mieux ce que vous pensez, que ne font ceux à qui vous parlez & qui vous voyent; & l'avantage que j'ai sur eux est incomparablement plus grand que celui qu'ils estiment avoir sur moi, parce que nôtre communication est d'autant plus pure & plus parfaite, qu'elle est insensible, & que celui *qui vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt*, supplée par une maniere toute spirituelle & toute divine, à ce qui pourroit manquer à nos entretiens faits en sa presence. Je suis par tout où vous êtes, & vous êtes par tout où je suis, l'adorable lien qui nous conjoint, pouvant bien nous unir lorsque nous sommes en diverses Provinces, vû qu'il nous uniroit encore davantage, quand nous serions même en divers mon-

des, puiſque l'Egliſe triomphante eſt plûs étroitement unie avec la militante, que la militante ne l'eſt en ſoi-même. Nous ſommes trop-heureux d'avoir été jettez par diverſes tempêtes, dans un port où nous n'euſſions pû arriver par le calme, & d'avoir le loiſir de conſiderer attentivement dans le repos de nos differentes ſolitudes, l'état déplorable de la plûpart des hommes, qui ſe laiſſent ſi fort éblouïr par les vaines apparences des faux plaiſirs, des faux biens, & des faux honneurs, qu'ils renoncent pour ſes contentemens qui paſſent comme un éclair, à des felicitez perdurables, à des richeſſes incorruptibles, & à l'éternité de la gloire. Je vous aime trop pour vous plaindre dans une condition ſi avantageuſe, & j'ai auſſi trop de confiance en la conduite de Dieu ſur vous, pour ne me réjoüir pas lorſque vous en ſortirez, ne doutant point que cela n'arrive quand il vous verra aſſez affermi dans les inſtructions qu'il vous donne lui-même en la ſainte école de cette retraite qu'il vous avoit preparée de tout tems, & avant le tems, afin de ſe montrer à vous plus à découvert que vous n'euſſiez ſçû le voir dans l'embarras des affaires: ce que vous jugez ſi-bien, & me l'avez mandé en des termes ſi puiſſans, que je n'y penſe jamais ſans en reſſentir une conſolation particuliere. JESUS-CHRIST permit que vôtre éloignement commença le jour de ſa mort pour vous faire entendre que vôtre occupation durant cet éxil, devoit être d'apprendre à mourir avec lui, afin de renaître auſſi avec lui; & nous voici arrivez à ce jour glorieux, auquel je veux eſperer qu'il nous fera la grace de reſſuſciter pour ne mourir plus, car ce que l'on appelle mort, ne l'eſt pas pour ceux qui paſſent de

cette mort apparente à la seule veritable vie, non plus que ce que l'on nomme vie, ne l'est point pour ceux qui ne l'employent qu'à s'engager dans les liens d'une mort éternellement malheureuse. J'avouë que si la soûmission que je dois aux ordres de la providence, ne m'obligeoit de souffrir sans inquietude une si longue separation, je la supporterois avec beaucoup de peine, ayant, ce me semble, mille choses à vous dire, & à apprendre de vous, sur l'usage que nous devons faire de tant de graces dont Dieu nous favorise: mais au deffaut de nos paroles parlons-nous par nos actions, & n'oublions jamais que nous lui rendrons compte de cette union si étroite qu'il a faite entre nous, pour nous obliger de nous enti'exciter à l'aimer & à le servir en esprit & verité, comme il nous l'enseigne lui-même, par ce mysterieux & celebre discours qu'il adresse à tous les Chrétiens en la personne de la Samaritaine.

A Monsieur le Cardinal de la Valette, sur la conservation de la Citadelle de Turin.

MONSEIGNEUR,

Il faloit tant de vertus jointes ensemble pour soûtenir tout un Etat, en sauvant sa Capitale dans l'effroi & le peril qu'apportent la surprise & le manquement de toutes choses, que la modestie de vôtre Eminence ne pouvant souffrir les justes loüanges qui lui sont dûës pour une action si extraordinaire, il vaut mieux que je me contente de remercier Dieu avec elle du glorieux succés dont il lui a plû

de benir une reſolution ſi ſagement priſe, & ſi genereuſement executée. Vos occupations, Monſeigneur, ſont auſſi trop importantes pour divertir vôtre Eminence par des diſcours inutiles ; & elle aura poſſible reçû deux de mes Lettres, de la longueur deſquelles j'aurois à lui demander pardon, ſi j'avois pû prevoir qu'elles lui euſſent été renduës dans un tems ſi mal propre à les lire : mais pour ne point tômber encore dans la même faute, j'aſſurerai ſeulement vôtre Eminence qu'entre tous ceux qu'elle honore de ſes bonnes graces, il n'y aura jamais perſonne qui en conſerve un plus grand reſſentiment que moi, ni qui ſoit davantage.

A Monſieur l'Evêque de Graſſe.

MONSEIGNEUR,

Ce ne ſeroit pas vous répondre ſelon ma ſinſerité ordinaire, & avec l'ouverture de cœur que j'ai pour vous, ſi je vous diſſimulois mon amour pour la ſolitude, & le mépris que Dieu me donne du monde depuis la perte que j'ai faite de ce que j'y avois de plus cher. On ſe détrompe à moins de la trop grande eſtime des choſes de la terre ; & il faudroit être bien aveugle pour ne voir pas, aprés une telle experience, que le veritable bonheur ne ſe peut rencontrer en cette vie. Ainſi je n'ai garde de contredire vos ſentimens, & de manquer à celui que je dois avoir de la faveur de vôtre ſouvenir, & de la part que je me promets en vos prieres. Vous êtes trop charitable pour me les refuſer en l'état où il a plû à Dieu de

me mettre ; & ſçachant comme vous ſçavez, que plus l'on commence à connoître la verité, & plus l'on a beſoin de ſecours pour y répondre Il faut avoüer que vous êtes bien-heureux d'allier ſi ſaintement la vie active avec la contemplative, que la qualité d'Evêque ne vous empêche pas d'être ſouvent entre Dieu & vous un vrai ſolitaire ; & que ces diſpoſitions de ſilence & de retraite ne vous dérobent point aux occupations de la charge que JESUS-CHRIST vous donne dans ſon Egliſe. Je confeſſe que je ſouhaiterois paſſionément d'être, en quelque maniere ſemblable, auſſi bon Hermite que vous êtes bon Chartreux ; & que la grace étant la ſeule choſe que je vous envie à Graſſe, de cette innocente envie à laquelle la charité nous exhorte, ce n'eſt ni la vûë de vôtre mer, ni les parfums de vos orangers qui me feroient mépriſer la Marne, & les Plans de Pomponne. Je voudrois paſſer juſques dans le ſecret de vôtre cabinet, & les replis les plus cachez de vôtre cœur, pour y trouver ces richeſſes incorruptibles que vous amaſſez pour un autre monde, & qui vous enrichiroient encore davantage, ſi je vous en dérobois une partie, puiſque ces heureux larcins, au contraire de ceux des choſes periſſables, ſanctifient & ceux qui les font, & ceux qui les ſouffrent. Vôtre Lettre m'a trouvé à Paris ; mais dans l'impatience de retourner à la campagne, où j'appris il y a quelque tems tres particulierement de vos nouvelles par un Pere de la Doctrine Chrétienne, qui a eu le bonheur de paſſer ſix mois auprés de vous. Il vous pourra dire lorſqu'il vous verra, quels furent nos entretiens, & s'ils lui donnerent ſujet de croire que perſonne ſoit plus que moi.

A Madame la Marquiſe de Lyancourt.

MADAME,

En refuſant mes remerciemens pour le Pere d'Haraucour, vous m'engagez à vous en rendre encore de plus grands, puiſqu'outre ceux dont j'avois à m'acquitter pour lui, je vous en dois auſſi pour moi même de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Vous voulez neanmoins, Madame, me le vendre un peu cher en m'accuſant d'un défaut qui me rendroit aveugle ſur vôtre ſujet, & que je n'oſe expliquer davantage, de crainte de bleſſer vôtre humilité en loüant vos autres vertus. Je vous puis aſſurer avec verité que perſonne ne les eſtime plus que moi: mais je vous avouë auſſi que ſçachant qu'elles peuvent toûjours croître en ce monde, je me ſuis extrêmement réjoüi pour vous de ce que Dieu vous a fait la faveur de vous envoyer un interprete fidelle de ſa parole, & en qui la chaleur accompagnant la lumiere, vous ne trouverez pas moins de charité que de connoiſſance Des hommes de cette ſorte, & qui ſont ſi abſolument deſintereſſez, nous doivent tenir lieu d'Anges viſibles ſur la terre; & ils ſont encore beaucoup plus rares que l'on ne le ſçauroit croire C'eſt pourquoi je ne doute point, Madame, que vous ne faſſiez un excellent uſage d'une occaſion qui vous eſt ſi avantageuſe; & qu'en contribuant par vos ſoins à la ſanté d'une perſonne qui eſt toute à Dieu, vous ne receviez, par une juſte recompenſe, l'affermiſſement de la vôtre. Je ne voi plus rien qui s'y oppoſe, maintenant que

ſa priſe de Heſdin qui en vous rendant Monſieur vôtre mari, vous tirera des inquietudes où il étoit impoſſible que ne fût pas l'une des meilleures femmes du monde. Je ſuis tres-aſſuré, Madame, que ſi à proportion vous aimez autant Dieu que lui, vous ſerez une grande ſainte. Mais c'eſt une étrange proportion que celle qui conſiſte en la difference qu'il y a entre un Dieu & un homme. Ainſi vous voyez que quelque avancée que vous puiſſiez être, il vous reſte encore beaucoup de chemin à faire. C'eſt pourquoi vous honorant au point que je fais, je n'ai pas tort ce me ſemble de me réjoüir de ce que Dieu vous a envoyé un ſi bon guide, & de vous conſeiller, ſuivant la maxime de l'Evangile, de marcher avec courage tandis que le jour de la grace vous éclaire, puiſqu'il ne ſera plus tems de marcher lorſque les tenebres de la mort nous ſurprendront. Adieu, Madame, je ne penſois pas vous en tant dire, & cet excés eſt une veritable preuve de l'extrême paſſion que j'ai pour vous, je dis pour vous, & non pas ſeulement pour vôtre ſervice.

A Monſieur Arnauld ſon fils, enſuite de la bataille de Thionville.

MOn fils, je loüe Dieu de tout mon cœur de ce qu'il vous a fait la grace, en cette malheureuſe journée, de rendre ce que vous deviez à Monſieur de Feuquiere : vôtre conſcience & vôtre honneur vous y obligeoient de telle ſorte, que j'aimerois mieux cent fois que vous fuſſiez mort que d'y avoir manqué.

C'eſt en ſemblables occaſions que les loix de Dieu & celles du monde s'accordent ſi bien enſemble, que ce qui eſt juſte ſelon l'un, eſt glorieux ſelon l'autre, & que l'honneur que l'on acquiert eſt veritable, parce qu'il eſt le fruit de la vertu. Il ne ſe peut rien ajoûter à celui de Monſieur de Feuquiere, nonobſtant ſa mauvaiſe fortune, dont la cauſe eſt ſi évidente, qu'il n'y a point de perſonnes aſſez déraiſonnables pour l'oſer blâmer des fautes & de la lâcheté d'une partie de ſon armée, au lieu de le loüer de ſa conduite & de ſon courage.

A Monſieur le Marêchal de Brezé, ſur le ſujet de la bataille de Thionville.

MONSEIGNEUR,

Vos faveurs peuvent bien augmenter le nombre des obligations que je vous ai, mais non pas me ſurprendre, parce que vôtre extrême bonté pour moi, m'a accoûtumé à en attendre & à en recevoir toûjours de nouvelles, & quand l'affection dont vous m'honorez ne vous auroit point rendu ſenſible à mon déplaiſir touchant Monſieur de Feuquiere, je connois trop vôtre generoſité pour douter que vous ne le plaigniez dans ſon malheur, puiſqu'il ne le meritoit pas, & que jugeant, comme vous faites, de ſon action plûtôt par la conduite & par la valeur que doit avoir un General, que par le ſuccés d'un combat qui dépendoit du courage de ſes troupes, & des accidens de la fortune, vous n'avez garde de blâmer d'avoir perdu une bataille, que ſelon toutes les apparences humaines; il auroit gagnée ſans la

lâcheté de quasi toute sa Cavalerie, & que vrai semblablement il ne pouvoit perdre, si cette lâcheté n'eust passé jusques à un excés presque incroyable. J'ose donc dire, Monseigneur, que si vous eussiez commandé cette armée, vous seriez blessé comme lui, vous seriez prisonnier comme lui, & vous auriez comme lui un regret éternel de vous être vû ravir d'entre les mains, plûtôt par le manque de cœur d'une partie des vôtres, que par la force des ennemis, une tres-glorieuse victoire. C'est pourquoi je tiens Monsieur de Feuquiere fort heureux dans son malheur, d'avoir fait ce que vous auriez fait vous-même, & de s'être montré digne en cette occasion de l'estime dont vous l'honorez, & de l'affection si particuliere que vous lui faites paroître. J'espere que Dieu le conservera, & lui fera la grace de vous témoigner un jour son ressentiment par ses services. Cependant je vous supplie, Monseigneur, d'avoir agreable que je m'acquite pour lui de ce devoir, & que n'y ayant point de paroles qui puissent exprimer ce que je vous suis, j'aye recours à vôtre propre creance pour vous assurer de la passion avec laquelle je serai toute ma vie.

A Monsieur le Duc de Longueville, sur le sujet de la bataille de Thionville.

MONSEIGNEUR,

Quand Monsieur de Feuquiere n'auroit point d'autre consolation dans son malheur que de recevoir de si grandes preuves de l'extrême affection dont vous l'honorez, cela suffiroit à

mon avis pour le lui faire ſupporter avec patience : mais lorſque je penſe, qu'en conſiderant les choſes dans la verité, & plûtôt par la raiſon que par les évenemens, il ne s'eſt jamais témoigné plus digne qu'en cette occaſion, & de vos bonnes graces & de vôtre eſtime, j'avouë, Monſeigneur, qu'il a été bien malheureux de n'avoir pû avec tant de cœur & de conduite, éviter une ſi mauvaiſe fortune. Il faloit avoir des gens auſſi lâches que l'a été preſque toute ſa Cavalerie, pour perdre une bataille qui ne ſe pouvoit perdre ſans une terreur panique, puiſque le lieu qu'il avoit choiſi pour la donner, aprés ſes retranchemens forcez par la fuite honteuſe de cette même Cavalerie, étoit ſi avantageux, qu'ils n'avoient qu'à imiter un peu leur General & l'Infanterie, pour ne pouvoir être battus. Je n'ai pas manqué, Monſeigneur, d'envoyer à Madame de Feuquiere la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'elle pût paſſer juſques à Monſieur de Feuquiere, ne doutant point que ce ne fût l'un des meilleurs de tous les remedes pour ſes bleſſures, qui ſont ſi grandes & ſi douloureuſes, qu'encore que les Chirurgiens eſperent qu'il n'en ſera pas eſtropié, ils demandent plus de ſix mois pour les guerir. C'eſt toûjours beaucoup, que la vie lui reſte, afin de vous pouvoir témoigner, en l'employant pour vôtre ſervice, qu'il n'eſt point ingrat des preuves que vous lui rendez d'une bonté & d'une generoſité ſi extraordinaire. Je vous confeſſe, Monſeigneur, que j'en ai en mon particulier un tel reſſentiment, que je ne ſçaurois ſans regret me voir reduit à des paroles pour vous faire paroître avec combien de paſſion je ſuis.

A Monſieur le Cardinal de la Vallette, ſur le ſujet de la bataille de Thionville.

MONSEIGNEUR,

Il ne m'arrive point d'affliction que je ne reçoive en même tems de ſi grandes preuves de la bienveillance dont vous m'honorez, qu'il ſemble que vôtre bonté ſe ſoit obligée à me conſoler dans toutes mes pertes, & qu'elles ne ſervent qu'à faire voir combien vous êtes genereux & charitable : mais quelque grandes que ſoient les obligations dont je ſuis redevable à vôtre Eminence, je la ſupplie tres-humblement de croire qu'elles ne ſçauroient ſurpaſſer mon reſſentiment, & que Monſieur de Feuquiere même n'en aura jamais un plus grand que moi de la part que vôtre Eminence prend à ſon malheur. J'avouë que quelque extrême qu'il ſoit, il n'eſt pas du nombre de ceux qui me touchent davantage, parce que n'eſtimant rien plus injuſte, comme le remarque ſi bien vôtre Eminence, que de juger d'un General d'armée par la perte ou le gain d'une bataille, dont l'évenement ne dépend pas moins de l'obéïſſance & de la valeur des ſoldats, que de la conduite & du cœur de celui qui les commande. Je tiens Monſieur de Feuquiere beaucoup plus heureux d'avoir été bleſſé & pris en executant lui-même les ordres qu'il avoit donnez, que s'il n'avoit fait qu'une mediocre perte en opiniâtrant moins le combat pour penſer à ſa ſureté particuliere. Se voyant abandonné de preſque toute ſa Cavalerie par la plus grande lâcheté qui fût jamais, il n'y avoit point de

conſeil à prendre pour un homme à qui l'honneur eſt mille fois plus cher que la vie ; & je le conſidere avec plus de joye couvert de bleſſures dans Thionville, que je n'en aurois de le voir encore à la tête d'une armée, s'il s'étoit témoigné moins digne de la commander. Je ſuis aſſuré, Monſeigneur, que c'eſt le ſentiment de vôtre Eminence. Et il ne m'eſt pas difficile d'en répondre, puiſque je l'ai vû dans les occaſions où il s'offroit ſi ſouvent des ſujets de le faire paroître. Mais pour parler plus chrétiennement, il me ſemble que Dieu n'ayant point de titre dont il ſoit plus jaloux que de celui de Dieu des batailles, il n'appartient nullement aux hommes d'en attribuer le ſuccés à une autre conduite qu'à la ſienne ; & que ces grands coups de tonnerre qui accablent les armées entieres, & ſont quelquefois ſuivis de la perte de toute une Province, ne peuvent ſans preſomption eſtre crûs partir que de ſa main toute-puiſſante. Il s'y faut abſolument ſoûmettre, Monſeigneur, puiſqu'elle eſt infiniment adorable ; & vôtre Eminence veut bien qu'en uſant de la liberté qu'elle m'a donnée d'ouvrir mon cœur en ſa preſence, j'en tire cette reſolution dans ma douleur de la nouvelle perte que je viens encore de faire d'un de mes freres. Il avoit l'honneur d'eſtre ſi connu de vôtre Eminence, que je m'aſſure qu'elle jugera que j'ai beaucoup de ſujet de le regretter : mais la plus cruelle de toutes les experiences m'ayant appris quel eſt le neant de cette vie ; & la privation d'un ami veritable, combien il y a peu de conſolations aſſurées, je vous confeſſe, Monſeigneur, que je commence à regarder le monde avec le mépris dont il eſt digne. Faut-il de plus puiſſantes raiſons pour cela, que de con-

ſider cette derniere mort d'un des plus grands hommes de nôtre ſiecle ; & de penſer qu'une maladie de quatre jours a mis dans le tombeau celui que la mort avoit épargné en tant de batailles. Les deſſeins des hommes ſont bien peu de choſe, puiſque la ſuite de ceux que Monſieur le Duc de Vveymar avoit entrepris avec tant de generoſité, & executez avec tant de bonheur, s'eſt évanoüie en un moment ; & que la gloire de ſes grandes actions lui eſt maintenant ſi inutile : mais je m'apperçois, Monſeigneur, que j'abuſe du loiſir de vôtre Eminence. Pardonnez-le, je vous ſupplie, à mon affection, qui a peine à ſe retenir lorſque je vous parle Je tâcherai de la rendre plus diſcrete en ne vous écrivant que rarement ; car quant à mes actions, je n'y mettrai jamais des bornes, lorſque je ſerai ſi heureux que de rencontrer des ſujets de vous témoigner par mes tres-humbles devoirs combien je ſuis.

A Monſieur de Feuquiere, priſonnier de guerre à Thionville.

MONSEIGNEUR,

Puiſque vous ne connoiſſez pas moins mon cœur que le vôtre, il ſeroit inutile de vous dire quels ſont mes ſentimens ſur ce qui vous touche. Il n'eſt pas poſſible qu'ils ſoient plus grands, vû qu'ils ſont tels qu'une parfaite amitié les peut produire, & qu'ils m'ont fait connoître plus que je n'avois jamais fait, ce que je vous ſuis. Nous ſommes trop heureux dans ce malheur, de ce que Dieu vous a conſervé la vie, & de ce qu'il lui plaît vous donner tant de patien-

ce dans vos douleurs, & tant de conſtance dans vôtre mauvaiſe fortune. Elle ne peut pas toûjours eſtre bonne ; & vous euſſiez poſſible eu trop de vanité dans le bon ſuccés que vous deviez eſperer, ſi chacun eût ſuivi vôtre exemple, & ſecondé vôtre courage. Encore que cela ne nous paroiſſe pas, Dieu ne fait jamais plus de grace aux hommes que lorſqu'il les humilie pour les obliger à reconnoître leur neant, & ſa ſouveraine puiſſance. Vous avez grand ſujet de le remercier de ce qu'il n'a permis que vous ſoyez tombé en l'état où vous êtes, qu'aprés avoir fait tout ce qui ſe pouvoit au monde : car quant à l'évenement, il dépendoit ſi peu de vous, que pour croire le contraire, il faudroit ignorer qu'il preſide particulierement aux batailles. Si vous avez perdu celle-ci, vous en gagnerez d'autres quand il lui plaira, & ſçaurez par vôtre experience, que le gain n'en ſera dû ni à vôtre valeur, ni à vôtre conduite, mais à ſa ſeule volonté. Adieu mon parfait ami, je le ſupplie de tout mon cœur qu'il vous fortifie de plus en plus dans ſon amour & dans ſa crainte. Tout le reſte à comparaiſon de cela eſt au-deſſous de la grandeur d'une ame Chrétienne.

A la Mere Catherine Felicité, Religieuſe à Port-Royal, ſur la mort de ſon troiſiéme fils, tué en un combat auprés de Verdun.

MA TRES-CHERE MERE,

Je ne ſçaurois aſſez loüer Dieu de la grace qu'il vous a faite de recevoir avec la ſoumiſſion abſoluë que nous devons tous à ſon adorable volonté, la mort de vôtre cher fils, & de mon

cher frere. C'eſt un effet de cette longue & ſainte retraite, qui en vous ſeparant depuis tant de temps des creatures, vous a appris à ne les conſiderer plus que dans les deſſeins éternels de leur Createur, & à remonter des ruiſſeaux à la ſource: c'eſt un effet de ces continuelles oraiſons qui en vous uniſſant à Dieu vous ont inſtruit en la ſcience des Saints, laquelle ne conſiſte qu'à n'avoir plus que lui pour unique objet, & à faire ceſſer ce malheureux partage, qui en diviſant nôtre cœur par des affections contraires à ſes divines volontez, lui ravit une partie de ce Souverain Empire qu'il veut, & qu'il doit avoir ſur-nous. Que vous êtes heureuſe, ma tres-chere Mere, de commencer ainſi à goûter la vie du Ciel par le dégagement des liens qui nous attachent à la terre, & à remettre tous vos enfans entre les bras de ce Pere éternel qui ne vous en avoit rendu mere qu'afin de les élever en ſon amour & en ſa crainte, dont il vous a fait la grace de vous acquiter avec tant de ſoin, que s'il lui plaît de nous faire miſericorde, nous devons tous reconnoître qu'aprés lui nous vous en aurons la principale obligation, & que vous êtes l'une de ces Meres veritablement chrétiennes, qui brûlant de l'amour du ſalut de leurs enfans, travaillent ſans ceſſe à le leur procurer par leurs prieres & par leurs larmes. J'eſpere qu'elles n'auront pas été vaines pour celui que nous pleurons, puiſqu'outre ce qu'il a plû à Dieu le garantir de ces combats abominables qui font perir l'ame avec le corps, & que ſon devoir l'engageoit au peril où il a perdu la vie, vous verrez par la Lettre que j'ai reçûë d'une perſonne tres-veritable & de grande vertu, comme il étoit dans de fort bonnes diſpoſitions. Vous avez donc grand ſu-

jet de remercier Dieu, ma tres-chere Mere, de ce qu'il y a lieu de croire qu'il a eu égard à vos ſouhaits, & de continuer vos prieres pour lui avec confiance qu'elles lui ſeront utiles. Si les miennes meritoient d'eſtre exaucées, il en recevroit du ſoulagement : & vous, ma tres-chere Mere, toutes ſortes de tres-humbles ſervices de moi, ſi j'étois aſſez heureux pour vous en pouvoir rendre, comme mon devoir m'y engage, encore beaucoup plus par les étroites obligations que je vous ai ſelon Dieu, que par celle de m'avoir mis au monde.

A Monſieur de Chaudebonne.

MONSIEUR,

Dites, s'il vous plaît, à mon nouvel ami, ma nouvelle affliction, puiſqu'il eſt raiſonnable que deſormais il prenne part aux choſes qui me touchent, comme j'en veux prendre une fort grande toute ma vie à celles qui le toucheront. Et priez-le, je vous ſupplie, en même temps de n'eſtre point en peine de moi en ce rencontre, parce que Dieu m'ayant fait la grace de vouloir abſolument tout ce qu'il veut, c'eſt en des occaſions auſſi ſenſibles que celle-là, que j'eſpere avec ſon aſſiſtance de lui témoigner ma fidelité : ce que j'aurois mauvaiſe grace de dire à un autre qu'à vous, pour le dire à un autre qu'à lui : mais cette nouvelle amitié pouvant paſſer en moi pour fort ancienne, en la conſiderant plûtôt par ſa grandeur que par ſa durée, je penſerois commettre un crime ſi je perdois une telle occaſion de faire connoître à nôtre ami les diſpoſitions où nous

devons tous entrer pour meriter le bonheur incomparable d'estre ami de JESUS-CHRIST, qui est un titre si élevé & si glorieux, qu'il semble que ce seroit une présomption nompareille d'y aspirer, s'il ne nous l'offroit lui-même, & ne nous pressoit de le recevoir. Mon souhait donc pour nôtre ami, & ce que je demande sans cesse pour lui depuis nôtre amitié, c'est qu'il employe cette generosité que la nature lui a donnée, & tous ces bons sentimens qui lui sont inspirez par la grace, pour aimer Dieu divinement; c'est-à-dire pour l'amour de lui-même, sans y chercher ses propres interests; & en se tenant plus heureux d'avoir l'honneur de le servir, que de posseder toutes les Couronnes de la terre. Sans cet amour on recule toûjours au lieu d'avancer: mais avec lui on fait tant de chemin en peu de temps, que l'on accomplit avec facilité ce qui autrement seroit impossible. En voilà assez; & je croi que je n'en aurois pas tant dit, si je ne sçavois qu'étant prest de vous separer de nôtre ami pour fort long-tems, & n'y ayant pas d'apparence que je le voye d'un an; il faut quelquefois faire en un jour ce que l'on ne feroit pas autrement en plusieurs mois; ainsi que lui & moi fîmes dans un moment une amitié que d'autres n'auroient peut-estre pas faite en toute leur vie.

A Madame la Marquise de Magnelay.

MADAME,

Rien au monde n'est plus capable de me consoler, que la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la mort de mon frere: car

quand je penſe que vos actions ſont conformes à vos paroles, il me ſemble que je ſuis doublement obligé de ſuivre, & ce que vous me dites, & ce que vous m'apprenez par vôtre exemple : mais il faut une grace de Dieu ſi particuliere pour vous imiter, que je m'eſtimerois heureux de pouvoir faire imparfaitement ce que vous accompliſſez avec une vertu conſommée. Et en verité, Madame, vous en aviez beſoin pour reſiſter à tant de diverſes épreuves, que nulle conſtance n'eût pû ſoûtenir ſi elle n'eût été appuyée ſur JESUS-CHRIST, cette pierre inébranlable qui eſt le fondement éternel de l'Egliſe, & l'unique ſoûtien des fideles. Ce ſera-là où vous trouverez encore vôtre force dans les juſtes apprehenſions que vous avez maintenant ſujet d'avoir pour Monſieur vôtre beau-fils, qui courra toûjours ſans doute plus de fortune qu'un autre en tous les lieux où il s'offrira des occaſions de ſignaler ſon courage ; mais j'eſpere que par l'aſſiſtance de vos prieres, Dieu lui fera acquerir beaucoup d'honneur, & le garantira du peril, comme il a déja fait tant de fois & viſiblement, qu'il y auroit de la méconnoiſſance à ne le pas croire. Je l'en ſupplie, Madame, de tout mon cœur, & qu'il me donne les moyens de vous témoigner, & à Monſieur vôtre frere, juſques à quel point le reſſentiment des extrêmes obligations que j'ai à l'un & à l'autre me rend pour jamais.

A Monſieur le Marquis de Lyoncourt.

MONSIEUR,

Ce ſeroit mal connoître les obligations que

je vous ai, que de penſer y pouvoir répondre par des paroles ; & je n'en aurois pas le reſſentiment que je dois, ſi je n'en avois que celui que vous croyez. Vôtre generoſité vous a ſans doute fait oublier qu'il ne s'eſt jamais preſenté occaſion de me témoigner de l'amitié, que vous ne l'ayez fait avec excés : mais ce qui eſt ainſi ſorti de vôtre memoire, eſt demeuré gravé de telle ſorte dans mon cœur, que je ne crains point qu'il me reproche d'eſtre moins reconnoiſſant que vous me donnez ſujet de l'eſtre. La part qu'il vous a plû de prendre en ma derniere affliction, m'a ſi peu ſurpris, que je vous puis aſſurer avec verité que vous avez été l'une des premieres perſonnes à qui j'ai penſé dans la douleur de cette perte ; & je vous ſupplie tres-humblement, Monſieur, de juger par-là quelle eſt ma confiance en vôtre bonté, & en l'honneur de vos bonnes graces. Je vous avoüe que ſi les malheurs du monde en doivent faire concevoir du mépris, j'aurois tres-grand tort de l'aimer : mais j'eſpere qu'il ne me trompera plus ; & il me ſemble que Dieu me fait la grace de commencer à connoître, que dans la paſſion qu'ont tous les hommes d'eſtre heureux, il y a de la folie de s'attacher à autre qu'à lui, qui eſt l'inépuiſable & l'unique ſource de la felicité & de la gloire. Je ſçai, Monſieur, que vous penſez à ces veritez, & ne doute point que vous n'emploïez utilement un tems auſſi précieux qu'eſt celui que vous paſſez maintenant avec le Pere d'Haraucour, que je tiens pour l'un des hommes du monde qui en eſt le plus perſuadé, & le plus capable d'en perſuader les autres. L'indiſpoſition de Madame vôtre femme ne me donneroit pas peu de peine, ſi je ne croyois

qu'elle en fait ſi bon uſage, qu'une maladie ſupportée en cette ſorte eſt preferable à la plus parfaite ſanté. C'eſt-là, Monſieur, l'une de vos croix : mais tout n'en eſt-il pas plein ici-bas ? Et bienheureux ſont ceux qui les portent aprés JESUS-CHRIST pour arriver avec lui dans le Ciel par le chemin qu'il nous a montré. Ce ſera là que les douleurs ſupportées avec patience par ſon amour, ſeront converties en d'éternelles joyes, & que j'eſpere que vous connoîtrez de quel nœud il m'a attaché à vous depuis tant d'années.

A Madame de la Grange le Roi.

MADAME,

En verité, je n'avois point beſoin de recevoir de vos Lettres pour ſçavoir la part qu'il vous plaît de prendre en ma derniere affliction : car je ſuis ſi aſſuré de l'honneur de vôtre amitié, que je douterois plûtôt de moi-même que de vous. Je vous avoüe, Madame, que ma perte m'eſt tres-ſenſible, parce que mon frere étoit mon ami : mais quand je penſe que Dieu eſt mon maître, il ne me reſte autre choſe à dire, ſinon que ſa volonté ſoit faite Les devoirs d'un Chrétien ſont ſi grands, que ceux qui ont le bonheur de les bien connoître, ſont obligez à une merveilleuſe ſoumiſſion ; & les actions étant le ſeul langage que Dieu écoute, il faut paſſer des paroles aux effets pour lui témoigner que l'on eſt veritablement à lui. C'eſt ce que vous avez ſi bien ſçû faire, Madame, avec l'aſſiſtance de ſa grace, que je vous ſupplie de lui demander pour moi celle de vous imiter ; & de

croire que ſans uſer de complimens, puiſque vous les avez bannis de nôtre amitié, il n'y a point au monde une perſonne qui ſoit plus veritablement que je ſuis.

A Monſieur ***

MONSIEUR,

Si pour meriter la part que vous me faites l'honneur de prendre en mon affliction, il ſuffiſoit de bien connoître vôtre bonté & vos ſentimens pour ce qui me touche, je pourrois dire que je n'en ſuis pas indigne : Puiſqu'il eſt vrai qu'avant que d'avoir reçû la Lettre ſi obligeante qu'il vous a plû de m'écrire, je n'étois pas moins aſſuré que je le ſuis maintenant du déplaiſir que vous avez de ma perte. Je ne pouvois avoir un frere qui ne fût vôtre ſerviteur, & celui-là l'étoit ſi particulierement, qu'à peine ſe pouvoit-il ſouvenir du tems qu'il avoit commencé de l'eſtre. Je vous avoüe, Monſieur, que je l'aimois avec tendreſſe : mais puiſqu'il étoit incomparablement plus à Dieu qu'à moi, il faut ſouffrir avec patience que le Createur diſpoſe comme il lui plaît de ſes creatures. Et c'eſt une leçon que ceux qui ſçavent le mieux aimer ont le plus de beſoin d'apprendre: c'eſt pourquoi, Monſieur, je penſe que vous & moi la devons fort étudier, & je ne ſçaurois mieux vous témoigner, qu'en vous y ſouhaitant tres-ſçavant, la veritable paſſion que j'ai pour vous.

A Monſieur le Marêchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis ſi aſſuré de la faveur que vous me faites de m'aimer, & de l'affection ſi particuliere dont vous honoriez mon frere, que je n'avois oſé vous mander mon extrême douleur de ſa perte, ſçachant qu'elle vous ſeroit ſenſible. Mais la Lettre qu'il vous a plû de m'écrire ſur ce ſujet, me donnant un nouveau témoignage de vôtre bonté, je vous ſupplie de recevoir au lieu de remerciemens, la confeſſion que je vous fais, qu'il n'y en a point qui puiſſent égaler l'obligation que je vous ai, ni vous faire connoître juſques où va le reſſentiment que j'en conſerve. Tout ce que je vous puis dire, Monſeigneur, pour vous faire voir que je n'ignore pas quel étoit l'avantage qu'avoit mon frere d'avoir tant de part en vos bonnes graces, c'eſt que j'ai conſideré ce bonheur en lui comme le plus grand, & quaſi le ſeul de ſa vie, la fortune l'ayant perſecuté en tout le reſte, ainſi qu'elle a fait tous ceux de ſon nom, dont il ſemble qu'elle ait pris plaiſir de ſe declarer ennemie: mais je vous avouë, Monſeigneur, que je trouve ſon pouvoir ſi peu redoutable, que je la mépriſe beaucoup plus qu'elle ne nous ſçauroit haïr, & que n'eſtimant de veritable bonne fortune que celle qui étendra ſa durée au-delà des ſiecles, ma douleur eſt mêlée de joye lorſque je penſe que les bonnes diſpoſitions qu'il avoit plû à Dieu de donner à mon frere avant ſa mort, laiſſent lieu d'eſperer qu'il lui fera miſericorde. Toutes les autres conſolations ſont des conſolations imagi-

naires : il n'y a qu'une éternité de gloire qui nous puisse rendre veritablement heureux, comme il n'y a qu'une éternité de peines qui nous puisse rendre veritablement miserables : & c'est un étrange aveuglement de ne penser pas serieusement & de bonne heure à l'un pour s'efforcer de l'acquerir, & à l'autre pour tâcher de l'éviter. Mais je m'apperçois, Monseigneur, que j'entre dans un discours qui m'emporte trop loin : pardonnez le, s'il vous plaît, aux mouvemens de mon affliction, & à la liberté que me donnent en parlant à vous, la bienveillance dont vous m'honorez, & la passion avec laquelle je suis.

A Monsieur ***

MONSIEUR,

Si mes fruits étoient aussi beaux que vôtre Lettre, ils pourroient recevoir sans vanité les loüanges que vous leur donnez ; & si j'avois pû vous rendre autant de service que je le desire, je pourrois sans rougir de honte, recevoir les témoignages de la satisfaction que vous dites avoir de moi. Mais puisque les uns & les autres ne sont considerables que par l'estime que vous en faites, c'est à moi à vous remercier de vos remerciemens, que je voudrois de tout mon cœur pouvoir meriter sans les recevoir, comme je les ai reçûs sans les meriter, afin que mes actions plûtôt que mes paroles, vous fissent connoître jusques à quel point je suis.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Si vous ſçaviez des choſes venuës à ma connoiſſance, & qui ne ſe peuvent dire que de vive voix, vous admireriez de telle ſorte les graces de Dieu, & auriez je m'aſſure de ſi grands ſentimens de l'exacte fidelité avec laquelle on y doit repondre, que vous vous trouveriez obligé d'entrer plus ſoigneuſement que jamais dans la pratique des choſes auſquelles vous ſçavez que la qualité de Chrétien nous engage. Nôtre ſéparation m'ôtant le moyen de vous parler, je m'acquite de ce que je dois, en vous diſant en general ce que je vous dirois particulierement ſi j'avois le bonheur de vous voir. Et il me ſemble que je ne ſçaurois mieux prendre mon tems qu'à cette heure que j'apprens que vous êtes fort viſité, pour vous faire ſouvenir que la grace étant comme un parfum précieux, qui ſe diſſipe quand il prend l'air, elle a beſoin, pour ſe conſerver, de retraite & de ſolitude. Faites donc l'impoſſible s'il vous plaît, ſans manquer à la civilité & aux devoirs neceſſaires, pour ne pas perdre parmi vos amis, tout l'avantage de vôtre éloignement, qui en vous ſéparant des hommes, vous doit unir plus étroitement à Dieu. Dérobez des heures pour les paſſer avec lui dans une ſainte étude, & dans la priere, où vous lui parlerez du cœur, dont il n'entend jamais ſi bien la voix que dans le ſilence de la retraite. Celle où vous êtes maintenant par ſa providence, eſt poſſible le temps le plus cher de vôtre vie, & il y a

grande apparence que c'eſt celui dont il vous demandera le plus de compte, puiſqu'en vous éloignant quaſi de toutes choſes, & vous mettant en un lieu comme ſeparé du reſte du monde, il vous a donné le moyen de penſer ſerieuſement à lui, & de n'entrer pas ſeulement, mais de vous avancer dans cette voye étroite, qui ſeule conduit à la vie.

A Monſieur de Thou, ſur la mort de Monſieur le Cardinal de la Vallette.

MONSIEUR,

Puiſque perſonne ne ſçait mieux que vous quelles étoient l'affection & la confiance dont Monſieur le Cardinal de la Vallette m'honoroit; & que nul ne ſçait auſſi mieux que moi, quelle étoit vôtre paſſion pour lui, & l'eſtime toute particuliere qu'il faiſoit de vôtre amitié : je vous ſupplie d'avoir agreable que je vous choiſiſſe entre tous ſes amis, & ceux qui me font la faveur d'être les miens, pour vous témoigner juſqu'à quel point va mon extrême affliction de ſa perte. Je ne puis, ce me ſemble, Monſieur, la ſoulager qu'en le pleurant avec vous, qui ſçavez ſi parfaitement les juſtes ſujets qu'il y a de regretter une perſonne de ce merite; & qui êtes touché de la plus vive douleur que puiſſent donner les ſentimens d'un excellent naturel, joints à ceux d'une tres-haute generoſité. Ceux qui n'ont vû Monſieur le Cardinal de la Vallette que dans la Cour, ou dans les armées; dans le particulier, ou dans le public, ne le connoiſſoient qu'à demi. Il faut pour l'a-

voir connu tout entier, l'avoir vû comme nous avons fait vous & moi dans toutes ſes occupations & ſes rencontres ſi differentes. Cette incroyable douceur, & cette extrême bonté qui lui acqueroient tant de ſerviteurs, auroient pû paſſer pour des vertus communes, ſi elles n'euſſent été accompagnées dans les occaſions importantes, d'une fermeté & d'une conſtance invincibles. Et ce grand cœur, qui ne l'abandonna jamais en tant de perils, n'auroit pas eu toutes les marques d'une veritable generoſité, s'il l'euſt rendu farouche parmi ſes amis. Mais vous ſçavez, Monſieur, que toutes ces bonnes qualitez, qui à peine ſe rencontrent ſeparées, ſe trouvoient heureuſement raſſemblées en lui. Elles ſeroient neanmoins incapables de nous conſoler, s'il n'en avoit eu une beaucoup meilleure, & qui doit être maintenant nôtre ſeule conſolation, puiſqu'elle eſt l'unique ſujet de nos eſperances pour lui. Vous avez vû trop clair auſſi-bien que moi, dans le fond de ſon cœur & de ſon ame, pour ignorer quelles étoient ſa foi & ſa reverence pour les myſteres de nôtre Religion, & combien il ſouhaitoit d'être un jour dans la retraite, & dans la pratique exacte des vertus Chrétiennes. Il me l'a témoigné cent fois en ſa vie, avec de ſi grands ſentimens, que nous devons nous promettre de l'infinie bonté de Dieu qu'il aura conſideré ſes deſirs pour lui faire miſericorde. Tout le reſte ſans cela, lui ſeroit aujourd'hui tres-inutile; & je vous avoüe, Monſieur, dans nôtre ſincerité & nôtre franchiſe, que rien ne me touche tant que la mort des perſonnes élevées, qui en tombant comme les moindres, font voir par des preuves trop claires, même aux plus aveugles, que ce que l'on admire dans le monde n'eſt pas

ſeulement un neant, mais une folie; & que la ſeule ſageſſe veritable, eſt de vivre de telle ſorte que l'on ait ſujet d'eſperer une heureuſe mort. Vous voyez, Monſieur, juſqu'où m'emporte ma confiance en vôtre amitié, dont vous receviez à toute heure de nouvelles marques, ſi je rencontrois toûjours des occaſions de vous témoigner combien je ſuis.

A Madame la Ducheſſe d'Eguillon, ſur la mort de Monſieur le Cardinal de la Vallette.

MADAME,

Je ſçai trop quelle eſt vôtre juſte douleur de la mort de Monſieur le Cardinal de la Vallette, pour craindre que vous trouviez mauvais que je vous témoigne la mienne dans cette perte, que je ſerois bien inſenſible, ſi je ne reſſentois extraordinairement, puiſque l'affection & la confiance dont il m'honoroit, étoient ſi peu communes, & que m'étant vû long-tems le dépoſitaire de ſes plus ſecretes penſées, perſonne ne ſçait mieux que moi ce qu'il avoit dans l'ame. Je vous avoüe, Madame, que cette connoiſſance qu'il m'avoit voulu donner de lui-même, & qui me rendant ſi étroitement ſon obligé, augmente de beaucoup mon affliction, eſt auſſi ce qui me conſole, parce qu'il avoit une extrême reverence pour les choſes de Dieu, & que s'il eût été ſi heureux que de finir ces jours en la ſorte qu'il le deſiroit, ſa mort auroit été encore plus exemplaire, que ſa vie n'a été illuſtre. Mais pour accomplir de ſemblables deſſeins, il faut une grace ſi par-

ticuliere, que l'on ne doit pas s'étonner ſi elle eſt fort rare. Les grandeurs du monde & le mépris du ſiecle, s'accordent tres difficilement enſemble : On ne rompt pas aiſément des chaînes ſi éclatantes, & qui ſemblent ſi précieuſes; & il ne ſuffit pas d'être perſuadé du bonheur de l'autre vie, mais il faut ſortir de l'aveuglement qui fait aimer celle-ci pour ſuivre JESUS-CHRIST crucifié par le chemin qu'il nous a montré, & que l'on ne lui ſçauroit faire un plus grand tort, que de ſe le figurer ſi aiſé, aprés que lui-même a dit cent fois qu'il étoit ſi difficile. Je confeſſe, Madame, que rien ne me touche tant, & ne me fait ſi bien voir le neant des choſes du monde, que la mort des Grands, qui les privant en un moment de tous ces avantages imaginaires, qui les font paroître heureux durant leur vie, les réduit comme les autres, à n'avoir plus beſoin que de la miſericorde de Dieu, & les fait entrer dans un mépris éternel de ce qui les faiſoit envier ſur la terre. Les amis de Monſieur le Cardinal de la Vallette, ne peuvent plus lui témoigner leur affection que par leurs prieres ; & bien que les miennes ne meritent pas d'être exaucées, elles accompagneront de ſi bon cœur les vôtres, que je m'acquiterai, ſinon comme je le deſirerois, au moins comme je le puis, de ce que je dois à une perſonne que j'ai ſi parfaitement honorée, &c.

*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Comme jamais Lettre n'a plus été écrite du cœur que vôtre derniere ; j'avoüe aussi que jamais le mien ne fût plus touché, & de douleur, par le mélange de la mienne avec la vôtre, & de ressentiment de vôtre parfaite confiance en moi, dont je suis trompé si je suis indigne, puisqu'il suffit pour la meriter, d'égaler la mienne à la vôtre, & que j'espere que Dieu vous fera connoître un jour que le lien dont il nous unit est encore beaucoup plus fort que vous ne pensez. Vous voyez que ceci est une suite de mes deux billets, & que comme ils avoient precedé nôtre commune affliction de la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette ; ce n'est pas elle seule qui nous réünit plus étroitement, mais qu'un principe plus élevée, m'engage pour vous à quelque chose d'extraordinaire. Sur quoi je vous conjure de continuer à bien prier Dieu, afin qu'il vous en fasse voir les effets, si ce mouvement vient purement de lui, ainsi que je le pense. Or pour vous faire connoître comme nos sentimens se rapportent dans la perte de celui que nous regrettons, je n'esperois rien de lui, je n'en desirois rien ; je ne me considerois point du tout moi-même dans cette affection : Mais dans la connoissance que j'avois du fonds de son cœur, j'aimois sa bonté ; j'avois de la tendresse pour lui, & lui souhaitois plus de bien qu'il ne s'en vouloit à lui-même. Je suis trompé si cette amitié si desinteressée n'est une image de la vôtre : & pour vous témoigner qu'elle

qu'elle eſt vraye, je m'engage avec vous à prier Dieu pour lui tout le reſte de ma vie. C'eſt la ſeule preuve que nous lui puiſſions donner deſormais, que nous l'aimions veritablement. Arrêtons nos larmes, & ne finiſſons jamais nos prieres; ce qui procede de la nature, doit avoir des bornes, mais la charité n'en connoît point.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Si j'avois moins de choſes à vous dire, je vous écrirois plus ſouvent: Mais j'avoüe que j'ai peine à me reſoudre de prendre la plume pour ne vous mander que la moindre partie de ce que je penſe, & que j'aime quaſi mieux ne parler point du tout, dans cette contrainte à un ami tel que vous. Il eſt arrivé depuis nôtre ſeparation, tant de choſes importantes, que s'il ne falloit vouloir tout ce qui plaît à Dieu, j'aurois une extrême impatience de les faire paſſer de mon cœur dans le vôtre & d'ajouter à vos autres conſolations, celle de voir en tant de manieres triompher la grace, que cela augmenteroit encore le mépris que vous avez de toutes ces fauſſes apparences de grandeur & de felicité, qui charment la plûpart des hommes. Tout ce que vous vous ſçauriez imaginer ne ſçauroit aller ſi avant que ce que j'ai vû, & la foi que vous avez en moi, vous engage à beaucoup pour répondre à la fidelité vers Dieu, à laquelle ces exemples vous obligent. Vous en demeureriez aiſément d'accord, ſi je pouvois m'expliquer davantage: Mais cela ne ſe peut que

de vive voix ; & je vous conjure en attendant, de continuer à vous remettre ſouvent devant les yeux, ces faveurs ſi extraordinaires que vous recevez de Dieu, entre leſquelles l'une des principales, eſt de vous avoir garanti de cet horrible aveuglement, qui fait rechercher avec autant d'ardeur, des biens qui paſſent en un inſtant, que s'ils étoient éternels, & fait faire auſſi peu d'efforts pour acquerir des biens éternels, que s'ils ne devoient durer qu'un moment.

A Monſieur le Marêchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

La Lettre du premier de ce mois, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, me comble de tant de diverſes obligations, que ce ſeroit mal les reconnoître, que de n'y répondre qu'en general : & puiſque je ne ſuis pas aſſez heureux pour rencontrer des occaſions de m'en témoigner digne par mes ſervices, je vous ſupplie au moins, de me permettre de vous faire voir que je les reſſens toutes comme je dois. M'enquerant ſouvent des nouvelles de vôtre ſanté, on m'avoit bien dit que depuis quelque tems vous aviez eu la goute : Mais je vous avouë, Monſeigneur que je ne fus jamais plus ſurpris, que d'apprendre par vôtre Lettre que vous avez été malade à l'extrémité, & d'une maladie ſi douloureuſe & ſi violente. Je tiens en cela mon ignorance malheureuſe, bien qu'elle m'ait épargné de mauvaiſes journées, puiſque prenant autant de part que j'y ſuis obligé, à ce qui vous touche, je dois ſouffrir quand vous

ſouffrez, & deſirer de le ſçavoir, afin de prier Dieu qu'il vous ſoulage. C'eſt icy, Monſeigneur, où ma paſſion pour vous, ne me peut permettre de vous cacher les ſentimens que les vôtres ont excitez dans mon cœur, lorſqu'il vous a plû de me dire la penſée que Dieu vous donne, de ſonger ſerieuſement à la mort. Je vous confeſſe que c'eſt ma principale occupation depuis cette perte irréparable, à laquelle vous me fites la faveur de compâtir; & j'eſtime que l'une des plus grandes graces que Dieu puiſſe faire à un homme, eſt de graver dans ſon ame la verité de ces paroles, que la figure de ce monde s'evanouït; & de lui faire concevoir l'importance de penſer à cet autre monde, dont les biens & les maux ſont éternels, afin de ne ſe pas laiſſer ſurprendre à cette derniere heure, qui par un changement épouventable, fait paſſer ceux qui s'éloignent de leur Createur, des delices de cette vie dans les ſupplices de l'autre, & couronne de gloire & d'immortalité les ſouffrances de ceux qui l'aiment. Je penſe que vous croirez aiſément, Monſeigneur, que ſi cette chaîne dont vous me faites l'honneur de me parler, & qui m'attache à vôtre ſervice, pour ne m'en ſeparer jamais, n'étoit auſſi forte qu'elle doit être, je n'aurois garde de vous dire mes ſentimens avec tant de liberté: Mais comment pourois-je empêcher mon cœur de s'ouvrir en vôtre preſence, puiſqu'il vous a plû de m'ouvrir tant de fois le vôtre, & que ſi je commets en cela une faute, elle ne procede que de la paſſion avec laquelle je ſuis.

A Monſieur le Prince de Guimené.

MONSEIGNEUR,

J'avoüe n'avoir jamais eu honte de ma mauvaiſe fortune, qu'en voyant qu'elle m'empêche de meriter par mes actions, l'affection ſi particuliere que vous me faites l'honneur de me témoigner par vôtre Lettre; & il eſt vrai que ſi j'avois autant de pouvoir que de paſſion de vous ſervir, vous connoîtriez bien-tôt qu'il n'y a point de perſonnes qui agiſſent avec autant de chaleur dans les interêts d'autrui, que celles qui n'en ont gueres pour les leurs. Il eſt difficile que ceux qui ſont ſi fort attachez à ce qui les touche, ne ſoient avares vers les autres, de cette ardeur ſi violente dont ils ſont prodigues vers eux-mêmes; & bien que j'aye eu toute ma vie les yeux ouverts ſur cela, je confeſſe n'avoir jamais rien vû de ſi rare que des affections abſolument deſintereſſées. Cette ſeule raiſon, Monſeigneur, me fait eſperer que vous recevrez de bon cœur la mienne, encore qu'à mon grand regret elle vous ſoit fort inutile. J'ai eu beaucoup de joie d'apprendre que vos ſoins & vos apprehenſions pour la ſanté d'une perſonne dont la conſervation vous eſt ſi chere & ſi importante, l'empêchent d'entreprendre ce que ſes forces ne pourroient ſupporter. Il n'eſt pas beſoin, ce me ſemble, de tuer le corps pour faire vivre l'ame, & la diſcretion qui regle même la charité, n'a garde de ſouffrir des excés en ceux qui ſe conduiſent par elle. Mais je laiſſe ce diſcours à de plus ſçavans que moi, & me contente de parler de ce que je ſçai par-

faitement, qui eſt, qu'il eſt impoſſible que nul autre ſoit jamais avec plus de verité.

A Madame la Marquiſe de Sablé.

CE billet eſt ſeulement pour vous dire, que j'eſpere de répondre bien-tôt de vive voix à celui que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la bleſſure de mon fils m'obligeant d'aller à Paris, où vous me feriez grand tort de croire que je pûſſe être ſans vous rendre mes devoirs. Je vous avoüe que l'accident arrivé à ce pauvre enfant, que vous avez jugé digne d'être aimé, & pour qui j'ai beaucoup de tendreſſe, me touche tres-ſenſiblement, mais n'ayant autre part en lui que celle qu'il a plû à Dieu de m'y donner, je le remets abſolument entre ſes mains, pour en diſpoſer ſelon ſa ſainte volonté que nous ne devons pas moins adorer lorſqu'elle nous paroît ſevere, que quand nous l'éprouvons favorable. Vous ſçavez que les deſirs de nôtre cœur ſont les ſeules prieres qu'il écoute, parce qu'ils ſont toûjours ſuivis des actions lorſque les occaſions s'en offrent, & que ce ſont nos œuvres & non pas nos paroles, qui nous rendent agreables à cette ſageſſe infinie, qui penetre toutes nos penſées. C'eſt pourquoi il faut lui offrir, & lui ſacrifier avec joye ce que l'on a de plus cher au monde, afin de le traiter en Dieu par cette preference abſoluë, qui l'obligea à venir regner dans nôtre cœur, lequel il nous a appris lui-même ne ſe pouvoir partager, & qu'il faut de neceſſité, que lui ou le demon en ſoit le maiſtre. Je ne ſçai comment je vous en ai tant dit, n'ayant deſſein de vous écrire que quatre lignes: mais ma douleur m'y a contraint,

parce que ç'eût été manquer de franchiſe, que de vous cacher les ſentimens que Dieu me donne pour ma conſolation, dans une rencontre qui me touche ſi fort, & que j'eſpere qui ſeront deſormais les vôtres dans toutes celles qui vous arriveront.

A Monſieur le Cardinal Bentivoglio, ſur la mort de Monſieur le Marquis Bentivoglio ſon frere.

MONSEIGNEUR,

Si les grandes ames comme la vôtre, ne trouvoient en elles-mêmes plus de forces dans les afflictions, que les conſolations ordinaires ne leur en ſçauroient donner, j'aurois ſujet d'être en peine des effets de vôtre douleur dans la plus ſenſible perte que Vôtre Eminence pouvoit faire; mais ſi vôtre bon naturel me fait craindre, vôtre vertu me raſſure; & ſçachant que vôtre Eminence ne met nulle comparaiſon entre l'amour le plus juſte que l'on puiſſe avoir pour un frere, & celui que l'on doit avoir pour Dieu, je ne doute point que ſa ſoumiſſion aux volontez adorables de ce Souverain maître de nos vies, n'ait déja mis vôtre eſprit dans un calme que la plus haute conſtance humaine ſeroit incapable de lui donner. Ainſi je n'ai, Monſeigneur, qu'à témoigner à vôtre Eminence juſques à quel point je reſſens tout ce qui la touche; & à la ſupplier tres-humblement de croire que la profeſſion ſi particuliere que je fais d'eſtre ſon tres-humble ſerviteur, étant beaucoup plus vive dans mon cœur qu'elle ne paroiſt ſur mes lévres, il n'y a que de grandes occaſions de vous ſervir,

ſi j'avois le bonheur d'en rencontrer, qui puſſent faire voir à vôtre Eminence combien je ſuis.

A Monſieur ***

MONSIEUR,

Vous êtes trop genereux & trop mon ami, pour ne vous réjoüir pas d'avoir rencontré une occaſion ſignalée de m'obliger; & j'eſtime trop vôtre vertu & vôtre merite, pour ne prendre pas plaiſir à vous eſtre redevable du plus ſenſible témoignage d'affection que je ſçaurois jamais recevoir de vous. Rien au monde ne m'étant plus cher que les intereſts de Monſieur *** je vous laiſſe à juger avec quelle joye j'ai appris qu'il a confié entre vos mains une affaire ſi importante : & bien que je ſçache de quelle ſorte vous agiſſez en tout ce que vous entreprenez, & que je ne doute point que la conſideration d'une perſonne de cette condition, & qui poſſede encore des qualitez plus élevées que celles de ſa naiſſance, ne vous porte à lui faire voir que quelque grande que ſoit vôtre reputation, elle n'égale pas vôtre merite; neanmoins parce qu'il y a certains efforts que l'amitié ſeule eſt capable de produire, & qu'elle ſe reſerve par un privilege particulier, je vous ſupplie, Monſieur, que celle que vous m'avez promiſe depuis vingt ans, vous les faſſe tous faire en cette rencontre, & de croire que le reſſentiment que j'en conſerverai toute ma vie, m'obligera de rechercher avec tant de ſoin les occaſions de vous ſervir, que je ſerai poſſible aſſez heureux pour en trouver quelqu'une, où je vous témoi-

gnerai que perſonne ne ſçauroit eſtre plus veritablement que moi.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Je laiſſe à mon frere à vous dire l'eſperance où nous ſommes de voir bien-tôt Monſieur de Feuquiere, & ne vous écris maintenant que pour pleurer avec vous le bon Pere d'Haraucour. J'avois ſur vôtre parole fait une ſi étroite amitié avec lui, que tres-peu de perſonnes ſont capables de comprendre juſques à quel point elle étoit arrivée: & j'avois trouvé ſi pleinement en lui tout ce que vous m'en aviez dit, que je le conſiderois comme un treſor que vous aviez bien voulu que nous partageaſſions enſemble. J'avoue n'avoir jamais vû un homme plus ſincere, & qui outre tant d'autres excellentes qualitez, eût toutes celles qui ſe peuvent deſirer en un veritable & fidele ami. Nous ne ſçaurions donc trop regretter la perte que nous avons faite, ni trop nous réjoüir auſſi des graces qu'il a receuës de Dieu. J'eus la conſolation de le voir peu d'heures avant ſa mort, en l'état où JESUS-CHRIST nous apprend que nous devons eſtre pour attendre ſa venuë. Il aura trouvé ce ſerviteur fidele, veillant la lampe à la main, & les talens qu'il lui avoit confiez, multipliez avec uſure: C'eſt pourquoi nous ne devons point douter qu'il ne lui ait dit ces bienheureuſes paroles; *Intra in gaudium Domini tui.* Penſons ſerieuſement, je vous ſupplie, à nous rendre dignes de les entendre; & puiſque de cela ſeul dépend l'éternité de nôtre bonheur,

mépriſons genereuſement tout le reſte. Témoignons par nos actions, que nous ſommes les vrais enfans de ces premiers Chrétiens, qui n'avoient point de moindre ambition que de poſſeder le Royaume de Dieu; & dans l'incertitude de l'heure qu'il faudra paſſer à cette autre vie, ſoyons toûjours preſts à partir.

A Monſieur le Maréchal de Brezé, ſur la mort de Monſieur de Feuquiere.

MONSEIGNEUR,

Quand vous ne m'auriez point fait l'honneur de me témoigner d'une maniere ſi puiſſante, vôtre regret de la mort de Monſieur de Feuquiere; il faudroit que j'euſſe perdu la memoire avec le jugement pour ne reconnoître pas, par le ſouvenir des extrêmes obligations qu'il vous avoit, juſques à quel point vous lui faiſiez la faveur de l'aimer, & combien vous êtes touché de ſa perte. Vous ne ſçauriez, Monſeigneur, eſtre auſſi genereux que vous êtes, ſans avoir de l'affection pour les hommes de merite, & mépriſer la foibleſſe de ces ames baſſes, qui penſent ſe faire tort en loüant les vertus d'autrui: je dois ce témoignage à la verité, de n'avoir quaſi vû perſonne qui prenne tant de plaiſir que vous à faire valoir les ſervices & les bonnes qualitez des autres: & ſi vous n'oubliez auſſi aiſément les faveurs que vous faites, comme ceux qui les reçoivent ſont obligez de s'en ſouvenir, vous n'auriez point beſoin d'autre preuve du reſſentiment que je dois avoir de vôtre extrême affection pour Monſieur de Feuquiere, que ce qu'il vous plût me dire tant de

fois en Allemagne sur son sujet, & les bons offices que vous lui rendites pour l'élever dès-lors à tout ce qu'il pouvoit prétendre. Cette maniere d'agir est si rare, qu'elle ne se peut estimer. Et ainsi quand tant d'autres considerations ne m'attacheroient pas déja à vôtre service, la qualité du plus ancien ami, & à mon avis du plus particulier qu'eût Monsieur de Feuquiere, m'y engageroit pour jamais. Vous serez, je m'assure bien-aise, Monseigneur, d'apprendre que Dieu m'a donné la seule consolation que je pouvois recevoir en sa mort, en ce qu'elle a été si Chrétienne, que je n'ose me plaindre qu'il ait changé les vaines esperances & les veritables miseres de cette vie, contre le bonheur infini dont j'ai sujet de me promettre qu'il joüira éternellement en l'autre. Je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de croire que tous ceux qu'il a laissez, ne manqueront jamais à la passion qu'ils sont obligez d'avoir pour vôtre service, & que la mienne n'est pas du nombre de celles qui se peuvent exprimer par des paroles, puisque je suis au-delà de tout ce que peut dire.

*A Monsieur *** sur la mort de Monsieur de Feuquiere.*

MONSIEUR,

Si Dieu n'avoit depuis peu redoublé les liens qui nous unissent ensemble, des feüilles entieres ne suffiroient pas pour témoigner quelle est ma douleur de la mort de Monsieur de Feuquiere, & combien les sentimens que j'en ai sont encore augmentez, par la consideration des vôtres: mais lorsque l'amitié est arrivée jusqu'à pouvoir

ſans reſerve ſe parler cœur à cœur, on mépriſe tout autre langage. Et ainſi ſans m'arrêter à tant de diſcours inutiles, dont les Lettres des amis communs ſont pleines, je n'ai autre choſe à vous dire ſinon, que nous nous devons mettre au pied de la Croix, pour chercher du ſoulagement à cette affliction, & à toutes les autres qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Ce n'eſt que dans les playes du Sauveur du monde que l'on trouve des conſolations aux plus grands maux; & ce n'eſt qu'en conſiderant la mort qu'il a voulu endurer pour nôtre amour, que nous apprenons à ſouffrir avec patience celle des perſonnes qui nous ſont les plus cheres. Témoignons par nos prieres, & non pas par nos larmes, nôtre veritable affliction pour celui que nous regrettons, & tâchons à les rendre dignes d'eſtre exaucées par une ferme reſolution d'être plus à Dieu que jamais, car il n'écoute que la voix des ſiens, & ferme les oreilles aux demandes des méchans, comme il détourne ſes yeux de leurs ſacrifices.

A Monſieur le Marquis de Montauzier, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Je ſuis ſi accoûtumé à vous être obligé, que j'aurois tort d'être ſurpris des nouveaux témoignages que vous me donnez de l'honneur de vôtre amitié, ſur le ſujet de la mort de Monſieur de Feuquiere. Je vous avoüe, Monſieur, qu'elle m'a été ſenſible au-delà de tout ce que je vous en ſçaurois dire, parce que cet amour pour le public, dont vous m'avez toûjours vû ſi touché, a augmenté de telle ſorte en cette oc-

caſion le déplaiſir de ma perte particuliere, qu'il me ſemble qu'il m'eſt permis de plaindre extraordinairement un ami, que je ne plains pas ſeulement par la conſideration de moi-même. Mais puiſqu'il n'appartient pas aux hommes de demander raiſon à Dieu de ſes volontez, quelque rudes qu'ils en ſentent les effets, il faut ſe ſoûmettre avec patience à tout ce qui lui plaît d'ordonner: C'eſt, Monſieur, ce que je tâcherai de faire, & de vous témoigner en toutes les occaſions où vous m'honorerez de vos commandemens, que perſonne ne ſçauroit être avec plus de verité & de paſſion que moi.

A Monſieur le Duc de Longueville, ſur ſa grande maladie en Allemagne.

MONSEIGNEUR,

J'eſtimerois inutile de vous dire juſqu'à quel point vôtre maladie & vôtre gueriſon m'ont touché de déplaiſir & de joye, puiſque ſi vous en pouviez douter, il faudroit que vous me creuſſiez le plus inſenſible & le plus méconnoiſſant homme du monde, qui ſont deux qualitez fort contraires à l'opinion ſi favorable que vous me faites l'honneur d'avoir de moi. Je vous avouë que je n'ai jamais mieux connu combien je ſuis bon François, étant veritable qu'au milieu de tant de ſujets particuliers de douleur, & puis de conſolation que j'ai eûs dans cette rencontre, les intereſts du public m'ont ſi fort rempli l'eſprit & le cœur, que je conſiderois vôtre mort comme une marque de la colere de Dieu vers la France, & regarde maintenant vôtre vie comme un effet de ſa miſericorde pour elle.

Mais il faut, Monſeigneur, qu'il le ſoit auſſi pour vous, puiſque vous ſeriez bien malheureux, ſi cette nouvelle vie qu'il vous redonne, n'étoit auſſi avantageuſe pour vous-même que pour les autres. Pardonnez, je vous ſupplie, cette liberté à ma paſſion pour vôtre ſervice, qui eſt ſi grande & ſi deſintereſſée, qu'elle ne vous doit pas eſtre deſagreable. J'eſpere de vous en dire un jour davantage de vive voix, & que vous ne trouverez pas étrange que j'aye des penſées ſi vives de la mort, dans la perte que je viens de faire d'un des plus anciens de mes amis, & d'un des plus fideles de vos ſerviteurs. Vous l'aviez, Monſeigneur, obligé de telle ſorte, qu'il n'y avoit rien au monde que Monſieur de Feuquiere n'eût fait, & qu'il n'eût dû faire pour vous témoigner qu'il n'en n'en étoit pas ingrat; & il me ſemble que ſa conſideration m'engageroit encore plus étroitement, s'il étoit poſſible, à eſtre au-delà de toutes paroles.

A Monſieur le Prince de Guimené.

MONSEIGNEUR,

Je croi auſſi ſerieuſement comme vous le dites en riant, & en la maniere du monde la plus obligeante, que ce m'eſt plus d'honneur d'avoir ſollicité vôtre affaire, que d'avoir été employé dans celles du Roi, parce que les hommes m'avoient engagé à l'un, & que c'eſt Dieu qui m'engage à l'autre, par une rencontre ſi extraordinaire, que je m'eſtimerois coupable devant lui, ſi tous les intereſts de vôtre Maiſon, ne m'étoient auſſi chers que les miens propres; & s'il me donnoit autant de moyen qu'il m'a donné de paſſion de vous ſervir, je vous ferois bien-tôt

connoître la difference qu'il y a entre les devoirs qui se rendent par des raisons humaines, & ceux que l'on croit rendre en quelque sorte à Dieu-même, lorsque l'on les rend à des personnes que l'on considere principalement à cause de lui. Je vous avoüe, Monseigneur, que sans cela il seroit tres-difficile qu'un esprit né libre, & dont le desintéressement peut passer pour un deffaut dans un siecle où il est si rare, pût se donner jusqu'à un point où toutes les prétentions du monde ne seroient pas capables de l'engager avec toutes les puissances de la terre. Je pense, Monseigneur, qu'aprés une protestation si solemnelle, vous n'aurez pas peine à croire que je ne trouverai jamais rien de difficile pour vous servir, & que ma constance inviolable dans ce dessein, sera une preuve qui vous fera voir que je ne suis pas à vous à la mode de la Cour, ni pour des considerations qui puissent changer. Vous sçavez assez, Monseigneur, quelles elles sont, sans qu'il soit besoin que je vous le dise : mais ma mauvaise fortune fait que vous ne sçaurez jamais que la moindre partie de ce que je voudrois entreprendre, pour ce qui vous regarde ; & que vous aurez toûjours besoin de foi, pour connoître combien je suis.

A Monsieur ***

MONSIEUR,

J'avouë qu'il y a long-tems que Lettre ne m'a donné tant de joye, que celle que vous m'avez écrite, parce qu'elle me fait voir que Dieu agit dans vôtre cœur, par la résolution de ne

vous engager pas legerement à en prendre une qui vous importe de vôtre ſalut. Vous ſerez tres-heureux de le ſervir dans l'Egliſe, ſi c'eſt lui qui vous y appelle; & tres-malheureux ſi vous n'y entrez que par des conſiderations humaines: car comme il le dit lui-même dans ſon Evangile, lui ſeul eſt la voye par laquelle ſeule nous devons marcher, & principalement lorſqu'il s'agit de nôtre vocation pour entrer dans la profeſſion la plus ſainte de toutes, & qui demande une ſi grande pureté de cœur. Ce ſeroit trop eſtimer, je ne dis pas une Croſſe, mais une Thiare, que de la vouloir acheter aux dépens de ſon ſalut; & ce ſeroit fouler aux pieds avec trop d'inſolence, les preceptes de JESUS-CHRIST, que de les quitter pour ſuivre les maximes du demon. Cette parole terrible, qui nous apprend que nous ſommes à Dieu ou au Diable, nous oblige à nous bien examiner dans le ſecret de nôtre cœur, afin de ne prendre pas un Maître pour l'autre, comme il arrive à ceux qui ſe laiſſent ébloüir volontairement par les fauſſes apparences des avantages temporels. Vous ne tomberez pas dans ce malheur, ſi vous mettant ſouvent en la preſence de Dieu, vous lui demandez avec un eſprit dépoüillé de tout intereſt, qu'il vous faſſe la grace de diſpoſer de vous ſelon ſa ſainte volonté, que vous voulez être pour jamais la vôtre. Ses oreilles ſont toûjours ouvertes pour entendre ce langage, qui eſt le langage du cœur, ainſi qu'elles ſont toûjours fermées aux vaines prieres de ceux qui lui parlent contre les ſentimens de leur propre conſcience. Ne merite-t-il pas bien que nous ſoyons à lui purement pour l'amour de lui? & ſçaurions-nous lui faire une plus grande injure que de capituler avec lui lorſque

nous nous voulons donner à son ennemi ? Consultez-vous seulement vous-même, je vous supplie, dans la vûë de ces veritez ; & j'espere que Dieu vous fera connoître ce qu'il desire de vous ; car ceux qui le cherchent le trouvent, & trouvent tout en le trouvant. Voilà, Monsieur, ce que ma sincerité, & nôtre amitié, m'obligent à vous répondre avec la même franchise que vous me parlez. C'est à celui, qui dans l'Ecriture se compare au Semeur, de faire que ces paroles que j'ai tâché de vous dire par son esprit, & sans aucun interêt que celui de vôtre salut, prennent par sa grace, racine dans vôtre ame, pour y produire des fruits qui lui soient agreables.

A Monsieur le Président Barillon.

MONSIEUR,

Je me réjoüis de tout mon cœur de vous sçavoir au milieu de vôtre famille, qu'il y a long-tems que je souhaitois avec vous, étant tres-assuré que Messieurs vos enfans n'apprendront jamais rien qui leur soit si utile, que ce que vous leur pourrez montrer sans peine. Et que sçavez-vous si Dieu vous donne le loisir dont vous joüissez, pour graver dans leurs esprits encore tendres, des maximes qui leur serviront de conduite pour tout le reste de leur vie, & jetter dans leurs ames les semences d'une vie veritablement Chrétienne, qui les empêche de faire naufrage en un siecle où les vertus sont mépriſées, & les vices triomphent dans la plûpart des hommes ? Ne doutez point que Dieu ne vous demande compte de ces jeunes

plantes

plantes que vous pouvez maintenant élever vous-même en cette ſcience des Saints, que les Peres qui l'ont dans le cœur enſeignent ſi-bien à leurs enfans par le Saint Eſprit qui leur eſt donné. Avouez s'il vous plaît, qu'il faut être ce que je vous ſuis pour prendre la liberté de vous parler de la ſorte : mais aurois-je pû y manquer ſans trahir nôtre amitié ?

A Monſieur le Duc de Longueville, ſur ſon paſſage en Allemagne.

MONSEIGNEUR,

La Lettre dont vous m'avez honoré, ne me fait pas moins rougir de honte qu'elle me comble d'obligation, quand je penſe de quel lieu, & dans quelles occupations il vous a plû de l'écrire. Mais ſi une eſtime toute extraordinaire pour vôtre perſonne, & une paſſion tres-violente pour vôtre ſervice, meritent quelque faveur particuliere, j'oſe dire, Monſeigneur, que je n'en ſuis pas indigne, puiſqu'il eſt vrai que mes ſentimens pour ce qui vous regarde, n'ont rien de commun ni de mediocre. Ces avantages de la naiſſance & de la fortune, qui vous donnent un ſi grand rang dans le monde, ſont ceux que je conſidere le moins en vous : je ne m'arrête pas même à ces rares qualitez de l'eſprit & du cœur, qui vous rendent ſi remarquable entre ceux de vôtre condition : Mais paſſant plus outre, j'admire en vous cette haute generoſité à entreprendre, & cette conſtance invincible à executer des deſſeins auſquels les plus clair-voyans & les plus éloignez de la flatterie, peuvent donner ſans crainte le nom d'heroïques. Dans les plus

illustres succés de la guerre, la fortune y prend d'ordinaire la meilleure part : mais elle n'en sçauroit prétendre aucune à vôtre passage du Rhin, puisque la gloire de cette action n'est dûë qu'à vous seul, & qu'elle ne se peut partager qu'entre vôtre jugement, vôtre valeur, & vôtre conduite. Si l'une de ces parties vous eût manqué, les autres étoient inutiles pour une résolution si élevée au dessus de la hardiesse, & de la prudence ordinaire. Par tout ailleurs où nous faisons la guerre, nous attaquons avec de puissantes Armées les extrémitez des Etats de nos ennemis : mais vous, Monseigneur, avec peu de troupes, avez osé malgré les incommoditez de la plus rigoureuse saison de l'année, franchir ces bornes estimées fatales à la France, pour aller ensuite jusques dans le cœur de l'Empire avec des forces que nul n'étoit capable de rassembler, soûtenir la fortune chancellante de nos Alliez, & arrêter l'orage, qui aprés les avoir accablez, fût venu fondre sur nos Provinces. Que si vous n'avez pas par une bataille generale, décidé toutes les affaires de l'Europe, en terminant celles de l'Allemagne ; c'est la seule terreur que vous avez donnée à ceux qui s'étoient rendus redoutables, qui vous a ravi cette gloire : & l'on peut dire avec verité, que celle de les avoir renfermez dans leurs retranchemens égale au moins ces illustres & heureux succés que vous ne vous pouvez lasser d'admirer, par cette humeur si exempte de jalousie, que chacun considere en vous comme la marque d'une grande ame, qui s'appuyant sur ses propres forces, dédaigne de chercher ses avantages dans les foiblesses des autres. Et afin, Monseigneur, que vous ne receviez pas mes paroles

comme des loüanges ſi exceſſives, mais comme de ſimples témoignages que je rends à vôtre vertu, je vous ſupplie de vous ſouvenir qu'elles partent d'un homme ſi détaché de tous intereſts, que je ne crains point de vous aſſurer que je vous eſtime & vous revere purement pour l'amour de vous même, ſans deſirer jamais de l'honneur de vos bonnes graces, que celui que vous me faites de m'y donner part. Et pour vous mieux faire connoître le peu de deſſein que j'ai de vous flatter, je vous avoüerai franchement, que n'étant pas pleinement ſatisfait de toutes ces éminentes qualitez que vous poſſedez, je vous en ſouhaite encore d'autres ſans comparaiſon plus importantes, afin de vous rendre auſſi heureux dans le Ciel, que vous l'êtes dans le monde; dont tout l'éclat eſt ſi peu de choſe, qu'il faut avoir les yeux de l'ame bien foibles pour s'en laiſſer ébloüir, & bien peu d'ambition pour ſe contenter de cette réputation vaine, & qui paſſe en un moment, au lieu d'aſpirer avec ardeur à des couronnes éternelles. Penſez-y ſerieuſement, Monſeigneur, je vous en ſupplie, & recevez, s'il vous plaît, cette liberté, dont je ne voudrois uſer avec nulle autre de vôtre condition, pour la plus forte preuve que je vous puiſſe donner de la fidelité avec laquelle je ſuis.

A Monſieur ***

MONSIEUR,

Si vous me connoiſſiez moins vous auriez peine à croire, enſuite d'un ſi long ſilence, combien vous m'avez toûjours été preſent, & juſ-

ques à quel point je reſſens tout ce qui vous touche : mais je manquerois de ſincerité ſi je ne vous avoüois que les peines que j'ai ſouffertes de vos afflictions, ont toûjours été mêlées de beaucoup de conſolation ; & que quelque fois je m'en ſuis même quaſi réjouï, voyant de quelle ſorte Dieu vous fait la grace de les ſupporter. Car regardant les choſes du monde d'un autre œil que je ne faiſois autrefois, il me ſemble qu'il n'y a rien dont les hommes ayent tant corrompu le vrai uſage, que de la joie & de la douleur, auſquelles ils ſe laiſſent emporter comme des enfans, pour des ſujets qui en ſont ſi fort indignes, que l'une de leurs plus grandes confuſions à l'heure de la mort, ſera à mon avis de s'être réjoüis de ce qui les devoit affliger, & de s'être affligez de ce qui les devoit le plus réjouïr. Ainſi quand je vous conſidere dans l'état où vous êtes depuis quelques années, je confeſſe, qu'au lieu de vous plaindre j'admire les miſericordes de Dieu ſur vous, qui a voulu par une ſi extréme ſolitude, & par un ſi profond ſilence, purifier tant de vaines converſations, & tant de paroles inutiles, auſquelles, vous laiſſant emporter au courant du ſiecle, vous reconnoiſſez avoir comme les autres paſſé la plus grande partie de cette vie qui ne nous eſt pas donnée pour en faire un ſi mauvais uſage. C'eſt ſe mocquer de dire que l'on croit être racheté par le ſang d'un Dieu & fouler aux pieds ce même ſang, en donnant ſon cœur aux creatures, & en rentrant ainſi volontairement dans l'eſclavage du demon qui nous poſſede par elles. & qui en nous faiſant oublier que nous ſommes Chrétiens, attache nôtre eſprit aux penſées de la terre, au lieu que nôtre converſation devroit quaſi continuel-

lement être dans le Ciel Ne dois-je donc pas, Monſieur, dire de vôtre affliction ce que l'Apôtre dit de la mort des fideles, qu'il ne faut pas s'en affliger ainſi que feroient ceux qui n'ont point d'eſperance ? Je ſuis ſi fort dans ce ſentiment, que ſi je ne ſçavois que Dieu vous fait la grace d'y entrer, la bienſeance du monde m'ôteroit la liberté de vous dire ce que je vous declare ſans crainte, qui eſt que je ne compte vôtre bonheur qu'à commencer du moment de vôtre mauvaiſe fortune ; puiſque perſonne n'oſeroit dire qu'il ne vaille beaucoup mieux ſe ſauver par une tempête que de perir dans le calme. Il n'y en a point de veritable en ce monde que dans l'ame de ceux où regne la grace, vû qu'elle ſeule le peut donner au milieu même des plus grands orages. Ce diſcours m'emporteroit trop loin, parce qu'il ne part pas de l'eſprit, mais du cœur, qui eſt, comme vous ſçavez mieux que moi, une ſource inépuiſable. Je finis donc, Monſieur, en vous aſſurant ſans complimens, que je n'ai jamais tant deſiré qu'à cette heure d'avoir part en vôtre amitié ; & je vous en demande une tres-particuliere, s'il vous plaît, en vos prieres dans cette heureuſe ſolitude, dont vous faites maintenant avec raiſon vos principales & vos plus cheres delices.

A Monſieur le Cardinal de Richelieu.

MONSEIGNEUR,

Si j'avois perdu la memoire de l'affection & de la confiance ſi particuliere dont il a plû autrefois à vôtre Eminence de m'honorer, j'aurois ſujet de craindre qu'elle trouvaſt étrange la li-

berté que je prens d'interrompre ſes grandes occupations pour lui parler d'une petite affaire qui me regarde; mais j'oſe croire que vôtre Eminence aura aſſez remarqué par mon extrême retenuë à l'importuner, que c'eſt l'une des choſes du monde que j'apprehende davantage; & qu'au lieu de me blâmer d'avoir recours à ſa protection, elle trouveroit mauvais que je témoignaſſe de m'en défier, en ne la recherchant pas. Vôtre Eminence ſe peut ſouvenir qu'il ne me reſte autre marque de tous les ſervices que j'ai rendus, que ſix mille livres de penſion, au lieu de huit que j'avois auparavant; & qu'il ne s'eſt point paſſé d'années depuis que Monſieur de Bullion eſt ſur-Intendant des Finances, qu'elle n'ait eu la tête rompuë de ſon opiniâtreté à me les vouloir faire perdre. Il a falu que vôtre Eminence ſe ſoit toûjours oppoſée à ſon extrême averſion pour moi, dont je ne ſçai s'il pourroit alleguer quelque raiſon, ne lui en ayant jamais donné ſujet: & tout autre que lui ſe ſeroit enfin laſſé de me perſecuter de la ſorte. Mais je ne doute point, Monſeigneur, que la maniere dont il l'a fait depuis peu, ne vous ſemble fort extraordinaire. Car vôtre Eminence m'ayant tant obligé que de me mettre dans le memoire qu'elle lui envoya avant que partir, de ceux qu'elle deſiroit qui fuſſent payez comptant, il ne l'a jamais voulu, & pour comble de ſa mauvaiſe volonté, il m'a rayé dans l'Etat. En quoi j'aurois tort de dire qu'il a fait le Roi, puiſqu'il a fait ce que je ſuis aſſuré que le Roi, ni vôtre Eminence ne voudroient pas faire. Que s'il croit que le ſalut de la France conſiſte à retrancher ſix mille livres de penſion à un homme qui s'eſt appauvri dans des emplois où tant d'autres ont fait des fortunes prodigieuſes, je

ſçai que vôtre Eminence eſt fort éloignée de ce ſentiment : & je ne puis, Monſeigneur, m'imaginer autre cauſe du plaiſir qu'il prend à me nuire, ſi ce n'eſt que mes enfans étant fort proches parens des ſiens, du côté de feu Monſieur le Chancelier de Sillery, il a honte que les uns étant ſi riches, les autres ſoient ſi pauvres. Mais je vous avoüe, Monſeigneur que ſi ma pauvreté lui fait honte, je ſuis donc bien inſenſible puiſqu'elle ne m'en fait point du tout; & j'en ai ſeulement de ce qu'il me contraint d'importuner vôtre Eminence pour la ſupplier de lui commander ſi abſolument de ſigner mon ordonnance, qu'il ne puiſſe plus y apporter de difficulté. Ainſi j'aurai l'avantage dans les traverſes qu'il me donne, que je tiendrai de vôtre Eminence ſeule cette faveur, qui me rendra de plus en plus.

*A Monſieur *** ſur la mort de ſon fils unique, tué à un ſiege.*

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre vôtre extrême affliction, & en ſuis trop touché pour vous en pouvoir dire mon ſentiment. Les grandes douleurs ſont muettes auſſi bien pour ceux qui y participent, que pour ceux qu'elles touchent principalement. Et je connoîtrois mal la vôtre, ſi je ne croyois que Dieu ſeul eſt capable de vous conſoler. Je veux eſperer qu'il le fera : mais pour vous en rendre digne, il faut vous jetter abſolument entre ſes bras, & avoir confiance en lui. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que ce n'eſt que manque de foi que nous ſuccombons ſous la peſanteur des maux qui nous arrivent en cette

vie, puiſque ſi nous avions nos penſées fermement attachées à l'autre, nous conſidererions moins ce peu de tems qui nous reſte pour revoir dans un autre monde ceux que nous pleurons, & qui ſont la meilleure partie de nous-mêmes. Que ſi nôtre foi étoit encore plus vive, Dieu nous tiendroit lieu de tout dés ici-bas, vû que tout ſe retrouve en lui, & que les creatures y ſont beaucoup plus parfaitement qu'en elles-mêmes : mais quoi que cela ſoit tres-veritable, je crains qu'il ſoit trop élevé pour une perſonne abbatuë par la violence des premiers ſentimens de ſa perte. Il vaut mieux prier que de vous parler ; puiſque Dieu agira beaucoup plus puiſſamment dans vôtre cœur par les prieres qui lui ſeront adreſſées pour vous, que les hommes n'agiroient ſur vôtre eſprit par les diſcours qu'il vous pourroient faire. Il faut dans les grandes maladies s'adreſſer aux grands Medecins. Ayez donc recours, je vous ſupplie, à ce ſouverain Medecin, qui ſeul a le pouvoir de nous guerir ; & croyez, s'il vous plaît, que ſi pour reſſentir vôtre affliction on la pouvoit diminuer, je vous en déchargerois d'une partie.

A Monſieur le Marquis de Gévres, priſonnier de guerre en Flandre.

MONSIEUR,

J'ai trouvé avec beaucoup de joie l'occaſion que je cherchois il y a long-tems de vous pouvoir faire tenir une Lettre : mais j'en reçois une beaucoup plus grande de l'eſperance que l'on me donne de vôtre prompte liberté : & je vous avouë que je n'ai jamais ſi bien connu qu'en cette

cette derniere rencontre juſques à quel point je ſuis vôtre ſerviteur ; les divers ſentimens que j'ai eus de l'accroiſſement de vôtre gloire par une ſi belle action, & de l'apprehenſion de vos bleſſures, & de la crainte d'une plus longue priſon, m'ayant fait voir que je ne ſuis pas indigne de l'amitié dont vous m'honorez. Mais je vous aſſure, Monſieur, que je la meriterai beaucoup mieux, ſi j'ai jamais le bonheur de vous pouvoir témoigner autrement que par des paroles combien je ſuis.

A Monſieur l'Evêque de Lizieux.

MON TRES-CHER PERE,

Il y a plus de vingt ans que vous me fîtes l'honneur à Bourdeaux de vouloir que je vous conſideraſſe en cette qualité : & voici la premiere fois que je vous demande une preuve que vous ne l'avez pas priſe inutilement : mais je vous la demande avec plus d'inſtance que s'il s'agiſſoit de ma vie ; & vous la demande en faveur d'un des plus grands perſonnages de nôtre ſiecle. Ainſi quand vôtre extrême affection pour moi ne vous engageroit pas à m'accorder cette tres-humble priere, vôtre charité pour un homme auſſi agreable à Dieu par ſa vertu, & auſſi conſiderable dans l'Egliſe par ſa doctrine, qu'eſt Monſieur l'Abbé de ſaint Cyran, vous porteroit ſans doute à faire des efforts extraordinaires pour l'un des ſujets du monde qui en eſt le plus digne. Je ne vous dirai rien, mon Pere de l'Etat de l'affaire, puiſque vous en êtes tres-pleinement informé, mais je ne ſçaurois me laſſer de vous conjurer encore de l'entrepren-

dre avec cette chaleur, cette force, & cette perſeverance que Dieu demande d'un grand Evêque lorſqu'il s'agit de la juſtification d'un Eccleſiaſtique, non-ſeulement innocent, mais éminent en ſçavoir & en pieté ; & je croi pouvoir dire ſans crainte que vous êtes tres-particulierement obligé à cette action, puiſque je ne voi que vous ſeul en qui Dieu ait mis toutes les qualitez neceſſaires pour la faire réüſſir : car il faut avoir vôtre ſcience pour répondre de la pureté de la doctrine de Monſieur de Saint Cyran ; vôtre zele pour entreprendre de le juſtifier ; vôtre accés auprés de Monſeigneur le Cardinal, pour en trouver le tems à propos ; vôtre créance dans ſon eſprit pour y pouvoir faire impreſſion, & cette charité que chacun remarque en vous, dont l'une des conditions ſelon l'Apôtre eſt d'être patiente, afin de ne vous rebutter point juſques à ce que vous ayez obtenu une demande ſi juſte. La choſe preſſe, mon Pere, parce que deux années & demie de priſon, & l'air du Bois de Vincennes tres-contraire au temperament de Monſieur de Saint Cyran, l'ont affoibli d'une telle ſorte, qu'il ne s'agit plus ſeulement de ſa liberté, mais de ſa vie. Et encore qu'aprés ce que vous ſçaurez ſi bien repreſenter à ſon Eminence, j'eſpere qu'il ne lui reſtera plus rien dans l'eſprit des doutes que l'on s'eſt efforcé de lui donner ſur le ſujet de ſes ſentimens ; ſi neanmoins outre la caution des trois perſonnes dont elle m'avoit fait l'honneur de trouver bon que je fuſſe l'une avec Monſieur le Procureur General, & Monſieur Bignon, ſon Eminence deſire encore quelque aſſurance plus particuliere, je m'offre de tres-bon cœur d'entrer en la place de Monſieur de ſaint Cyran ; rien ne me pouvant être plus doux qu'une priſon

qui contribueroit à ſa liberté, & me donneroit moyen de lui rendre quelque petite preuve du reſſentiment que je conſerve des obligations nompareilles dont je lui ſuis redevable. Faites je vous ſupplie, mon Pere, que je vous en aye une pour lui qui ſoit au-delà de toutes paroles, & qui ne demeurera pas ſans recompenſe en ce grand jour où ce juſte Juge rendant à chacun ſelon ſes œuvres à la vûë de tous les hommes & de tous les Anges, n'aura garde d'oublier vôtre zele pour la vie & la liberté d'un de ſes ſerviteurs, puiſqu'il s'eſt obligé à ſe ſouvenir d'un verre d'eau froide donné en ſon nom. Je ſuis & ſerai avec ſa grace juſques à la mort.

A Monſieur le Comte de Pas.

MONSIEUR MON COUSIN,

J'ai grande joie de voir que vous êtes aſſez ſçavant en amitié pour comprendre que les Lettres, ni tous ces petits ſoins ordinaires, ne ſont plus neceſſaires pour l'entretenir, lorſqu'elle eſt arrivée au point qu'eſt la nôtre: & cela vous doit aſſurer que je m'oublierois auſſitôt moi-même que de manquer à me ſouvenir de vous. Ainſi vous n'avez beſoin que d'occaſions pour connoître par experience ce que je vous ſuis; & je n'ai beſoin de rien pour ſçavoir ce que vous m'êtes, la creance que j'en ai m'en aſſurant autant que toutes les experiences du monde. Je laiſſe à mon frere à vous mander toutes nouvelles, & ne répondrai qu'à celle que vous me demandez de ma ſolitude, où je m'eſtime plus heureux que la

plûpart des Rois de la terre, parce que j'ai plus de loisir qu'eux de penser à un Royaume, en comparaison duquel les leurs ne sont que de beaux songes qui passent, & ne laissent le plus souvent que le regret d'avoir établi sa souveraine felicité en ce qui n'en devroit être que la figure. Que si, à en juger selon la verité, la condition de la plûpart des Souverains est si miserable, n'y-a-t'il pas de la folie à preferer, comme font plusieurs, le soin d'une mediocre fortune temporelle, à la grandeur infinie de son salut éternel ? Et en travaillant avec tant d'ardeur pour ce qui ne nous importe quasi de rien, negliger avec tant d'imprudence & d'aveuglement ce qui nous importe de tout ? Voilà, mon cher Cousin puisque vous desirez de le sçavoir, les sentimens dans lesquels je suis, & dans lesquels nous devons tous être, si nous ne renonçons au Christianisme. Car il n'y a point d'âge, de sexe & de condition, qui nous exemte d'imiter celui, qui étant descendu du Ciel pour nous servir d'exemple, a toûjours eu ses pensées élevées au Ciel, & nous défend si expressement de les attacher à la terre. Je le supplie de graver ses maximes dans nôtre cœur, afin que nous témoignions par nos œuvres que nous sommes ses disciples, & profitions de tant d'exemples qui nous doivent avoir mieux instruits que tous les discours du monde, à connoître que sous le Soleil il n'y a rien que vanité.

A Madame la Ducheſſe de Guiſe, ſur la mort de Monſieur ſon mari.

MADAME,

Si j'étois moins obligé à vous témoigner mon reſſentiment de vôtre extrême perte, je demeurerois encore dans le même reſpect qui m'a empêché juſques-ici de vous écrire de crainte de vous faire perdre du temps à lire les Lettres d'une perſonne qui vous eſt inutile : mais j'eſpere, Madame, que vous ne trouverez pas étrange que dans une rencontre auſſi extraordinaire que celle de la plus grande affliction qui vous pouvoit jamais arriver, je m'acquite de mon devoir en vous aſſurant que nul de vos ſerviteurs n'en eſt plus touché que moi. Et j'avoüe, Madame, que je vous plaindrois beaucoup davantage, ſi je ne ſçavois que vôtre vertu vous ayant appris à vous ſoûmettre abſolument aux volontez de Dieu, vous ferez toûjours voir que vous êtes à lui, en les adorant dans vos douleurs les plus ſenſibles. Vous n'auriez pas la foi qu'il vous a donnée, ſi vous ne croyiez, que comme les biens de la terre auſquels on attache trop ſon cœur, ſe changeront à la mort en des maux éternels ; de même les peines de cette vie ſupportées avec patience pour l'amour de lui, ſe convertiront un jour en des felicitez éternelles. Et pardonnez-moi, Madame, ſi j'oſe vous dire qu'étant de la condition dont vous êtes, qui par ſa grandeur & ſes avantages dans le monde, ne portent que trop aiſément les Princes à oublier Dieu ; c'eſt une grace toute particuliere qu'il

vous fait, que de vous engager par tant de souffrances à le reconnoître & à l'adorer dans cette souveraine puissance qui le rend également Maître de tous les hommes. Il n'appartient, Madame, qu'à la Religion Chrétienne de juger plûtôt selon l'esprit que selon les sens, de tout ce qui nous arrive sur la terre : c'est pourquoi si les uns vous forcent à répandre des larmes, l'autre vous oblige en même temps à vous consoler dans l'esperance de revoir au Ciel celui que Dieu vous avoit donnné pour être la plus chere partie de vous-même, C'est, Madame, ce que je souhaite de tout mon cœur que vous fassiez, & que vous ayez agreable par l'honneur de vos commandemens, de tirer quelque preuve de la passion hereditaire avec laquelle je suis.

A Monsieur l'Evêque de Lizieux.

MON TRES-CHER PERE,

Il faudroit que vous vissiez mon cœur, pour pouvoir connoître jusques à quel point je me ressens obligé des efforts que vôtre Lettre m'apprend que vous avez faits pour la chose du monde qui me touche le plus, & que je tiens impossible presentement, puisqu'ils n'ont pas réüssi. Il faut croire que Dieu pour des raisons inconnuës aux hommes, & qui tourneront sans doute à sa gloire, permet la continuation des souffrances de son serviteur, afin de rechauffer l'éclat de ses autres vertus par l'épreuve de son incroyable patience, sans laquelle nous ne sçaurions, selon l'Apôtre, acquerir cette

eſperance qui ne confond point, parce qu'elle tire ſa ſource d'une ardente & veritable charité : car n'eſt-il pas vrai, mon Pere, qu'une priſon jointe à une auſſi grande innocence qu'eſt celle de Monſieur de Saint Cyran, & ſupportée ſi ſaintement, eſt un merveilleux ſacrifice pour attirer les benedictions de Dieu, & meriter d'être auſſi heureux dans le Ciel, que l'on paroît malheureux ſur la terre. Je me veux donc conſoler avec vous mon Pere, au milieu de mon extrême douleur, en conſiderant les rares vertus de mon ami, les preuves ſi extraordinaires que vous lui avez renduës d'une affection toute Paternelle & toute Chrétienne, & celles que je ſuis aſſuré que vous ne ceſſerez jamais de lui rendre dans toutes les occaſions qui s'en offriront. C'eſt de quoi je vous conjure, mon Pere, bien que je ſçache que vôtre propre charité vous en preſſe aſſez ; & de croire que je ſuis au-de là de toutes paroles, & en la maniere que Dieu le veut, & que vous l'entendez.

A Monſieur l'Evêque de ſaint Brieu.

MONSEIGNEUR,

J'ai appris par deux Lettres que Monſieur l'Evêque de Lizieux m'a fait l'honneur de m'écrire, comme il ne ſe peut rien ajoûter aux efforts qu'il a faits pour Monſieur l'Abé de Saint Cyran. Et je penſe que me connoiſſant au point que vous faites, vous ne doutez point que je ne m'en reſſente autant ſon obligé que s'ils avoient réüſſi, puiſqu'il faut être ingrat pour ne juger des faveurs que l'on reçoit que ſelon les évene-

mens. Je lui écris ſur cela, & vous ſupplie tres-humblement de le confirmer encore dans la créance que je ne doute point qu'il n'ait déja de mon reſſentiment : mais je ne ſçai qui employer vers vous pour vous faire connoître celui que je conſerverai juſques à la mort de l'extrême chaleur que vous avez témoignée en cette occaſion, qui me touche beaucoup plus que s'il y alloit de ma propre vie. Je penſe qu'il vaut mieux que ce ſoit vous-même, puiſqu'il n'y a perſonne que j'honore davantage, ni à qui je me puiſſe confier plus hardiment, ſçachant que la veritable amitié eſt ſeule capable de donner la parfaite confiance. Dites-vous donc, s'il vous plaît, pour moi, tout ce que vous jugerez à propos, je vous aſſure que je ne vous en deſavoüerai pas. Et quant à Monſieur l'Evêque de Lizieux, je vous conjure de l'affermir de plus en plus dans la reſolution de ne ſe laſſer jamais de travailler à cette affaire lorſqu'il en rencontrera les occaſions, afin que ſans bleſſer les loix de la prudence, il accompliſſe toutes celles de la charité.

A Monſeigneur l'Evêque d'Aleth.

MON TRES-CHER PERE,

Dans la peine que je reſſentois de n'avoir pû prendre congé de vous, il m'étoit cent fois venu en l'eſprit de vous écrire : mais la crainte de vous divertir de vos ſaintes occupations m'en avoit toûjours empêché, & je m'étois contenté de demander de vos nouvelles à tous ceux de qui j'en pouvois apprendre, & qui m'en ont dit, dont je ne ſçaurois aſſez loüer Dieu, voyant de quelle ſorte il répand ſes benedictions

ſur vôtre travail, & favoriſe les deſſeins que vous entreprenez pour ſa gloire. Jugez donc par là, je vous ſupplie, avec quelle joie j'ai reçû la Lettre dont vous m'avez honoré, & les ſentimens qu'elle excite dans mon cœur, en remarquant de quelle ſorte la bonté de Dieu l'a uni au vôtre. Je vous aſſure que je n'avois pas moins eſperé de vôtre extrême charité, & de cette affection intime & ſecrette avec laquelle je me ſens attaché à vous. Mais comme l'on ne ſe laſſe jamais d'être confirmé dans la creance de ce que l'on deſire, j'avoüe que ce m'a été un merveilleux plaiſir de connoître que je vous ſuis auſſi preſent que ſi je n'étois point éloigné de vous. Je vous conjure, mon cher Pere, que cela aille toûjours croiſſant, & que vous me regardiez déſormais comme vôtre Fils & comme un autre vous-même, puiſque l'union que JESUS-CHRIST nous a tant recommandée, & qu'il a demandée pour nous à ſon Pere en allant à la mort, doit paſſer juſques-là. Ne m'oubliez point, s'il vous plaît en vos prieres; ne m'oubliez point en vos ſaints ſacrifices: toute l'Egliſe n'eſt qu'un corps, dont les parties les plus nobles comme les Evêques, doivent communiquer leur excellence & leur force aux plus petites & aux plus foibles, comme je ſuis: que ſi cela eſt vrai dans le general, il l'eſt encore davantage dans le particulier d'une liaiſon ſemblable à la nôtre: c'eſt pourquoi ma priere eſt juſte, & ainſi vous ne ſçauriez me la refuſer, puiſque la charité n'étant bornée ni par les mers ni par les montagnes, la vôtre peut des deſerts de vos Pirennées me venir chercher ſouvent dans la ſolitude d'où je vous écris, & où je ne conſerve rien plus cherement que la qualité de, &c.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Vôtre dernier billet me fait voir de quelle ſorte les maximes du Chriſtianiſme ſont gravées dans vôtre cœur, puiſque vous remarquez ſi bien que les veritables amitiez doivent être éternelles : ce qui étoit un ſecret inconnu à toute la ſageſſe payenne, & qui ne nous pouvoit être revelé que par la lumiere de la foi : car il faut croire que nos amis ſont veritablement vivans aprés leur mort, & que nous devons eſperer de les revoir dans une meilleure vie, pour conſerver toûjours le même reſpect & la même tendreſſe que nous avions pour eux durant qu'ils étoient dans le monde. C'eſt ce qu'une rude experience me fait connoître de plus en plus être veritable ; & je ne ſçaurois aſſez vous témoigner combien je me reſſens obligé de voir que vous conſervez tant d'affection pour une memoire qui m'eſt ſi chere, que le tems ne ſert qu'à me faire mieux juger quelle eſt la grandeur de ma perte. Si je pouvois en la perſonne de Meſſieurs vos enfans vous faire voir ce que je vous ſuis, vous connoîtriez que mon affliction pour eux va beaucoup au-de là de ce que vous vous imaginez, parce qu'il n'y a que Dieu qui ſçache juſques à quel point, & en quelle maniere je vous aime. Je vous ſupplie de croire que vous ne pouviez prendre une meilleure reſolution que de les tenir auprés de vous : c'eſt une ſeconde vie que vous leur donnez incomparablement plus importante que la premiere : & devenant leur Pere ſelon l'eſprit auſſi-bien

que ſelon le corps, vous ne ſerez pas du nombre de ces Peres malheureux, auſquels Dieu demandera un jour compte des ames de leurs enfans, qu'ils auront laiſſez pauvres des richeſſes de la grace, en ne penſant qu'à les combler des fauſſes richeſſes du monde. J'ai une extrême joie que vous ayez rencontré un Precepteur tel que vous me le mandez; c'eſt un bonheur plus grand qu'il ne ſemble: mais dans l'intention que vous avez de nourrir vos enfans en vrais chrétiens, Dieu ne vous laiſſera manquer de rien pour le faire réüſſir. Je vous ſupplie de leur dire quelquefois ce que je vous ſuis, afin qu'ils ſe portent peu à peu à prendre creance en moi, & qu'ainſi ſi Dieu me laiſſe aſſez longtems au monde pour pouvoir, en vous ſecondant, leur donner un jour quelques avis ſur leur conduite, ils les reçoivent de bon cœur, & comme venant d'une perſonne auſſi deſintereſſée que paſſionnée pour ce qui les touche.

A Monſieur le Comte de Montauban.

MONSEIGNEUR,

C'eſt une heureuſe rencontre pour moi, que la premiere fois que je me trouve obligé de vous écrire eſt pour vous envoyer un papier que vous attendez avec impatience, & que vôtre bon naturel ne vous fera pas recevoir avec moins de ſatisfaction & de joie, que vôtre jugement vous donne de reſpect & d'eſtime pour la perſonne qui l'a écrit. J'avoüe que vous ne ſçauriez trop reverer des penſées ſi ſaintes, & qui ne pouvoient partir de ſon eſprit que par les ſentimens que Dieu lui met dans le cœur, la cha-

leur étant en cela la ſource de la lumiere ; & la grace la ſource de cette chaleur qui ne peut demeurer ſterile lorſqu'elle ſe répand dans une ame. Je ne ſçaurois trop loüer Dieu de voir que les fruits qu'elle produit vous ſont ſi chers & ſi agreables qu'il paroît bien que vous en ſçavez la valeur & le prix, par une connoiſſance qui ſurpaſſe de beaucoup vôtre âge. Mais ne vous laſſez jamais, je vous ſupplie, de conſiderer à quoi vous oblige l'exemple d'une ſi haute vertu, afin que l'on puiſſe dire un jour de vous, comme le plus grand de tous les éloges, que vous êtes digne fils d'une telle Mere. Puiſqu'elle vous aime plus que ſa vie rendez-lui, Monſeigneur, amour pour amour, en l'imitant en celui qu'elle porte à Dieu, qui eſt la ſeule choſe qu'elle deſire de vous, & qu'elle vous ſouhaite avec ardeur, parce qu'elle comprend les autres, & qu'il ne vous ſçauroit manquer aucune vertu ſi vous vous donnez pleinement à celui en qui toutes les vertus ſont immuables & éternelles. Il ſera vôtre lumiere dans les Conſeils ; vôtre force dans les combats ; vôtre contrepoids dans la proſperité ; vôtre ſoûtien dans la mauvaiſe fortune ; vôtre guide & vôtre regle infaillible dans toute la conduite de vôtre vie. Sans lui vous ne ſçauriez marcher que dans les tenebres ; & la grandeur de vôtre naiſſance ne ſerviroit qu'a vous faire tomber de plus haut, & avec plus d'éclat dans l'abîme où tous les pecheurs ſont precipitez par les vices : mais où m'emporte-, Monſeigneur, ma paſſion pour ce qui vous touche. Excuſez-la, je vous ſupplie, parce qu'il n'y en eût jamais de plus raiſonnable, & que cet excés eſt une marque qu'il n'y a rien que je ne vouluſſe faire pour vous témoigner par toutes ſortes de devoirs & de tres-humbles ſervices, que perſonne ne

ſçauroit être davantage que moi.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Il faudroit que vous ſçûſſiez avec quelle ardeur je ſouhaite d'avoir part en l'honneur de vos bonnes graces, pour connoître combien je me tiens obligé de la faveur que vous me faites, de me les promettre : mais je vous ſupplie treshumblement, de ne me faire plus rougir de honte, en voulant par un excés de bonté, me faire croire que j'ai pû eſtre ſi heureux, que de vous en rendre des témoignages. Vous auriez bien mauvaiſe opinion de moi, ſi vous jugiez par de ſi foibles marques, de l'affection d'un homme qui n'a jamais eu autre ambition que de ſçavoir bien aimer, & de trouver des perſonnes qui meritaſſent de l'eſtre. Mais ſi jamais Dieu me fait la grace de rencontrer des occaſions de vous en donner des preuves qui répondent à mon deſir, j'eſpere de vous faire avoüer que je ne ſuis pas ignorant en ma paſſion. Je ſerai trop heureux ſi je la puis continuer en l'autre monde, où les Anges & les Saints n'en ont point d'autre que d'aimer celui qui les a créez par ſon amour, & que les hommes ſont encore beaucoup plus que les Anges, obligez d'aimer, puiſque par ce même amour, il les a rachetez au prix de ſon ſang, lorſque leur deſobéïſſance les avoit rendus le ſujet de ſa haine & de ſa colere. Je le remercie de tout mon cœur de la reſolution que vous me mandez qu'il vous donne, de penſer ſerieuſement à ces veritez, dont la connoiſſance n'eſt pas ſeule-

ment inutile, mais tres dangereuſe ſans la pra-tique. Vous avez de la clarté de reſte, je vous ſouhaite ſeulement un peu plus d'ardeur, afin que Dieu ne vous reproche pas un jour d'avoir voulu par un faux miracle, entreprendre ce qui n'appartient qu'à lui ſeul, qui eſt de ſeparer la chaleur du feu d'avec la lumiere : Et encore ce feu de la fournaiſe de Babylone n'étoit qu'un feu materiel & terreſtre ; au lieu que ce feu de ſa charité & de ſon amour qu'il vous communique par les influences de ſa grace, ne vous éclaire que pour vous échauffer, & rendre vôtre ame fertile en bonnes œuvres, aprés en avoir conſommé les ronces & les épines, comme l'on brûle les mauvaiſes herbes qui couvrent une terre, afin de la purifier par le feu, & de la rendre feconde, &c.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Vous croirez aiſément, je m'aſſure, que je n'avois garde de laiſſer paſſer une occaſion ſi importante, ſans vous témoigner ma joye, de la force que Dieu vous donne dans une rencontre, où vous vous ſeriez trouvé tres-foible, ſi vous n'étiez ſage que ſelon le monde. La prudence humaine fait paroître de la tranquilité ſur le viſage, lorſque l'eſprit eſt dans le trouble : le courage diminuë les inquiétudes de l'eſprit lorſque le cœur eſt dans l'émotion : mais il n'y a que la generoſité Chrétienne, qui paſſant juſqu'à la ſource, calme les mouvemens du cœur, & le rend encore plus tranquile dans lui-même, qu'il ne paroiſt l'eſtre au dehors par

nos actions. C'eſt la grace que Dieu vous a faite, & dont vous ne ſçauriez aſſez le remercier, puiſqu'elle vaut mieux que toutes les fortunes de la terre, & que vous la devez recevoir comme un gage des faveurs qu'il vous prépare dans un autre monde, ſi vous continuez à lui eſtre fidele en celui-ci, dont la figure paſſe, & ne laiſſe à ceux qui le quittent, que le regret & l'étonnement d'en avoir tenu tant de compte. Détrompons-nous, je vous ſupplie, des erreurs qui aveuglent la plûpart des hommes : Ouvrons les yeux à la verité, & perçons ces malheureux voiles, qui nous empêchent de voir un Soleil dont la lumiere n'a point d'éclipſe. La conſtance avec laquelle vous ſoûtenez ce dernier orage, augmente de telle ſorte mes ſentimens pour ce qui vous touche, que je me ſouhaiterois de tout mon cœur pour quelque temps auprés de vous, encore que l'amour de ma ſolitude m'ait fait quitter Paris, & autant d'amis veritables que nul autre, à mon avis, y en eut jamais. Le remede à nôtre ſi longue ſeparation, eſt de nous voir ſouvent en la preſence de celui qui voit toutes choſes ; & c'eſt à quoi je vous convie, en vous aſſurant que je n'y manque pas de mon côté.

A Monſieur ***

MONSIEUR,

Je m'étonne que vous me demandiez ce que vous devez ſçavoir beaucoup mieux que moi, puiſque c'eſt de vous que je l'ai appris ; la maniere dont vous avez ſupporté la perte de Monſieur vôtre fils m'obligeant à ſupporter de mê-

me celle de ma mere. Vous ſçavez, Monſieur, que j'avois toûjours eu beaucoup d'eſtime de vôtre vertu & de vôtre courage : mais elle s'augmenta de telle ſorte en cette occaſion, que je n'y penſe jamais ſans admirer le pouvoir de la grace, qui dans la violence des ſentimens les plus tendres de la nature, & la plus forte & la plus juſte paſſion du monde pour un fils, vous fit oublier que vous étiez pere, pour vous ſouvenir que vous étiez enfant d'un Dieu à qui nous ſommes obligez de rendre une parfaite obéïſſance. Je vous aſſure, Monſieur, que je ſouhaite de tout mon cœur de vous imiter, & de n'avoir point des affections ſi baſſes pour une perſonne à qui je devois plus que la vie, que de preferer mon intereſt au bonheur dont j'ai ſujet d'eſperer qu'elle joüit, & que je tiens le ſeul digne de nos deſirs. Fortifions-nous de plus en plus, je vous ſupplie, dans de ſemblables reſolutions ; un peu d'années nous feront pleurer, ou eſtre pleurez de tout ce qui nous reſte de cher ſur la terre. Donnons le dés à preſent à Dieu, d'entre les mains duquel on ne pourra jamais nous le ravir, & donnons-nous-y nous-mêmes ſi abſolument, que nous n'ayons plus rien à quitter ni à perdre.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Il n'y a que Dieu qui vous puiſſe faire connoître mon reſſentiment de vos extrêmes bontez pour moi, & ce que je vous ſuis : mais j'eſpere qu'il me fera la grace de vous en donner un jour quelque preuve, & de vous obliger d'avoüer

voüer qu'une des choſes du monde la plus rare & la plus élevée au-deſſus de tous les intereſts humains, eſt une affection telle que je la reſſens pour ce qui vous touche. Vous connoiſſez trop le fond de mon cœur pour ignorer mes ſentimens ſur le ſujet de ma derniere perte; & il eſt vrai qu'aprés ceux que la nature exige de nous malgré nous-mêmes, je n'ai pû m'empêcher de me réjoüir, dans l'eſperance que ma mere joüit d'un bonheur que j'acheterois de mille vies. Je lui avois des obligations ſi extraordinaires, que je ſerois bien malheureux de ne preferer pas ſes avantages aux miens, puiſque j'aurois honte d'y manquer en ce qui regarde mes amis. Je vous conjure de vous ſouvenir de celui que j'aime plus que moi-même, & d'avoir aſſez de confiance en moi, pour croire ſur ma parole, que vous ne ſçauriez faire une action, ni plus genereuſe, ni plus juſte, ni plus agreable à Dieu tout enſemble.

A Madame la Comteſſe de Brienne, ſur la gueriſon de Monſeigneur le Duc d'Anguien.

MADAME,

Je vous avouë qu'il y a long-temps que je n'ai receu une plus grande joye, qu'en apprenant par vôtre billet que Monſeigneur le Duc d'Anguien eſt hors de peril. J'avois perpetuellement en l'eſprit, l'extrême peine de Madame la Princeſſe, qui aura éprouvé en cette occaſion que les douleurs des meres dans l'apprehenſion de la perte de leurs enfans, ſurpaſſent de beaucoup celles qu'elles ſouffrent en les mettant au monde. je vous ſupplie, Madame, de me tant

obliger, que de lui témoigner jusqu'à quel point je ressens tous ses interests : ce qu'elle ne doit pas avoir desagreable d'une personne qui n'en veut plus avoir sur la terre, ni mépriser une affection si sincere & si veritable, puisque Dieu s'en contente, encore qu'elle lui soit tres-inutile aussi-bien qu'à elle.

A Monsieur le President Barillon.

MONSIEUR,

Vous avez vû par ma derniere Lettre, combien la vôtre m'avoit donné de joye, en y apprenant avec quelle resignation à la volonté de Dieu vous vous prepariez à recevoir ce qui est arrivé : mais vôtre billet du troisiéme de ce mois, me fait connoître avec admiration la grandeur des graces dont il vous favorise, puisqu'il est vrai que dans mon extrême passion pour vous, je ne sçaurois vous souhaiter d'autres dispositions que celles où je vois qu'il vous a mis. Adorer les secrets de sa providence, se détacher d'un seul coup de tous les interests de la terre; s'unir à lui par les souffrances ; reconnoître que c'est un bonheur qui ne peut proceder que de sa grace ; joüir dans le fond de l'ame, d'une paix que l'on n'avoit point encore ressentie ; esperer de la conserver par la reconnoissance qui lui en est dûë ; & vivre ainsi plus content que jamais. Jugez, je vous supplie, si ce sont-là des sentimens que l'humanité soit capable de faire concevoir, dans la chaleur d'une telle rencontre, à une ame élevée & courageuse, & par consequent altiere & pleine de ce glorieux dédain, aussi criminel devant Dieu, que genereux

ſelon le monde ? Je n'y ai pas neanmoins ajoûté un ſeul mot ; ce ſont vos propres paroles que je vous rapporte, afin que vous les remettant ſouvent devant les yeux, vous voïïez à quoi elles vous obligent, en vous ſouvenant toûjours qu'elles ne ſeroient pas ſorties de vôtre bouche, ſi Dieu ne les avoit gravées dans vôtre cœur ; & que pour pouvoir prétendre de vivre éternellement avec lui, vous n'avez qu'à ſuivre fidelement ces inſpirations qu'il vous a données dans le moment où vous les pouviez le moins avoir ſans ſa grace. Il a rompu vos liens d'une maniere ſi extraordinaire, qu'il étoit impoſſible de le prévoir : il vous a ſeparé preſque de tous les hommes, pour vous donner moyen de faire deſormais la vie des Anges, en ne tenant plus à la terre que par un point ; & il vous a détaché de ces occupations publiques . qui rempliſſoient une ſi grande partie de vôtre cœur, afin que vous le puiſſiez recevoir lui-même dans ce nouveau vuide (n'y en pouvant non plus avoir dans la grace que dans la nature) & dans lequel il faut bien prendre garde de ne laiſſer pas entrer le demon au lieu de lui, puiſqu'il ſera neceſſairement rempli de l'un ou de l'autre. En cet éloignement de la vie civile, & du commerce du monde, vivez de la vie du Ciel ; & faites une ſi grande proviſion de vertu, que ſi Dieu vous veut rengager un jour dans les agitations du ſiecle, vous ſoïïez capable de vous y conduire en vrai Chrétien, & de conſerver la tranquilité de vôtre ame au milieu du trouble des affaires. Mais pour en venir là, il faut que ce ſoit lui qui vous y appelle, afin de ne courir point fortune de faire naufrage ; car ne pouvant douter que ce ſoit lui, qui ſe cachant ſous des moyens viſibles, vous a tiré de vos Charges par

les ordres invisibles de sa providence & de sa misericorde sur vous, vous avez besoin d'une nouvelle vocation de lui, pour rentrer dans les emplois dont il vous a ôté, & qui vous faisoient paroître avec tant d'éclat & d'estime dans le monde, dont il faut avoüer qu'il fait bien peu de cas, vû que lorsqu'il vous a voulu départir des graces extraordinaires, il vous a fait mépriser à vous-même tout cet éclat, & toute cette estime, qui ne sont que de belles & d'agreables tentations pour nous engager à l'offenser sans cesse par la vanité. En voilà assez; car jusqu'ici je vous ai écrit si vîte, que je ne sçaurois douter que ce que je vous ai dit, ne parte de la plenitude de mon cœur; & ma main commençant à se rallentir, je ne dois pas chercher dans mon esprit de quoi allonger cette Lettre, puisque ce seroit mêler mes pensées avec celles que je veux croire que Dieu m'a données, en parlant avec tant de sincerité & en sa presence, à un ami veritable, qui est un si grand trésor, que nous ne sçaurions le recevoir que de sa main, selon la parole du Sage, qui l'avoit apprise du Saint Esprit. Il seroit inutile de vous dire sur le sujet dont je vous écris, les sentimens des deux amis que je vous ai donnez, puisque je n'en ai jamais d'autres que les leurs, tant j'estime & honore leur vertu: Mais je vous dirai seulement que j'espere que Dieu vous fera connoître un jour combien vous êtes heureux, de ce qu'il a voulu que vous eussiez part à une amitié que j'estime incomparablement davantage que ce que la fortune vous a ôté, & que tout ce qu'elle vous sçauroit jamais rendre.

Adieu, je suis à tout ce qui vous touche ce que je dois, étant tout à vous, & ressens com-

me j'y ſuis obligé, le déplaiſir que vous avez de la mort de ma mere, que je n'ai pleurée que des yeux du corps, vous pouvant aſſurer que ceux de l'eſprit regardent avec une merveilleuſe joie le bonheur dont j'ai ſujet d'eſperer qu'elle joüit maintenant, ſçachant dans quelle vertu la miſericorde de Dieu lui a fait la grace de paſſer toute ſa vie, qui n'a eſté qu'une preparation continuelle à la mort, ſans aucun attachement aux choſes de la terre, qu'elle a toûjours mépriſées de cet heureux mépris, qui eſt une ſi grande marque de la predeſtination des juſtes.

A une religieuſe.

MA MERE,

Vous voyez que ce ne ſont pas les Lettres qui entretiennent les veritables amitiez, puis qu'il y a ſi long-tems que je ne vous ai écrit, & que je ſuis cette même perſonne de l'affection de laquelle vous pouvez être auſſi aſſurée que de la vôtre. Mais cela même eſt inutile, ſçachant bien que vous n'en ſçauriez douter. Je le laiſſe donc pour vous dire que Monſieur *** s'en retourne vous voir; & qu'encore qu'il ſoit fort ſage ſelon le monde, & qu'en le conſiderant de cette ſorte, j'aye tout ſujet de le beaucoup eſtimer, je n'y ai nullement vû cette grande devotion que vous y trouvez: ce qui me confirme dans l'opinion que vôtre bonté vous fait juger trop aiſément, que les autres vous reſſemblent. Et permettez-moi, je vous ſupplie, de vous en faire encore un peu la guerre, afin que vous ne ſoyez plus ſi facile à tromper, & à croire que les paroles des creatures ayent un grand pou-

voir de ramener les ames au Createur. Les prieres & les larmes que l'on employe pour cela en ſa preſence, ont incomparablement plus de force que les diſcours ni que les Lettres. C'eſt la grace, & non pas les perſuaſions humaines, qui touche le cœur des pecheurs : nos inſtances ne font d'ordinaire que les endurcir & les arrêter à de vains amuſemens, au lieu de les faire penſer à un veritable changement de vie. Ce que j'ai éprouvé en tant d'occaſions, & en voi tous les jours tant d'exemples, que vous me devez pardonner la liberté que je prens de vous le dire. Vous êtes beaucoup meilleure que moi ; mais je ſuis beaucoup plus ſçavant que vous en ce qui regarde la corruption de l'eſprit des hommes ; & je m'eſtimerois coupable, ſi vous aimant comme je fais, je pouvois vous diſſimuler que vôtre bonté vous fait écrire pluſieurs Lettres, non ſeulement inutiles, mais qui nuiſent à ceux qui les reçoivent, par le mauvais uſage qu'ils en font. Et quand vous n'auriez jamais d'autre marque de mon extrême affection pour vous, vous n'en pourriez, ce me ſemble, douter, enſuite d'une telle franchiſe, dont je vous aſſure que je ſerois incapable d'uſer vers une perſonne que j'aimerois moins, ne craignant rien tant, que de dire mon avis de la conduite d'autrui, & étant aſſez empêché de regler la mienne. Pour recompenſe d'un procedé ſi ſincere, je vous demande des prieres, & que vous me croïïez plus à vous que jamais.

A Madame la Comteſſe de Brienne, ſur la mort de Monſieur de Virazel, Evêque de Saint Brieu.

MADAME,

Je n'avois pû, ce me ſemble, vous témoigner une plus grande confiance, qu'en me reſolvant comme j'avois fait, à ne vous demander point de nouvelles de nôtre ami, puiſque c'étoit vous faire voir que je vous tenois incapable de manquer à m'en donner part; & vous n'y avez pas manqué auſſi: mais mon Dieu quelles nouvelles! Quoi, nous avons donc perdu un homme qui n'avoit point au monde une meilleure amie que vous, ni un meilleur ami que moi, & qui rempliſſoit auſſi dignement que nul autre, l'importante place qu'il tenoit dans l'Egliſe. J'avouë, Madame, que vôtre douleur augmente encore la mienne, & que perſonne ne la connoiſſant ſi bien que moi, nul n'eſt obligé de la plaindre. J'ai toûjours vû clair dans le cœur de celui que nous regrettons: Il prenoit plaiſir à m'en découvrir les replis les plus cachez, c'eſt pourquoi je ſçai ce que vous avez perdu & combien vôtre affliction eſt juſte: Mais il faut confeſſer que ſi Dieu, comme vous le dites, vous a traitée en Maître, il vous traite auſſi en pere, puiſqu'il vous donne des ſentimens ſi Chrétiens, que vous ne les pouviez recevoir que de ſa grace, & d'une grace tres-abondante. Rendez-lui-en, Madame, je vous ſupplie, les remerciemens que vous devez, ainſi que je fais de tout mon cœur pour vous, & mêlant vos conſolations avec vos larmes, baiſez en pleu-

rant, la main qui vous frappe, & qui n'eſt pas moins adorable lorſqu'elle tuë que lorſqu'elle reſſuſcite, puiſqu'elle ne tue ſes Elûs que pour les reſſuſciter ; & que comme ce qui paroiſt vie dans les méchans eſt une veritable mort, ainſi ce qui paroît mort dans les Juſtes, eſt une veritable vie. Il faut eſtre du nombre de ces Juſtes, afin d'imiter celui que nous regrettons, & qui aura ſans doute receu miſericorde de ce Pere des miſericordes qu'il a ſervi avec une ſi exacte fidelité. Ne perdons pas, Madame, un temps ſi propre pour cela que celui de nôtre affliction, puiſque les afflictions ſont les ſemences des veritables joyes pour ceux qui en ſçavent faire bon uſage ; & n'oubliez jamais, je vous ſupplie, que quelques pertes que vous faſſiez, il vous reſtera toûjours un ami fidele, tandis que je ſerai au monde, & qu'il plaira à Dieu me conſerver par ſa bonté, les ſentimens qu'il m'a donnez pour vous par ſa grace.

A Monſieur l'Evêque de Lizieux, ſur la mort de Monſieur l'Evêque de Saint Brieu.

MON TRES-CHER PERE.

Permettez-moi, je vous ſupplie, de me conſoler en m'affligeant avec vous de la perte d'un de vos plus chers enfans, & d'un des meilleurs de mes amis. Perſonne ne peut mieux que vous connoître en cela les ſentimens de mon cœur, puiſque perſonne ne ſçait mieux quel étoit le ſien pour moi, & combien je ſuis tendre aux témoignages d'affection dont on m'oblige : mais je vous puis proteſter avec verité que ma douleur s'accroiſt encore de beaucoup par la conſideration

tion de la vôtre, quand je penſe juſqu'à quel point elle penetre ces entrailles paternelles qui brûloient pour Monſieur l'Evêque de Saint Brieu d'une ſi ardente charité. Enfin, mon cher Pere, il n'y a que des croix & des afflictions dans le monde. On y perd tous les jours ce que l'on y a de plus cher; & la longue vie ne ſert qu'à y prolonger davantage les peines & les ſouffrances : Apprenez de moi, je vous ſupplie, à faire un bon uſage de tant de maux; & ne comptez jamais ce qui vous reſte d'enfans, ſans vous ſouvenir qu'il y a plus de vingt années que vous m'avez honoré de la qualité de.

A Monſieur de Saint Pierre.

MONSIEUR,

Il me ſemble que l'un de vos meilleurs amis & qui l'eſt le moins des miens, eût bien pû ne ſe laiſſer pas tant tranſporter à la joye des aſſurances de vôtre amitié, que de me donner à vous pour caution de la ſienne, ainſi qu'il me mande l'avoir fait. Mais je ne m'en mets pas beaucoup en peine, puiſque l'on n'oblige point les abſens ſans procuration, & qu'il ne s'en trouvera jamais de moi pour répondre d'un ſi mauvais homme. Lorſque vous connoîtrez toutes ſes malices, vous m'en direz des nouvelles, & vous repentirez trop tard d'eſtre entré ſi legerement dans une ſi dangereuſe amitié. Je ne ſçaurois aſſez vous témoigner combien je vous plains d'avoir fait une telle faute, & le mal eſt que je n'y vois point de remede Car vous picquant de generoſité comme vous faites, vous ne voudrez pas vous en dédire; & ainſi vous voi-

là engagé à la mort & à la vie, d'aimer une perſonne qui n'a ni foi ni conſcience, & qui eſt ſi artificieux, qu'il eſt capable de vous faire croire & à moi-même, que ce billet eſt une ratification, & non pas un deſaveu de l'engagement où il m'a mis pour lui vers vous.

A Monſieur l'Evêque de Graſſe, ſur la mort de Monſieur l'Evêque de Saint Brieu.

MONSEIGNEUR,

Je louë Dieu d'apprendre par vos Lettres que vos intentions ſont toûjours ſi ſaintes, & que le feu de vôtre zele pour l'Egliſe, vous fait voir clair dans des tenebres auſſi épaiſſes que celles dont vous me parlez. L'excellent Evêque que nous regrettons, eſt bienheureux de n'avoir plus à les combattre, & de poſſeder en paix dans la lumiere des Saints, celui qui lui avoit donné le courage de le preferer à toutes choſes. Il eſt vrai qu'en une maniere j'ai beaucoup perdu en le perdant, puiſqu'il n'avoit point à mon avis d'ami qu'il aimât plus que moi: Mais le croyant vivant en Dieu de la ſeule veritable vie, je n'oſe me plaindre d'une perte qui le comble de bonheur, & lui donne moyen de me témoigner plus puiſſamment que jamais ſon affection par ſes prieres. Je vous demande part aux vôtres, avec la continuation de vôtre amitié, que je m'efforcerai de meriter par tous les devoirs qui vous pourront témoigner combien je ſuis.

A Monſieur de Saint Pierre, ſur la mort de Monſieur le Marquis de Senecey.

MONSIEUR,

Je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire juſqu'à quel point je ſuis touché de la mort de Monſieur le Marquis de Senecey, & de l'affliction toute extraordinaire qu'en recevra Madame ſa mere. Il faut confeſſer qu'elle eſt merveilleuſement à plaindre, & que ſans une aſſiſtance particuliere de Dieu, il eſt tres-difficile qu'elle reſiſte à la violence de tant de douleurs. Je ne connois point d'autre femme & d'autre mere, qui ait perdu un mari & deux fils tels que ceux que Dieu lui avoit donnez: Mais quelque malheureuſe qu'elle ſoit, elle ne ſçauroit rien perdre, puique Dieu lui demeure, & que toutes choſes ſe rencontrent bien plus parfaitement en lui, que nous ne les poſſedons en elles-mêmes. C'eſt en cela que conſiſte le grand avantage du Chriſtianiſme; & c'eſt ce que je ſouhaite de tout mon cœur avec vous qu'il lui accorde.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

N'avez-vous pas tort de juger des ames comme des corps, en croyant que parce que l'eſprit d'un de vos amis, eſt tout rempli de l'eſtime & de l'affection qu'il doit à la vertu & à l'amitié de certaines perſonnes, il n'y ait plus aſſez de place pour vous? Eſt-ce ainſi que vous affoibliſ-

ſez la puiſſance de cette partie ſi noble de nous, qui nous rend l'image de Dieu ; & que vous voulez regler par les effets ordinaires de la nature, les effets extraordinaires de la grace, en ceux qui s'aiment par une veritable charité, dont la flâme n'a point de fumée, ni la clarté point de nuages ? Ceſſez, je vous ſupplie, d'eſtre incredule ; devenez fidele, & fidele pour celui de vos amis, que j'eſpere que vous éprouverez de plus en plus l'eſtre au-delà de tout ce que vous ſçauriez vous imaginer.

A Madame la Comteſſe de Brienne.

MADAME,

J'étois preſt à me plaindre, de demeurer ſi long-tems ſans apprendre de vos nouvelles, lorſque j'ai vû par vôtre Lettre qu'elles ſont en partie comme je le deſirois, puiſque vous vous portez bien ; & en partie comme je l'apprehendois, puiſque l'on ne veut pas recevoir tous les effets de vôtre bonté, de crainte de déplaire à une perſonne qui en a ſi peu pour vous. J'avouë, Madame, que cela eſt bien fâcheux : mais les Medecins ſpirituels & temporels, n'ayant point juſqu'ici trouvé des remedes pour ceux qui ne veulent pas guerir, je ne vous conſeille nullement d'en chercher avec inquietude, & vous conjure de vous donner à vous-même le repos que vous ne ſçauriez donner aux autres. On ne peut aſſiſter ces malades volontaires que par des prieres vers ce ſouverain Medecin qui les guerit par miracle quand il lui plaît, & qui n'a point de peine à faire ce que les hommes croient impoſſible. Ce n'eſt pas, Madame, une petite joye

d'apprendre que vôtre voyage ſera moins long que vous ne penſiez ; & que l'amitié que Monſieur de Balzac vous a témoigné d'avoir pour moi, vous fait connoître combien j'ai raiſon d'en avoir pour lui. Je doute neanmoins qu'il ſçache que je l'aime juſqu'à un tel point, que je lui ſouhaite beaucoup plus de bonheur qu'il ne s'en ſouhaite poſſible lui-même. En quoi vous ne refuſerez pas je m'aſſure de me ſervir de caution, & de lui dire, ainſi que je vous en ſupplie, qu'il n'aura plus rien à deſirer lorſqu'il aura tout ce que je lui deſire.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

En verité vous me faites grand tort de croire que je ne m'aviſois pas que vous demeuriez longtems à me répondre, puiſque non ſeulement je l'ai remarqué, mais que j'en étois en peine, & preſt à m'en plaindre à vous-même, lorſque l'on m'a apporté vôtre billet, qui m'auroit autant ſurpris qu'il m'afflige, ſi je n'avois déja vû par une de vos Lettres à M*** le mauvais traitement que vous recevez de la perſonne du monde de qui vous le devriez moins attendre : Mais Dieu vous faiſant la grace de connoître & d'eſperer que ces traverſes vous pourront ſervir à acquerir de plus grands biens que ceux que vous perdez, je vous tiens auſſi heureux dans la verité, que vous êtes malheureux dans l'apparence, & vous regarde comme une perſonne que Dieu veut conduire au port, en l'obligeant à jetter dans la mer tant de choſes, qui bien que precieuſes, n'étoient que des fardeaux inutiles,

& capables de lui faire faire naufrage. Je remarque que même en cela il vous traite doucement, en vous donnant en leur place des amis si fideles, que de l'humeur dont vous êtes, vous vous tenez plus riche de les avoir, que de posseder sans eux tous les biens du monde. Vous voyez si je me persuade d'estre du nombre, puisque je juge de vos sentimens par les miens, & que j'estime avoir droit d'en user ainsi, reconnoissant tous les jours de plus en plus que vos interests ne me touchent pas moins que les miens propres, & que vous avez une tres-grande place en ce cœur que vous dites, & que je demeure d'accord avec vous estre si rempli de l'estime & de l'amitié de quelques autres personnes : Mais il faut bien que vous ne les haïssiez pas, puisque vous n'avez point desagreable de loger ainsi avec eux en même lieu.

A Monsieur le Chevalier Seguier, sur la mort de Monsieur le Marquis de Coëslion son beau-fils, tué au siege d'Aire.

MONSEIGNEUR,

J'avouë que la connoissance que j'ai de la grandeur de vôtre perte, & celle que vous m'avez souvent fait l'honneur de me donner de vos sentimens pour une personne qui avoit tant d'excellentes qualitez, m'ont quasi porté à manquer plûtôt à mon devoir, que d'oser en m'en acquitant, vous parler du sujet de vôtre douleur : Mais j'ai crû, Monseigneur, que ce seroit vous faire tort, de craindre de trouver dans vôtre esprit, en cette rencontre, quelque chose de foible & d'eloigné d'une soûmission absoluë aux

ſouveraines volontez de Dieu. Puiſqu'il ne peut rien ôter aux hommes qu'il ne leur ait donné auparavant, il ne leur fait point de tort de reprendre ce qu'il ne leur laiſſe que par grace ; & il a retiré Monſieur vôtre beau-fils d'une maniere ſi avantageuſe, que vous avez ſujet de croire que mourant avec tant de reputation & de pieté, il n'a fait que paſſer d'une gloire à l'autre ; ce qui eſt un bonheur ſi rare, que l'on ne ſçauroit trop le reconnoître. Le mien ſeroit fort grand, Monſeigneur, ſi je pouvois par mes tres-humbles ſervices vous donner quelque preuve qui vous fût agreable, de la verité avec laquelle je ſuis.

A Madame de la Grange le Roi, ſur la mort de ſon dernier fils.

MADAME,

Si la foi ne vous obligeoit à croire que ce monde n'eſt que la figure d'un autre, qui doit eſtre l'objet de toutes nos eſperances, je n'aurois garde d'entreprendre de vous conſoler de vôtre derniere perte, puiſqu'elle eſt precedée de tant d'autres, qu'il ne peut plus, ce me ſemble, y avoir pour vous de conſolation ſur la terre : Mais Dieu vous ayant fait la grace de paſſer de ſa connoiſſance à ſon amour, pourriez-vous manquer, Madame, de le lui témoigner, en adorant ſes volontez dans l'excés d'une douleur qui renouvelle toutes les autres, & qui eſt comme la derniere épreuve de vôtre fidelité pour lui ? Y a-t-il lieu de douter lorſqu'il s'agit d'eſtre l'une des plus malheureuſes ou des plus heureuſes femmes qui ſoit ſous le Ciel ? Vôtre affliction

vous met en l'un de ces deux états ; mais vôtre vertu vous peut faire paſſer à l'autre, puiſque vos pertes étant autant de dons, ſi vous les lui offrez de bon cœur, nul autre ne lui peut faire tant de preſens de tant de perſonnes ſi proches & ſi cheres, qui vous ont été ravies par des morts extraordinaires & violentes. Souvenez-vous, s'il vous plaît, Madame, que le grand bonheur des Chrétiens conſiſte en ce qu'ils ne ſçauroient rien perdre, lorſqu'ils poſſedent celui hors duquel rien ne ſubſiſte, & dans lequel ils retrouvent toutes choſes d'une maniere incomparablement plus excellente que celle dont ils en joüiſſoient en cette vie : mais pour le poſſeder il faut l'aimer ; & pour l'aimer il faut malgré l'excés de nos douleurs, lui offrir avec encore plus de joye que le reſte, ce que l'on a de plus cher au monde, puiſque c'eſt en cela que conſiſte la plus forte preuve de l'amour. C'eſt à quoi je vous exhorte, Madame, & vous conjure de croire que ſi je pouvois contribuer quelque choſe au ſoulagement de vôtre douleur, vous connoîtriez que je ſuis au-delà de toutes paroles.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Quand les plaintes que vous faiſiez de moi, n'euſſent pas été, comme elles l'étoient, les plus obligeantes du monde, je n'euſſe eu garde d'en eſtre en peine, ſçachant que la Lettre que je vous avois écrite, me juſtifioit au même tems que vous m'accuſiez : Mais celle que j'ai reçûë de vous, eſt pleine d'une ſi grande confiance,

& d'une ſi extrême bonté, que je craindrois d'en eſtre indigne, ſi l'amitié étant le prix dont on paye l'amitié, & le ſeul prix dont on la paye, je ne me ſentois en avoir un ſi grand fonds dans le cœur, que je ne ſçaurois apprehender d'eſtre inſolvable. La penſée que Dieu vous donne dans vos peines valant mieux que toutes les ſatisfactions de la terre, je ne ſçaurois vous plaindre d'avoir à ſouffrir des choſes dont vous faites un ſi bon uſage : Car quel plus grand bonheur peut-il y avoir dans le monde, que lorſque Dieu nous accablant d'une main pour nous faire ſentir ſa juſtice & le poids de nôtre miſere, il nous releve de l'autre, pour nous faire connoître ſa miſericorde. Et pouviez-vous recevoir une plus grande conſolation, que d'eſtre arrivé juſtement au temps que vos ſoins & vôtre aſſiſtance en doivent tant donner à Madame vôtre mere ? Doutez-vous aprés cela que Dieu ne vous ait conduit dans ce voyage, qui vous donne moyen de ſatisfaire à l'un de ſes principaux commandemens ? Mais ſi vous y joignez les effets de cette Miſſion, pour laquelle il a daigné ſe ſervir de vous, n'eſt-il pas vrai que vous êtes obligé à une extrême reconnoiſſance, & à avoüer qu'il ſe rencontre même dés ici-bas, beaucoup de fleurs parmi les épines de ce chemin ſi âpre & ſi difficile, dans lequel il nous commande de marcher pour arriver à la Terre promiſe.

*A Monsieur ****

MONSIEUR,

J'etois si assuré de vôtre souvenir pour une personne, que la mort même ne sçauroit empêcher de m'être continuellement presente, que je ne suis nullement surpris de voir que vous connoissiez si bien les sentimens que me donne ce jour-ci, & que vous y vouliez prendre tant de part. Je vous assure que je suis touché comme je le dois de cette obligation, & que si vous voïïez le fond de mon cœur pour ce qui vous regarde, vous auriez autant de sujet d'en estre satisfait par vôtre propre connoissance, comme vous l'êtes maintenant par vôtre bonté. Ce que vous me faites la faveur de me mander des dispositions de vôtre esprit, me console si fort, que je ne sçaurois assez vous dire, combien je louë Dieu de la grace qu'il vous fait, de n'avoir point d'autre volonté que la sienne C'est un bonheur si grand & si rare, que les afflictions passageres de ceux qui le possedent, deviennent par son moyen les semences d'une éternelle felicité, en nous faisant souffrir avec joye pour celui que nous aimons, & qui estant Dieu, n'a pas dédaigné de souffrir pour nous, lors même que nous étions ses ennemis.

*A Monſieur *** ſur la mort de ſon frere.*

MONSIEUR,

Si vous ne ſçaviez la part que je ſuis obligé de prendre à ce qui vous touche, j'aurois beſoin de plus de paroles pour vous témoigner combien je reſſens la perte que vous avez faite : mais vous me connoiſſez trop pour en pouvoir douter, & êtes trop à Dieu pour ne recevoir pas avec une entiere ſoumiſſion les afflictions qu'il vous envoie. Puiſque vous lui offrez tous les jours vôtre vie, pourriez-vous trouver étrange qu'il diſpoſe comme il lui plaît de celle de vos proches ? Ne doit-il pas avoir un égal empire ſur ce qui eſt également à lui ? Et ne devons-nous pas par une égale obéïſſance, témoigner que nous le reconnoiſſons pour le Souverain Maître de la vie & de la mort, auſſi bien de ceux que nous aimons que de nous-mêmes. C'eſt ce que je vous conjure de faire en cette occaſion ; & de croire que je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois par mes paroles & par mes ſervices contribuer quelque choſe au ſoulagement de vôtre douleur.

A Monſieur de Bernay, Conſeiller en la Grande Chambre du Parlement.

MONSIEUR,

Je me tiens tellement obligé de l'affection ſi particuliere qu'il vous a plû de témoigner à Monſieur Daurat, que je ne ſçaurois aſſez à

mon gré vous en rendre mes tres-humbles remerciemens ; & il me ſemble que mon frere me fait tort d'y joindre les ſiens, puiſque n'ayant point deſiré qu'il eût part à la ſupplication que je vous fis pour cette affaire, il eſt raiſonnable que cette faveur ſoit toute pour moi, & qu'il ſe contente d'en recevoir tant d'autres de vous. Permettez-moi donc, Monſieur, s'il vous plaît, de me vanger de lui, en entrant dans ſes reſſentimens comme il fait dans les miens: & quelque grande que ſoit l'affection dont vous l'honorez, faites voir que vous êtes juſte en le condamnant s'il veut pretendre d'être plus que moi.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Ayant appris de Monſieur de Saint Cyran l'affection qu'il vous a plû de lui témoigner, je ne ſerois pas ſon ami au point que je le ſuis, ſi je n'en avois plus de ſentiment que de ce qui me touche. Et ainſi vous ne devez point vous étonner de recevoir des remerciemens de moi, puiſque je vous ſuis plus obligé que lui-même. On ne ſçauroit faire plaiſir à un homme de tel merite ſans que pluſieurs perſonnes y prennent part ; & ne pouvant, quand je donnerois ma vie pour Monſieur de Saint Cyran, reconnoître aſſez les preuves que j'ai receuës de ſon amitié, je vous laiſſe à juger, Monſieur, combien je dois m'intereſſer à celles qu'il recevra de la vôtre, & combien le deſir de m'en reſſentir me fera rechercher avec ſoin les occaſions de vous faire paroître par mes ſervices que je ſuis veritablement.

A Monſieur le Maréchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

Apprenant par les Lettres de Monſieur *** les nouvelles obligations qu'il vous a encore, je ne ſçaurois m'empêcher de vous en rendre de tres-humbles remerciemens, bien que je ſçache qu'ils vous importunent, & que vôtre generoſité ne deſire nulle reconnoiſſance des faveurs qu'elle fait à ceux que vous honorez de vos bonnes graces. Je vous aſſure, Monſeigneur, qu'en d'autres occaſions je ne ſerai pas ſi hardi à vous déplaire: mais il eſt juſte que vous le pardonniez à un reſſentiment qui ne ſçauroit ce me ſemble être dans l'excés quand je conſidere le plaiſir que vous prenez à obliger mes amis en toutes rencontres. Je croi que cette Lettre vous trouvera ſur le chemin de Catalogne, où les armes du Roi ont beſoin de vôtre preſence pour leur conſerver du côté du Midi, la gloire que vous leur avez acquiſe du côté du Nord, & faire goûter, par votre conduite, à ſes nouveaux ſujets, la douceur de ſa domination au milieu même des malheurs & des miſeres de la guerre. Je prie Dieu, Monſeigneur, que les effets ſurpaſſent encore mes eſperances; & que ce ne ſoient plus mes paroles mais mes ſervices, qui vous témoignent avec combien de paſſion je ſuis.

A Monſieur le Comte de Guiche, ſur ſa Promotion à la charge de Maréchal de France.

MONSEIGNEUR,

En vous témoignant ma joie d'une auſſi juſte faveur que celle que le Roi vous a faite, je m'acquite d'un devoir que je veux croire que vous attendez de moi, puiſque pour oublier ce que je vous ſuis, il faudroit que vous euſſiez perdu le ſouvenir d'une partie des actions qui vous rendent digne de l'honneur que vous recevez, & qui m'ont rendu vôtre ſerviteur par l'eſtime qu'elles m'ont donnée de vous, en vous les voyant faire. Je ne ſuis pas, Monſeigneur, aſſez bon Courtiſan, pour me réjoüir de vous ſçavoir Maréchal de France, ſi vous ne l'étiez par merite. Et vous êtes trop genereux pour ne recevoir pas de meilleur cœur de moi que d'un autre, le compliment d'un homme, qui ſans conſiderer vôtre fortune, ne regarde que vous-même, & qui, ſi vous n'étiez tel que vous êtes, ne ſeroit pas tant.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Vôtre billet eſt ſi éloquent, ſi obligeant & ſi diſcret, qu'il faudroit pour y bien répondre avoir toutes ces qualitez en même degré qu'elles y paroiſſent: mais ſans m'arrêter aux deux premieres qui ne m'ont nullement ſurpris, je me plains de l'excés de cette troiſiéme qui vous

trompe en vous faiſant croire que l'on puiſſe parler de quelque choſe qui touche davantage que de parler de vous. Je vous aſſure que l'on commença par là, & que l'on ne finit pas ſi-tôt que cette belle diſcretion vous le perſuader Reſervez-là donc, s'il vous plaît, pour d'autres perſonnes qui vous connoiſſent & qui vous eſtiment moins : & ne vous laiſſez jamais tenter par cette fauſſe imagination, que vous puiſſiez avoir plus d'amitié pour eux qu'ils n'en ont pour vous.

Au même.

MONSIEUR,

J'avouë que s'il y a des entretiens bien utiles, il y en a d'autres bien fâcheux : mais il faut que le bonheur des uns ſerve de conſolation pour les autres, & n'être pas ſi injuſte que de pretendre une joie parfaite dans un monde où le jour & la nuit, l'Eté & l'Hyver, la ſanté & la maladie font connoître par leur mélange, que nous ne devons eſperer des contentemens tous purs que dans cet autre monde, où nous poſſederons la ſource d'une felicité immuable.

A Madame la Marquiſe de Ramboüillet, en lui envoyant une Traduction.

MADAME,

Puiſque les fruits de mes jardins ont eu du malheur cette année, il faut que je vous en envoye d'autres, dont j'attendrai vôtre juge-

ment pour ſçavoir l'eſtime que j'en dois faire. S'ils n'avoient point changé de terre, je ne ſerois nullement en doute que vous ne les trouvaſſiez admirables : mais il y a tant de difference entre le Soleil de Rome & celui de Paris, que j'ai grand ſujet de craindre que l'on puiſſe à peine les reconnoître. Il n'appartient qu'à vous, Madame, de conſerver en France les avantages que vous avez reçûs de l'Italie, & de porter par tout ce même eſprit, & ce même jugement qui ont fait reverer ſes loix au-delà même des bornes juſques où ſes armes ont étendu ſon empire. Que ſi j'ai mal réüſſi à cultiver ces belles plantes, j'aurai au moins cet avantage qu'on ne le ſçaura pas, puiſque perſonne que vous ne les ayant encore vûës, l'affection dont vous m'honorez vous donne trop d'interêt à cacher mes deffauts pour vous permettre de les publier, & pour ne m'empêcher pas, en me les diſant, de les faire connoître aux autres.

A Madame la Grange le Roi.

MADAME,

Si la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de mécrire m'avoit moins touché, je n'aurois pas tant differé à vous répondre : mais j'ai dû m'adreſſer à Dieu plûtôt qu'à vous, pour témoigner quel eſt mon ſentiment des graces dont il vous favoriſe, n'en connoiſſant point de plus grandes que le courage & la force qu'il nous donne dans nôtre foibleſſe pour ſupporter des afflictions qui d'elles-mêmes ſont inſuportables. Vous ſçavez, Madame, que j'en parle par experien-

ce,

ce, & que je vois encore mieux dans vôtre cœur que dans vos paroles le combat de la nature & de la grace. Vous êtes trop heureuſe de faire par ſon aſſiſtance un ſi bon uſage de vos malheurs, & de mettre au pied de la Croix les plus tendres affections d'une Mere, pour devenir fille de celui qui nous y a tous regenerez par ſon ſang. Pourquoi penſez-vous, Madame, qu'il vous ait tout ôté, ſi ce n'eſt pour vous obliger à ne vivre plus que pour lui? Et comment pourriez-vous vous plaindre avec juſtice de tant de pertes, puiſque ſa bonté infinie les rempliſſant toutes, il veut lui-même vous tenir lieu des perſonnes que vous n'avez plus, par une maniere ſemblable à celle qui lui faiſoit dire autrefois, que ceux-là étoient ſa Mere & ſes Freres qui faiſoient la volonté de ſon Pere? Penſons donc ſeulement, Madame, à plaire à ce Pere tout-puiſſant que nous avons dans le Ciel; & ne doutons point qu'après celà JESUS-CHRIST ne nous tienne lieu de toutes choſes. C'eſt ce que vous faites beaucoup mieux que moi, & à quoi je devrois plûtôt m'exciter par vôtre exemple, que de vous y convier par mes paroles: mais vôtre humilité ne ſçauroit l'avoir deſagreable; & je merite que vous me pardonniez, ſi dans la compaſſion que j'ai de vôtre douleur, je paſſe pour la conſoler au-delà des bornes que je me devrois preſcrire à moi-même. C'eſt l'effet d'une veritable amitié que de s'oublier pour ſes amis: & ainſi, Madame, je ſerois fâché de n'avoir pas commis une faute qui vous fait connoître combien je ſuis.

A Monſieur de ſaint Pierre.

MONSIEUR,

Je n'avois garde d'être en peine de vôtre réponſe, puiſque je ſçavois que vous m'aviez répondu dans vôtre cœur, & que connoiſſant vos ſentimens par les miens, je n'avois nul lieu d'ignorer qnelle pouvoit être cette réponſe. Jugez, je vous ſupplie, par là, ſi je ſuis capable de rien improuver de ce que vous avez fait, & ſi ma paſſion pour les affligez n'eſt pas auſſi grande que vous l'avez crûë. Il me ſemble que cette eſtime de vôtre conduite & de vôtre affection, vaut bien ce voyage à pied que vous me propoſez pour vous en aller remercier, & que je puis ainſi ſans ſortir de Pomponne, vous rendre des devoirs qui vous ſeront plus avantageux, & qui me ſeront moins incommodes. S'ils étoient capables de guerir vos yeux, je ne leur donnerois pas ce nom, puiſque je ne trouverai jamais de peine à ce qui pourra vous apporter du ſoulagement, & que quand mes fruits ſeroient auſſi beaux que vous vous les figurez, ce ſeroient de foibles charmes pour m'arrêter lorſque je pourrois vous être utile. Faites aprés cela tant de bravades qu'il vous plaira en matiere d'amitié, je ne croirai point qu'elles me deshonorent, & trouverai dans mon cœur des reconnoiſſances invincibles pour me perſuader que vous ne me ſçauriez aimer davantage que je vous aime.

A Madame la Marquiſe de Magnelai, ſur la mort de Madame la Ducheſſe d'Halüin ſa Fille.

MADAME,

Je n'ai jamais vû ſi clairement que ſur vôtre ſujet, juſques à quel point ceux qui ſont à Dieu doivent renoncer à toutes choſes ; puiſque n'y ayant perſonne dans le monde qui y eut moins d'attache que vous, il a voulu par l'éloignement d'un frere ſi excellent, & par la perte d'une fille unique, vous mettre en état de n'avoir plus d'autre partage que lui ſeul. Que dois-je donc vous dire, Madame, en cette rencontre ? Ne vous plaindrai-je point dans la plus ſenſible affliction que vous étiez capable de recevoir ? Et vous plaindrai-je dans cette grace incomparable que Dieu vous fait de vous tenir maintenant lieu de toutes choſes, en rempliſſant de telle ſorte vôtre cœur de ſon amour, qu'il n'y a plus d'autre place pour les creatures, que celles qu'elles y ont en lui, dans lequel ſeul vous les verrez deſormais comme les ruiſſeaux dans leur ſource, & commencerez ainſi à vivre dés ici-bas de la vie que les bien-heureux vivent dans le Ciel. Il y a ſi long-tems, Madame, que vous y portez tous vos deſirs, que dans ce combat de la nature & de la grace qui ſe paſſe en vous, vous ne ſçauriez vous plaindre de voir la perſonne du monde qui vous étoit la plus chere, avoir fini ſes jours ſi Chrétiennement, que vous avez ſujet d'eſperer pour elle un bonheur que vous lui auriez acheté de vôtre vie, s'il eût été en vôtre puiſſance. Enfin, Madame, puiſque les

plus grandes croix ſont les plus grandes faveurs de JESUS-CHRIST ; lorſqu'il les accompagne de ſa grace pour les ſupporter ſaintement, je vous parlerois contre ma conſcience, ſi je vous parlois comme à une perſonne ordinaire, & ne vous avoüois que je ne vous ai jamais trouvée ſi heureuſe que maintenant, parce que je ne vous ai jamais vûë en état de lui faire un ſi grand ſacrifice. Toute vôtre vie n'ayant été qu'un exercice continuel de vertu, il eſt juſte que cette derniere occaſion ſerve de couronne à toutes les autres, où vous avez témoigné ſi conſtamment avec l'Apôtre, que vous ne viviez pas à vous-même, mais que JESUS-CHRIST vivoit en vous. Je m'eſtimerois trop heureux s'il me faiſoit la grace de vous imiter en quelque ſorte ; & je vous ſupplie tres-humblement, Madame, de trouver bon qu'au lieu de vous donner des conſolations, dont je ſuis ſi incapable, je vous demande part à vos prieres, en ce tems où ſe trouvant mêlées avec vos larmes, elles ſont plus agreables à Dieu qu'elles ne furent jamais, & que je ſuis plus que je ne vous le ſcaurois dire,

A Monſieur le Premier Preſident Môlé, ſur ſa promotion à cette charge.

MONSIEUR,

Tous les gens de bien doivent recevoir un tel contentement de voir les perſonnes de vôtre merite & de vôtre vertu élevées dans les grandes dignitez, que quand je ne ſerois pas vôtre ſerviteur au point que je le ſuis, je me tiendrois neanmoins obligé de me réjoüir du

choix que le Roi a fait de vous pour remplir l'une des plus importantes charges du Royaume ? mais, Monſieur, je fais depuis tant d'années une profeſſion ſi particuliere de vous honorer, que je ne ſerois pas content de moi-même, ſi mes ſentimens n'étoient extraordinaires pour ce qui vous touche, & ſi je ne vous ſouhaitois toujours plus de bonheur que vôtre moderation ne vous permet d'en deſirer. Ainſi, Monſieur, j'ai grand interêt que vous ne receviez pas comme un compliment ordinaire le devoir dont je m'acquite ; mais que vous me faſſiez, s'il vous plaît, la faveur d'en juger ſelon l'ancienne connoiſſance que vous avez de la paſſion avec laquelle je ſuis.

A Monſieur l'Abbé de Saint Cyran, ſur la mort de ſa Niéce.

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre la mort de cette petite que vous ne conſideriez pas ſeulement comme vôtre Niéce, mais comme vôtre veritable fille, & qui l'étoit beaucoup plus que de ceux qui lui avoient donné la vie du corps, puiſque vous travailliez ſans ceſſe par vos ſoins & par vos prieres pour lui acquerir celle de l'ame. Il paroît ſi viſiblement que Dieu les a exaucées, que j'eſtime qu'il y auroit de l'ingratitude à s'affliger d'un effet ſi viſible de ſa grace. On conteſtoit ſur la terre à qui auroit cet enfant, que les uns vouloient nourrir pour le Ciel, & les autres pour le monde. Il eſt venu en qualité de Souverain Juge terminer lui-même ce different, & l'enlever d'entre les hommes pour lui don-

ner place parmi les Anges. Ainſi il vous accorde dés maintenant ce que vous deſiriez avec tant d'ardeur qu'il vous accordât un jour; il a prevenu vos ſouhaits, & a fait marcher devant vous celle que l'on élevoit avec tant de ſoin pour lui apprendre à vous ſuivre. Je croi qu'il ſeroit difficile de remarquer une prédeſtination plus manifeſte; mais cela n'empêche pas que la foibleſſe humaine ne mêle des regrets avec la joie de l'eſprit: & je ne ſçaurois aſſez vous témoigner les ſentimens qu'en a eûs Madame *** non-ſeulement à cauſe que tout ce qui vous touche lui touche le cœur; mais parce qu'elle aimoit d'inclination cette petite; & d'une inclination tres-forte. Quant à moi, le nom de pere qu'elle me donnoit, & les ſuites aprés leſquelles cela étoit arrivé, joint à ce quelle avoit le bonheur de vous être, m'engageoient de telle ſorte à l'aimer que je ne la pouvois conſiderer que comme l'un de mes enfans: ce qui m'oblige à rendre mille graces à Dieu avec vous, de la grace incomparable qu'il lui a faite de la tirer du monde avant qu'elle fût en âge de l'avoir beaucoup offenſé.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Ne vous étonnez-vous point de la rencontre qui fait qu'aprés un ſi long ſilence, je recommence ſans aucun deſſein à vous écrire le premier jour de l'année? En verité je croi que Dieu l'a permis pour nous faire voir qu'il eſt l'auteur de nôtre amitié, puiſque dans une Feſte où l'Egliſe nous apprend à nous retrancher de

la plûpart, & quaſi de toutes les choſes du monde, il nous réünit de nouveau en m'obligeant à vous parler, non pour vous entretenir de choſes ordinaires, mais pour répandre mon cœur dans le vôtre, ainſi que j'ai toûjours fait depuis nôtre ſéparation, ne vous ayant jamais écrit qu'il ne m'en ait donné le deſir, & que je ne vous aye parlé comme à moi-même. Vous me demandez compte de mes occupations depuis un an, je vous le rendrai s'il plaît à Dieu, mais ce ne ſçauroit être que dans quelque tems; durant lequel, je vous ſupplie de lui demander pour moi en vos prieres, que ce que j'ai fait avec intention de ſervir à autrui, ne me ſoit pas inutile. Vous verrez que je ne vous ai nullement oublié; mais il ne vous en faut pas dire davantage. J'eſpere que quelques mots vous apprendront le reſte; & que cela me fera paſſer, bien qu'abſent, quelques heures avec vous dans la ſolitude. Dites-moi, je vous ſupplie, ſi vous l'aimez toûjours de plus en plus. Le lieu d'où je vous écris cette Lettre vous exemte de me faire la même queſtion, puiſqu'il ne faut pas la haïr pour être volontairement à la campagne en cette ſaiſon, ayant des amis ailleurs dont tout ce que je vous ai dit eſt beaucoup au-deſſous de leur vertu, & de la grace que Dieu m'a faite de me donner part en leur cœur. Je ne ſçai pas quel gré vous me ſçavez de n'avoir pû être content juſques à ce que vous y en euſſiez auſſi: mais je ſçai que quand je vous aurois donné plus de bien que vous n'en avez, je ne vous aurois pas fait un ſi grand preſent. Je vous ſupplie de me mander des nouvelles du profit que font Meſſieurs vos enfans d'un temps auſſi précieux que celui que vous leur donnez. Faites-les, s'il vous plaît, ſouvenir qu'ils ont en moi le même ami que

les miens ont en vous, & qu'ils doivent faire quelque eſtime d'un tréſor ſi rare.

A Monſieur Servien.

MONSIEUR,

Vôtre modeſtie ne vous ſçauroit permettre de comprendre combien je vous honore, parce que mon eſtime pour vous étant fondée ſur vôtre merite, il faudroit que vous en euſſiez une auſſi haute opinion que moi pour connoître quels ſont en cela mes ſentimens : mais j'aurois peur de vous déplaire en mêlant des loüanges aux remerciemens que je vous dois de l'affection que vous me faites la faveur de me témoigner. Je vous ſupplie tres-humblement de croire que vous n'en aurez jamais pour perſonne qui s'en tienne plus obligé ; & qu'encore que j'aye perdu mon droit d'aîneſſe par l'amitié dont vous honorez mon frere, je ne lui cederai jamais dans le deſir de vous ſervir. Je lui dis ſouvent qu'il eſt trop heureux de ce qu'à mon avis il n'y a perſonne qui ait plus de part que lui dans vôtre cœur ; & je ne le ſerai pas moins, ſi ne nous conſiderant que comme une même choſe, il vous plaît d'avoir la même creance de la verité avec laquelle je ſuis.

A la Mere Marguerite de la Miſericorde Carmelite à Troyes, ſur l'embraſement de ce Monaſtere.

MA REVERENDE MERE,

Ce ne ſeroit pas prendre la part que je dois à tout ce qui vous touche, que de ne vous pas témoigner mon reſſentiment de l'accident arrivé à vôtre Monaſtere; & c'eſt beaucoup plûtôt cette raiſon qui me porte à vous écrire, que non pas pour vous conſoler, ſçachant aſſez que vous n'avez point de beſoin de conſolation dans les choſes que Dieu permet qui vous arrivent. Il vous ſuffit, Ma Mere, d'être aſſurée par la foi que tout reüſſit au bien des Elûs, pour ne vous point affliger qu'une maiſon deſtinée à ſon ſervice ſoit détruite par le feu, puiſque vous ne vous affligerez pas même lorſque le temple qu'il veut avoir en vôtre corps ſera un jour détruit par la mort. Il eſt arrivé à vôtre Monaſtere ce qui arrivera à tout l'Univers. Et quelle impreſſion peut faire cela dans une ame comme la vôtre, ſinon de l'obliger à reconnoître par avance dans la ruine de quelques creatures, qu'il faut qu'un jour elles ſoient toutes aneanties; & que les hommes ſeuls ſubſiſteront ou par la miſericorde de Dieu dans le Ciel, ou par ſa juſtice dans les enfers? Mais ce n'eſt pas à moi à vous dire ce que je devrois apprendre de vous; pardonnez-le, s'il vous plaît, à mon affection, qui ouvre mon cœur lorſque je vous écris, & ne me donne pas le loiſir de faire des reflexions, parce que je vous parle comme à moi-même. Je ne vous

demande point si vous agissez ainsi vers moi, sçachant bien que cela ne sçauroit être autrement, puisque Dieu seul étant le principe de nôtre amitié, une même cause produit en nous les mêmes effets.

A Monsieur le Marêchal de Brezé, sur ce que s'en allant Vice-Roi en Catalogne, il s'étoit arrêté pour faire la guerre dans le Comté de Roussillon.

MONSEIGNEUR,

Si je differois à vous écrire jusques à vôtre arrivée en Catalogne, je voi bien que je m'acquiterois trop tard de ce devoir, puisque ne vous contentant pas des perils où ce grand emploi vous appelle, vous en cherchez d'autres en chemin, pour embellir l'entrée triomphante que l'on vous prepare à Barcelonne, des trophées que vous aurez remportez dans le Roussillon, & faire voir à ces nouveaux sujets de la France, la grandeur du Prince auquel ils se sont donnez, dans la grandeur des actions de celui qui le represente. Il faut avoüer, Monseigneur, que dans la violente passion que vous avez d'acquerir de la gloire, & de rendre des services signalez à votre maître, vous n'avez pas sujet de vous plaindre de la fortune, puisqu'elle ne pouvoit vous en offrir une occasion plus favorable. Si vôtre charge vous eût obligé de vous opposer à ce grand effort, vous n'auriez fait que ce que l'on attendoit de vous, en faisant tout ce qui se pouvoit faire en cette rencontre; & si elle étoit moins conside-

rable, elle n'auroit pas assez d'éclat pour repondre à la generosité qui vous a pousſé à l'entreprendre : mais vous porter volontairement à une occasion si perilleuse, & cette occasion importer de tout pour le plus grand évenement de cette longue & sanglante guerre, c'est à mon avis le comble de ce que vôtre ambition pouvoit souhaiter. Vôtre seule presence, Monseigneur, a empêché jusques-ici les principales forces de nos ennemis d'assurer la plus importante de leurs places : & si elle tombe enfin sous les armes victorieuses du Roi, quelque glorieux que soient les succés que sa Majesté peut se promettre dans l'Espagne il en devra une grande partie à vôtre conduite & à vôtre valeur. Perpignan ne se doit pas seulement considerer comme une place, mais comme une Province entiere, & une Province qui donne l'entrée dans plusieurs Royaumes. Toute ma crainte, Monseigneur, est que vous laissant emporter à vôtre courage, vous continuiez à vous hazarder avec tant d'excés. Je sçai que vous pourrez dire que j'en parle pour mon interest ; & je l'avoüe : mais mon interêt étant si juste & si raisonnable, pourquoi ne le considererez-vous pas ? sans me faire ainsi à tous momens courir fortune de perdre dans la perte si publique que feroit la France, l'une des personnes du monde de qui je suis avec le plus de sujet, & de passion.

A Madame la Grange le Roi, sur la mort de Madame la Marquise d'Inteville sa Fille.

MADAME,

Cette derniere douleur que je considere comme le comble de tant d'autres, me surprend & me touche de telle sorte, que je serois plus propre à pleurer avec vous qu'à vous consoler. Il ne vous restoit qu'une fille unique pour essuyer les larmes que la multitude de vos afflictions vous faisoit répandre : vos sentimens étoient devenus les siens ; elle imitoit vôtre pieté ; sa vertu redoubloit vôtre amour pour elle ; & vous n'osiez vous trop plaindre de vos malheurs dans les consolations que vous receviez de ses devoirs & de sa presence. Aujourd'hui que par un changement étrange, vous vous sentez ravir par sa mort ; la derniere table qui vous restoit de tant de naufrages, vous vous trouvez dans une effroïable solitude, & de quelque côté que vous jettiez les yeux, vous n'y voyez que les images de vos pertes. Tout cela, Madame, n'est que trop vrai à parler humainement : mais il ne l'est pas à parler selon le langage de la foi ; car Madame vôtre fille n'est point morte, puisque la maniere dont elle a vêcu vous doit faire esperer qu'elle vit à present avec Dieu de la seule veritable vie ; & vous n'êtes point seule, puisque celui qui se nomme le Pere des affligez, & le Dieu de toute consolation, est plus uni que jamais à vôtre cœur, & vous tient lieu de toutes choses. Croyez seulement, Madame, cela seul suffit

pour vous consoler. Pourriez-vous être Chrétienne, & vous étonner de voir mourir des creatures, dont le Createur a bien voulu mourir pour leur salut ? Pourriez-vous être fidele à ce souverain Maître, & vous plaindre de ce qu'il vous détache de tout le reste pour vous attacher entierement à lui ? & pourriez-vous vous estimer malheureuse, lorsque ne regardant plus la terre que comme un lieu de douleurs & de miseres, vous portez continuellement dans le Ciel tous vos vœux & toutes vos esperances ? Courage, Madame, vôtre soûmission ordinaire aux volontez de celui à qui vous devez tout, vous fera un jour recouvrer vos pertes avec tant d'avantage dans le bonheur de l'éternité, que vous benirez les afflictions qui vous rendent maintenant le sujet de la compassion de tout le monde. C'est ici comme la derniere épreuve de vôtre vertu ; & je penserois lui faire tort, si je n'esperois que les effets la feront voir aussi grande que le croit & que le souhaite.

Au Pere le Ieune Iesuite, & Superieur des Missions de Canada.

MON TRES-CHER PERE,

Si vous aviez pû voir dans mon cœur avec quelle joie j'ai reçû vôtre Lettre, vous vous confirmeriez encore dans la creance, que Dieu seul a été l'auteur de nôtre amitié, puisqu'il n'y a que lui qui soit capable de former de si puissantes impressions dans les esprits entre des personnes qui ne se sont vûës qu'une seule fois. Mais il ne faut pas trouver étrange que celui qui est maître des tems, agisse sans tems quand

il lui plaît, & que toute l'étenduë d'une grande partie du monde ſoit incapable de diviſer ceux qu'il a voulu unir pour être un jour, comme je l'eſpere de ſa miſericorde, une même choſe avec lui. Que vous êtes heureux, mon Pere, dans la grace ſi extraordinaire qu'il vous fait de lui conſacrer ainſi vôtre vie, pour aller en ce nouveau monde déclarer la guerre à ſes ennemis, & leur arracher d'entre les mains ces ames qu'il eſt venu racheter au prix de ſon ſang! Que vous êtes heureux, mon Pere d'être prêt à toute heure de répandre le vôtre pour une ſi juſte querelle, & d'affranchir par les eaux du Baptême, des ſupplices d'un feu éternel, ces pauvres Sauvages, dont une ſeule ame lui eſt plus chere que tous les Empires de la terre! Quelque grands que ſoient vos travaux, quelques perilleux que ſoient vos combats, ils ne ſçauroient égaler les recompenſes & les couronnes qui vous attendent dans le Ciel pour une entrepriſe ſi ſainte & ſi glorieuſe. Je vous conjure, mon Pere, que ces importantes occupations, en comparaiſon deſquelles toutes les autres ſont dignes de mépris, ne vous empêchent pas de vous ſouvenir de moi: & puiſque Dieu vous a mis au cœur que nôtre converſation doit être éternelle, n'oubliez jamais, s'il vous plaît, que ces paroles, que ſon eſprit vous a fait écrire, vous engagent à avoir ſoin devant lui d'un pauvre pecheur, qui dans une autre extrémité du monde vous ſouhaite toutes les benedictions qu'il ſe deſire à lui-même. Dieu m'avoit donné dans vôtre Compagnie, en la perſonne du Pere d'Haraucour, un homme admirable, & qui ne m'aimoit pas moins que ſa vie; & me l'ayant ôté pour le tirer à lui, je croi fermement que par ſes prieres il me le redonne maintenant en vous. Con-

ſentez s'il vous plaît, mon Pere, que ma creance ne ſoit pas vaine, ainſi que j'ai ſujet de l'eſperer, voyant que par une rencontre admirable, Monſieur l'Abbé de Saint Cyran, mon intime ami, que je puis dire ſans crainte être l'un des plus vertueux & des plus grands perſonnages de nôtre ſiecle, eſt entré en voyant vôtre Lettre, dans les mêmes ſentimens pour vous qu'il avoit pour ce grand Religieux, lequel l'aimoit de telle ſorte, que je ne ſçaurois recevoir une plus grande joie que de connoître que vous lui ſuccediez en cette affection. Et ſi vous aviez pû voir avec quelle inſtance Monſieur de ſaint Cyran m'a dit de le recommander à vos prieres, vous jugeriez, je m'aſſure, qu'il faut que Dieu ait puiſſamment agi en cela, dont j'aurois tort de m'étonner, ſçachant le plaiſir qu'il prend d'être lui-même le lien de ſes plus particuliers ſerviteurs, & n'eſtimant pas qu'il y en ait aujourd'hui qui ſoient plus parfaitement à lui que vous deux. Vous faites ce que Monſieur de Saint Cyran feroit s'il étoit en vôtre place; & il fait ce que vous feriez ſi vous étiez en la ſienne: Soyez bienaiſe, mon Pere, de ce qu'il leve les mains au Ciel durant que vous combattez; ſes prieres ne nuiront pas à vos victoires: & la confiance qu'il a aux vôtres n'eſt pas à mon avis une des moindres marques combien Dieu vous aime. Je m'eſtimerai trop heureux ſi je puis être comme je me le promets, l'entremetteur d'une ſi heureuſe connoiſſance; puiſque cela ne ſçauroit être ſans que vous me croïiez autant que je le ſuis.

A Monſieur le Maréchal de Brezé, ſur ſon combat contre les Eſpagnols dans le Comté de Rouſſillon.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſçaurois trop vous remercier de la faveur que vous m'avez faite de m'envoyer la relation de vôtre dernier combat. Je ſçavois déja par le bruit commun, que vous y aviez fait au-delà de ce que l'on eût oſé eſperer du peu d'hommes que vous aviez. Mais je ne pouvois m'imaginer, qu'étant ſi foibles vous euſſiez en combattant toûjours pouſſé les ennemis juſques aux portes de Perpignan. Cette action me ſemble ſi grande, qu'à en juger ſelon la verité, elle vous eſt beaucoup plus glorieuſe, que ſi étant auſſi fort qu'eux, vous euſſiez fait tomber cette place ſous la domination du Roi, aprés l'avoir ainſi reduite aux dernieres extrémitez. Ce ne ſont pas les heureux ſuccés, mais la conduite & le courage qui font ſignaler les grands Capitaines: vous pouviez, Monſeigneur en faiſant beaucoup moins que vous n'avez fait, achever la plus importante conquête de toute cette longue guerre, ſi vous euſſiez eu des forces proportionnées à la grandeur de ce deſſein. C'eſt en des occaſions ſemblables à celles où vous vous êtes trouvé depuis trois mois, que l'on fait voir juſques où peuvent aller les derniers efforts de l'eſprit & du cœur, qui ne ſçauroient paroître lorſque l'on n'a point ainſi à combattre des difficultez abſolument invincibles. Ce vous eſt plus d'honneur de vous maintenir encore dans Elne, que

d'avoir avec une plus puiſſante armée triomphé de tout le Rouſſillon ; & je vous avoüe, Monſeigneur, que ce m'eſt une extrême joie de pouvoir faire voir par une Relation ſi exacte, ce que vous avez fait dans une rencontre ſi extraordinaire. Je m'eſtimerois heureux ſi j'en pouvois trouver de vous témoigner par mes ſervices, que je reſſens comme je dois les obligations qui me font être.

A Monſieur d'Aiguebonne, Ambaſſadeur du Roi en Piedmont.

MONSIEUR,

Ne craignez pas, s'il vous plaît, que je faſſe ce tort à nôtre amitié que de vous recommander celui qui vous rendra cette Lettre. Il ſuffit que vous ſçachiez qu'il eſt mon fils, pour le traiter comme s'il étoit le vôtre ; & je n'ai qu'à vous remercier par avance de tant de faveurs que vous lui ferez : mais mes remercimens ne ſeront rien en comparaiſon de ceux de Monſieur de Chaudebonne, qui par l'amour qu'il a pour les complimens, ſera ravi d'avoir rencontré cette occaſion de vous en faire ; & ſous pretexte qu'il eſt vôtre frere, vous perſuadera, ſi vous voulez croire, qu'il eſt davantage que moi.

A Monſieur de Couvonge, Gouverneur de Cazal.

MONSIEUR,

Si l'eſtime que j'ai pour vôtre merite, & la joie que je recevrois de vous en pouvoir donner des preuves par mes ſervices, ſuffiſoient à vous faire aimer une perſonne qui ne vous eſt connuë que de nom, je devrois eſperer beaucoup de part en vos bonnes graces, puiſqu'il y a long-tems que la reputation de vôtre vertu m'a rendu vôtre ſerviteur, & que j'aurois pris un extrême plaiſir de vous le pouvoir témoigner par mes actions : Mais comme il n'eſt pas raiſonnable, que vous étant ſi inutile, vous m'aimiez pour l'amour de moi-même, je ne vois pas que vous puiſſiez vous défendre de m'accorder cette faveur, en conſideration de Monſieur de Morangis, puiſque c'eſt l'un des meilleurs amis que vous & moi ayons au monde, & qu'il n'a pû ſouffrir que mon fils aille ſervir dans vôtre Gouvernement, ſans vous témoigner combien il ſouhaite que vous m'obligiez en ſa perſonne. Je ne ſçai, Monſieur, ſi la paſſion de pere m'aveugle ; mais j'eſtime que vous ne le jugerez pas indigne de vôtre affection, & qu'au moins vous trouverez en lui un aſſez grand mépris du bien, pour avoir ſujet de croire que ce n'eſt pas en cela qu'il eſtime que conſiſte la bonne fortune d'un homme de cœur. Ce lui en ſera une bien grande à mon gré, s'il peut acquerir quelque part dans le vôtre : & ſi je ſuis jamais ſi heureux que de rencontrer des occaſions de vous ſervir, j'eſpere de vous faire con-

noître qu'il n'y a perſonne qui reſſente davantage que moi les faveurs qu'il reçoit, ni qui ſoit avec plus de verité

A Monſieur le Comte de Montauban.

MONSEIGNEUR,

En me faiſant une grande faveur, vous me rendez une grande juſtice lorſque vous m'honorez de la creance, que perſonne n'eſt tant vôtre tres-humble ſerviteur que moi. Les conſiderations qui m'y obligent, ſont telles, que je m'eſtimerois coupable devant Dieu, ſi j'y manquois: & ſi je ſuis jamais ſi heureux que de rencontrer des occaſions de vous en donner des preuves, j'eſpere de vous faire connoître la difference qu'il y a entre les devoirs intereſſez, & ceux qui partent d'une affection auſſi pure, que la ſource qui produit les miens, eſt élevée au-deſſus de toutes les conſiderations de la terre. Le deſir que vous témoignez de ravoir M. *** n'eſt pas ſeulement, Monſeigneur, une marque de vôtre bon naturel que l'on ne ſçauroit trop loüer, c'en eſt auſſi une de vôtre jugement, ne craignant point de vous dire, que ſi dans les ſentimens où Dieu l'a mis, il retourne auprés de vous, ce vous ſera un ſi grand bonheur, que vous ne ſçauriez, à mon avis, le trop eſtimer. Je vous ſupplie tres-humblement, de croire que je n'oublierai rien pour cela de tout ce qui ſera en ma puiſſance, ma paſſion pour vôtre veritable bien, me le faiſant ſouhaiter avec ardeur, parce que je ſçai combien il eſt difficile de trouver un homme qui ait toutes les qualitez neceſſaires pour bien

remplir cette place. Que ſi je vous parle douteuſement de ſon retour, ne vous en étonnez pas, s'il vous plaît, puiſque lorſque l'on a goûté la douceur de n'être qu'à Dieu, & renoncé à tous les interêts du monde, il faut ſe faire une merveilleuſe violence, pour ſe rengager au ſervice des hommes, quelque grands qu'ils puiſſent être; & qu'à moins que d'avoir une charité toute extraordinaire pour eux, on ne ſçauroit ſe réſoudre de les preferer à ſoi-même.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

Il eſt bien raiſonnable que j'emploie le premier moment que je puis dicter une Lettre, à vous témoigner combien je reſſens les preuves ſi extraordinaires que j'ai reçûës de vôtre amitié durant ma maladie. Mais quoique je vous en puiſſe dire, vous n'en ſçaurez que la moindre partie, ſi Dieu même ne vous le fait connoître, les paroles étant ſi fort au deſſous de ce qui ſe paſſe dans mon cœur, que j'ai quaſi honte de m'en ſervir, pour vous faire voir ma reconnoiſſance. Si Monſieur vôtre frere ſçavoit celle que je conſerve, de l'action ſi ſignalée que Dieu lui a donné la force de faire, il verroit en moi une telle eſtime de ſa vertu, que cela donneroit peine à ſa modeſtie. Ma joie de vous ſçavoir enſemble, eſt plus grande que je ne vous la ſçaurois repreſenter; & elle iroit juſqu'à l'excés, ſi ces quatre freres dont vous me parlez, ſe pouvoient voir quelques journées pour s'entretenir de toutes choſes avec une pleine confiance. Souvenez-

vous, je vous ſupplie, que vous êtes engagé de parole & par écrit, à conſiderer comme tels, ces deux perſonnes en qui vous avez ici l'un & l'autre d'autres vous-mêmes.

A Monſieur le Prince de Guimené.

MONSEIGNEUR,

Quand tant d'autres obligations ne m'auroient point déja attaché plus étroitement que perſonne du monde à vôtre ſervice & à celui de toute vôtre Maiſon; les extrêmes ſoins que Madame vôtre femme m'a fait l'honneur d'avoir de moi dans l'état où je me ſuis vû; & l'interêt que j'ai reconnu par vos Lettres, qu'il vous a plû de prendre à ma vie, vous doivent donner à l'un & à l'autre un ſi grand pouvoir d'en diſpoſer, que je veux croire, Monſeigneur, que vous avez trop de bonne opinion de moi, pour douter que je ne l'employaſſe avec joye pour vous témoigner mon reſſentiment. Le lieu d'où cette Lettre eſt dattée, quoi-qu'en étant une foible preuve, eſt la plus forte que j'en pouvois donner dans la foibleſſe où je ſuis encore, puiſque les premiers devoirs ſont ſouvent preferez aux plus grands, comme étant la veritable marque du principal mouvement du cœur, que j'ai apporté tout entier chez vous, pour ſatisfaire à la reconnoiſſance la plus legitime, que je ſuis obligé de rendre aprés Dieu à une perſonne qui a daigné ſe tant abaiſſer, que de m'aſſiſter au-delà de toutes les charitez imaginables lorſque j'ai été à la veille de la mort. J'avouë, Monſeigneur, que vous avez eu quelque raiſon de l'apprehender pour moi, puiſ-

qu'encore que je vous ſois fort inutile ; il eſt neanmoins fâcheux de perdre un ſerviteur ſi paſſionné & ſi fidele, que l'on puiſſe en toutes choſes s'y confier comme à ſoi-même. Je ſuis.

A Monſieur Goulas Secretaire des Commandemens de Monſeigneur le Duc d'Orleans.

MONSIEUR,

Bien que je ne ſois pas encore en état de pouvoir écrire de ma main, je ne ſçaurois differer davantage à vous témoigner mon extrême reſſentiment, de ce que Monſieur de Chaudebonne m'a fait ſçavoir que vous lui avez mandé ſur mon ſujet. Dieu m'a donné une ſi forte inclination pour la perſonne, & pour le ſervice de ſon Alteſſe Royale, que je ne puis aſſez vous dire l'impreſſion que fait dans mon cœur le bon office qu'il vous a plû de me rendre avec tant de ſoin, pour lui faire connoître en une occaſion ſi particuliere, juſqu'à quel point va mon zele pour ce qui le touche. Vous ſçavez, Monſieur, que comme il n'a jamais été mêlé d'aucun intereſt, je vous l'ai toûjours fait paroître égal en tout tems; & s'il eſt capable d'accroiſſement, c'eſt ſans doute dans ces fâcheuſes rencontres, où Dieu permet que les plus grands puiſſent tomber, pour les faire ſouvenir qu'ils ſont hommes comme les autres, & leur donner lieu d'éprouver la fidelité de leurs veritables ſerviteurs. Je vous ſupplie, Monſieur, que je vous aye encore l'obligation de confirmer ſon A. R. dans la creance qu'elle m'a toûjours fait l'honneur d'avoir, que j'étois des premiers de ce nom-

bre. Je vous fais d'autant plus hardiment cette priere, que ne prétendant plus rien dans le monde, elle ne peut eſtre ſuſpecte d'aucun intereſt, & que ſon A. R. eſt aſſez clairvoyante, & me connoiſt aſſez, pour avoir remarqué dans mes actions, que je ne l'ai jamais aimé que pour l'amour de lui-même. Je ne penſe pas devoir faire des excuſes, d'uſer de ce terme en parlant d'un grand Prince, puiſque Dieu a ſi agreable que l'on en uſe en parlant de lui, & le prefere à tous les autres plus reſpectueux en apparence, mais moins en effet. Pour ce qui eſt de vous, Monſieur, il faudroit que vous viſſiez mon cœur, pour connoître quels ſont mes ſentimens, de ceux que Monſieur de Chaudebonne a dit à mon frere que vous avez eus ſur ma maladie. Vous verriez que ſi nôtre ancienne amitié va toûjours croiſſant en vous, elle fait en moi le même effet: & que vous ne pourriez, ſans la bleſſer, prétendre de rencontrer jamais un ami plus ſincere & plus veritable. Je vous avouë que plus je vais avant, & plus je reconnois que le bonheur d'en avoir de tels, eſt la plus grande douceur de la vie; & je trouve tout le reſte ſi fort au deſſous, que nous en jugerions tres-mal, ce me ſemble, ſi nous croiïons avois l'un & l'autre, un riche treſor. Aprés cela, Monſieur, ne ſeroit-ce pas des paroles inutiles, que de vous proteſter qu'il n'y a perſonne qui ſoit plus que moi.

A Monſieur Servien.

MONSIEUR,

Ayant à peine pû écrire les quatre lignes que vous avez vûës, j'attendois toûjours que ma main ſe fortifiât pour vous rendre un ſemblable devoir ; mais une douleur cauſée par ma maladie, m'ayant depuis huit ou dix jours arrêté au lit, j'aime mieux dans ma foibleſſe, me ſervir d'une main empruntée, que de differer davantage à vous témoigner juſqu'à quel point je reſſens les extrêmes bontez que vous avez euës pour moi dans le peril où j'ai été, & les nouvelles aſſurances qu'il vous plaît me donner de vôtre amitié, par vos dernieres Lettres à mon frere. Je vous ſupplie, Monſieur, de croire que ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour la meriter par mes ſervices, au moins ne m'en rendrai-je pas indigne, manque de reconnoiſſance, puiſque vous ayant toûjours incomparablement plus honoré par la conſideration de vôtre merite, que par les avantages que la fortune vous donnoit, & vous devoit donner beaucoup plus grands, il me ſemble que l'eſtime que j'ai pour vous, eſt maintenant plus pure, & par conſequent plus parfaite qu'elle n'étoit puiſqu'elle ne regarde que vous-même ; & je vous laiſſe, Monſieur, à juger par là, combien je tiens mon frere heureux, dans la creance que j'ai qu'il n'y a perſonne qui ait plus de part que lui en vos bonnes graces, dont je vous avouë que juſqu'ici j'avois eu, bien que poſſible injuſtement, quelque jalouſie : Mais il me ſemble que vôtre derniere Lettre me donne entrée dans l'entiere

confiance

confiance que vous avez en lui, par le ſouhait ſi obligeant que vous faites, que j'euſſe part à vos entretiens dans les allées de Pomponne. Je vous aſſure, Monſieur, que ce ſeroit l'une des plus grandes joyes que je ſçaurois jamais recevoir, & que s'il ſe pouvoit je revolerois volontiers avec vous dans vôtre agreable ſolitude, que je ne ſçaurois m'empêcher d'accuſer d'injuſtice, en ce qu'elle dérobe au public l'un des hommes de France le plus capable de ſoûtenir la dignité des premieres Charges. Je penſe, Monſieur, que vous me connoiſſez aſſez, pour ſçavoir que je ſuis ſi ennemi de la flaterie, que mes paroles en parlant de vous, ſont toûjours au-deſſous de la haute opinion que j'en conçois; & je ne ſerai jamais content juſqu'à ce que je puiſſe avec raiſon pretendre autant de part que mon frere à l'honneur de vôtre amitié, en vous faiſant voir par mes ſervices, qu'il n'eſt pas davantage.

A Meſſieurs les Officiers du Bailliage de Mortain en Normandie.

MESSIEURS,

Si l'extrême foibleſſe qui me reſte encore de ma maladie, m'eût plûtôt permis de rendre réponſe à la Lettre ſi obligeante qu'il vous a plû de m'écrire, je n'aurois pas differé juſqu'à cette heure à vous en témoigner mon reſſentiment. Et c'eſt beaucoup plus à moi que non pas à vous, à remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite, de deſirer de vous ſervir dans une rencontre où c'étoit le ſervir lui-même, que d'avoir du zele pour vôtre innocence. Elle a paru

ſi clairement, que je n'ai pû voir ſans un ſenſible déplaiſir, que vous n'avez pas eu tout ce que vous deviez attendre de la juſtice. Mais vous ſçavez mieux que moi, Meſſieurs, que c'eſt en ſemblables occaſions qu'il faut principalement adorer les Jugemens de Dieu, qui ſouvent ne permet pas que les hommes reçoivent toute la ſatisfaction qui leur eſt dûë, afin de les tenir dans l'humilité, & leur fait beaucoup plus de faveur en empéchant par ce moyen que leur eſprit ne s'éleve trop, que s'il leur accordoit l'accompliſſement de leurs deſirs, quoique juſtes en apparence. Ainſi je me réjouïs encore davantage pour vous des graces cachées que Dieu vous a faites, que de celles qui paroiſſent aux yeux de tout le monde; & ne doute nullement que vous n'executiez avec tant de conſtance & de felicité la reſolution que vous avez priſe d'être à l'avenir plus que jamais, dans l'étenduë de vôtre pouvoir, les continuels deffenſeurs de l'innocence opprimée, qu'il n'y aura point de lieu en France où les Veuves, les Orphelins & les pauvres, trouvent dans le courage & dans l'invincible équité des Juges, un azile plus puiſſant contre la violence des grands & des riches. C'eſt ainſi, Meſſieurs, que vous pouvez rendre principalement à Dieu, la reconnoiſſance que vous lui devez, de s'être declaré ſi viſiblement vôtre Protecteur: & je vous avouë que je ne ſçaurois recevoir une plus grande joie que d'apprendre deſormais que les Officiers de Mortain peuvent ſervir d'exemple à tous les autres dans un miniſtere auſſi ſaint que celui de la juſtice, qui n'eſt pas ſeulement une portion de la puiſſance Royale, dépoſée entre leurs mains, mais une portion de la puiſſance de Dieu même, qu'il a dépoſée entre les

mains des Rois, pour le repreſenter ſur la terre. C'eſt-là toute la recompenſe que je deſire de mon affection à vous ſervir, qu'il vous a plû d'eſtimer beaucoup plus qu'elle ne le merite, encore qu'il ſoit vrai que l'on ne ſçauroit être plus que je ſuis.

A Monſieur Bouthillier Sur-Intendant des Finances.

MONSIEUR,

Il faut avouer que vous ſçavez obliger d'une maniere ſi extraordinaire, que l'on ne ſçauroit aſſez le reconnoître. J'ai vû Monſieur *** & appris de lui comme, ſans que je vous en euſſe ſupplié, vous avez voulu me conſiderer dans ſon affaire, qui lui eſt devenuë encore plus ſenſible par l'extrême obligation qu'il vous en a, que par l'importance dont elle lui eſt. Si vous aviez pû entendre, Monſieur, ce qu'il m'a dit ſur ce ſujet, & de quelle ſorte il ſçait connoître & eſtimer le plaiſir que vous prenez d'accorder à vos amis les choſes juſtes, & de les leur accorder de ſi bonne grace, que vôtre civilité en redouble encore le prix, vous jugeriez, je m'aſſure que vous n'en avez jamais uſé pour perſonne plus digne que lui d'en avoir receu des effets. Ceux que j'ai éprouvez, Monſieur, durant ma maladie, de l'honneur de vôtre affection, ſont ſi extraordinaires, & me touchent de telle ſorte, que je ne ſçaurois vous en remercier aſſez à loiſir, ni aſſez à mon gré, que dans vos belles allées de Pons: & je me plains à vous, Monſieur de ce que l'extrême foibleſſe qui me reſte encore m'ôte l'eſperance de joüir

cette année de ce bonheur, & de vous témoigner à mon aise dans le repos de la campagne, qu'ainsi que vos bontez pour moi n'ont point de bornes, il n'y en aura jamais aussi au pouvoir qu'elles vous donnent, de disposer de moi comme de vous-même.

A Monsieur Fabert Gouverneur de Sedan.

MONSIEUR,

J'estime trop vôtre merite, & vous m'avez promis trop d'amitié pour ne me sentir pas obligé de vous témoigner ma joie, du choix que le Roi a fait de vous, pour confier à vos soins & à vôtre courage, l'une des plus importantes de ses Places. Permettez-moi donc, je vous supplie de vous dire jusqu'à quel point la connoissance que j'ai de vôtre vertu, me fait prendre part à ce qui vous touche : & puisqu'outre l'affection qui nous unit, nous le sommes encore par l'honneur que nous portons à la memoire de Monsieur le Cardinal de la Vallette, dont je suis assuré que le souvenir ne mourra jamais, non plus dans vôtre cœur que dans le mien, faites-moi, s'il vous plaît, Monsieur la faveur de croire, que ni nôtre éloignement ni mon long silence, lorsqu'il ne se presente point d'occasions de le rompre, ne sçauroient empêcher que je ne sois également en tous lieux & en tous tems.

A Madame de Blerancour.

MADAME,

Si la grotte toute ruſtique & toute ſauvage de cette genereuſe Greque, a été capable de vous faire oublier pour un tems tous les ornemens dont l'art joint à la Nature, peut enrichir une ſuperbe Maiſon ; ne craignez-vous point de faire oublier pour jamais à Atalonte les douceurs de la ſolitude par les charmes d'un Palais, qui n'étant pas comme les autres un corps ſans ames, trouve dans l'éclat que lui donne la vôtre, qui eſt comme l'eſprit qui l'anime, tant de ſujets d'admiration pour cette belle Etrangere que l'on ne doit pas s'étonner qu'elle mépriſe ſon Antre & ſes Forêts, ſi vous voulez vous ſervir de tant d'avantages pour l'arrêrer auprés de vous ? Non, Madame, ne le craignez point, l'innocence de cette Vierge ſe purifiera toûjours de plus en plus, par l'imitation de vôtre vertu, vôtre cœur affermira ſon courage ; vous ajoûterez par vôtre exemple de nouvelles perfections à celles que ſon beau naturel lui a données ; & vous n'aurez garde de diminuer ſon amour pour la ſolitude, en lui donnant celui du grand monde, puiſque la connoiſſance que vous avez de ſes vaines & continuelles agitations, vous fait chercher vos delices dans la ſolitude. Et comme vous ne m'avez point, Madame, accuſé de la troubler, en vous y donnant une compagnie que vous avez ſi bien receuë, je n'oſe croire que vous trouviez mauvais que je vous y en envoye une autre, qu'il y avoit auſſi plus de vingt ans que je

n'avois vûë, & que depuis peu j'ai rencontrée par hazard comme la premiere. Sa naiſſance la rend digne de vôtre eſtime, ſa vertu de vôtre amitié, & ſon malheur de vôtre compaſſion. Ainſi je n'ai garde de craindre qu'elle ne reſſente les effets de vôtre generoſité : mais je craindrai toûjours de paſſer pour ingrat, ſi vous n'ajoûtez à tant d'obligations dont je vous ſuis redevable, celle de m'honorer de vos commandemens, afin que je puiſſe par mon obéïſſance vous faire voir juſqu'à quel point je ſuis.

A Monſieur le Comte de Montauban.

MONSEIGNEUR,

Ne ſçachant dans le preſent dont vous m'avez honoré, lequel eſtimer le plus, ou vôtre jugement à entreprendre une choſe ſi digne de vous, ou vôtre eſprit à y ſi bien reüſſir, ou vôtre bonté à m'en faire part : je ne puis aſſez loüer Dieu, de vous avoir donné tant de bonnes qualitez, & j'aime beaucoup mieux me trouver dans cet heureux doute, que de n'avoir à admirer en vous qu'une ſeule de tant de parties excellentes : Mais comment ne les auriez vous pas, Monſeigneur, puiſque vous êtes un Ruiſſeau de cette ſource qui a produit le ſujet de vôtre ouvrage, & qu'il n'y a rien de ſi élevé & de ſi parfait à quoi un grand exemple ne vous oblige. J'eſpere que vous vous exciterez vous-même de plus en plus à l'imiter ; & que quelque inutile que je vous ſois, ma paſſion pour vôtre ſervice vous donnera ſujet de continuer toûjours à m'honorer de vos faveurs, & à me croire autant que perſonne le ſçauroit être.

A Monſieur de Pontac Preſident au Parlement de Bourdeaux, ſur la mort de Monſieur de Thou ſon Beau-frere.

MONSIEUR,

C'eſt avec une tres-ſenſible douleur que je ſuis contraint par un ſujet ſi triſte de rompre nôtre long ſilence, & pour ne manquer pas à l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre, mêler mes larmes avec les vôtres dans ce malheur ſi extraordinaire qu'il étoit impoſſible de le prevoir, n'y ayant point de prudence humaine, ni de crainte qui pût aller juſques à apprehender de voir mourir pour un crime d'Etat, & dans les mauvaiſes graces du Roi, un homme ſi paſſionné pour l'Etat & pour le Roi. Il faut avoüer, Monſieur, que jamais perſonne ne s'eſt vû reduit à une plus cruelle neceſſité que celui que nous regrettons, puiſqu'il lui falloit faire perir ſes amis en paſſant pour dénonciateur contr'eux, ce qui eſt inſuportable à un homme de cœur, ou s'engager dans une faute qu'il avoit condamnée lui-même, en manquant à ce qu'une perſonne de ſa condition étoit obligée par les loix du Royaume. Mais comme il y a des tempêtes qui jettent au port où l'on n'auroit pû arriver par le calme, j'eſtime, Monſieur, que nous ne ſçaurions trop admirer dans celle-ci, & trop adorer tout enſemble cette merveilleuſe conduite de Dieu ſur ſes Elûs, qui leur fait trouver leur ſalut dans leur perte, & leur felicité veritable dans leur mauvaiſe fortune apparente. Ainſi pour parler chrétiennement, & non pas ſelon les

ſentimens de la nature, Monſieur vôtre Beau-frere eſt plus à envier qu'à plaindre, puis qu'ayant dans ſes derniers jours & dans ſes dernieres heures, d'où dépend toute une éternité de malheur ou de gloire, témoigné plus d'amour pour Dieu ; & plus de regret de l'avoir offenſé, qu'il n'auroit fait poſſible durant le cours de pluſieurs années, nous avons ſujet de croire qu'il eſt maintenant en état de voir ſous ſes pieds avec mépris toutes les grandeurs de la terre, & de rendre des graces infinies à cette infinie bonté qui a tranché d'un ſeul coup tous les liens qui l'attachoient à l'affection des choſes du monde. Pardonnez-moi, Monſieur, ſi j'oſe vous dire, en vous diſant cela, une petite partie de ce que vous repreſenteriez beaucoup mieux que moi à un autre qui ſeroit en vôtre place ; & permettez-moi de vous ſupplier que comme mon eſtime pour vôtre vertu augmente même dans l'abſence mon affection à vous honorer, je puiſſe eſperer auſſi que cet éloignement n'empêchera pas que vous ne m'aimiez, & ne me croyiez toûjours de plus en plus.

A Mademoiſelle Arnauld ſa Fille, ſur ſa Profeſſion en l'Abbaye du Port Royal.

MA TRES-CHERE FILLE,

Il n'y a que Dieu qui puiſſe vous faire connoître les ſentimens que vôtre Lettre a excitez dans mon cœur, où vous teniez le rang qui eſt dû au premier des enfans qu'il lui a plû de me donner ſelon la nature, & ſelon la grace. Aprés cela je penſe qu'il n'eſt pas beſoin de vous dire

dire que mes desirs se conformeront toûjours aux vôtres, & qu'il n'y a rien que je ne vouluſſe faire pour vôtre ſatisfaction. Vous êtes trop heureuſe, ma fille, de ce quelle ne conſiſte qu'à plaire à Dieu & à vous donner ſi abſolument à lui que vous ne ſoyez plus à vous-même, mais à ce chaſte Epoux de vôtre ame, auquel je remets de tres-bon cœur toute la puiſſance qu'il m'avoit donnée ſur vous, afin que vous lui apparteniez deſormais à double titre. En échange de cela, ma chere fille, je vous prie de m'offrir à lui en vous y offrant lors de ce vœu ſolemnel qui fera l'accompliſſement de vôtre ſaint & éternel mariage, afin que j'aye part aux nouvelles graces que j'eſpere qu'il répandra ſur vous par ſa miſericorde, & qu'il nous uniſſe un jour d'un plus fort lien dans le Ciel que nous ne le ſommes ſur la terre; où les larmes aux yeux, & la joie dans le cœur, je vous donne ma benediction, ma tres-chere fille, en la même maniere que je ſouhaite que Dieu me donne la ſienne, & dans tous les ſentimens que peuvent avoir pour vous Monſieur de Saint Cyran, cet autre moi-même, & toutes ces autres perſonnes tant de nos proches que de nos amis, qui par un ſaint & genereux mépris de toutes les choſes du monde, font profeſſion de n'être qu'a Dieu ſeul, & de le ſervir par amour aux dépens de mille vies, s'il étoit en leur puiſſance d'en donner autant pour lui.

A Monſieur le Marquis de Humieres, ſur la mort de Madame ſa femme.

MONSIEUR,

Connoiſſant par ma propre experience quels peuvent être vos ſentimens dans la plus grande de toutes les afflictions que l'on ſçauroit éprouver ſur la terre, je ſuis ſi éloigné d'entreprendre de vous conſoler, que j'oſe même vous dire que le tems, qui guerit d'ordinaire les plus grandes douleurs, eſt incapable de guerir la vôtre. Il n'y a que Dieu qui comme Souverain Medecin des ames, ait le pouvoir d'adoucir un mal qui ne penetre pas ſeulement le cœur, mais le fond de l'ame; & qui rend la vie ennuyeuſe aprés la perte de ce que l'on aimoit plus que ſa vie. De quelque côté que vous jettiez les yeux, ſi ce n'eſt vers ce Pere des miſericordes, ce Dieu de toute conſolation, vous ne verrez, Monſieur, que de nouveaux ſujets de déplaiſir; & la grandeur de vôtre mal s'aigriſſant contre de ſi foibles remedes que ſont les paroles des hommes, ne trouvera du ſoulagement que dans cette parole éternelle & immuable, qui nous promet de rendre nôtre poids leger, quelque peſant qu'il puiſſe être, pourvû que nous le ſupportions avec patience pour ſon amour. Mais puiſqu'il n'y a que cet amour qui puiſſe produire cette patience, & mettre nôtre eſprit dans le calme au milieu du plus grand de tous les orages dont il ſçauroit être agité, conſiderez, Monſieur, je vous ſupplie, par la difference qu'il y a entre la grandeur infinie du Createur, & le neant des creatures, combien dans le partage de vos affec-

tions vous devez plus donner à l'un que non pas à l'autre ; & faites, s'il vous plaît, que cette même vertu de Madame vôtre femme qui eſt aujourd'hui la cauſe de l'excés de vôtre douleur, la ſoit à l'avenir de vôtre conſolation, par le ſujet qu'elle vous donne de croire qu'elle joüira pour jamais avec Dieu d'une felicité que vous lui devriez & voudriez acquerir au prix de vôtre vie, s'il étoit en vôtre puiſſance. Vôtre amour pour elle, Monſieur, étoit trop genereux pour conſiderer plûtôt dans vôtre ſéparation preſente la douleur où elle vous laiſſe, que le bonheur dont elle joüit ; & vôtre foi eſt ſans doute trop vive pour vous laiſſer abattre de telle ſorte, que malgré l'accablement de vôtre déplaiſir, vous ne vous conſoliez pas en l'eſperance de la revoir un jour dans le Ciel pour n'être jamais plus ſeparé d'elle. C'eſt là Monſieur où je ſouhaite que vous & moi portions nos penſées : car quelle apparence y auroit-il de les attacher encore à la terre, aprés y avoir perdu ce que nous aimions ? Et quelle ſeroit nôtre lâcheté & nôtre foibleſſe, ſi nous n'aſpirions à retrouver dans le Paradis ces plus cheres parties de nous-mêmes, qui ſont maintenant infiniment plus aimables qu'elles ne l'étoient lorſque nous les poſſedions dans le monde : ce qui ne pouvant être, ſi elles n'étoient une même choſe avec Dieu, par la participation de ſa gloire ; c'eſt lui qu'il faut chercher pour les trouver : & puiſqu'on ne le cherche qu'en l'aimant, aimons-le, Monſieur, avec l'ardeur dont il eſt digne, afin qu'il ne nous reproche pas un jour à la vûë de tous les Anges, & de tous les hommes, que nous ayant donné un cœur ſi capable d'aimer, nous l'avons tourné ſeulement vers ſes creatures, que

nous ne devions aimer qu'en lui, ainsi qu'en leur celeste origine. Voilà, Monsieur, ce que mon extrême sentiment de vôtre affliction m'a contraint de vous dire, & de me dire à moi-même en vous le disant : ne le recevez donc pas, s'il vous plaît, comme les discours de tant d'autres, qui en vous parlant de vôtre douleur, vous parleront d'un mal qu'ils ignorent. Puisqu'il me coûte si cher pour le connoître, ne negligez pas, je vous supplie, l'unique remede que je trouve au mien, qui bien que toûjours mêlé de tant d'amertumes, est neanmoins le seul qui le puisse adoucir ; & faites-moi l'honneur de croire que joignant à l'estime que j'avois déja de vôtre merite, & de la faveur de vôtre amitié, la tendresse que me donne ce que je me rencontre avoir fait avec vous un même naufrage, vous ne sçauriez jamais avoir de la confiance & de l'affection pour personne qui soit plus veritablement que moi.

A Monsieur Servien.

MONSIEUR,

Je ne sçaurois m'empêcher de vous témoigner mon ressentiment des preuves si extraordinaires d'affection & de confiance dont vous m'obligez. Je vous assure que s'il suffit pour les meriter de les estimer autant que je dois, je puis dire n'en être pas indigne ; & je croi qu'il seroit tres-difficile que vous pûssiez ouvrir vôtre cœur à personne qui conservât plus religieusement que moi le dépost que vous lui auriez confié, ni qui eût une passion plus ardente pour vôtre solide bonheur. Vous le cher-

cherez toûjours en vain, ſi vous ne le cherchez, Monſieur, en celui qui eſt l'unique ſource des felicitez veritables. Toutes les autres ne ſont que de belles illuſions, qui aprés avoir durant quelque tems charmé nôtre eſprit, le laiſſent enfin dans le dégoût & dans le trouble au milieu de tant de tenebres, qu'il ne ſçauroit plus douter que ſon aveuglement ne ſoit égale aux paſſions qui le portent à l'amour des choſes du monde. Et je penſe que l'on peut dire ſans crainte, qu'il n'y a pas ſeulement de l'aveuglement, mais de la folie à prendre tant de ſoins & tant de peines pour une vie ſi briéve & ſi miſerable, & à en prendre ſi peu pour une vie éternelle & ſi heureuſe. Mais je m'engage ſans y penſer dans un diſcours où je n'avois pas reſolu d'entrer: Pardonnez-le, s'il vous plaît, Monſieur, à mon extrême affection pour ce qui vous touche, qui ne me permet pas de me retenir dans les bornes de la prudence ordinaire, lorſqu'il s'agit d'un ſujet ſi important, & dans lequel ſeul j'eſtime vous pouvoir faire paroître, par la chaleur avec laquelle je vous en parle, juſques à quel point je ſuis.

A Monſieur le Marquis de Poyane.

MONSIEUR,

J'ai appris avec grande joie par Monſieur de la Taulade des nouvelles de vôtre ſanté, & de Meſſieurs vos Enfans; mais j'avouë que je ne lui en ai point demandé de celles de vôtre affection pour moi, puiſque me l'ayant une fois promiſe, vôtre generoſité eſt incapable d'y

manquer jamais, quand bien nous ne ſerions pas unis par un lien auſſi fort que celui de Monſieur l'Abbé de ſaint Cyran, auquel entre tant d'autres obligations je dois le bonheur de vôtre amitié. Je m'aſſure, Monſieur, que vous aurez grand contentement, de ſçavoir que ſon ardent amour pour Dieu le mettant au-deſſus de tous les accidens du monde, cinq années d'une priſon telle qu'eſt la ſienne, au lieu d'abattre ſon eſprit, n'ont ſervi qu'à faire connoître davantage ſa haute pieté & ſon invincible conſtance. Tous ceux qui l'ont vû dans le bois de Vincennes en ſont entrez en telle admiration, que je ne ſçaurois douter que Dieu n'ait permis cette épreuve ſi extraordinaire de ſa vertu, pour augmenter le nombre des Couronnes qu'il lui prepare dans le Ciel, & faire voir qu'en ces dernieres tems de l'Egliſe il a encore des ſerviteurs, qui par la grandeur de leur pieté auſſi bien que de leur doctrine, font voir une image vivante de ces grandes lumieres des premiers ſiecles. Vous fûtes, Monſieur, l'un des principaux ſujets de nôtre entretien la derniere fois que j'eus le bonheur de le voir; & ſon ancienne affection à vous honorer étant plus forte que jamais, je ne ſçaurois aſſez vous dire avec quels ſentimens il me parla de vous & de tout ce qui vous touche: en quoi je vous confeſſe que je vous eſtime plus heureux d'être dans le ſouvenir d'un homme de qui Dieu remplit tout l'eſprit & tout le cœur, que vous ne ſeriez d'avoir part à celui des plus grands Monarques de la terre, dont il n'eſt point beſoin de vous dire les raiſons, puiſque vous les comprenez mieux que moi, & que nous ne ſommes plus en un âge auquel nous puiſſions ſans un extrême aveuglement, tourner plû-

tôt les yeux vers la terre que vers le Ciel, où il eſt tems que nous penſions ſerieuſement à établir une fortune veritable, & à ne conſiderer plus le monde qu'avec le mépris dont il eſt digne. Pardonnez-moi, Monſieur, de m'être ainſi laiſſé emporter à ce diſcours, & recevez, s'il vous plaît, cette chaleur & cette franchiſe comme un effet de la verité avec laquelle je ſuis.

A Mademoiſelle de Ramboüillet, ſur la liberté de Monſieur l'Abbé de Saint Cyran.

MADEMOISELLE,

Je connois trop vôtre bonté & vos ſentimens ſur ce qui me touche, pour avoir pû douter de la part qu'il vous plaît de prendre à la plus grande joie que j'étois capable de recevoir dans le monde: mais cela n'a pas empêché que je n'aye eu un contentement extrême des témoignages ſi particuliers que vous m'avez fait la faveur de m'en rendre. Et comme j'ai éprouvé en cette occaſion que l'on n'eſt jamais trop aſſuré de ce que l'on deſire, je vous ſupplie de vous acquerir ſans ceſſe de nouvelles obligations ſur moi, en rediſant toûjours que vous me tenez pour l'une des perſonnes du monde qui eſt le plus veritablement.

A Mademoiſelle de Rohan.

MADEMOISELLE,

Dans le deſir que j'avois de vous donner des greffes de mes meilleurs fruits, permettez-moi, s'il vous plaît, de me plaindre de ce que vous m'avez traité comme un avare, en me les payant par avance & avec uſure, par la Lettre ſi obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous avouë, Mademoiſelle, que j'ai été ſurpris de l'excés d'une faveur qui me fait tant de honte; & que je la conſidere comme une tentation qui me porteroit quaſi à deſirer d'être plus heureux dans le monde, afin de vous pouvoir témoigner par mes tres-humbles ſervices, que mon reſpect particulier pour vôtre perſonne, joint à ma paſſion pour vôtre maiſon, me rend autant que l'on le ſçauroit être.

A Monſieur Servien.

MONSIEUR,

Je ne ſçaurois plus douter que je n'aye l'honneur d'être parfaitement connu de vous, puiſque vous voyez auſſi clair que moi-même dans mes ſentimens ſur le ſujet de Monſieur l'Abbé de Saint Cyran: & à moins que de me croire le plus ingrat homme du monde, vous ne ſçauriez douter auſſi de mon extrême reconnoiſſance de la plus grande faveur que vous me pouviez faire: car puiſque la plus forte preuve d'une

veritable amitié consiste à prendre part aux interests les plus sensibles de nos amis, comment pouviez-vous, Monsieur, m'en donner une plus signalée de la vôtre, qu'en me témoignant tant de joie d'une liberté, que j'aurois de tres-bon cœur achetée de la mienne; & tant d'estime d'une personne que sa doctrine & sa pieté m'obligent de considerer comme l'un des plus grands hommes qui soit aujourd'hui dans l'Eglise? Il se tient si honoré de la faveur que vous lui avez faite, que je ne puis assez vous dire jusques à quel point il la ressent: & je ne sçaurois mieux ce me semble vous faire voir combien j'y participe, qu'en vous souhaitant la connoissance & l'amitié d'un homme si détaché de tous les interests de la terre, & qui pratique si heureusement ce divin precepte de l'Evangile qui nous exhorte à chercher dés ici-bas nôtre conversation dans le Ciel. Je vous assure, Monsieur, que pour peu que l'on soit détrompé de la vanité des choses du monde, il est difficile de n'être pas touché de l'amour du bonheur de l'autre vie, lorsque l'on entend Monsieur de Saint Cyran en parler avec tant de zele & de foi, que l'on ne sçauroit douter que son cœur n'y soit avec son tréſor. Je vous supplie tres-humblement, de n'oublier jamais que c'est partager le mien avec vous, que de vous desirer avec tant d'ardeur l'amitié d'un homme que j'aime plus que moi-même. Aprés cela, Monsieur, je ne sçaurois plus vous donner de marque de ma passion à vous honorer, qui ne soit beaucoup au-dessous de celle-là. Et pour vous faire voir par les moindres de ses ouvrages, qu'il est capable d'en faire de tres-grands pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Eglise, je vous envoye de petits traitez qui s'étant trouvez entre un grand

nombre d'autres papiers, ont été mis au jour par des rencontres qui seroient trop longues à écrire. J'aurai grande joie, Monsieur, d'en apprendre vôtre sentiment avec vôtre sincerité ordinaire, & de sçavoir que vous les avez reçûs comme venans d'une personne qui n'étant qu'une même chose avec lui, ne sçauroit, sans qu'il le soit aussi, être autant que je le suis.

A Monsieur le Président Barillon.

MONSIEUR,

Les sentimens que me donnent les vôtres touchant la liberté de mon ami, ont fait une telle impression dans mon cœur, que nulles paroles n'étant capables de les exprimer, j'avois resolu de demeurer dans le silence : mais considerant qu'il n'appartient qu'aux Anges & aux bien-heureux d'user de cette sorte de langage, qui ne consiste qu'en une simple vûë de ce qui se passe dans l'esprit ; j'ai crû être obligé de vous dire que vous avez renfermé en douze lignes tout ce que je pouvois desirer de sçavoir de vous sur le sujet de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, & sur le vôtre. Et comme rien ne m'est plus sensible que ce qui vous regarde, je ne sçaurois assez à mon gré rendre graces à Dieu de celle qu'il vous fait d'avoir tant d'estime & d'affection pour l'un des hommes du monde qui en merite davantage. Il m'a prié de vous assurer de son tres humble service : mais laissant à part ces termes de la civilité ordinaire, je passe beaucoup plus avant ; car je vous assure de son amitié, qui est un tresor, auquel, jugeant de vous par moi-même, je sçai que vous ne met-

trez point de prix, puiſqu'il n'y a rien ſur la terre égal à l'avantage de poſſeder le cœur de ceux qui lui reſſemblent.

Au Pere des Mares Pere de l'Oratoire.

MON REVEREND PERE,

Je me plains de ce que vous n'avez pas voulu vous ſouvenir que la plus éloquente Lettre qui fût jamais n'avoit que ces quatre paroles; *Domine, quem amas infirmatur.* Ne ſuffiſoit-il pas d'en dire autant en parlant à une perſonne qui n'a, & qui ne doit avoir qu'un même cœur avec vous, puis que nous ſommes ſi heureux que d'être unis en celui qui porte tous les vrais Chrêtiens dans ſon cœur, & qui eſt lui-même le cœur d'où ils doivent tirer tous leurs ſentimens & toute leur vie.

A Monſieur Servien.

MONSIEUR,

L'eſtime que j'ai pour vôtre merite va tous les jours croiſſant de telle ſorte, que je ne puis plus m'empêcher de vous découvrir une penſée dont je me ſens preſſé il y a long-temps, & qui n'eſt connuë que de Dieu ſeul: c'eſt, Monſieur, qu'il me ſemble qu'étant détrompé au point que je le ſuis de toutes ces fauſſes apparences de bonheur, que l'aveuglement de la plûpart des hommes leur fait rechercher avec tant d'inquietude dans les agitations du ſiecle, & l'injuſtice de la fortune vous aïant fait voir

par experience combien elle eſt ennemie de la vertu, je dois eſperer que vous n'aurez pas deſagreable de m'honorer d'une amitié qui ſoit à l'épreuve de tous les accidens du monde. Si je ne ſçavois, Monſieur, combien c'eſt une choſe rare que cette amitié que je vous demande; & ſi je ne me connoiſſois aſſez moi-même pour m'aſſurer qu'avec la grace de Dieu je ne ferai jamais rien qui m'en rende indigne, je n'aurois garde de vous faire une propoſition que vous ne ſçauriez aprouver, à moins que de me donner vôtre cœur en recevant le mien, & d'entrer pour jamais dans une union que les freres mêmes ignorent, s'il ne ſont amis. Je ne ſçai pas quelles ſeront les ſuites de cette lettre; mais je ſerai fort trompé ſi elles ne ſont bonnes, puis qu'en cela je n'ai autre vûë que tant d'excellentes qualitez que Dieu a miſes en vous; & dont j'eſpere que vous lui rendrez un fidele compte. Aprés une declaration ſi ſincere, il ſeroit fort inutile de vous proteſter combien je ſuis.

A Monſieur le Preſident de Pontac.

MONSIEUR,

Je n'aurois pas tant differé de répondre à vôtre billet du 21. Juin, ſi je n'avois creu que celui-ci allant par la poſte il arrivera encore plûtôt que vous à Bordeaux; où je doute fort que vous trouviez jamais perſonne qui ſoit autant à vous que moi, ni qui conſerve une auſſi grande eſtime de vôtre vertu, & de vôtre amitié. J'ai une telle opinion de l'une & de l'autre, que je ſuis tres-aſſuré, avec la grace de Dieu, que quand nous n'aurions de nôtre vie le contente-

ment de nous revoir, nous ſerions toûjours ſi parfaitement unis, que l'amitié des freres ne ſçauroit aller juſques-là ſi elle n'eſt fort extraordinaire : Les autres affections peuvent recevoir des bornes, & diminuer par le tems & par l'abſence ; mais celles qui ont un auſſi ſolide fondement que la nôtre, n'aprehendent point le changement, & commencent dés ici-bas à participer au bon-heur que nous devons eſperer qui la rendra dans un autre monde & immuable & éternelle. Auſſi puis-je dire avec verité que vous ne m'êtes pas moins preſent, que ſi vous n'aviez bougé de Paris, & je n'ai garde de douter que tenant la même place dans vôtre cœur que vous tenez dans le mien, vous ne puiſſiez ſans le ſecours de vôtre memoire vous ſouvenir toûjours de moi. Il faudroit que chacun de nous s'oublîât ſoi-même pour oublier un Ami ſi veritable, & je puis dire ſi rare en un tems, où la generoſité & le deſintereſſement paſſent pour folie dans l'eſprit des ſages du monde. Comment pourrois-je donc vous être ce que je vous ſuis, ſans avoir un ſenſible déplaiſir de ce que vous n'avez pû voir cette perſonne qui poſſede avec tant d'éminence ces deux excellentes qualitez, & qui en a ſi grand nombre d'autres qui vous euſſent obligé d'avoüer que tout ce que je vous ai dit ſur ſon ſujet eſt beaucoup au deſſous de la verité. Mais vous avez eu peur de lui donner une trop bonne opinion de mon jugement, en lui faiſant voir par ce que vous valez, que je ne me connois pas mal au merite des hommes. Que ſi vous penſez vous excuſer en diſant que vous ne vous êtes donc pas fait moins de tort qu'à moi, je me plaindrai doublement de vous, puis que mes intereſts ne pouvant être ſeparez des vôtres, c'eſt

me faire une double injure que de vous nuire en me nuisant. Je ne sçai qui pourra accorder ce different, si ce n'est que Madame vôtre femme s'en méle, le respect que je lui porte ne me permettant pas de lui desobeïr, & la croïant si juste qu'elle ne me commandera rien que de raisonnable.

A Monsieur d'Avaux Sur-Intendant des Finances.

MONSIEUR,

Puisque par une rencontre si extraordinaire, Dieu a voulu que j'eusse part en l'honneur de vôtre amitié, dans le moment que j'eus celui de vôtre connoissance, il me semble que ce seroit mal comprendre quel est en cela mon bonheur, si le respect m'empêchoit de vous témoigner quelquefois ce que je vous suis, & si je n'osois user avec vous de cette sainte liberté des Enfans de Dieu, qui fait que ceux qui n'ont qu'un même Pere & qu'un même Maître, peuvent & doivent se parler avec confiance, puisque n'aïant aussi qu'un même objet & qu'un même amour, ils ne sçauroient avoir que mêmes pensées, & qu'un même cœur : Ce que j'avouë, Monsieur, n'avoir jamais éprouvé avec tant d'étonnement & de joie tout ensemble, que dans cet heureux entretien pour moi, qui fit que je vous connus en deux heures, comme j'aurois pû faire en plusieurs années, & en m'acquerant vôtre amitié, m'acquit un tresor sans prix, & qui n'est point du nombre de ces tresors perissables, qui sont cause aujourd'hui que tant de personnes vous recherchent. C'est ce qui me donne droit, Mon-

ſieur de faire par devoir ce qui autrement ſeroit un excez, que je ne commettrois jamais envers un autre, en prenant la liberté de vous envoïer des fruits de Pomponne, que vous n'auriez pas le loiſir de regarder à Paris; mais ſur leſquels vous pourez poſſible jetter les yeux durant quelques heures de vôtre voïage. Si mon humeur n'étoit extrêmement éloignée de faire de ſemblables preſens, je ne me ſerois jamais aviſé de vous offrir celui-ci: Mais j'aurois tort, Monſieur, d'agir avec vous d'une maniere commune, puiſque vous avez agi envers moi d'une maniere ſi extraordinaire, en me donnant d'abord ce que je n'aurois pas ſçû meriter en toute ma vie. Voila, Monſieur, ce que je n'ai pû m'empêcher de vous écrire, à condition que pour marque que vous l'avez agreable, vous n'y ferez point de réponſe, n'étant pas ſi injuſte que de vouloir dérober quelque partie de ce tems, qui n'eſt plus à vous, mais au public.

A Monſieur de Convenge Gouverneur de Cazal.

MONSIEUR,

Je ne trouve autre difference entre les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que j'ai reçûës en même tems, ſinon que la derniere eſt encore plus obligeante que la premiere, & qu'elle me contraint d'avoüer qu'il n'appartient qu'à vous à faire que l'on aime mieux des reproches que des complimens. Jugez-donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi j'aurai peine à m'acquiter de la ſatisfaction que vous deſirez de moi, & de quels remerciemens elle

doit être accompagnée, puiſque vous eſtimant & vous honorant au point que je fais, rien ne me ſçauroit toucher davantage que la faveur que vous me faites d'avoir une opinion ſi avantageuſe de ma ſincerité & de mon deſintereſſement. Et pour vous parler encore plus à cœur ouvert, je vous aſſure, Monſieur, que l'une de mes plus grandes joies eſt de voir que le reſſentiment de mon Fils égale ſon bonheur d'avoir tant de part à vos bonnes graces. Et puiſque je ſuis content de ſa reconnoiſſance, vous avez ſujet de croire qu'il ne s'y peut rien ajoûter, vous pouvant proteſter avec verité que je ne ſerois nullement ſatisfait de lui ſi elle étoit moindre, ainſi qu'il ne le devroit pas être de moi ſi j'étois moins.

A Monſieur le Comte de Treſmes, ſur la mort de Monſieur le Marquis de Gêvres ſon Fils, tué au Siege de Thionville.

MONSIEUR,

J'avouë que ſi vous meſurez vos ſentimens à la grandeur de vôtre perte, rien n'eſt capable de vous conſoler : Mais j'eſpere de vôtre conſtance & de vôtre ſoumiſſion aux volontez de Dieu, ce qu'il ſeroit difficile de ſe promettre d'un autre pere dans une douleur ſi violente. Cette même grandeur de courage de Monſieur vôtre fils, qui redoubloit vôtre eſtime & vôtre affection pour lui, ne vous permettoit pas, Monſieur, de conſiderer ſa vie comme un bonheur qui vous fût fort aſſuré ; & il s'expoſoit ſans ceſſe à tant de perils, que vous êtes trop ſage pour n'avoir pas prévû il y a long-tems ce qui vous afflige

afflige aujourd'huy, & qui ne vous afflige pas ſeul, puiſque la grande reputation qu'il s'étoit acquiſe, intereſſe dans vôtre perte tout ce qu'il y a de gens de cœur & d'affectionnez à l'Etat. Je ne ſçai, Monſieur, ſi ce n'eſt point trop de vanité de me mettre de ce nombre : Mais je ſçai bien que l'amitié dont il m'honoroit, la haute eſtime que j'avois de ſon merite, & la profeſſion que je fais d'être vôtre tres-humble ſerviteur, me font prendre une telle part à vôtre déplaiſir, que vous ne pourriez ce me ſemble ſans injuſtice, croire que quelqu'un fût plus veritablement que moi.

A la Mere Angelique Prieure du Monaſtere des Carmelites de Saint Denis, peu de jours avant ſa mort.

MA REVERENDE MERE,

Si vous n'aviez la même creance de moi que j'ai de vous, j'aurois ſujet de craindre que vous ne jugeaſſiez peu favorablement de mon long ſilence : Mais puiſque me ſouvenant tous les jours de vous devant Dieu, c'eſt beaucoup mieux ſatisfaire à ma parole, que ſi en manquant à ce devoir je vous écrivois ſouvent ; je n'apprehende point que vous me croïiez coupable d'un manquement dont ma propre conſcience ne me reproche choſe quelconque. Maintenant que j'ai ſçû vôtre maladie, j'aurois tort de manquer à vous témoigner, & l'extréme déplaiſir que j'en reſſens, & combien je ſouhaite que Dieu vous ſoulage, & quelle eſt ma joie d'aprendre que vous ſuportez vos douleurs avec tant de reſignation & de patience. Courage, ma Mere, quel-

que grandes qu'elles puissent être, elles ne sçauroient approcher, ni de celles qu'un Dieu a souffertes pour vous, ni du ressentiment que vous en avez, ni de ce que vous voudriez endurer pour son amour : Et je m'estimerois si heureux de vous pouvoir imiter en cela, qu'il me semble que vos peines ne sont pas moins à envier qu'à plaindre, puisqu'elles vous mettent en état de recevoir dans ces souffrances continuelles, des graces continuelles de JESUS-CHRIST, à qui je vous supplie de tout mon cœur de demander pour moi celles qui me sont necessaires pour le servir en esprit d'amour & de verité, afin que je l'aime de plus en plus en le connoissant, & que je le connoisse de plus en plus en l'aimant. Adieu ma chere Mere, il seroit inutile de vous en dire davantage, puisqu'en se parlant cœur à cœur comme nous faisons, peu de paroles comprennent tout ; au lieu que dans le langage ordinaire du monde, les longs discours disent peu de chose.

A Monsieur d'Avaux Sur-Intendant des Finances.

MONSIEUR,

Je pense que vous me faites bien la faveur de croire qu'il n'y a que la crainte d'abuser de vôtre loisir qui m'ait empêché jusques-ici de vous témoigner mon ressentiment de la lettre si obligeante qu'il vous a plû de m'écrire. Mais, Monsieur, vous êtes trop juste pour trouver étrange que je cesse de me faire plus long-tems une si grande violence, & vous n'aurez point je m'assure desagreable que le respect cedant enfin à

l'amitié, je vous proteſte ſincerement que je mets celles dont vous m'honorez entre les plus grands heurs de ma vie ; dont je n'oſe vous dire toutes les raiſons de peur de bleſſer vôtre modeſtie, & de vous être importun à vous-même par la haute opinion que j'ai de vous. Mais au moins me permettrez-vous, s'il vous plaît, de vous dire, que tant de choſes enſemble me toucherent l'eſprit & le cœur dans ces deux entretiens que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, que je vous tromperois ſi je voulois vous faire croire, que quelque nouvelles obligations que vous vous acqueriez ſur moi, je puiſſe être davantage vôtre ſerviteur. Car je ne ſçai point, Monſieur, me donner à demi ; & je me ſuis donné dés-lors à vous ſans reſerve, parce que j'aurois crû faire trop peu que de faire moins, vû la maniere dont il vous plût de m'y engager. Jugez-donc, je vous ſupplie, aprés cela, quel eſt le pouvoir que vous avez ſur un homme qui mépriſant toutes les fortunes de la terre (ce que je ne crains point de vous confeſſer avec franchiſe) n'eſt ſenſible qu'au bonheur de l'amitié de ceux qui vous reſſemblent ; & qui les connoîtroit fort mal, s'il croïoit qu'il y eût rien de plus rare dans nôtre ſiecle. Mais, Monſieur, n'eſt-ce pas une choſe cruelle, qu'il faille qu'un ſi grand voïage me ſépare pour ſi long-tems de vous, dans ce même moment que Dieu m'y attache ? Je vous avouë que j'aurois de la peine à le ſuporter, ſi c'étoit pour un ſujet moins important que celui de donner la paix à toute l'Europe, & de meriter mille benedictions de Dieu & des hommes, en contribuant avec autant de zele que de ſuffiſance, à l'accompliſſement d'un ſi grand ouvrage. Il faut que les intereſts particuliers cedent aux publics ; & je ne vous le-

rois pas ce que je vous ſuis, ſi je preferois mon contentement à vôtre gloire : mais afin que je n'aye point de droit de me plaindre, ſouvenez-vous, s'il vous plaît, de moi, Monſieur, dans quelques heures de ce long voïage. Et comment pourriez-vous ne le faire pas, puiſqu'en me faiſant l'honneur de m'écrire vous parlez ſi hautement de l'amitié, que quand je ne la connoîtrois point par mes propres ſentimens, je comprendrois par les termes dont vous uſez, qu'elle me rend en quelque maniere une même choſe avec vous ; & qu'ainſi vous ne pourriez m'oublier ſans vous oublier vous-même.

A Monſieur le Preſident de Pontac.

MONSIEUR,

Ma principale étude étant le merite des hommes, vous me rendez bien glorieux, en me faiſant voir que je n'y ai pas mal reüſſi, puiſqu'en vous donnant meilleure opinion de vous que vous ne l'aviez, il paroît que je vous ai mieux connu que vous ne vous connoiſſiez vous-même. Et ſi vôtre modeſtie me permettoit de m'étendre davantage ſur ce ſujet, il n'y a perſonne à qui je ne fiſſe avoüer que les raiſons de mon eſtime ſont encore beaucoup plus grandes que je n'oſe vous les dire : mais comme il n'y a point en cette vie de douceur qui ne ſoit mêlée de quelque amertume, cela même m'augmente le déplaiſir de nôtre longue ſéparation, dans laquelle tout ce qui me conſole, c'eſt qu'elle fait éclater encore davantage la grandeur de nôtre amitié, qui ſe conſerve auſſi forte dans l'éloignement, que les autres font dans la preſence.

Les vrais amis seroient trop heureux s'ils pouvoient toûjours être ensemble ; & cette felicité n'est reservée que pour le bonheur immuable de l'autre monde. Cependant, je vous supplie de croire que rien ne me sera jamais plus cher que l'honneur de vôtre souvenir ; & que vous avez autant de part que vous le sçauriez desirer en celui de cette personne que vous avez raison de croire de ne pouvoir trop estimer, puisque ses vertus égalent la haute opinion que vous en avez, & qu'elles sont accompagnées d'une si extrême bonté, que Dieu seul est capable de rassembler dans un même sujet tant de grandes & d'excellentes qualitez.

*A *** sur la mort d'une Religieuse de tres-grande vertu.*

SI vous pouviez lire dans mon cœur, mais vous le pouvez me connoissant au point que vous faites, vous demeureriez d'accord que l'on ne sçauroit être plus touché que je l'ai été de vôtre billet, en y voïant les dernieres marques de l'affection pour mon ami & pour moi, de l'une des personnes du monde dont j'avois autant d'estime sur la terre, & qui je croi jouït maintenant dans le Ciel des recompenses dont Dieu couronne la fidelité de ses Elûs. Je vous puis dire avec verité que je me suis toûjours trouvé avec elle dans les mêmes sentimens : mais les siens la justifient, à cause que ses actions y ont toutes été conformes, & les miens me condamnent, parce que je n'y répons pas par mes actions. Je veux esperer de ses prieres d'en faire desormais un meilleur usage, étant tres assuré,

quand elle ne vous l'auroit point dit à la mort, que ſa charité pour moi a été ſi grande, qu'il n'y a rien que je ne m'en doive promettre aujourd'hui qu'elle eſt parfaite & conſommée dans ce Roïaume des vivans, dont la vie n'eſt qu'amour & que charité. Et quand vous ſçaurez de quelle ſorte je lui écrivis cette derniere Lettre, par laquelle je ne penſois à rien moins qu'à lui dire adieu, & qui toutefois en étoit un, vous avoüerez qu'il y a quelque choſe en cela d'extraordinaire, & que nôtre amitié, quelque grande qu'elle vous parût l'étoit incomparablement davantage. Jugez donc par là, je vous ſupplie, ſi je connois bien la grandeur de vôtre perte, puis que je la connois par la mienne; ſi je connois bien vos ſentimens, puiſque je les connois par les miens, & ſi je connois bien auſſi quelles doivent être vos conſolations, puiſque je les connois par les miennes, qui conſiſtent en la confiance du bonheur de la perſonne que nous pleurons, dont la fidelité nous oblige à répandre des larmes de joie auſſi-bien que de douleur. Mais parce que je ſerois diſſimulé, ſi par une ignorance affectée, je ne vous témoignois pas de ſçavoir, que dans une ſemblable affliction, les veritables amis ſe reüniſſent plus fortement que jamais, afin de reparer en quelque ſorte par le redoublement de leur amitié, une perte qui leur eſt commune; je vous avouë franchement n'avoir jamais trouvé un plus grand remede dans mes plus ſenſibles déplaiſirs, & vous déclare qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne le trouviez auſſi dans cette rencontre: mais il faut donc, s'il vous plaît, avoir une fermeté & une conſtance immuable, non pas dans la volonté qui n'en a point manqué, mais dans toutes les actions que vous vous tiendrez par vô-

tre propre jugement obligé de faire pour répondre à une amitié ſi genereuſe & ſi deſintereſſée, qu'elle ne peut ni s'acquérir ni ſe conſerver qu'à ce prix-là, parce qu'elle mépriſe tout le reſte, qui paroiſt ſi petit à ceux qui connoiſſent la grandeur de Dieu, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils en tiennent ſi peu de compte. Adieu, je penſe que vous ne vous plaindrez pas que je ne vous aye point parlé avec franchiſe.

A Monſieur de Saint Pierre.

MONSIEUR,

Si vous avez ſi peu reſſenti la perte de vos fruits, je l'ai donc plus reſſentie que vous, ſans que neanmoins vous me puiſſiez accuſer de cela comme d'un defaut, puiſque cette inſenſibilité qui dans nos propres intereſts eſt une ſi grande marque de vertu, ne le ſeroit pas dans ceux de nos amis, au nombre deſquels je croi que je vous mettrois, & poſſible avec une grande place dans mon cœur, ſi vous aviez daigné me venir voir ainſi que vous me l'aviez promis : mais le mépris eſt inſupportable à ceux qui ſont auſſi imparfaits que moi ; & il n'appartient qu'aux ames élevées comme la vôtre de voir d'un œil indifferent tous les divers traitemens qu'elles reçoivent. C'eſt pourquoi je vous avouë que je ne manque pas de reconnoiſſance de l'obligation que j'ai à la perſonne dont je vous envoie la Lettre, de m'avoir parlé avec tant de franchiſe: & ſi je n'étois brouillé avec vous à cauſe de vôtre mépris & de vos injuſtes reproches, je vous ſupplierois de tout mon cœur de lui en témoigner mon reſſentiment, que vous ne ſçauriez

(quelque hyperbolique que vous soïez quand il vous plaist) lui representer plus grand qu'il est, puisqu'il égale l'amitié que j'aurois pour vous si vous ne m'aviez point mis en colere.

A Monsieur ***

MONSIEUR,

L'esperance que j'avois euë que vôtre affaire se termineroit à vôtre contentement, m'avoit empêché de vous écrire, de crainte de vous témoigner mal à propos la part que je prenois à un déplaisir, que je voulois croire qui ne vous arriveroit point: mais puisque le sujet en continuë, & que par des plaintes les plus obligeantes du monde, vous témoignez n'être pas content de mon silence, je prendrai, Monsieur, la liberté de vous dire que c'est en des occasions semblables, où les personnes qui font profession comme vous d'être veritablement à Dieu, sont obligées d'en donner des preuves: car puisqu'il se rencontre tant d'autres afflictions dans la vie, incomparablement plus difficiles à supporter que celle-ci, comment pouvez-vous faire voir que par une entiere soumission à ce qu'il permet qui vous arrive, qu'il regne dans vôtre cœur, & que toutes vos volontez dépendent absolument de la sienne. Nôtre vie est un jour traversé de tant de nuages, que ce seroit mal le connoître que de trouver étrange de nous rencontrer quelquefois dans les déplaisirs & dans la douleur, qui sont comme des tenebres qui couvrent l'ame d'obscurité, en lui dérobant sa joie, qui ne lui est pas moins agreable que la lumiere l'est à nos yeux: mais pourvû que dans ce combat nôtre

nôtre confiance en Dieu demeure ferme, nous en ſortons toûjours victorieux ; & la grace qui eſt nôtre veritable lumiere en ce monde, ſe rendant plus éclatante, par nôtre fidelité, nous recompenſe ſi avantageuſement de toutes nos pertes, que nous reputons à bonheur dans un tems, ce que nous appellions malheur dans un autre. C'eſt, Monſieur, ce que je ſouhaite de tout mon cœur qui vous arrive ; & que je devrois avoir honte de vous dire, ſçachant que vous avez tant d'autres amis beaucoup plus capables que moi de vous parler ſur ce ſujet : mais ſi je manque en cela de jugement, vous devez me le pardonner, puiſque c'eſt par un excés d'affection ; & que les effets vous feront toûjours connoître, que je ſuis beaucoup plus que je ne le ſçaurois dire.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Mon eſtime pour vôtre vertu & l'affection dont vous m'honorez, me donnoient déja tant de reſpect pour vôtre perſonne, & de paſſion pour vôtre ſervice, que maintenant qu'il vous plaît d'ajoûter à cela la faveur de vôtre confiance, par la Lettre ſi obligeante que vous m'avez écrite, je ne vois point de paroles qui vous puiſſent aſſez témoigner ce que je vous ſuis. Mais j'oſe eſperer que mes actions vous le feront connoître d'une maniere peu commune, ſi je ſuis jamais ſi heureux que de rencontrer des occaſions de vous faire voir juſques où va ma reconnoiſſance. Et pour vous parler, Monſieur, avec la même franchiſe dont vous m'honorez, je n'ai jamais compris comment celui que nous regret-

tons, ayant tant d'excellentes qualitez, & devant connoître mieux que nul autre celles que Dieu a miſes en vous, il n'a pas vêcu avec vous de telle ſorte qu'il vous ait obligé à l'aimer, non ſeulement comme vôtre frere, mais comme vôtre fils, puiſque ſon merite lui donnant autant de part en vôtre eſtime, que ce qu'il avoit l'avantage de vous eſtre lui en donnoit en vôtre affection, il pouvoit eſperer ce bonheur, & faire en ſuivant vos avis, qu'il ne manquât rien à ſa conduite. Mais les hommes ſeroient trop heureux s'ils ſçavoient bien uſer de leurs avantages; & vous ſeriez maintenant bien malheureux, ſi celui dont nous parlons vous avoit engagé par toutes les actions de ſa vie à l'aimer autant que la vôtre. Pardonnez-moi, Monſieur, ſi je vous parle de la ſorte, puiſque de cruelles experiences m'ont appris cette verité; & que vous ſçavez, & me faites l'honneur de me dire que je ſuis ſçavant en amitié. C'eſt la creance la plus favorable que vous puiſſiez avoir de moi; & c'eſt ce qui me donne ſujet de craindre qu'un homme qui me hait autant que Monſieur *** me rende de mauvais offices auprés de vous. En quoi il ſeroit d'autant plus injuſte, que je ne vous dirai jamais que du bien de lui, & qu'il devroit couvrir mes défauts avec la même charité, que je cache ſon inſenſibilité pour ſes amis, que j'ai toûjours éprouvée telle que vous la figurez lors que vous ne voulez pas eſtre crû. Et pour parler plus ſerieuſement, je vous aſſure, Monſieur, que vous avez tres-grande raiſon d'eſtimer à un ſi haut point la vertu & la bonté de cette autre perſonne, qui excellant en jugement, n'en a jamais témoigné davantage, qu'en faiſant de tout tems avec vous une profeſſion ſi droite d'amitié, & en conſervant toûjours dans ſon cœur

une eſtime toute extraordinaire de ce que vous meritez, &c.

A Monſieur Servien.

MONSIEUR,

Eſt-il poſſible qu'au milieu de tant d'accablemens, & qui me font apprehender pour vôtre ſanté, vous ayez pû ſeulement penſer à prendre deux heures ſur vôtre dormir pour me venir dire adieu? En verité j'ai grand ſujet de me plaindre de cette ceremonie la plus inutile du monde, puiſque les adieux n'étant que pour ceux de qui l'on ſe ſepare, vous n'aurez jamais, comme je l'eſpere, ſujet de m'en dire, n'y ayant rien qui ſoit capable de me ſeparer de vous; & la preſence ne contribuant autre choſe à nôtre union, que la joye de conſiderer de plus prés quel eſt le bonheur d'une amitié que Dieu ſeul eſtoit capable de faire, & qui ne ſeroit que l'ombre de ce qu'elle doit eſtre, ſi elle ne ſe terminoit toute à lui. Mais je m'apperçois, Monſieur, que je me laiſſerois emporter inſenſiblement à un grand diſcours, parce qu'il eſt difficile de ſe retenir dans une confiance qui n'a point de bornes, & qui s'accorde mal avec celles que doit avoir un billet. Il faut donc en demeurer-là, à condition que vous vous direz, s'il vous plaît, pour moi, tout ce que vous pouvez lire dans un cœur qui ne vous aime pas moins que vous vous aimez vous-même; & qui vous ſouhaite avec tant d'ardeur tous les veritables biens & les ſeuls veritables, que cela me rend en quelque ſorte digne de vôtre amitié.

A Monsieur le Président de Pontac.

MONSIEUR,

Je ne sçaurois m'empêcher de commencer ma réponse à vôtre dernier billet, par vous avoüer que la joye d'en recevoir est toûjours mêlée d'un sensible déplaisir de me voir aussi éloigné de vous: mais il faut souffrir le sujet de cette peine, puisque Dieu le permet; & au lieu de se plaindre d'une si rude separation, lui rendre graces de cette union si étroite que lui seul étoit capable de faire entre nous. Nous ne sommes pas moins presens devant lui, que si nous n'étions point divisez par tant de Provinces: & si je l'ose dire sans vanité, tous mes sentimens étant les vôtres, je pourrois même sans recevoir de vos Lettres, dire quelles sont vos pensées dans tout ce qui ne surpasse point ma connoissance. Je ne sçaurois donc trop vous témoigner quelle est ma joye de voir que vous comprenez si bien le neant des choses du monde. En verité il est plus grand que nous ne sçaurions nous l'imaginer, & j'admire souvent, dans le bonheur de ma solitude, comment il est possible que des Chrétiens arrêtent leurs desirs à des objets que leur foi les oblige d'avoir en si grand mépris; & que leur cœur ne se porte point à l'amour de ces biens éternels qui sont seuls capables de les remplir. Mais voyez, je vous supplie, avec quelle chaleur le mien vous parle: en verité j'en aurois honte, si je ne croyois que vous jugerez par là combien je suis sincere, lorsque je vous dis que je ne fais point de difference entre ce qui se passe dans vous, & ce qui se passe dans moi-même.

*A Monſieur *** ſur la mort de Monſieur l'Abbé de Saint Cyran.*

MONSIEUR,

Je vous puis aſſurer avec verité que vous êtes l'une des premieres perſonnes à qui j'ai penſé dans l'incomparable perte que nous avons faite de Monſieur l'Abbé de Saint Cyran, ſur le ſujet de laquelle je n'entreprens pas de vous dire mes ſentimens, puiſque cela eſt impoſſible: mais je me ſens preſſé de vous avoüer, dans mon extrême douleur, que nous ſerons bien malheureux, ſi nous ne profitons des avis qu'il nous a donnez, en renonçant veritablement à toutes les affections des choſes du monde, qui ſont indignes d'occuper des ames Chrétiennes, pour ne penſer deſormais qu'à ſervir Dieu durant le peu de vie qui nous reſte, & ne nous laiſſer pas ſurprendre par ce moment épouventable ſans avoir fait penitence de nos pechez. Eſt-il poſſible, Monſieur, qu'une verité ſi conſtante & ſi terrible, ſoit ſi peu conſiderée par ceux à qui elle importe de tout; & que JESUS-CHRIST ayant dit de ſa propre bouche, que ce monde n'eſt qu'une figure qui paſſe, cette figure qui n'eſt en effet qu'un neant, nous enchante de telle ſorte que nous la preferions au bonheur de ces biens ſolides & immuables dont nous pourrions joüir à jamais dans un autre monde? Mais où m'emporte, Monſieur, l'excés de mon affliction, en vous diſant ainſi des choſes que je me devrois contenter de me dire à moi-même? J'eſpere neanmoins que vous ne l'aurez pas deſagreable, & que Monſieur *** cet excellent fre-

re,& Monſieur de S. Cyran cet excellent ami que Dieu nous avoit donnez, étant maintenant réünis dans le Ciel, vous voulez bien que nous nous uniſſions en la terre, afin de tâcher de nous mettre en état de pouvoir vivre avec eux éternellement. C'eſt ce que nous ne ſçaurions, Monſieur, trop demander à Dieu par nos prieres. Et j'eſpere de ſa miſericorde, que comme les joies du monde ne produiſent que des douleurs, nôtre douleur au contraire produira des joies, en nous portant à imiter celui que nous regrettons, & que nous ne ſçaurions trop regretter.

A Madame la Marquiſe de Lyancourt, ſur la mort de Monſieur l'Abbé de Saint Cyran.

MADAME,

Puiſque vous avez la bonté de me plaindre ſi fort, encore que vous ne connoiſſiez que la moindre partie de la perte que j'ai faite; je vous devrois faire grande compaſſion, ſi vous ſçaviez combien elle eſt extraordinaire: mais mon intereſt particulier étant peu conſiderable à comparaiſon de celui de l'Egliſe, c'eſt pour l'amour d'elle, Madame, qu'il faut regretter Monſieur de Saint Cyran, lequel eſt mort les armes à la main pour la défendre contre les heretiques. Ce deſſein eſt executé à ſon égard, puiſqu'il a fini ſa vie en y travaillant; & ſes travaux & ſes ſouffrances ſont maintenant recompenſez par ce juſte Juge, qui aprés avoir permis en ce monde pour éprouver les ſiens, que leur innocence ſoit calomniée, les couronne de gloire en l'autre, & rend leur memoire d'autant plus éclattante par-

mi les hommes, que l'on s'étoit davantage efforcé de l'obſcurcir. C'eſt ce que je voi déja arriver, Madame, & qui ira ſans doute toujours croiſſant : c'eſt ce qui peut plus que toute autre choſe ſoulager mon extrême douleur ; & c'eſt ce que j'ai crû ſi fermement en tout tems, que je n'en doutois non plus il y a ſix ans comme aujourd'huy. Lorſque j'aurai l'honneur de vous voir je vous en dirai davantage, & vous témoignerai, Madame, combien le reſſentiment de la part qu'il vous plaît de prendre en mon affliction, me rendroit encore davantage, s'il étoit poſſible.

A Madame de la Grange le Roy, ſur la mort de Mademoiſelle d'Inteville ſa petite Fille.

MADAME,

Je ne pouvois apprendre vôtre derniere affliction en un tems où je fuſſe plus incapable de vous conſoler, puiſque j'ai ſi grand beſoin de conſolation pour moi-même dans l'extrême perte que j'ai faite de Monſieur l'Abbé de Saint Cyran, & que j'ai faite avec toute l'Egliſe, au ſervice de laquelle il a fini ſa vie, étant mort en combattant contre ſes ennemis. Il joüit maintenant en paix de la recompenſe de ſes travaux aprés tant de peines que Dieu a permis qu'il ait ſouffertes pour ſervir d'épreuve à ſa vertu : & il paroiſt clairement, Madame, par la maniere dont il exerce la vôtre, qu'il veut que vous ſoïez de plus en plus abſolument à lui, puiſqu'en rompant cet unique lien qui vous attachoit encore au monde, il vous montre qu'il ne doit plus y avoir d'autre monde pour vous que

celui où vous pouvez vivre avec lui de la vie de la gloire durant toute une éternité. L'amitié ſi particuliere qu'il vous a plû de me promettre encore la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, & la rencontre de nos afflictions, m'obligent, Madame, à vous parler avec cette franchiſe, étant juſte que nous nous entr'excitions à remplir de l'amour de Dieu la place que tenoient dans nôtre cœur toutes ces perſonnes ſi cheres qu'il nous a ravies. C'eſt le ſeul moyen de reparer ſi avantageuſement nos pertes, que nous aurions ſujet d'avoüer à l'avenir qu'elles nous ont été favorables; ainſi que me le ſeront toûjours les occaſions qui me donneront moyen de vous témoigner par mes tres-humbles ſervices que je ſuis plus que perſonne.

A Monſieur le Marquis de la Roche Poſé, ſur la mort de Monſieur l'Abbé de Saint Cyran.

MONSIEUR,

Il n'y a point de paroles qui puiſſent répondre à une telle Lettre, que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que vôtre eſprit, quelque grand qu'il ſoit, n'auroit ſçû écrire, ſi vôtre cœur ne lui avoit donné des ſentimens ſi élevez au-deſſus de toutes les penſées les plus élevées: mais comment à moins que cela, auriez-vous pû, Monſieur, parler dignement d'un des plus grands hommes que Dieu ait donné en ce ſiecle à ſon Egliſe, & témoigner par l'excés de vôtre douleur, que vous connoiſſiez la grandeur de vôtre perte, & meritiez par vôtre affection celle qu'il avoit ſi violente pour vous. J'avoüe, Monſieur, que rien ne m'a davantage conſolé

que ce mêlange que vous avez bien voulu faire de vôtre affliction avec la mienne, en me conſiderant comme la perſonne du monde qui a le plus perdu dans cette perte ſi importante & ſi publique : mais puiſque nous ne meriterions pas d'avoir eu un tel ami que Monſieur de Saint Cyran, ſi nous le pleurions avec des larmes ordinaires, en conſiderant davantage nos intereſts que le bonheur dont Dieu couronne maintenant les ſouffrances qu'il a endurées ſi patiemment pour ſon amour, & les travaux qu'il a entrepris avec tant de conſtance pour ſa gloire ; il faut, Monſieur ſoûtenir chrétiennement nôtre déplaiſir, & dans le ſentiment d'une ſi grande douleur, n'eſtre pas inſenſibles à la joye que nous devons recevoir de ce que Dieu commence déja à rendre ſa memoire ſi éclatante aprés ſa mort, que les ennemis de ſa vertu ſe ſont efforcez de l'obſcurcir durant ſa vie. Surquoi tout ce que je vous pourrois dire du regret & de l'eſtime de Meſſieurs les Prelats, ſeroit ſi fort au deſſous de ce que j'en ai vû, que je n'oſe quaſi vous en parler. Ils diſoient en pleurant le jour de ſes funerailles, où pluſieurs aſſiſterent, & où l'un d'entr'eux voulut faire l'office, des choſes qui perçoient le cœur de ceux qui les entendoient, & qui faiſoient bien voir qu'ils n'ignoroient pas juſqu'à quel point alloient les ſervices qu'il étoit capable de rendre à l'Egliſe. Aimons-le, Monſieur, plus que jamais, puiſqu'il nous aime davantage qu'il ne fit jamais ; & que nôtre amour ſoit accompagné d'une ſainte reverence, puiſque nous avons tant de ſujet de croire qu'il augmente maintenant le nombre des Saints ; & que ſi je vous avois dit, moi qui ne ſuis pas trop credule, les graces particulieres que pluſieurs perſonnes qu'il aimoit ont reçûës de Dieu depuis ſa mort, vous jugeriez aiſément qu'il

y a sujet de les attribuer à ses prieres.

A Monsieur de Convonge Gouverneur de Cazal.

MONSIEUR,

J'avoüe que je n'ai point de paroles pour répondre à une aussi obligeante Lettre que celle qu'il vous a plû de m'écrire : mais je manque si peu de ressentiment pour connoître ce que je vous dois, que je croi pouvoir dire avec verité qu'il n'y a personne qui vous servît avec tant de joye & de passion que moi, si j'en pouvois rencontrer les occasions. J'estime mon fils trop heureux d'avoir tant de part en l'honneur de vôtre amitié, & j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'il voulût changer cet avantage contre une meilleure fortune que n'est la sienne, qui sera toûjours assez bonne s'il ne manque point de vertu. C'est la seule chose, Monsieur, que je demande à Dieu pour lui, & qui me semble digne d'estre ardemment desirée de ceux qui ne sont point enchantez par cette fausse apparence de bonheur, que l'on recherche & que l'on achete souvent dans le monde au prix de sa vie & de son salut : mais j'entre trop avant dans ce discours ; pardonnez-le, s'il vous plaît, à un homme qui n'a pas besoin de vous avoir vû pour vous parler avec une entiere confiance. Les meilleures & les plus grandes amitiez ne se contractent pas par les yeux : Je vous connois mieux que la plûpart de ceux qui sont tous les jours avec vous ; & j'ose me promettre que nôtre separation n'empêche pas que vous ne sçachiez parfaitement jusques à quel point je suis.

A Monſieur le Vicomte de Turenne, ſur ſa Promotion à la charge de Marêchal de France.

MONSIEUR,

Je m'acquite maintenant d'un devoir qu'il y a long-tems que je me devois préparer à vous rendre, puiſqu'aïant été témoin de quelques-unes de vos actions, il m'étoit aiſé de juger qu'elles obligeroient la Juſtice du Roi à vous appeller dans une charge que vous n'honorez pas moins qu'elle vous honore. Je ne me réjoüis donc pas ſeulement, Monſeigneur, de vous voir Marêchal de France; mais je me réjoüis de ce que toute la France a ſujet de s'en réjoüir, par la conſideration des grands ſervices que vous lui avez déja rendus & que vous lui rendrez encore: Je vous avouë que ſans cela je ne ſuis pas aſſez bon Courtiſan pour m'aviſer en cette rencontre de vous faire ſouvenir d'un homme qui vous eſt ſi inutile, que je ne ſçaurois que par des paroles vous faire connoître combien je ſuis.

A Monſieur le Preſident de Pontac.

MONSIEUR,

Vôtre dernier billet me met dans l'impuiſſance de vous rien dire, tant je ſuis touché de voir le deſir que vous avez que nôtre amitié s'augmente encore, en y ajoûtant un nouveau lien. Mais pardonnez-moi, ſi je vous avouë que cela eſt impoſſible, puiſque mon eſtime pour vôtre

vertu, & pour vôtre generosité, m'a donné si absolument à vous que je n'y sçaurois être davantage. Jugez-donc, je vous supplie, aprés cela, quels seroient nos entretiens si nous avions le bonheur de nous revoir; & de quelle sorte nous nous parlerions à cœur ouvert de toutes choses, & particulierement de cet excellent ami, dont les éminentes qualitez alloient encore beaucoup au-delà de ce que vous en avez pû reconnoître en si peu de tems. Je vous confesse que ce ne m'est pas une petite consolation de penser qu'il se réjoüit maintenant dans le Ciel de nous voir de plus en plus unis de cette heureuse union, qui nous donne sujet d'esperer de participer un jour à celle dont il joüit avec Dieu pour une éternité. Nôtre ambition ne seroit pas assez élevée si elle étoit moindre; & celles qui paroissent les plus grandes dans le monde, ne le sont gueres, puisqu'elles se terminent toutes à des honneurs qui ne passent point au delà des bornes de la terre.

A Madame la Marêchale de Guebriand, sur la mort de Monsieur son mary.

MADAME,

Ce seroit mal connoître la grandeur de vôtre perte, & le sentiment que vous en avez, d'oser se promettre que les hommes ou le tems soient capables de vous consoler. Et il faudroit que j'eusse oublié ce qu'il vous a plû me dire tant de fois, pour croire que vous puissiez esperer que de Dieu, le soulagement d'une affliction qui est sans égale dans le monde. C'est donc, Madame, à des prieres & non pas à des paroles,

que ceux qui comme moi ſont profeſſion de vous honorer, doivent maintenant avoir recours, pour vous faire connoître la part qu'ils prennent à vôtre douleur. Et ſi la confiance particuliere dont vous m'avez toûjours favoriſé, m'engage à vous dire quelque choſe, il faut le remettre à la vive voix, lors que le premier devoir dont je m'acquitterai à mon retour, ſera de vous aller témoigner que dans une perte qui eſt commune à toute la France, je reſſens autant que j'y ſuis obligé la vôtre & la mienne, parce que perſonne n'eſt avec plus de paſſion & de verité que moi.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Plus je penſe à l'affliction de Madame la Maréchale de Guebriand, & plus j'admire comment il eſt poſſible, que des Chrétiens recherchent avec tant d'ardeur, des biens faux & des felicitez imaginaires, & qu'ils penſent ſi peu à en acquerir de veritables : mais c'eſt que nous ne ſommes Chrétiens que de nom : Témoin celui qui veut faire paſſer pour la choſe du monde la plus ridicule, une vie où l'on renonce à tout pour n'être qu'à Dieu ; où ſuivant ſes adorables preceptes, on commence dés la terre à converſer dans le Ciel ; où l'on ſe prepare ſans ceſſe à rendre compte de ſes actions à ce ſouverain Juge dans le moment épouventable de la mort ; & à effacer ſes pechez par les larmes & par les auſteritez de la penitence, afin d'éprouver un jour la douceur de ſa miſericorde à la vûë de tous les hommes & de tous les Anges. Voila

cette vie si ridicule au jugement de ces sages du Siecle : & ce n'en est pas une à leur avis, que d'oublier ce que l'on doit à Dieu, pour se rendre esclave de la fortune ; de ne penser non plus au Ciel que si l'on ne devoit jamais partir de la terre ; de ne craindre point d'être surpris par la mort sans s'être jugé soi-même avec severité, pour être favorablement jugé de Dieu ; & d'ajoûter sans cesse crimes sur crimes, afin d'être condamné justement avec les démons à des supplices éternels, par celui dont on ne sçauroit davantage mépriser la justice, qu'en se mocquant de ceux qui abandonnent tout le reste par le seul desir d'y satisfaire. Mais pour vous faire voir jusques où va l'aveuglement de ces beaux esprits qui s'estiment si clair-voïans ; c'est qu'ils ne se contentent pas de fouler aux pieds avec insolence toute la pieté Chrétienne, ils montrent aussi qu'ils n'ont pas la moindre étincelle de la sagesse payenne ; puisque le plus grand des Conquerans aïant dit que s'il n'eût été Alexandre il eût voulu être Diogene, il eût admiré, s'il l'eût vûë, cette vie que nôtre Censeur trouve si ridicule, comme enfermant par les principes d'une solide vertu, ce qui n'étoit que vanité dans les actions de ce Philosophe.

A Madame de Saint Ange.

MADAME,

Il est bien aisé à ceux qui ne connoissent *** de blâmer les sentimens de Monsieur ***. Mais j'aurois été fort étonné s'ils avoient été autres, & n'aurois pas trouvé qu'il y eût un grand sacrifice à faire. C'est dans ce combat de la natu-

te & de la grace que l'amour de Dieu demeurant victorieux, nous fait triompher de nous-mêmes, & nous met en état de ne plus douter que nous ne le preferions à toutes choſes. Monſieur *** n'auroit pas rendu ce qu'il doit à l'amitié de Monſieur de *** s'il avoit reſſenti moins de peines en cette rencontre; & il n'auroit pas rendu ce qu'il doit à Dieu, s'il ne les avoit ſurmontées : Mais maintenant que par une double charité, il a ſatisfait à l'une & à l'autre, rien ne manquera à ſa Couronne, puiſqu'en accompliſſant ces deux preceptes, il a accompli toute la Loi.

A Monſieur le Baron de Renty.

MONSIEUR,

Je vous demande pardon de vous avoir diverti dans des occupations ſi juſtes & ſi charitables, pour vous donner la peine de m'écrire. Je ne ſçavois pas que vous euſſiez encore des malades : & j'avouë que j'avois de l'impatience d'apprendre de vos nouvelles : Dieu m'aïant donné une ſi forte inclination à vous honorer, & me tenant ſi heureux de la faveur que vous me faites de m'aimer, que vous ne devez pas vous étonner ſi je penſe ſouvent à vous, puis que vous m'êtes toûjours preſent, & que je ne ſouhaiterois rien tant au monde que de pouvoir imiter vôtre vertu. Il paroît bien, Monſieur, par la maniere dont Dieu l'exerce, qu'il connoiſt qu'elle eſt à l'épreuve. S'il vous donnoit moins de graces, il ne vous donneroit pas tant de ſujets d'y répondre par vôtre fidelité : & il ſe ſeroit contenté du peril où a été Madame vô-

tre femme, ſans vous menacer encore de la perte de Meſſieurs vos enfans : mais il vous mene par le chemin de ſes favoris, par ce chemin des croix & des ſouffrances qu'il leur a tracé en ſouffrant infiniment davantage pour eux, qu'ils ne ſçauroient tous enſemble ſouffrir pour lui. Je vous ſupplie tres-humblement, Monſieur, de lui demander pour moi ce que vous lui demandez pour vous-même, puiſqu'encore que je ſois ſi éloigné de vous dans ce chemin, où je ne deſire rien tant au monde que de vous ſuivre, il ne ſeroit pas juſte de diviſer dans vos prieres ceux dont il lui a plû d'unir les cœurs par ſa charité.

A Madame de Saint Ange, ſur la mort de Mademoiſelle Arnault, Religieuſe à Port Royal.

MADAME,

Il faut que j'aie une merveilleuſe opinion de vôtre bonté, puiſqu'au milieu de ma douleur d'une perte qui m'eſt ſi ſenſible, quoiqu'elle ne me fût pas imprevûë, je me ſuis trouvé en peine du déplaiſir que vous en recevriez, ſçachant combien vous faiſiez l'honneur à ma fille de l'aimer : mais cela ne m'empêche pas de reconnoître l'extrême obligation que j'ai à Dieu de lui avoir fait tant de graces durant ſa vie, que j'ai ſujet d'eſperer qu'il les lui continuëra aprés ſa mort. Il faut avoüer que tout le reſte eſt bien indigne du courage & de l'ambition des Chrétiens, puiſque quand elle auroit porté une Couronne elle n'en ſeroit pas moins dans le Tombeau, & que cette grandeur ſi inutile ne lui auroit peut-être ſervi qu'à l'empêcher de porter

maintenant une Couronne dans le Ciel. Eſt-il poſſible que les hommes ſoient aveugles juſques à ce point, que de ne connoître pas par tant d'experiences continuelles, qu'il n'y a rien ſur la terre que vanité. Ce que je ne ſçaurois dire en un jour où j'en aye une preuve plus viſible, puiſque ce matin Monſieur le Marquis du Bec m'aïant voulu faire l'honneur de me voir en paſſant ici avec le corps de Monſieur le Maréchal de Guebriand, je conſiderois cet homme, qui étoit il n'y a qu'un mois en état de faire trembler l'Allemagne, n'être plus qu'un peu de terre, & n'avoir plus beſoin durant toute une éternité que de la ſeule miſericorde de Dieu. Mais qui peut ſi bien faire comprendre le neant de toutes les grandeurs du monde, que de penſer que dans quatre heures nous arriverons à ce moment auquel le Createur même du monde a voulu naître dans la plus grande de toutes les baſſeſſes imaginables. Il faut tâcher à ſe détromper une fois pour toutes, & en mépriſant le preſent jetter les yeux ſur l'avenir, pour travailler avec la grace de Dieu de le rendre tel que nous puſſions poſſeder à jamais une grandeur non-ſeulement veritable, mais infinie.

Seconde Lettre à Madame la Maréchale de Guebriand, ſur la mort de Monſieur ſon mari.

MADAME,

N'aïant pû retourner à Paris ſi-tôt que je l'eſperois; & Monſieur le Marquis du Bec vôtre frere m'aïant fait l'honneur de me voir en paſſant ici avec ce qui vous reſte de plus cher ſur la terre, il me ſemble que ce ſeroit mal

m'acquiter de ce que je vous dois, que de me contenter de m'en être acquitté dans la foule, & de craindre de vous reparler du sujet de vos douleurs, en un tems où vôtre esprit étant un peu plus calme, il est plus capable de considerer les consolations dont il a plû à Dieu de les accompagner. Je sçai, Madame, que vous mesurez avec raison la grandeur de vôtre perte, par la grandeur du merite de celui qui étoit la plus précieuse partie de vous-même ; & que vous croiriez faire tort à la memoire d'un homme si extraordinaire, si vous ne le pleuriez qu'avec des larmes communes. Je sçai que la multitude de tant d'actions heroïques, qui ont fait éclater si loin sous sa conduite la gloire des armes du Roi, vous remplissant continuellement l'esprit, il se presente à vous en même tems tant d'images de l'éminence de sa vertu, que soit que vous considériez ou sa prudence dans les entreprises, ou son courage dans l'execution, ou son bonheur dans le succés, vous ne sçavez laquelle le plus estimer de tant d'excellentes qualitez qui se rencontrent si rarement ensemble pour former un grand General d'armée, & sentez ce doute si avantageux produire en vous une telle admiration, que quand vous ne regarderiez que comme un homme tout illustre celui que la mort vient de ravir à la France, vôtre seule generosité vous engageroit à être sensiblement touchée de sa perte : mais quand vous pensez, Madame, que celui que vous pleureriez sans y avoir aucun interest particulier, étoit celui que Dieu vous avoit donné pour n'être qu'un même cœur avec vous, & s'il se peut dire ainsi qu'une même ame ; qu'il vous aimoit plus que sa vie ; & que vous n'aimiez la vôtre que parce qu'elle lui étoit si chere, qui

doute que vous ne ſoïez comblée de la plus violente affliction que l'on ſçauroit imaginer ? & qui ſeroit la perſonne aſſez déraiſonnable pour condamner une ſi juſte douleur, & trouver étrange que dans l'un des meilleurs mariages qui fût jamais, une femme de grand cœur, de grand eſprit, & du meilleur naturel du monde, n'éprouve pas les plus violens de tous les ſentimens, en ſe voïant arracher par la mort celui qu'elle aimoit parfaitement comme ſon mari, & qu'elle reveroit comme l'un des plus grands hommes de ſon ſiecle ? Vous voïez, Madame, que je n'ignore pas ce qui ſe paſſe en vous, & que je ſuis bien éloigné de condamner ces mouvemens d'affliction qui vous portent dans les plus grandes extrémitez où une perſonne puiſſe être reduite. Mais ne voulez-vous pas bien qu'aprés vous avoir parlé humainement, nous élevions nos penſées plus haut, & que la faveur ſans pareille que nous avons reçûë de Dieu d'être Chrétiens, nous obligeant à ne conſiderer que comme un neant tout l'éclat & toute la gloire d'ici-bas, je vous remette devant les yeux les actions de graces que vous lui devez d'avoir retiré à lui Monſieur vôtre mari dans des diſpoſitions ſi ſaintes, que vous avez ſujet de croire qu'il lui a fait miſericorde, & qu'au lieu de ces vains honneurs qu'il pouvoit de plus en plus ſe promettre dans le monde, il le comblera pour une éternité des ſeuls honneurs ſolides & veritables, en le rendant participant de ſa propre gloire. Je vous avouë, Madame, que je fus extrémement touché & conſolé tout enſemble, lors que Monſieur vôtre frere me dit avec quel mépris il lui parla juſques au dernier ſoûpir de toutes les choſes de la terre, & la joie qu'il lui témoigna de ce que Dieu lui faiſoit la grace de

l'appeller. Seroit-il bien poſſible, Madame, que n'aïant jamais eu durant ſa vie des ſentimens differens des ſiens, vous en euſſiez de contraires à ces derniers, qui vous donnent ſujet d'eſperer qu'il eſt paſſé de la mort à une nouvelle vie ? J'eſtime trop vôtre vertu pour la tenir capable d'une telle faute : & j'oſe aſſurer au contraire, qu'en même tems que vos yeux fondent en larmes, vôtre cœur offre à Dieu celui qu'ils pleurent, & ne voudroit pas, quand il le pourroit par un ſeul de ſes deſirs, le rengager dans les miſeres qu'il a quittées, & qu'il s'eſt réjoüi de quitter en quittant le monde. Penſons deſormais, Madame, à un autre, où nous avons vous & moi ce qui nous étoit plus cher que nous-mêmes. Et puiſque nous ne vivons plus qu'à demi, mépriſons cette vie languiſſante pour revivre entierement dans le Ciel, où Dieu nous réüniſſant à ce qu'il nous avoit uni, changera en felicitez les douleurs que nous aurons ſupportées avec patience pour ſon amour. Je penſe, Madame, que ce ſouhait que je fais pour vous comme pour moi, peut mieux que nulles paroles, vous témoigner qu'il n'y a perſonne qui s'intereſſe davantage en ce qui vous touche, ni qui ſoit plus veritablement.

A Monſieur le Preſident Barillon.

MONSIEUR,

J'ai appris en même tems que Monſieur le Coadjuteur a été malade, & que graces à Dieu il eſt gueri. Vous ſçavez juſques à quel point je l'honore ; & je vous ſupplie de tout mon cœur de lui dire, que je puis ſans vous faire

tort lui proteſter qu'il eſt impoſſible que ni lui, ni toute ſa maiſon ayent jamais un plus fidelle ni un plus paſſionné ſerviteur que moi. Vous voyez combien je me fie en vous, en m'aſſurant que vous ne me refuſerez pas la faveur de porter une parole que vous ne pourriez ſouffrir de nul autre ; mais vous aurez encore aſſez d'avantage ſur moi, puiſque je ne prétens de l'égalité avec vous que dans la créance qu'il doit avoir avec juſtice que je ne ſuis pas moins à lui, & que j'avouë que vôtre merite & vôtre vertu vous rendent digne d'avoir beaucoup plus de part en l'honneur de ſes bonnes graces que je n'oſerois y en eſperer, quoi que je puiſſe dire avec verité que ce ſeroit l'un de mes plus grands ſouhaits, tant il y a des raiſons qui ſe joignent enſemble pour m'obliger d'avoir pour lui une eſtime & une reverence toute particuliere.

A Monſieur de Montrave, Premier Preſident au Parlement de Toulouſe ſur le ſujet de l'Hiſtoire de Monſieur le Preſident de Gramond.

MONSIEUR,

Je ne ſçai ſi je vous puis dire maintenant, comme de coûtume que je goûte ici en repos les douceurs de la campagne & de la ſolitude ; puiſqu'un de mes amis m'a fait voir que l'on me déchire publiquement dans un livre qui meriteroit beaucoup mieux le nom de Satyre, que d'Hiſtoire : & parce que Monſieur de Gramond, qui en eſt l'auteur, eſt Preſident en la Compagnie dont vous êtes le chef, j'ai crû, Monſieur, que cette conſideration ; jointe à nôtre

ancienne & inviolable amitié, m'obligeoit de m'adreſſer plûtôt à vous qu'à nul autre, pour faire voir juſques à quel excés il s'eſt emporté par la paſſion de médire ſans qu'il pût en avoir ſujet quelconque ; puiſque n'ayant jamais entendu parler de lui avant cela, je ne ſçaurois avoir rien fait qui l'ait pû engager à me haïr. Voici, Monſieur, de quelle ſorte il a trempé ſa plume dans du venin pour noircir ma reputation, ſi elle n'étoit par la grace de Dieu, à l'épreuve de ſa calomnie.

Parlant de Monſeigneur le Duc d'Orleans, il rapporte dans la page 678. un extrait de ſon manifeſte de 1631. qui porte entr'autres choſes, que pour le rendre ſuſpect au Roi, le Pere Joſeph & moi, avions à Fontainebleau, perſuadé Monſieur le Maréchal d'Ornane de preſſer ſa Majeſté, pour faire entrer ſon Alteſſe Royale dans le Conſeil. Voilà ce que dit le manifeſte ; & ce fidele Hiſtorien ajoûte de ſon chef, & par parentheſe : *Venalia Cardinali mancipia.* Il faut commencer, Monſieur, par vous éclaircir ſur ce qui eſt du fait, & puis répondre à ſes injures, non moins fauſſes qu'elles ſont outrageuſes.

Quant à ce qui eſt du fait : Si Monſieur de Gramond avoit été tant ſoit peu nourri dans le grand monde, & dans cette ſuite des affaires de la Cour, qu'il faut neceſſairement ſçavoir lorſque l'on veut ſe mêler d'écrire une Hiſtoire ; il n'auroit pû ignorer qu'il n'y eût jamais une plus grande amitié que celle dont feu Monſieur le Maréchal d'Ornane m'honoroit, ni une plus grande fidelité que la mienne pour m'en rendre digne ; il n'auroit pû ignorer de combien de tems, de travail, & d'artifices ceux qui vouloient prendre ma place dans ſa confiance, eu-

rent beſoin pour gagner malgré lui-même & avec violence ſur ſon eſprit, de ne me parler plus d'affaire quelconque ; & qu'ainſi ne vivant plus avec lui, il y avoit déja plus de ſix mois, que dans les termes de la civilité ordinaire, lorſque l'on parla à Fontainebleau de faire entrer ſon Alteſſe Royale dans le Conſeil, je n'aurois pû, quand je l'aurois voulu, le perſuader à faire inſtance pour ce ſujet ; dont il ne faut point de meilleure preuve que ce qu'en peut dire Monſieur de Chaudebonne, qui eſt un témoin vivant, & un témoin irreprochable, puiſqu'il étoit intime ami de Monſieur le Maréchal d'Ornane, qu'il ſouffrit la priſon pour l'amour de lui, & qu'il eſt connu de toute la France pour eſtre ſi homme d'honneur, que l'on ne ſçauroit douter de ſes paroles. Mais ſi le reſpect ne m'arrêtoit, je pourrois bien paſſer encore plus avant, en prenant pour témoin ſon Alteſſe Royale même ; & j'oſe eſperer de ſa bonté qu'elle ne l'auroit pas deſagreable, ſçachant que Dieu ne dédaigne point que l'on uſe de cette liberté vers lui-même, lorſqu'il s'agit de la verité. Celle-ci eſt pleinement connuë de ſon Alteſſe Royale. Et elle eſt ſi détrompée des artifices dont on ſe ſervit, auſſi-tôt aprés la priſon de Monſieur le Maréchal d'Ornane pour lui rendre ma fidelité ſuſpecte, que je ne crains point de vous dire, Monſieur, dans une rencontre auſſi importante à ma reputation qu'eſt celle-ci, que je ſuis aſſez heureux pour avoir toûjours quelque part en l'honneur de ſes bonnes graces. Son Alteſſe Royale n'a pas oublié quelle a toûjours été ma paſſion pour ſon ſervice & pour ſa gloire ; elle n'a pas oublié que durant tout le temps que j'ai eu l'honneur de l'approcher, & d'avoir part à ſon entiere confiance, je ne lui ai jamais dit un

ſeul mot pour mes intereſts, mon ardente affection pour les ſiens rempliſſant tout mon cœur & tout mon eſprit; & elle n'a pas oublié qu'il ne s'eſt jamais vû une amitié plus conſtante & plus genereuſe qu'a toûjours été la mienne pour Monſieur le Marêchal d'Ornane, dont le merite & la vertu ne mourront jamais dans ma memoire, non plus que la reconnoiſſance que je conſerverai toute ma vie de ce que je dois à ſon incroyable affection pour moi, qui n'eût pas tant excité de jalouſie, ſi elle eût été moindre.

Que ſi vous me demandez, Monſieur, comment il eſt donc arrivé que ce que je vous ai dit ait été mis dans ce manifeſte; la réponſe en eſt bien aiſée: c'eſt que celui qui le fit étant l'un de ceux qui avoient le plus travaillé pour m'éloigner d'auprés de ſon Alteſſe Royale, afin de ſucceder à la confiance dont elle m'honoroit, il voulut pour faire ſon manifeſte à lui-même, en faiſant celui de ſon maître, me donner cette petite atteinte, ſçachant que le reſpect que je dois à un nom ſi grand & ſi auguſte, m'ôteroit la liberté de lui répondre: mais quand il y auroit eu ſujet à cette accuſation, ce que je vous ai fait voir eſtre impoſſible, à cauſe du refroidiſſement de Monſieur le Marêchal d'Ornane vers moi, j'avouë qu'elle étoit aſſez legere, puiſqu'elle n'alloit qu'à dire, que j'avois porté monſieur le Marêchal à preſſer le Roy de faire entrer Monſieur dans le Conſeil, ce qui étoit la choſe du monde la plus raiſonnable. Et ainſi la ſeule occaſion que j'aurois de m'en plaindre, ſeroit en ce qu'elle donne lieu de croire que j'euſſe auſſi tôt été porté à cela par la ſuggeſtion d'autrui, que par ma paſſion au ſervice de ſon Alteſſe Royale.

Je penſe, Monſieur, vous avoir aſſez éclairci de

de ce qui eſt du fait ; & qu'ainſi il ne me reſte qu'à parler des injures qu'il a plû à Monſieur de Gramond de vomir contre moi. Il m'accuſe ſeulement d'eſtre un eſclave, & d'avoir une ame venale : & comme ſi en prenant une plume pour écrire une Hiſtoire, on avoit droit de s'attribuer un plus grand pouvoir que celui des Rois, qui les rendant maîtres de nos biens & de nos vies, ne va pas juſques à leur donner la diſpoſition de nôtre honneur ; il croit pouvoir impunément me ravir le mien, & m'arracher par trois mots de ſon Latin, la ſeule choſe que j'ai tâché d'acquerir en toute ma vie, & l'unique recompenſe qui me reſte de tant d'années que j'ai employées au ſervice du Roy & de l'Etat, & qui leur ont bien été auſſi utiles, à mon avis, que leur pourra eſtre ſon Hiſtoire. Toute la Cour qu'il connoiſt ſi peu, ſçait ſi jamais j'ai paſſé pour un eſclave Et ſi le contraire doit être reputé pour un défaut, c'eſt de cela qu'il auroit eu droit de m'accuſer, & dont la plus grande puiſſance non ſouveraine qui ſe ſoit vûë depuis pluſieurs ſiecles, auroit dû m'accuſer plûtôt que lui, ne m'ayant jamais vû faire la moindre baſſeſſe pour rendre ma fortune telle qu'elle auroit pû l'eſtre fort aiſément, ſi j'avois eu moins de courage. C'eſt m'attaquer dans mon fort, que de m'attaquer de ce côté-là. Et ainſi, Monſieur, pour ne faire pas vanité d'une grace que je tiens purement de Dieu, je ne veux pas me ſervir plus long-tems de mon avantage ; & je paſſerai à l'autre point, où il m'accuſe auſſi d'avoir une ame venale. Mais, Monſieur, fut-il jamais un ſi peu judicieux Accuſateur, puiſque je ne me trouve pas moins fort en ceci qu'au reſte ? Eſt-ce avoir une ame venale que d'avoir durant vingt années ſervi le Roi dans ſes Fi-

nances, en un temps où elles étoient dans l'abondance, & m'y estre par l'assistance de Dieu, toûjours conservé les mains si pures, que j'y ai consommé une partie de mon patrimoine, au lieu d'y avoir acquis, comme il m'eût été tres-facile, des richesses prodigieuses ? Est ce avoir une ame venale, que d'avoir témoigné per la suite de toutes mes actions, un si grand mépris du bien, que l'on ne sçauroit me connoître, & ignorer qu'il n'y a point d'homme au monde qui en fasse moins de cas que moi ? Si la plume de Monsieur de Gramond n'est non plus venale que mon ame, elle ne déchirera point aprés leur mort, ceux qu'elle flatteroit s'ils étoient en vie; elle ne flattera point durant leur faveur, ceux qu'elle déchireroit s'ils l'avoient perduë; elle écrira l'Histoire du tems, plûtôt que de l'écrire selon le tems; elle ne fera point passer des invectives pour une genereuse liberté; & elle ne cherchera point l'avancement de la fortune de son Auteur, dans des bassesses indignes du courage d'un Historien. Je serai bien-aise que celui-ci soit exemt de tous ces défauts, afin que n'ayant commis une injustice que vers moi seul, & une injustice qui ne me sçauroit nuire, étant si clairement convaincuë de mensonge, son ouvrage apporte plûtôt de l'ornement, que de la honte à nôtre siecle.

On me dira possible, que les plus grands excez devant étouffer les moindres, j'ai tort de me plaindre de lui, puisque n'étant que calomniateur vers moi, il est faussaire au regard de son Alteſſe Royale, ayant eu la hardiesse, ou pour mieux dire l'impudence, d'ajoûter à son manifeste, ce qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour reconnoître; puisque dans le recuëil de diverses pieces pour servir à l'Histoire imprimé en 1639. où ce manifeste est tout entier, il se voit

en la page 326. qui eſt l'endroit où il a parlé de moi, qu'il n'y a pas un ſeul mot de ce que ſignifient ces trois paroles : *Venalia Cardinali mancipia.* Mais comme la dignité d'un ſi grand Prince eſt tellement élevée au deſſus des fautes d'un Hiſtorien, qu'elles ne ſçauroient non plus la bleſſer, qu'une petite vapeur, quoi que fort noire, offuſquer la lumiere du Soleil ; Son Alteſſe Royale peut regarder avec mépris cette inſolence. Mais je ne ſçaurois de même, n'étant que ce que je ſuis, autoriſer par mon ſilence une impoſture, qui en terniſſant ma reputation, priveroit mes enfans de tout le bien qu'ils heriteront de moi, qui eſt l'honneur. Et ainſi, Monſieur, c'eſt un devoir de pitié dont je m'acquite lorſque je vous écris cette Lettre, pour leur conſerver ce que je ſuis obligé comme pere de leur laiſſer ſans aucune tache, & le ſeul tréſor que je ſouhaite qu'ils augmentent ſans ceſſe par leur vertu. Vous pouvez, Monſieur, faire voir ceci à qui vous plaira ; ma juſte défenſe contre une calomnie ſi publique, ne pouvant eſtre trop publiée, & vôtre propre intereſt vous engageant à faire connoître, que je ne ſuis pas ſi indigne que Monſieur de Gramond le veut faire croire, de l'affection dont vous m'honorez ; & qui jointe à la haute eſtime, me rend autant que perſonne le ſçauroit eſtre.

A Monſieur le Baron de Renty.

MONSIEUR,

Je ne ſçaurois aſſez vous témoigner avec quelle joie j'ai vû, parce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ſur le ſujet de la mort de ma

fille, la maniere dont Dieu vous fait comprendre la grandeur d'un Sacrement que tant de Chrétiens ne considerent qu'à la Payenne : ce qui est cause qu'au lieu qu'il devroit estre la source de mille benedictions, il l'est le plus souvent de mille malheurs, en attirant sur les familles la juste indignation de Dieu par une profanation si criminelle. Je veux esperer que par sa grace il garantira la mienne d'un si grand malheur, ainsi qu'il se voit visiblement qu'il en veut preserver la vôtre : & puisque l'union si étroite qu'il lui plaît de me donner avec vous, fait qu'il n'est plus en ma puissance de ne vous pas parler cœur à cœur, je vous avouë, Monsieur, que mon unique souhait pour mes enfans ayant toûjours été de les voir un jour dans le Ciel, je les pleure avec des larmes de joye aussi-bien qué de douleur, lorsqu'ils meurent en tel état que j'ai sujet de croire qu'il leur a fait misericorde. L'esperance que j'ai d'avoir le bonheur de vous voir bien-tôt, m'empêchera de vous en dire davantage. Preparez-vous, je vous supplie, à me donner une grande audience : & si vous & Madame vôtre femme ne me voulez faire un extrême tort, ne vous imaginez jamais, s'il vous plaît, que personne puisse estre davantage que moi.

A Monsieur de Montrave Premier President du Parlement de Toulouse.

MONSIEUR,

J'ai reçû avec vôtre réponse du 20. du mois passé, une si grande preuve de l'honneur de vôtre amitié, que vous me permettrez, s'il vous

plaît, de vous dire que vous ne ſçauriez jamais l'égaler par nulle autre, puiſque n'étant ſenſible, pour les intereſts du monde, qu'à ce qui regarde ma reputation, à cauſe que je croi que Dieu m'y oblige, c'eſt la ſeule choſe où vous pouviez me donner un témoignage de vôtre affection qui répondit à l'eſtime que j'en ai toûjours faite. Et je n'avois pas tort, Monſieur, de vous dire, que connoiſſant comme je fais l'extrême bonté de Monſeigneur le Duc d'Orleans, j'eſperois qu'il me pardonneroit d'oſer le prendre pour témoin d'une vérité qui m'importe de l'honneur; puiſque non ſeulement ſon Alteſſe Royale ne l'a pas eu deſagreable, mais que ſon amour pour la juſtice a paſſé juſqu'à trouver fort mauvais que Monſieur de Gramond ſe ſoit ſervi de ſon nom pour m'impoſer une ſi grande calomnie. Je ne veux pas, Monſieur, abuſer de vôtre loiſir en m'étendant davantage ſur ce ſujet, dont je vous ai aſſez entretenu par ma Lettre précedente, que vous m'avez extrêmement obligé de faire voir à vos amis, & que je vas rendre publique; puiſqu'elle ne pourroit autrement détromper tous ceux qui ne me connoiſſant pas particulierement, me verroient ſi mal-traité dans cette Hiſtoire. Je vous demande, Monſieur, la continuation de vos bonnes graces, & de me croire autant que je le ſuis.

*A Monſieur ****

MONSIEUR,

Je vous avouë que plus je penſe à l'affliction de la perſonne que vous ſçavez, plus elle me fait de compaſſion, parce que je ne croi pas

que jamais douleur ait été plus juſte & plus violente tout enſemble; nulle affection ne pouvant être plus legitime qu'étoit la ſienne, & perſonne n'ayant à mon avis plus de merite que celui qu'elle pleure, qui ſont deux rencontres ſi puiſſantes lorſqu'elles ſe trouvent unies, qu'en y en ajoûtant une troiſiéme tres-veritable, & qui ne ſe peut expliquer que de vive voix, elles ſeroient capables de porter une ame dans le deſeſpoir, ſi elle s'abandonnoit à ſes ſentimens. Mais la grandeur de nôtre Religion nous élevant au-deſſus de ceux de la nature, & les beautez & les richeſſes infinies du Dieu que nous adorons, nous faiſant retrouver en lui, par l'eſperance de le poſſeder un jour dans le Ciel, infiniment davantage que tout ce que nous ſçaurions eſperer ſur la terre; c'eſt-là qu'il faut que cette perſonne tourne deſormais les yeux afin de pouvoir eſſuïer ſes larmes. Ce ſeroit la flatter de lui dire qu'aprés une ſi grande perte, elle puiſſe jamais trouver de la conſolation, qu'en celui qui ſe nomme lui-même le Pere & la ſource de toutes les conſolations: mais s'il lui fait la grace de remplir ſon cœur de ſon amour qu'elle partageoit avec un autre, j'oſe l'aſſurer qu'elle trouvera par ſon aſſiſtance dans cette tempête, un repos qu'elle n'eût pû ſe promettre de toutes ces vaines apparences de bonheur que l'on ſe figure comme veritables, bien qu'elles ne le puiſſent être dans un monde ſujet à de continuels changemens, & dont toute la felicité conſiſte à y pouvoir meriter celle de l'autre par une humble patience à ſouffrir les afflictions qui nous arrivent. Et parce que j'ai ſujet de croire que vous êtes aujourd'hui la principale, & poſſible la ſeule conſolation de cette perſonne que je plains incomparablement davantage que je ne ſçaurois

vous le dire, j'ai crû devoir joindre ces conſiderations à celles que vous ſçavez beaucoup mieux que moi lui repreſenter, afin de contribuer ce peu que je puis au ſoulagement de ſa douleur, qui ne ſeroit pas ſi grande, ſi ceux qui en ſont touchez autant que nous, pouvoient auſſi bien la partager que la reſſentir avec elle; ou ſi j'avois plus de vertu, pour oſer eſperer que mes prieres lui fuſſent auſſi utiles comme je les adreſſe de bon cœur à Dieu pour le ſupplier de l'aſſiſter dans cette occaſion unique, & la plus importante de ſa vie.

A Monſieur le Preſident de Bailleul, Sur-Intendant des Finances, ſur la mort de Monſieur le Marquis de Nangis ſon beau-Fils, tué au ſiege de Gravelines.

MONSIEUR,

La perte que vous avez faite eſt ſi grande, que ſi vous aviez moins de vertu, j'aurois ſujet de craindre de vous importuner en vous témoignant mes ſentimens ſur une ſi juſte & ſi violente douleur: mais ceux qui ſont à Dieu comme vous, étant toûjours dans une ſoûmiſſion abſoluë à ſa volonté au milieu même des plus grandes agitations de leur eſprit & de leur cœur; je veux croire, Monſieur, que vous n'aurez point deſagreable que je m'acquitte d'un devoir auquel je ne pourrois manquer ſans me rendre indigne de l'amitié ſi particuliere, dont vous m'honorez depuis tant d'années, & qui jointe à la conſideration du Public, m'oblige à être tres-ſenſiblement touché d'une perte qui vous eſt commune avec toute la France. Ceux qui outre les avantages de la naiſſance, ont autant

d'excellentes qualitez qu'en avoit Monſieur vôtre Beau-fils, en qui le jugement egale l'eſprit; la conduite le cœur, & la modeſtie cette haute & loüable ambition qui fait mépriſer la vie par le genereux deſir de ſervir ſon Prince & ſa Patrie, ne doivent pas être mis au rang des ames ordinaires. Ce ſont des hommes tels qu'eût été Monſieur le Marquis de Nangis, ſi Dieu nous l'eût conſervé plus long tems, qui ſoûtiennent les Etats, & étendent les frontieres des Royaumes, n'y ayant point de charges & d'emplois, auſquels ſa paſſion à exceller dans la ſcience de la Guerre, ſe rencontrant avec ſa fidelité & le courage qui lui étoient hereditaires, ne l'eut pû porter par merite. Que ſi outre ces conſiderations ſi puiſſantes ſur vôtre eſprit, la douceur du ſien, le reſpect qu'il avoit pour vous, & vôtre tendreſſe pour lui, vous portoient à l'aimer d'une maniere toute extraordinaire, & à ne le conſiderer pas ſeulement comme votre beau-fils, mais comme vôtre propre fils; qui pouroit dire ſans injuſtice que vôtre extrême affliction ne ſoit pas juſte, puiſqu'elle a toutes les circonſtances qui peuvent la rendre exceſſive? Mais, Monſieur, n'eſt-il pas raiſonnable qu'aprés avoir conſideré tout ce qui peut contribuer à l'accroiſſement de vôtre douleur; vous conſideriez auſſi ce qui la peut ſoulager en quelque ſorte? Et comme je demeure d'accord qu'elle ne pouvoit être plus grande en elle-même, ne devez-vous pas reconnoître auſſi qu'elle ne pouvoit être accompagnée de davantage de conſolations? Monſieur vôtre beau-fils pouvoit mourir dans l'un de ces combats abominables, qui joignant la perte du corps à celle de l'ame, font des ſacrifices au demon de ce qui n'appartient qu'à Dieu ſeul; & lui au contraire a fait un ſacrifice à Dieu de

ſon ame, en répandant ſon ſang pour le ſervice de celui qui le repreſente ſur la terre, & dans une occaſion ſi illuſtre qu'elle ne pouvoit être plus genereuſe. C'eſt de ceux qui ayant vécu avec beaucoup de vertu, meurent ainſi dans leur devoir, qu'il y a de ſujet de bien eſperer, & pour qui il eſt permis de mêler des larmes de joie à celles que la douleur nous fait répandre. N'avez-vous pas ſujet de croire, Monſieur, par tant de raiſons que vous ſçavez beaucoup mieux vous repreſenter que je ne pourrois vous les écrire, que Dieu a voulu retirer à lui Monſieur vôtre beau-fils dans le tems qui lui étoit le plus favorable ? & cela étant, n'eſt-il pas juſte qu'aprés vous être affligé pour l'amour de vous & de vôtre maiſon, vous vous conſoliez pour l'amour de lui, c'eſt ce que j'eſpere Monſieur, de vôtre pieté ; ainſi que j'eſpere de vôtre affection, que vous me ferez toûjours l'honneur de me croire autant que perſonne le ſçauroit être.

A Monſeigneur le Duc d'Orleans, ſur le ſujet de la priſe de Gravelines.

MONSEIGNEUR,

Si vôtre Alteſſe Royale connoiſſoit moins quelle a toûjours été ma paſſion pour ſa grandeur & pour ſa gloire, j'apprehenderois de lui donner la peine de jetter les yeux ſur cette Lettre, dans un tems dont elle emploie tous les momens à des occupations ſi importantes: mais je ſçai trop quelle eſt ſa bonté, pour craindre qu'elle ait déſagreable que je lui témoigne mon extrême joie d'un auſſi grand ſuccés qu'eſt celui dont il a plû à Dieu de favoriſer les armes du Roi ſous ſa conduite. Il y a des Provinces entieres dont la con-

conquête ne ſeroit pas ſi utile & ſi glorieuſe à la France qu'eſt celle de Gravelines : & cette entrepriſe ne pouvant réüſſir que durant les troubles d'un Royaume, qui avoit paſſé tout un ſiecle dans le calme, il ſemble que Dieu ne l'ait voulu rendre poſſible que lorſque vôtre Alteſſe Royale ſeroit en état de l'executer, afin de faire voir à toute l'Europe par des commencemens ſi illuſtres, ce que la France doit eſperer de la ſuite de vos actions, & combien ſes forces commandées par le fils de Henry le Grand, doivent être redoutables à l'Eſpagne. Mais puis que les perſonnes les plus élevées ſur la terre, ainſi que vôtre Alteſſe Royale l'eſt par ſa naiſſance, & par cette haute reputation qu'elle s'efforce d'acquerir, ſont celles qui ont le plus de beſoin d'une aſſiſtance toute particuliere de Dieu, vôtre Alteſſe Royale ne trouvera pas mauvais qu'en uſant de la liberté qu'elle m'a toûjours donnée de lui dire mes ſentimens, & qu'elle reçût ſi bien encore lorſque j'eus l'honneur de prendre congé d'elle, je la faſſe ſouvenir, que pour avoir ſujet d'eſperer de nouvelles faveurs de Dieu, il faut travailler à ſe rendre digne de celles que l'on a déja reçûës, & que puiſqu'il ſe nomme lui-même le Dieu des batailles & des armées, c'eſt plûtôt de ſa protection que de vôtre conduite, & de ſon aſſiſtance que de vôtre courage, que vôtre Alteſſe Royale ſe doit promettre la continuation d'un bonheur, qui ne dépend ni de la prudence d'un General, ni de la valeur des Soldats, ni du pouvoir de la fortune. Il n'y aura, Monſeigneur, que trop de perſonnes qui vous flateront dans une rencontre où la plûpart des hommes ſe laiſſe aiſément emporter à oublier Dieu; ce qui me rend ce me ſemble d'autant plus excuſable d'oſer parler à vôtre A. R. avec cette franchiſe qu'elle a toû-

jours eu la bonté de recevoir comme une marque de mon affection ſi ardente & ſi deſintereſſée pour ce qui la touche, & comme un effet de l'inviolable fidelité avec laquelle je ſuis.

A Monſieur de Couvonge Gouverneur de Cazal.

MONSIEUR,

Puiſque les complimens ſont morts entre nous, je veux eſperer que les ceremonies ne les ſurvivront plus gueres; & que les billets ſuccedans aux Lettres, nous ne nous écrirons plus rien qui ne reſſente le langage ſimple & ſincere de l'amitié. Je ſuis trop jaloux de la vôtre pour ſouffrir que les effets que j'en reçois ne ſoient pas accompagnez de toutes les marques qui peuvent témoigner combien elle eſt grande; & vous ne devez pas trouver étrange que pour la poſſeder avec une joie parfaite, je ſouhaite qu'il ne me reſte pas la moindre choſe à y deſirer: en quoi je vois bien que je réüſſirai mieux qu'en ce que je vous ai écrit, puiſqu'il n'y a rien plus difficile que de perſuader ceux qui ont quelque peur de l'être, & qu'il eſt vrai que la haute ambition & la haute pieté s'accordent fort difficilement enſemble. Mais eſt-il juſte qu'étant auſſi pacifique que je ſuis, vous vous ſerviez contre moi des avantages que vous donne la ſcience de la guerre, en me contraignant de paſſer de l'offenſive dans la défenſive, par ce beau ſcrupule que vous voulez faire naître dans mon eſprit, de recevoir dés ici-bas ma recompenſe, parce que je joüis déja d'un repos qui eſt l'image de celui du Ciel. Trouvez-vous donc étrange que lorſque l'on eſt ſi heureux que de ne ſervir plus que

Dieu seul, l'on en reçoive des avantages que tous les Rois de la terre ensemble ne sçauroient donner, & qui nous font éprouver par avance quelque sentiment de cette éternelle felicité que ce souverain des Rois nous prepare dans une autre vie ? Mais il n'en faut pas dire davantage, puisque cela suffit pour me défendre ; & qu'il vaut mieux prier Dieu pour vous durant les perils continuels où vous allez passer cette campagne, que de vous entretenir sur ce sujet en un tems où les mousquetades & les coups de canon vous empêcheroient de m'écouter. Que si Dieu permet quelque jour que nous en puissions parler à loisir, j'ose m'assurer de convaincre vôtre esprit de ces veritez, dont il n'appartient qu'à lui de toucher vôtre volonté pour vous porter à les suivre.

A Monsieur le Cardinal Bentivoglio, sur le sujet de ses Memoires.

MONSEIGNEUR,

Maintenant que j'ai lû ces incomparables Memoires, je suis si éloigné de craindre d'en témoigner par complaisance trop d'admiration, que j'ay honte au contraire de ne pouvoir trouver des termes capables d'exprimer en cela mes pensées, & de me voir reduit, ou à demeurer dans le silence, ou à ne parler que foiblement de tant de diverses beautez qui éclatent à l'envi dans cet ouvrage. Il faudroit avoir quelque étincelle de ce grand feu d'esprit qui l'a produit, & quelque partie de ce jugement merveilleux qui lui a donné sa perfection, pour pouvoir dignement loüer le sujet le plus digne de loüange qui se soit jamais vû, à mon avis, en cette maniere

d'écrire. Mais quand j'aurois pour cela toutes les qualitez qui me manquent, vôtre Eminence eſt trop juſte pour trouver étrange qu'en obéïſſant à ce qu'elle m'a commandé de lui en dire mes ſentimens, je m'acquite confuſément de ce devoir; puiſque je ne ſerois pas dans l'étonnement & le tranſport où tant de merveilles m'ont mis, ſi j'étois capable de les diſcerner toutes avec ordre. En conſiderant d'abord la pureté & la magnificence du Stile, qui ſans avoir rien d'enflé ni rien de bas, conſerve toûjours une majeſté également éclatante & naturelle, je m'imaginois que nulle autre beauté ne pouvoit ſurpaſſer cette partie ſi agreable de l'éloquence: mais la grandeur & la ſolidité des penſées m'ont bien-tôt fait voir, que cet ornement des paroles n'eſt au reſte du diſcours, que ce que les feüilles ſont aux fruits, les habits au corps, & le corps à l'ame. Il me ſemble, Monſeigneur, que cet ouvrage eſt comme un grand fleuve, qui partant d'une ſource auſſi illuſtre qu'eſt la naiſſance de vôtre Eminence, accompagnée de cette noble inclination qui vous portoit dés vos premieres années à exceller dans les ſciences & en toutes ſortes de vertus, ſe groſſit dans la ſuite de ſon cours, par ce grand nombre d'évenemens & d'affaires ſi importantes venuës à la connoiſſance de vôtre Eminence ou tombées ſous ſa conduite, qui comme autant de ruiſſeaux forment le corps de ce travail admirable, & qui n'a rien de mediocre que le nom que vôtre Eminence lui veut donner, en faiſant paſſer pour des Memoires ce qui ne merite pas ſeulement d'être conſideré comme une Hiſtoire, mais comme un Chef-d'œuvre de l'Hiſtoire, puiſqu'il en preſcrit ſi excellemment les regles, que lorſque vous favoriſerez tant le Public que de lui en donner la

connoiſſance, il n'y aura plus d'excuſe pour ceux qui voudront écrire, s'ils tombent dans les fautes qui rendent la plûpart des Hiſtoires ſi imparfaites. Mais, Monſeigneur, j'oſe dire avec verité, que ſi la grandeur de vôtre ame n'accompagnoit celle de vôtre eſprit & de vôtre jugement, vous ne vous ſeriez rendu immortel dans cet ouvrage que par les moindres parties de vous-même. Car bien que l'art donne tant de charmes à vos Narrations que la fin en ſurprend toûjours le Lecteur ; bien que vos deſcriptions ſoient ſi accomplies, que l'on croit voir les choſes qu'elles repreſentent ; bien que la multitude des affaires dont vous parlez ſoit démêlée avec une telle clarté, qu'il n'y reſte jamais la moindre ombre de confuſion ; bien que vous expoſiez de telle ſorte à nos yeux la face de toute une Cour, de tout un Royaume, & de toute une Negociation tres-importante, que l'on ſe perſuade d'avoir été preſent à tout ce qui s'y eſt paſſé, d'avoir eu part à tous les divers interêts qui s'y ſont traitez, & d'avoir aſſiſté à toutes les déliberations qui ſe ſont faites pour les décider ; ne faut-il pas toutefois avoüer, que ſi vôtre Eminence avoit moins de modeſtie, elle n'auroit pas parlé d'elle-même avec tant de moderation & de retenuë ; que ſi elle avoit moins de generoſité, elle n'auroit pas parlé des autres avec tant d'honneur & d'avantage ; que ſi elle étoit moins deſintereſſée, elle auroit caché des défauts que la verité l'obligeoit de découvrir ; & que ſi elle avoit moins de vertu, elle n'auroit pas fait en mille endroits des reflexions ſi ſaintes & ſi Chrétiennes, que tout le reſte, quoique tres-éclatant, n'étant nullement conſiderable en comparaiſon de ces preuves de ſa pieté ; c'eſt de cela, Monſeigneur, dont j'eſtime que ceux qui ont une auſſi forte paſſion

que moi pour vôtre Eminence, doivent principalement loüer Dieu des graces ſi extraordinaires qu'il lui a faites ; & que je le ſupplie de couronner par un bonheur qui en ſoit le comble. Le mien ſera tres-grand, Monſeigneur, ſi vous m'honorez toûjours de la créance que perſonne ne ſçauroit être plus que moi.

A Monſieur l'Evêque de Bazas.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois pas le reſſentiment que je dois d'une Lettre auſſi obligeante qu'eſt celle qu'il vous a plû de m'écrire, ſi je croïois vous le pouvoir témoigner par des paroles : mais j'eſpere que mes actions vous feront connoître combien je deſire de me rendre digne de l'honneur de vôtre amitié, & de la faveur que vous me faites de me parler avec tant de confiance. Je vous confeſſe que jamais rien ne m'a plus touché que la benediction ſi extraordinaire qu'il plaiſt à Dieu de répandre ſur vos travaux : & je croi pouvoir dire ſans crainte, qu'il ne s'eſt point vû en France, depuis la naiſſance de l'Hereſie, vingt-quatre Calviniſtes rentrer en même tems, & en même lieu dans l'Egliſe, ſans qu'aucunes inductions ou conſiderations humaines y aïent eu part ; & la converſion de leur eſprit être tellement ſuivie de celle de leur cœur, que leur penitence ne laiſſe pas lieu de douter que c'eſt Dieu qui les a touchez, & qui propoſe ce grand exemple aux Catholiques pour leur ſervir de condamnation, s'ils ſouffrent que ces derniers appellez à la connoiſſance de la verité, les precedent à témoigner leur foi par ces

fruits des bonnes œuvres qu'elle doit produire dans les ames. Il faut avoüer, Monſeigneur, que vous êtes bien-heureux de ce que Dieu veut ainſi ſe ſervir de vous, pour ramener en ſa ſainte Bergerie ces brebis égarées qu'il eſt venu racheter de ſon propre ſang, & dont il ne dédaigne pas d'être lui-même le Souverain Paſteur. Il ne faut point trouver étrange qu'il favoriſe par des benedictions particulieres, le zele de ceux qu'il a voulu lui ſucceder dans la fonction de cette charge, la plus importante & la plus élevée qui ſoit dans le monde. Rien n'eſt impoſſible à des Evêques qui ſont alterez de l'heureuſe ſoif du ſalut des ames, dont le cœur brûle de charité pour les ramener à leur devoir; dont les mains toûjours ouvertes aux beſoins des Pauvres, s'enrichiſſent en s'appauvriſſant pour les ſecourir; dont l'eſprit humilié devant Dieu implore ſans ceſſe ſon aſſiſtance pour leur ſervir de conduite, & dont le zele tout Apoſtolique eſt également ſaint & invincible dans la défenſe de la verité. Comment ſe pourroit-il faire, Monſeigneur, que Dieu refuſât quelque choſe aux prieres, aux larmes, & aux ſoûpirs de ceux qui ſont en cet état; & qu'un Prophete aïant eu le pouvoir de vaincre le Ciel par ces mêmes armes, en le contraignant de s'ouvrir pour donner des eaux à la terre lorſqu'il paroiſſoit être d'airain, ſelon le langage de l'Ecriture, un ſucceſſeur des Apôtres ne pût pas, par cette puiſſance toute divine que JESUS-CHRIST lui a commiſe, accompagnée d'une fervente pieté, faire deſcendre cette veritable roſée du Ciel, cet eſprit d'amour & de conſolation, pour verſer ſes graces dans des ames auparavant ſeches & arides, & faire voir par leurs actions qu'elles ſont maintenant remplies de ces heureuſes eaux

qui

qui rejalliſſent à la vie éternelle. Je ſupplie Dieu de tout mon cœur de favoriſer de plus en plus vos travaux par des marques ſi viſibles de ſa benediction; & qu'il me rende aſſez heureux pour rencontrer des occaſions de vous faire paroître avec combien de paſſion & de verité je ſuis.

A Madame de Blerancour.

MADAME,

La Lettre que vous m'avez fait la faveur de m'ecrire eſt en tant de manieres ſi obligeante, & ſi digne de vôtre eſprit & de vôtre pieté, que ſoit que j'y conſidere ou l'affection dont vous m'honorez, ou la lumiere de vos jugemens, ou vôtre amour pour la verité, j'avouë n'avoir point de paroles qui ne ſoient au-deſſous des remerciemens que je vous dois, & de l'eſtime toute extraordinaire que je fais de vôtre bonté & de vôtre vertu. Et puiſque l'un & l'autre vous porte à voir avec plaiſir la juſtification de l'innocence d'un homme auſſi celebre dans l'Egliſe qu'étoit feu Monſieur l'Abbé de ſaint Cyran, je ne doute point, Madame, que vous ne receviez de tres-bon cœur l'Apologie que je vous envoie, & qui vous fera connoître ſi clairement l'excés des impoſtures dont on s'eſt ſervi pour noircir ſa reputation & ſa memoire, que vous ne pourrez je m'aſſure lire ſans étonnement, que l'on ait inventé de ſi étranges calomnies, pour faire croire qu'il y eût des taches dans une ame, & dans une vie qui étoient ſi pures. Que ſi vous aviez, Madame, beſoin de caution pour être aſſurée qu'il n'y a un ſeul mot que de vrai en toute cette Apologie, il me ſe-

roit bien-aiſe de vous en ſervir, puiſque j'ai connoiſſance de toutes les particularitez dont elle parle, & que je vous puis proteſter que les amis de Monſieur de Saint Cyran croiroient ſe rendre indigne de l'être, ſi contre les maximes qu'ils ont appriſes de lui, il leur arrivoit jamais d'emploïer le moindre menſonge pour défendre la verité. Ceux qui ſouhaittent avec ardeur de devenir enfans de lumiere en devenant enfans de Dieu, ne ſe ſervent point des armes des tenebres; & c'eſt ce qui les rend invincibles, parce qu'ils établiſſent toute leur force, non pas ſur les artifices de cette prudence de la chair, qui n'eſt que mort ſelon l'Apôtre; mais ſur la bonne foi de cette prudence de l'eſprit toute divine & toute celeſte, qui rend les ouvrages de ceux qui la ſuivent immortels parmi les hommes, & fait vivre leurs ames devant Dieu de la ſeule veritable vie. Je vous laiſſe à juger, Madame, ſi ce petit ouvrage porte les marques d'avoir été fait dans cet eſprit; & s'il n'y a pas ſujet d'admirer que cette providence éternelle qui veille ſans ceſſe pour les ſiens, a permis que l'on ſe ſoit efforcé d'obſcurcir la reputation d'un auſſi grand perſonnage que Monſieur de ſaint Cyran, afin d'obliger ſes amis, non-ſeulement ſans affectation, mais par un devoir de pieté, à la rendre plus éclatante. Il me ſemble que j'aurois tant d'autres choſes à vous dire ſur ce ſujet, qu'il les faut remettre à la vive voix. Ce qui ne ſera jamais ſi-tôt que je le ſouhaite, parce que mon eſtime pour vôtre merite, auſſi-bien que ma paſſion à vous honorer, allant toûjours croiſſant, je penſe pouvoir dire ſans crainte qu'il eſt impoſſible que perſonne ſoit davantage que je ſuis.

A Monſieur le Comte de Reviglias.

MONSIEUR,

Puis que mon Frere eſt maintenant dans une telle ſeparation du monde, que je ne reçois pas même de ſes Lettres ; il eſt bien raiſonnable que je vous témoigne au lieu de lui, le reſſentiment que je ſuis aſſuré qu'il conſervera toute ſa vie de l'affection ſi particuliere qu'il vous plaiſt de lui faire paroître, & qui ne peut proceder que d'une bonté extraordinaire ; vû que n'aïant pas le bonheur d'être connu de vous, ni de vous avoir rendu aucun ſervice, il faut que vous aïez trouvé dans vous-même ce qui devoit venir de lui pour vous engager à l'aimer. Je ne m'en étonne pas neanmoins, Monſieur, puiſque la verité étant le plus grand & le plus ferme lien qui puiſſe attacher les hommes enſemble ; l'amour que vous avez pour elle ne vous ſçauroit permettre de tenir pour indifferens ceux qui lui conſacrent tous leurs travaux & toutes leurs veilles ; & que d'un autre côté, vôtre vertu ne ſçauroit ſouffrir ſans indignation de voir déchirer mon frere par des libelles diffamatoires & par des calomnies horribles, parce qu'il fait profeſſion d'être humble Diſciple de ces grands Saints, qui par les merveilles de leur vie, & par l'éminence de leur ſçavoir, ont merité le nom de Peres de l'Egliſe, aprés avoir travaillé pour maintenir la pureté de ſes mœurs & de ſa doctrine. J'eſpere, Monſieur, que la ſuite des actions de mon Frere ne le rendra pas indigne de la bonne volonté dont vous l'obligez, & de laquelle ne pouvant ſe reſſentir

que par des prieres, je m'eſtimerois heureux de pouvoir par mes ſervices vous faire connoître, que n'étant qu'une même choſe avec lui, ce n'eſt pas ſans raiſon que vous lui faites l'honneur de l'aimer, & de me croire.

A Madame la Princeſſe, ſur le ſujet de la Bataille de Fribourg.

MADAME,

Je penſe pouvoir dire que vôtre Alteſſe connoît maintenant par experience, quels ſont les ſentimens les plus tendres & les plus élevez tout enſemble d'une Mere pour un Fils, puis que la nouvelle gloire que Monſeigneur le Duc d'Anguien s'eſt acquiſe, vous oblige à n'avoir pas moins d'eſtime que d'affection pour lui; & je vous avouë, Madame, que dans la profeſſion ſi particuliere que je fais d'être vôtre tres-humble ſerviteur, je ne ſçai comment m'acquitter de mon devoir en une rencontre où tout ce que je ſçaurois dire à vôtre Alteſſe eſt beaucoup au-deſſous de l'étonnement que me donne une auſſi grande action que cette derniere, dans laquelle il ſemble que Monſeigneur vôtre Fils, pour la rendre plus qu'heroïque, ait voulu ſe ſurmonter lui-même; & que n'étant pas ſatisfait de la haute reputation qu'il avoit déja meritée par le gain d'une des plus grandes batailles de nôtre ſiécle, & par la priſe d'une des plus fortes places du monde, il ait voulu pour vaincre la nature auſſi-bien que les ennemis, forcer une puiſſante armée dans des lieux preſque inacceſſibles: & par une conſtance toute extraordinaire, remporter l'honneur d'un combat qui peut tenir lieu

de diverſes batailles renfermées dans une ſeule, puiſqu'il n'a pas ſeulement duré pluſieurs heures, mais pluſieurs journées; qu'il ait voulu pour animer les autres par ſon exemple à faire des choſes qui ſembloient impoſſibles aux hommes, joindre le courage d'un ſimple ſoldat à la valeur d'un grand General; & pour rendre le nom de Fribourg encore plus celebre que celui de Ceriſolles, & que celui de Rocroi même, faire connoître à toute l'Europe, en portant l'effroi dans l'Allemagne, que rien n'eſt impoſſible aux François commandez par le premier Prince du Sang de France, & par un Prince qui ne ſe contentant pas de la grandeur de ſa naiſſance, auroit honte de n'être connu que par elle, & dont le courage ne met point de bornes à la gloire qui le peut rendre immortel par ſes actions. Mais pour témoigner à vôtre Alteſſe que je n'ignore pas ce qu'elle reſſent en cette rencontre, je ne crains point d'aſſurer que ſa joie n'eſt pas toute pure; puiſqu'il ne ſe peut faire qu'elle ne ſoit troublée par l'image des perils que Monſeigneur vôtre Fils a courus, & qui ont été ſi grands, & en ſi grand nombre, que c'eſt un miracle qu'il ſoit demeuré vivant au milieu de tant de morts, & que cette grêle de mouſquetades qui a mis en pieces entre ſes mains cette épée fatale à l'Eſpagne, ait reſpecté ſa perſonne, & épargné celui qui étoit lui-même ſi prodigue de ſa vie. Ne ſeroit-ce pas, Madame, parler trop humainement que d'attribuer cela au hazard, au lieu de reconnoître que c'eſt Dieu qui vous a conſervé celui que ſelon toutes les apparences du monde, vous deviez perdre dans une occaſion non moins ſanglante qu'elle eſt illuſtre? & lui ſeul vous le pouvant conſerver encore, je penſe que c'eſt de cela principalement que ceux

qui ont autant de paſſion que moi pour le ſervice de vôtre Alteſſe, doivent le ſupplier avec ardeur. Ainſi, Madame, vous étant ſi inutile en tout le reſte, j'aurai la conſolation de pouvoir au moins vous témoigner en cette ſorte avec combien de verité je ſuis.

A Monſieur de Chalain, Preſident au Parlement de Bretagne.

MONSIEUR,

Si j'étois en un âge plus capable de former de nouvelles habitudes, ce que vous me faites l'honneur de m'écrire me porteroit à m'efforcer d'acquerir les bonnes qualitez qui me manquent, afin de me rendre digne de l'opinion ſi avantageuſe qu'il vous plaiſt d'avoir pour moi, & qui ne me fait pas peu de honte en me voïant ſi different de ce que je parois être dans vôtre Lettre : mais pour vous témoigner, Monſieur, qu'au moins ma ſincerité eſt auſſi grande que vous le croïez, je vous avouërai franchement que ſi j'étois en tout le reſte, tel que je ſuis dans les devoirs de l'amitié, & dans l'inclination d'honorer parfaitement les perſonnes qui vous reſſemblent, je pourrois recevoir ſans vanité ces mêmes loüanges qui me font rougir maintenant, & que je conſidere beaucoup plus comme des effets de vôtre civilité, que comme des faveurs que je merite : mais bien qu'elles ſoient ſi exceſſives, je confeſſe neanmoins que vous m'en pouvez faire encore de beaucoup plus grandes, en me donnant des occaſions de vous témoigner par mes ſervices, que ſi vôtre affection vous aveugle en vous faiſant concevoir

une trop bonne opinion de moi, au moins eſt-elle fort clair-voïante lorſqu'elle vous fait croire qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoit avec plus de raiſon & de paſſion tout enſemble.

A Monſieur le Comte du Pleſſis-Praſlain, ſur le ſujet de la mort de Monſieur de Choiſeüil ſon frere, tué au ſiege de Santia.

MONSIEUR,

La grandeur de vôtre perte me ſurprend & me touche de telle ſorte, qu'il ne m'eſt que trop facile de comprendre dans quel trouble, & quelle affliction elle vous a mis. Les plus inſenſibles mêmes pleurent un frere, la nature ne pouvant ſouffrir ſans une extrême violence la ſéparation d'une perſonne à laquelle, en nous formant d'un même ſang, elle nous avoit attachez par tant de liens : mais lorſque nous rencontrons de ſi rares qualitez dans un frere, que les conſiderations de la naiſſance cedent à celles du merite, & que les affections naturelles ſe trouvant ſurmontées par l'eſtime d'une ſi haute vertu, nous l'aimions encore beaucoup plus comme nôtre ami, que nous ne le cheriſſions comme nôtre frere ; qui doute, Monſieur, que la douleur de nous voir ravir en un moment, & par un malheur tout extraordinaire une perſonne qui nous étoit ſi proche & ſi chere tout enſemble, ne ſoit capable d'ébranler l'ame du monde la plus ferme & la plus conſtante ? Je penſe, Monſieur, pouvoir dire avec verité que voilà l'état où eſt la vôtre : mais, s'il vous plaît, en vous détournant des penſées de la terre, le-

vez les yeux vers le Ciel pour adorer un Maître, dont toutes les volontez ſont autant de loix inviolables que nous ſommes obligez de reverer avec une ſoumiſſion abſoluë ; la crainte de murmurer contre les decrets immuables de ſon éternelle Providence, mettra vôtre eſprit dans un calme que toutes les raiſons humaines ſeroient incapables de lui donner. C'eſt ce que je ſouhaite de tout mon cœur que vous puiſſiez faire par l'aſſiſtance de ſa grace, ſans laquelle ceux qui ont autant de paſſion que moi pour vôtre ſervice entreprendront inutilement de vous conſoler, puiſqu'elle ſeule nous peut faire trouver de la force dans nôtre foibleſſe, & relever nos eſprits abattus par une douleur non moins violente que legitime. Je vous flatterois, Monſieur, ſi je vous parlois d'une autre ſorte ; & & cette maniere d'agir ſi indigne de vous le ſeroit auſſi de moi, ſi je l'oſe dire, puiſque je fais profeſſion d'être avec autant de ſincerité que de verité.

A Monſieur ***

MONSIEUR,

Après avoir attendu ſi long-tems inutilement vôtre réponſe, n'ai-je pas droit de me plaindre, non de vôtre oubli, puiſqu'il eſt impoſſible que vous en aïez jamais pour moi ; mais de vôtre pareſſe, quelle parole ? Eſt-il croïable qu'elle me ſoit échappée ? Elle l'eſt pourtant ? Mais ſi vous voulez j'en aurai regret, & confeſſerai qu'il ſuffit pour avoir tort, de vous accuſer d'en avoir. Dites-moi donc ſeulement, je vous ſupplie, comment il ſe peut faire qu'un homme auſſi

auſſi ſoigneux, & qui aime autant que vous, demeure deux mois ſans rendre réponſe à l'une des perſonnes du monde que je ſuis aſſuré qu'il aime le plus ? Eſt-ce que la certitude que vous avez que je lis dans vôtre cœur, fait que vous croïez n'avoir pas beſoin de m'écrire ce que je ſçai auſſi-bien que vous ? En verité je penſe qu'oüi ; & qu'ainſi vous avez un ſi grand ſujet de vous plaindre de mes plaintes, que je dois vous en demander pardon. Ce que je fais avec tant de joie, que vous me devez trouver auſſi raiſonnable en finiſſant ce billet, que je vous ai ſans doute paru injuſte en le commençant.

A Monſieur de Couvonge Gouverneur de Cazal.

MONSIEUR,

J'ai appris de vos nouvelles avec ma joie ordinaire, & avec un plaiſir extraordinaire, de voir que ce n'eſt plus par des Lettres, mais par des billets ; & qu'ainſi vous commencez à vous inſtruire dans une ſcience en laquelle j'ai grand intereſt que vous vous rendiez ſçavant de plus en plus, afin que vous m'aimiez toûjours davantage. Et puiſque vous vous plaignez de ce que les occupations d'une Campagne donnent peu de loiſir de penſer ſerieuſement à des choſes beaucoup plus importantes, il faut attendre un tems plus favorable pour vous dire, que la ſeule ſageſſe veritable conſiſte à travailler pour ſe rendre heureux éternellement : mais au moins me ſera-t-il permis de ſouhaiter ſans vous le dire, que Dieu vous ouvre les yeux pour connoître une verité ſi importante, & vous touche le

cœur, afin de vous engager à servir un jour ce Souverain Maître de nos ames & de nos vies, avec la même ardeur & la même fidelité que vous servez nôtre petit Maître. Il ne faut pas courir tant de perils, ni soûtenir tant de travaux pour gagner le Ciel, que ceux où vous vous précipitez, & que vous souffrez tous les jours pour acquerir une vaine reputation qui ne vous suivra point en l'autre vie. Et c'est se tromper de croire que Dieu se nommant lui-même le Dieu jaloux, tienne pour innocens ceux qui preferent à sa gloire l'honneur du monde: & qui dans ce partage si inégal de leurs affections, ne laissent au Createur que ce qu'ils auroient honte de donner aux creatures. Mais comment est-il arrivé que contre ma resolution je sois encore entré dans ce discours. Permettez-moi, s'il vous plaît de vous dire, que vous ne pouviez recevoir une plus forte preuve de mon amitié, qui m'emporte ainsi malgré moi-même à ce qui regarde vôtre solide bonheur, & m'a fait manquer aux loix de la prudence pour accomplir celles de la charité. N'attendez-donc point, s'il vous plaît, d'excuses d'un excez qui vaut mieux que toutes les regularitez des amis ordinaires, & d'une faute à laquelle je ne pourrois avoir regret sans en commettre une beaucoup plus grande.

*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Je pourrois dire avec verité que jamais billet n'a été vû avec plus de joie que le vôtre, des deux personnes dont il parle, si elle n'avoit été

diminuée par le ſentiment du tort que vous leur faites, en craignant que ſi vous leur euſſiez écrit, elles euſſent mis vos Lettres dans leurs poches pour ne les lire que quelque tems après. Eſt-ce donc ainſi que vous connoiſſez l'amitié quelles ont pour vous ? Et ſi vous la connoiſſez, eſt-ce ainſi que vous en jugez ? Et ſi vous la jugez telle qu'elle eſt, eſt-ce ainſi que vous la traitez ? Que ſi cela n'eſt lui faire un outrage, que voudriez-vous donc faire pour l'offenſer ? Et de quel plus grand défaut pourriez-vous accuſer vos amis, qu'en les croyant capables d'uſer envers vous de la plus grande de toutes les injures, qui eſt le mépris ? En verité je ne voi pas quelle ſatisfaction vous leur pouvez faire, ſi vous n'avoüez qu'ils ſont plus ſçavans que vous en amitié, puiſqu'ils ne vous auroient jamais ſoupçonné d'une telle faute que celle où vous avez eſtimé qu'ils pouvoient tomber : & ſi vous ne les aimez plus que jamais, puiſque vous voyez qu'ils en ſont encore plus dignes que vous ne penſiez, étant ſi impeccables à vôtre égard, qu'il n'auroient à deſirer pour comble de leurs ſouhaits, que de l'être autant en tout le reſte.

Comme je fermois ce billet, j'ai appris la nouvelle de la naiſſance de ce petit fils, qui tient déja une ſi grande place dans vôtre cœur, que je ne meriterois pas celle que vous m'y avez donnée, ſi je n'en reſſentois une joie toute extraordinaire.

A Monſieur le Marquis de Montauzier, priſonnier de guerre en Allemagne.

MONSIEUR,

Je ne ſçai ſi la Lettre que je vous écrivis il y a quelque tems, aura été aſſez heureuſe pour arriver juſques à vous; & j'avouë que je ſerois fâché qu'elle fût perduë, puiſqu'elle vous aſſure qu'elle ſeroit ſuivie de pluſieurs autres ſi je rencontrois ſouvent des occaſions de vous en faire tenir, ou ſi elles pouvoient contribuer quelque choſe à vôtre ſatisfaction & à vôtre ſervice. L'état où vous êtes, Monſieur, ajoûte un nouveau reſpect à l'eſtime que j'ai toûjours faite de vôtre merite; & la vertu ne me ſemblant jamais plus illuſtre que quand elle triomphe de la mauvaiſe fortune, je conſidere vôtre conſtance dans vôtre priſon, comme un des effets de cette grandeur de vôtre ame que j'ai toûjours vûë ſi élevée au-deſſus des foibleſſes du commun des hommes, que c'eſt par là principalement que je juge quel eſt mon bonheur d'avoir tant de part en vos bonnes graces. Et il faut, Monſieur, que vous ayez l'eſprit bien libre au milieu de cette ennuyeuſe captivité, pour me railler d'une maniere ſi obligeante par vôtre Lettre à nôtre ami, en lui voulant perſuader, que quand vous n'auriez pas par vous-même aſſez de fermeté pour ſouffrir ſans inquietude toutes les peines de vôtre priſon, je ſerois ſeul capable de vous la donner, par la honte que vous auriez de faire rien d'indigne de nôtre amitié. Ce que vous exprimez en des termes que je ne pourrois redire ſans avoir perdu la modeſtie, & que j'aime

beaucoup mieux, pour ne point faire de tort à vôtre jugement, conſiderer plûtôt comme une image de la vertu que vous me deſirez, que comme une vertu que vous croyez veritablement que je poſſede. Que ſi les ſouhaits ſuffiſoient pour l'acquerir, je confeſſe, Monſieur, que vous auriez raiſon de m'attribuer cette grandeur de courage que j'eſtime tant, que je la preferois à toutes les Couronnes de la terre; pouvant m'empêcher de croire qu'il y a beaucoup plus de ſatisfaction d'avoir le cœur d'un Roi ſans l'être, que d'être Roi ſans en avoir le cœur, & ſe trouver accablé du poids d'un Sceptre qui ne ſe peut ſoûtenir dignement, dans l'idée que j'en conçois avec vous, que par des ames élevées au-deſſus de ces courages ordinaires, qui ne rempliſſent qu'une petite partie de cette generoſité ſans bornes, qui doit être, pour uſer des paroles d'un grand Roi & d'un grand Prophete tout enſemble, comme l'eſprit principal qui anime les Souverains. Mais, Monſieur, comment me ſuis-je emporté ſi avant? ou plûtôt comment m'y avez-vous tiré par force? Pardonnez-le moi, puiſque je ne fais en cela que vous ſuivre, & me parer de la vanité que vous m'auriez donnée, ſi je m'étois laiſſé flatter à l'opinion que vous faites ſemblant d'avoir que je puis pretendre quelque part à la choſe du monde que je priſe plus ſelon le monde. Et puiſque vous n'avez en cela qu'emprunté mon nom pour vous repreſenter vous-même, continuez, je vous ſupplie, à vous ſervir de cette fermeté invincible que Dieu vous a donnée pour ſupporter avec mépris toutes les traverſes de la Fortune, qui ceſſeroit d'être Fortune ſi elle ceſſoit d'être ennemie de la Vertu; & reſervez-moi, s'il vous plaît, quelque petite partie de cette conſtance pour me conſerver toû-

jours, en me conſervant l'honneur de vôtre amitié, un bonheur qui m'eſt ſi cher, que je ne perdrai que par la mort la qualité de.

A Monſieur l'Abbé Bentivoglio, ſur la mort de Monſieur le Cardinal Bentivoglio ſon Oncle.

MONSIEUR,

Je ſuis trop affligé de vôtre incomparable perte pour entreprendre de vous conſoler : & j'ai grand beſoin moi-même de l'être, puiſque mes ſentimens n'étant pas moindres en cela que ceux de mon Frere, jamais nouvelle ne m'a plus penetré tout enſemble l'eſprit & le cœur, que celle qui ravit à l'Egliſe & à toute l'Europe l'une des plus grandes lumieres de nôtre ſiecle ; & à ſes ſerviteurs l'un des plus genereux amis qui fût au monde. Il n'y a que Dieu qui ſoit capable d'adoucir une ſi juſte & ſi violente douleur. Je le ſupplie, Monſieur, de tout mon cœur, qu'il veüille ſoulager la vôtre, & qu'il me donne dans la mienne des occaſions de vous faire voir par mes tres-humbles ſervices avec combien de paſſion je ſuis.

A Monſieur de Chaudebonne.

MONSIEUR,

Aprés avoir ſi ſouvent demandé aux autres de vos nouvelles, je vous ſupplie de me permettre de vous en demander à vous-même, & de donner charge à quelqu'un de vos gens de

n'en écrire : je ne dis pas des principales, mais ſeulement de celles de vôtre ſanté ; car quant aux autres je ſçai qu'elles ne ſe peuvent dire que de vive voix, & dans une confiance auſſi grande qu'eſt celle où il a plû à Dieu de nous mettre. Je vous avouë que je n'ai jamais tant éprouvé la puiſſance de la foi, ſur le ſujet de vôtre mal ; vû que ſans elle il me ſeroit inſupportable, au lieu qu'elle fait que je le regarde comme une grace toute extraordinaire de Dieu qui en vous l'envoyant d'une main, vous donne de l'autre une ſi extrême patience pour le ſouffrir, qu'il doit moins être conſideré comme un mal que comme une faveur, puiſque la plus grande qu'il puiſſe faire à ſes Elûs, eſt de les purifier de telle ſorte dés cette vie par des afflictions ſupportées ſaintement, qu'ils aient ſujet d'eſperer de paſſer des miſeres de la terre aux felicitez du Ciel, & d'adorer dans les joies d'un bonheur éternel, celui qu'ils ont adoré dans les douleurs d'une ſouffrance paſſagere. C'eſt pourquoi plus nôtre amitié eſt forte, & moins elle me permet de vous plaindre dans l'état où vous êtes maintenant, lorſque je penſe qu'il eſt l'une des cauſes de celui où vous ſerez un jour, & que je me remets devant les yeux cette excellente parole que vous m'avez dite ſi ſouvent, que l'on eſt trop heureux de ſatisfaire à Dieu en ce monde pour éviter les peines de l'autre. Je vous confeſſe que je ne ſçaurois aſſez admirer la force qu'il vous donne, & il faudroit être bien aveugle pour ne pas voir qu'elle ne peut proceder que de lui, puiſque toute cette conſtance humaine que l'on vante tant, ne va qu'à étouffer dans la bouche les cris que l'on jette dans le cœur ; & que la plus haute Philoſophie ne paſſa jamais juſques à conſiderer les maux comme des biens, & à

donner des benedictions & des loüanges à celui qui nous les envoye. Il n'appartient qu'à ceux qui ſont auſſi Chrétiens de nom, de baiſer la divine main qui les frappe, & de recevoir avec joie comme des preuves de ſa miſericorde, ce que les méchans conſiderent avec horreur comme des châtimens de ſa juſtice. Mais c'eſt à vous à m'apprendre ces veritez, dont Dieu vous inſtruit par une experience ſi rude en un tems, pour être ſi douce en un autre. Ainſi je ferai mieux de le ſupplier dans le ſilence, qu'il continuë de répandre ſi abondamment ſes graces ſur vous; & qu'il me faſſe celle d'entrer dans une reſolution veritable d'être à lui en vous imitant.

A Monſieur Servien, l'un des Plenipotentiaires du Roi pour la Paix Generale.

MONSIEUR,

Je ſens encore augmenter ma joie de la grace ſi particuliere que Dieu m'a faite de me reſoudre à paſſer le reſte de mes jours dans la ſolitude, puiſque, vous n'approuvez pas ſeulement ce deſſein, mais que vous me portez quelque envie du repos dont je vas joüir dans une ſi heureuſe retraite. Je vous avouë, Monſieur, que quand je me remets devant les yeux les évenemens arrivez durant tant d'années que j'ai paſſées dans la Cour & dans le monde; cette face des affaires ſi ſouvent renouvellée; ces changemens merveilleux en la condition des perſonnes les plus puiſſantes ſur la terre; tout ce que l'on appelle bonheur étre mêlé de tant de déplaiſirs & d'amertumes; & la mort terminer en un moment ces deſirs démeſurez, & cette ambition

ſans bornes qui devorent le cœur des plus élevez d'entre les hommes; il me ſemble que tout ce qui eſt renfermé dans un ſi petit eſpace de tems, eſt ſi peu conſiderable en comparaiſon des felicitez éternelles auſquelles nous devons tous aſpirer, que dans les ſentimens que Dieu me donne, & dans la liberté où il m'a mis de pouvoir, ſans bleſſer aucun de mes devoirs, employer ma vie à ſon ſervice en renonçant pour jamais à tous les intereſts du ſiecle, je ſerois extrêmement coupable de refuſer une faveur ſi extraordinaire, & que j'avois ſi peu meritée. Voilà, Monſieur, les veritables raiſons de cette retraite dont Monſieur vôtre frere vous a écrit, & que vous avez beaucoup mieux jugées que je ne ſçaurois vous le dire: mais pardonnez-moi ſi je me plains du tort que vous me faites de douter du ſouvenir continuel que j'aurai de ceux qui me font l'honneur de m'aimer, & particulierement de vous. Il eſt vrai qu'en quittant le monde, je m'efforcerai moyennant la grace de Dieu, de renoncer à tous ces vains objets des ſens, qui ne font que divertir nos penſées des objets de nôtre foi: mais comment cela pourroit-il me faire perdre la memoire de mes veritables amis, vû que je les porte & les veux toûjours porter dans mon cœur, où je les offrirai ſans ceſſe à Dieu, afin qu'il les comble de tant de vertus, que je puiſſe m'exciter à le mieux ſervir par leur exemple, n'y en ayant point de plus puiſſant ſur nôtre eſprit que celui des perſonnes que nous aimons & qui nous aiment. Quant à vous, Monſieur, puiſque Dieu par ſa providence, vous engage dans les affaires, vous avez ce me ſemble grand ſujet de le loüer de ce que c'eſt en une occaſion ſi importante à la tranquilité publique, non-ſeulement d'un Royaume,

mais de tous les Etats de la Chrétienté : car à quoi pourriez-vous mieux employer vos travaux & vôtre zele, qu'à contribuer à une paix generale, qui en faiſant ceſſer les miſeres ſans nombre d'une longue & cruelle guerre, redonnera comme une nouvelle vie à tant de peuples, & ramenera un calme d'autant plus doux, qu'il aura été precedé de tant d'orages ? Mais comme c'eſt une faveur que l'on ne peut atendre que de la bonté toute puiſſante de celui qui tient entre ſes mains les cœurs des Princes, & qui les fléchit ainſi qu'il lui plaît pour l'execution des deſſeins de ſa juſtice ou de ſa miſericorde ſur les hommes, & que les prieres ſont les ſeules armes que lon peut oppoſer à ſa colere, pour avancer les effets de ſa grace ; j'eſtime, Monſieur, qu'étant ſi inutile à tout le reſte, ce m'eſt un extréme bonheur de me joindre à quelques-unes de ces perſonnes, qui par leurs larmes & leurs ſoûpirs, s'efforcent de détourner la juſte vengeance qu'il pourroit continuer à prendre de nos crimes, & d'arréter ce deluge de ſang qui inonde aujourd'hui toute l'Europe. Ainſi, Monſieur, je ne dois pas m'étonner que m'honorant d'une amitié ſi particuliere, vous entriez dans ce ſentiment ; & que vôtre affection ſoit aſſez genereuſe pour m'aimer également en quelque état que je ſois, comme je ſerai toûjours avec la même paſſion.

FIN.

Extrait de l'Extrait des Regiſtres du Conſeil d'Eſtat.

LE Roi étant informé de la perte qu'a faite PIERRE LE PETIT, ſon Imprimeur ordinaire, dans l'embraſement du College de Montaigu; & lui voulant donner des marques de ſa protection, qui ſe repandent ſur ſa famille, lui a accordé, pour lui & les ſiens, la continuation des Privileges à lui ci devant accordez, & principalement *des Oeuvres de Monſieur Arnauld d'Andilly*, pour cinquante ans, avec défenſes à toutes perſonnes d'imprimer leſdites Oeuvres, aux peines portées par ledit Extrait, en datte du troiſiéme Aouſt mil ſix cent ſeptante-cinq. Collationné, Signé RANCHIN.

Et ledit Pierre le Petit a cedé ſon droit de Privilege pour les Lettres de Monſieur Arnauld ſeulement, à Charles Oſmont, pour en joüir par lui conformément audit Extrait des Regiſtres du Conſeil d'Eſtat cy-deſſus.

Et ledit OSMONT a conſenti que les Sieurs LE GRAS & BOBIN joüiſſent du preſent Privilege pour cette impreſſion ſeulement, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Cette Edition achevée d'imprimer le 20. Octobre 1693.

BIBLIOTECA ASTRA SIBIU